



HISTOIRE

DU

JAPON.

HISTOIRE
DU
JAPON;

OU L'ON TROUVERA

TOUT CE QU'ON A PU APPRENDRE DE la nature & des productions du Pays, du caractere & des Coutumes des Habitants ; du Gouvernement & du Commerce, des Revolutions arrivées dans l'Empire & dans la Religion ; & l'examen de tous les Auteurs, qui ont écrit ſur le même ſujet.

NOUVELLE ÉDITION.

Enrichie de Figures en taille-douce.

Par le Pere DE CHARLEVOIX, *de la Compagnie de* JESUS.

Revûe, corrigée, augmentée, & miſe dans un nouvel ordre par l'Auteur.

TOME SECOND.



A PARIS.
Chez ROLLIN, Libraire, Quay des Auguſtins, à S. Athanaſe

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



SUITE

CHRONOLOGIQUE DES DAIRYS;

Ou Empereurs Héréditaires du JAPON.

Depuis la Fondation de cette Monarchie par SYN-MU, l'an 660. avant J.C. jusqu'à la fin du siecle précédent.

Avec celle des Empereurs CUBO-SAMAS.

Avant J. C. 660.	I. DAIRY. SYN-MU.	De Syn-Mu. 1.



CE Prince, dont le nom entier est SYN-MU TEN OO, fonda la Monarchie Japonnoise en la cinquante-huitiéme année du trente-cinquiéme Cycle des Chinois, la seiziéme du regne de l'Empereur Tai Mwo, ou Hocivam, ainsi que prononcent les Chinois; six cent soixante

ans avant la naiſſance de J. C. étant lui-même âgé de ſoixante & dix-huit ans (*a*). Son premier nom étoit Swa Fikono Mikotto ; il avoit trois Freres aînez, qui régnerent avant lui ; mais comme ils vêcurent peu, & que leurs regnes furent obſcurs, c'eſt à lui que les Japonnois attribuent la fondation de leur Empire, & ils lui donnent le titre de Nin O, c'eſt-à-dire, *le plus grand de tous les Hommes*. Ce Prince civiliſa les Habitans du Japon, qui s'appelloit alors AKITSUSSIMA ; il introduiſit parmi eux la Chronologie ; il partagea le tems en Années, en Mois, & en Jours, ſans marquer les Semaines ; & s'il ne fut pas le premier Auteur des Loix, il les réforma, les fit obſerver, & régla le ſyſtême du Gouvernement, tel à peu près qu'il a été depuis.

En la cinquantiéme année de ſon regne, trois cents quarante-ſix ans après la mort de Xaca, le quatorziéme jour du neuviéme mois, le grand Philoſophe ROOSI nâquit à la Chine (*b*) dans la Province de Sokokf. Il avoit, dit-on, *quatre-vingt-un an*, & ſa tête griſonnoit déja, lorſqu'il nâquit ; c'eſt ce qui le fit nommer Rooſi, *vieux enfant* ; car Roo veut dire *vieux*, & Si *Enfant*. On croit que l'Ame

(*a*) Ceci eſt conforme aux Tables Chronologiques de la Chine, que le P. Couplet a publiées.

(*b*) Le Pere Couplet n'en parle point, il dit ſeulement qu'en la cinquante quatriéme année du trente-cinquiéme Cycle, qui commença 857. ans avant J. C. LAO-KIUN Auteur de la Secte Epicurienne, qui eſt nommée *la Secte des Immortels* ; mais que ſes Sectateurs dépraverent dans la ſuite, mourut dans la Province HUQUAM, âgé de quatre-vingt ans. Ce Philoſophe peut être le même que le Roosi des Japonnois.

de Kaſſobofatz, Compagnon de Xaca, & le principal de ſes Diſciples, étoit paſſée dans ſon corps, & cependant ſa Doctrine differe entierement de celle de cet ancien Légiſlateur. En effet Xaca enſeignoit (*a*) l'immortalité des Ames, la récompenſe des Bons dans l'autre vie, & la néceſſité de pratiquer la vertu en ce Monde, ſi on veut être heureux en l'autre; Rooſi au contraire nioit abſolument ces vérités importantes, & ſoutenoit que notre bonheur conſiſte uniquement à joüir d'une vie longue & heureuſe. En conſéquence de ce principe, il eſſaya de trouver dans l'Alchymie une Médecine univerſelle, qui pût prolonger ſa vie, ſi elle ne pouvoit le rendre immortel; entrepriſe, que ſes Diſciples & ſes Sectateurs ont pourſuivie avec le même ſuccès, dont peuvent ſe vanter parmi les Européens ceux, qui cherchent la Pierre Philoſophale. Rooſi vêcut quatre-vingt-quatre ans.

Introduction des Idoles au Japon.

Vers le même tems (*b*) on vit pour la premiere fois des Idoles Etrangeres au Japon, & elles furent adorées à Khumano. Syn-Mu ayant régné *ſoixante & dix-neuf Ans*, & aſſûré le Trône à ſa poſtérité, qui l'occupe encore aujourd'hui, mourut âgé de cent cin-

(*a*) L'Auteur de ces Faſtes ne connoiſſoit apparemment pas la Doctrine intérieure de XACA, dont nous avons parlé dans le Livre Préliminaire. Chap. XII.

(*b*) Kœmpfer marque poſitivement cet évenement l'an 660. avant J. C. il doit y avoir de l'erreur dans le Chiffre, puiſqu'il paroît joinde cette époque avec la naiſſance, ou la mort de ROOSI.

quante-ſept ans. Avec ſon régne commence l'Ere Japonnoiſe Nin O, ou de Syn-Mu. Au reſte, comme cette ſuite Chronologique des Empereurs du Japon eſt priſe de Kœmpfer, qui prétend l'avoir copiée ſur l'Original, je ne garantis pas tout ce que l'Auteur y avance, & qui pourroit être contraire à la Chronologie Chinoiſe du P. Couplet, laquelle paroît avoir été faite ſur de meilleurs Mémoires.

Avant J. C. 580.	II. DAIRY. SUI SEI.	De Syn-Mu. 80.

Le Succeſſeur de Syn-Mu fut ſon troiſiéme Fils ; ce Prince avoit cinquante & un An, lorſqu'il commença de régner.

Naiſſance de CONFUCIUS.

La trentiéme Année de ce régne 399. ans après la Mort de Xaca, & 551. ans avant Jeſus-Chriſt, le quatriéme jour de l'onziéme Mois, le célébre Philoſophe KOOSI, que les Chinois prononcent CONFUÇU, & que les Européens appellent CONFUCIUS, nâquit à la Chine (*a*). Les Auteurs Chinois rapportent qu'au tems de ſa Naiſſance on entendit un Concert de Muſique dans le Ciel ; que les Etoiles ſe rapprocherent de la Terre ; que deux Dragons gardoient l'Enfant, tandis qu'on

(*a*) Selon le P. Couplet, Confucius nâquit dans la Province de Xamtum, la quarante-ſeptiéme année du trente-ſixiéme Cycle des Chinois, qui commença l'an 597. avant J. C. l'erreur n'eſt après tout que d'un an.

le lavoit, que la Nature lui avoit marqué le front d'une petite éminence, comme à l'Empereur SIUN; enfin, qu'il avoit toutes les marques d'un futur SESIN, c'est-à-dire, d'un Homme d'un esprit incomparable, & d'un profond sçavoir. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge viril, il fut distingué par une taille (*a*) majestueuse, & un air Noble. Ses Ouvrages, & sur-tout ceux, qui roulent sur la Morale, ne sont pas inconnus en Europe: ses Ecrits, où il déploye ses plus Belles connoissances pour l'avantage commun des Hommes; sa vie vertueuse & exemplaire, & le grand nombre de ses Disciples, qui n'étoient jamais moins de trois mille, lui attirerent tant de réputation parmi ses Compatriotes, & dans le Japon, qu'après sa mort on éleva des Temples en son Honneur, (*b*) où jusqu'aujourd'hui on lui rend un culte presque Divin; il mourut en la soixante-quatorziéme année de son âge (*c*).

Sui Sei régna trente-trois ans, & en vécut quatre-vingt-quatre. Son Fils lui succéda.

(*a*) L'Analyste Japonnois dit que Confucius étoit haut de neuf LAKS, & de six Suns, mais il n'explique point ces mesures.

(*b*) Kœmpfer dit ailleurs, que les Moralistes du Japon, c'est-à-dire, les Sectateurs de Confucius, n'avoient point de Temples, & que les premiers Temples qu'on ait bâtis au Japon en l'honneur de ce Philosophe, sont l'Ouvrage d'un des derniers Empereurs Cubo-Samas.

(*c*) Kœmpfer dit *soixante & dix sept*, c'est une erreur de calcul.

Avant J. C. 548. | III. DAIRY. ANNEI. | De Syn-Mu. 113.

Ce Prince monta ſur le Trône à l'âge de vingt ans, la trente-deuxiéme année de ſon régne fut remarquable par la Naiſſance de GANQUAI, Homme Sçavant, & un des principaux Diſciples de Confucius; ce Philoſophe náquit à la Chine dans la Province de Rokokf. On dit qu'à dix-huit ans il avoit les Cheveux tous blancs, & paroiſſoit en tout un Vieillard. Il ne vêcut que trente-deux ans; on lui a fait auſſi l'Honneur de croire que l'Ame de Kaſſoboſatz étoit paſſée dans ſon Corps.

Annei régna trente-huit ans, & mourut dans ſa *cinquante-huitiéme année.* Son ſecond Fils fut ſon Succeſſeur.

Avant J. C. 511. | IV. DAIRY. TOKU. | De Syn-Mu. 151.

Cet Empereur étoit âgé *de quarante-quatre ans*, lorſqu'il ſuccéda à ſon Pere. La quatriéme année de ſon régne il tranſporta ſa Cour à Keitz, où il mourut après un régne de trente-cinq ans. Il eut auſſi pour Succeſſeur ſon ſecond Fils.

Avant J. C. 476. | V. DAIRY. KOSIO. | De Syn-Mu. 186.

Ce Prince prit le Sceptre à l'âge de trente-trois ans. La cinquiéme Année de ſon régne eſt marquée par une Guerre, qui s'éleva entre

les Provinces de Jetz & de Go ; c'eſt la premiere, dont les Annales Japonnoiſes faſſent mention. Koſio régna près de quatre-vingt-trois ans, & ſon ſecond Fils régna après lui.

Avant J. C. 392.	VI. DAIRY. KOAN.	De Syn-Mu 269.

Ce Prince monta ſur le Trône à l'âge de trente-ſix ans. Il tranſporta d'abord ſa Cour à Muro, dans la Province de Farima, & quelques années après à Khuroda. Sous ſon régne il parut une Comete à la Chine (a), & il y eut au Japon une Eclipſe, qui changea le jour en une nuit obſcure. Ce régue fut de cent & un an. Le Fils aîné de Koan lui ſuccéda.

Avant J. C. 290.	VII. DAIRY. KOREI.	De Syn-Mu 370.

Cet Empereur commença de régner à l'âge de cinquante-trois ans.

Lac & Riviere d'Oïtz, ou d'Omi.

La ſixiéme année de ſon régne un Lac & une Riviere parurent en une ſeule nuit dans la Province d'Omi, & près de la petite Ville d'Oïtz.

La trente-troiſiéme année, le fameux Ty-

(a) Le P. Couplet marque deux Cometes à la Chine en la cinquante-trois & la cinquante-cinquiéme année du quarantiéme Cycle, qui commença 357. ans avant J. C. & en la cinquante-ſeptiéme année du même Cycle, une Eclypſe totale du Soleil.

ran Sinosikwo (*a*) nâquit à la Chine.

Premiere division du Japon en trente-six Provinces.

La quarante-sixiéme année l'Empire du Japon fut divisé en trente-six Provinces ; c'est la premiere division, dont il soit parlé dans l'Histoire. Korei régna soixante-seize ans, & laissa le Sceptre à son Fils.

Avant J. C. 214. VIII. DAIRY. KOOSIN. De Syn-Mu. 407.

Ce Prince fut couronné à l'âge de soixante ans, & alla tenir sa Cour à Karutz. Vers ce tems-là régnoit à la Chine Sinosikwo (*b*), Prince aussi fameux par ses profusions, & par sa magnificence, que redouté de ses Sujets pour sa cruauté & sa tyrannie. Il monta sur le Trône de la Chine l'an 246. avant J. C. il envoya trois cents jeunes Hommes avec autant de jeunes Filles au Japon, sous la conduite d'un de ses Médecins, qui le lui avoit conseillé, sous prétexte de lui aller chercher des Plantes, qui ne se trouvoient que dans une seule de ces Isles, & dont il prétendoit, disoit-il, composer un Reméde universel, pour empêcher l'Empereur de mourir.

(*b*) Le P. Couplet ne parle point de cet Empereur, non plus que le P. Martini.

(*b*) Le P. Couplet dit que la trente-deuxiéme année du quarante-deuxiéme Cycle des Chinois, lequel commença l'an 237. avant J. C. Coozu, autrement appellé Lieu Pam, Fondateur de la cinquiéme Race, nommée Nan, commença de régner.

Cette Troupe étant arrivée au Japon, s'y établit; le Médecin se fit Roi, & bâtit un Palais, qui fut appellé Kanjoku, c'est-à-dire, *grande Maison, semblable aux Cieux*; les Planchers en étoient couverts d'or & d'argent, & tout le Palais étoit d'une grandeur & d'une magnificence, qui ont passées en proverbe. Kœmpfer ne s'accorde pas ici avec ce qu'il dit plus bas, qu'alors on n'avoit point encore vû d'or au Japon. D'ailleurs quelle vraisemblance y a-t-il dans ce qu'il ajoûte, que le Kanjoku fut brûlé l'an 205. avant J. C. par l'ordre de Kool, qui s'étoit révolté contre la Famille de Cin, avoit massacré l'Empereur *Syse*, Successeur de Sinosikwo, & s'étoit emparé du Trône de la Chine? Il ajoute, que suivant les Histoires de la Chine & du Japon, l'embrasement de ce superbe Edifice dura trois mois. Mais s'il y a du réel dans cette Histoire, il faut que ce Palais ait été bâti à la Chine, & non pas au Japon.

Le P. Martini rapporte le fait du Médecin, & le place sous l'Empereur Chinois Chingus ou Xius, Fondateur de la Famille Cin, lequel commença à régner la cinquante-deuxiéme année du quarante-uniéme Cycle des Chinois, 246 ans avant J. C. & dont il dit beaucoup de bien & beaucoup de mal. Le P. Couplet l'appelle Chuam Siam Vam: Il le fait monter sur le Trône en la quarante-neuviéme année du quarante-uniéme Cycle Chinois, & marque une Eclipse du Soleil la seconde ann é de son régne. Koo Kin régna cinquante-six Ans.

Avant J. C. 157. IX. DAIRY. KAI KWO. De Syn-Mu. 504.

L'Annaliste ne dit point si ce Monarque étoit Fils de son Prédécesseur. Il se contente de marquer, que KOOKIN lui laissa l'Empire, & qu'il en prit possession, étant âgé de cinquante-deux ans. Il transféra sa Cour a Isagawa en la troisiéme année de son régne. La dix-septiéme, le premier Nengo commença à la Chine par l'ordre de l'Empereur Koobu (*a*). Nous avons dit dans le Livre Préliminaire de cette Histoire, que le Nengo est une espéce d'Epoque particuliere, qu'on date pour l'ordinaire de quelque Evénement remarquable, & qu'on exprime par deux Caracteres. Il n'est pas limité à un certain nombre d'années, & il dure autant qu'il plaît à l'Empereur. Les Caracteres du premier Nengo étoient Ken Ken.

Kai Kwo régna cinquante-neuf ans, & son Fils lui succéda.

Avant J. C. 96. X. DAIRY. SUI SIN OU SUINSIN. De Syn-Mu. 564.

Ce Prince prit en main le Sceptre à l'âge de cinquante-deux ans. Il transporta sa Cour à Siki en la quatriéme année de son régne. Trois ans aprés, il y eut une grande morta-

(*a*) Le P. Couplet ne parle point de cet établissement, & donne à l'Empereur Chinois, qui régnoit alors, le nom de XIMTI. Le P. Martini l'appelle MIAO KINGHUS, & ne fait point non plus mention du NENGO.

lité au Japon. L'onziéme année il créa l'Office de Seogun ou Xogun, il en revêtit un de ses Fils, & lui donna en vertu de ce titre la Direction générale des Affaires de la Guerre, & le Commandement des Armées. En la dix-neuviéme année on construisit pour la premiere fois au Japon des Funes, c'est-à-dire, des Vaisseaux. En la soixante-huitiéme, on vit deux Lunes à l'Orient. Cette année fut la derniere du régne de Sui Sin. Son troisiéme Fils lui succéda.

XI. DAIRY. SYNIN.

Avant J. C. 29. — De Syn-Mu. 632.

Ce Prince commença de régner à l'âge de quarante-un ans. En la trente-sixiéme année de son régne, il plût des Etoiles au Japon. En la quarantiéme, le Ciel étant fort serein à la Chine, il s'y éleva tout à coup un orage accompagnée de Tonnerres & d'Eclairs : on apperçut des Cométes, il parut dans l'Air des Dragons & d'autres Météores surprenants. Il tomba du Ciel une pluye de Feu. En la soixante-cinquiéme, au septiéme mois, la grêle & les éclairs tuerent plusieurs Personnes à la Chine. Cet orage fut suivi d'une Famine épouvantable, durant laquelle les Hommes se massacroient les uns les autres.

La Mort de J. C. supposé qu'elle soit arrivée dans la trente-troisiéme année de ce divin Sauveur, tombe dans la soixante-sixiéme année du régne de Synin ; par conséquent la Naissance du Messie se rapporte à la trente-troisiéme année de ce régne, & la cinquante-huitiéme du quarante-cinquiéme Cycle des

Chinois, la premiere de l'Empire de Hiao Pim Ti.

En la quatre-vingt-huitiéme année de Synin, on amena des Indes au Japon, un Cheval d'une vîtesse prodigieuse, & qui faisoit mille lieuës par jour.

La Religion des FOES *prêchée au Japon.*

En la quatre-vingt-quinziéme, Bupo, autrement nommé Kobotus, vint des Indes au Japon, où il apporta sur un Cheval blanc le Kio, Livre qui renfermoit sa Doctrine & sa Religion (*a*). On lui érigea un Temple sous le nom de Fakubasi, c'est-à-dire, *le Temple du Cheval blanc*, qui subsiste encore; mais mon Auteur ne dit point où il est.

Synin régna quatre-vingt-dix-huit ans. Son troisiéme Fils régna après lui.

De J. C.	XII. DAIRY.	De Syn-Mu.
71.	KEIKOO.	751.

Ce Prince avoit quatre-vingt-quatre ans, lorsqu'il monta sur le Trône. En la vingt-troisiéme année de son régne, une nouvelle Isle sortit du fond de la Mer: elle fut nommée Tsikubasima, & consacrée à Nebis, qui est le Neptune des Japonnois. Trois ans après on y bâtit uu Temple sous le nom de Taka-

(*a*) On tient communément que la Religion des FOES fut introduite à la Chine l'an 70. de J. C. & s'il est vrai qu'elle ne passa au Japon que trois ans après, il y a ici une erreur de six ans. KIO veut dire *Livre*: celui-ci est apparemment le FOQUEKIO de XACA, qui, selon les Japonnois, est le Livre par excellence.

janomia, en l'Honneur de ce même Dieu; & on y fonda un nombre ſuffiſant de Prêtres (a) pour le ſervice de la Divinité. Ce Temple eſt devenu très-célébre & fort riche. On aſsûre que l'Iſle de Tſikubaſima a toujours été exempte des tremblements de Terre. Keikoo régna ſoixante ans, & laiſſa en mourant le Sceptre à ſon quatriéme Fils.

De J. C.	XIII. DAIRY.	De Syn-Mu.
131.	SEI MUU.	791.

Cette Empereur étoit âgé de quarante-neuf ans, lorſqu'il parvint à l'Empire. Il tranſporta ſa Cour à *Sigga*, dans la Province d'Omi. Dans la ſixiéme année de ſon régne, il marqua les bornes de ſon Empire; mais on ne nous dit point quelles étoient ces bornes. Il régna ſoixante ans.

De J. C.	XIV. DAIRY.	De Syn-Mu.
191.	TSIUU AI.	851.

Ce Prince étoit Neveu du précédent Empereur, & le ſecond Fils d'une de ſes ſœurs, mariée avec Jamatta Daxino Mikotto. Il étoit âgé de quarante-quatre ans, lorſqu'il ſuccéda à ſon Oncle, après s'être frayé le Chemin au Trône par le meurtre de Kumaſi Uſomu Kuno Mikotto, lequel étoit apparemment le Fils de Sei Muu; mais mon Auteur ne le dit pas. Cet Empereur ne régna que neuf ans, & mou-

(a) Kœmpfer ſe ſert ici du terme de BONZE, qui eſt moderne, & de l'invention des Portugais, auſſi bien que celui de MANDARIN.

rut âgé de cinquante-deux ans. Il laissa le Sceptre à sa Veuve.

De J. C. 201. **XV. DAIRY.** De Syn-Mu 871.

SINGUKOGU *ou* DSIN GUUKWO GUU, *Impératrice.*

Cette Princesse resta seule sur le Trône à l'âge de trente ans, elle étoit de la Famille Impériale, & Parente au cinquiéme dégré de l'Empereur Keikoo. Elle fit la Guerre aux Coréens, & passa en Personne dans leur Pays dès les premiers jours de son régne. Mon Auteur ne dit point, si elle y fit des Conquêtes, mais il ajoûte, que s'étant trouvée enceinte, tandis qu'elle étoit occupée à cette Expédition, elle repassa au Japon, & accoucha d'un Fils à Tsikusen dans la Province de Mikassa, où elle faisoit alors sa résidence. Le jeune Prince fut nommé d'abord Wakono Oosi. L'Impératrice sa Mere transfera souvent sa Cour d'un endroit de la même Province à l'autre. Elle mourut après un régne glorieux de soixante & dix ans. On la mit après sa mort au nombre des Déesses, sous le nom de Kassino Dai Miosin. De son tems la Chine eut beaucoup à souffrir des tremblements de Terre, des Rébellions, des Pillages, & autres Calamités (*a*). Son Fils lui succéda.

(*a*) Le P. Couplet ne parle point de tremblemens de Terre, mais de Guerres civiles, qui avoient commencé avant que cette Princesse régnât au Japon.

De J. C. 270. **XVI. DAIRY.** OOSIN TEN OO. De Syn-Mu. 930.

C'eſt le nom, que prit le Fils de l'Impératrice Singukogu, en montant ſur le Trône. Il avoit alors ſoixante & onze ans. Il fut illuſtre dans la Paix & dans la Guerre, & le véritable Pere de ſes Sujets, qu'il gouverna pendant quarante-trois ans avec beaucoup de ſageſſe & de douceur. Il mourut âgé de cent treize ans, & fut honoré après ſa mort du titre de Frere de Tenſio Dai Dſin. On lui donna auſſi le titre de Jawatta Fatzman, c'eſt-à-dire, de Mars de Jawatta. Son quatriéme Fils régna après lui.

De J. C. 313. **XVII. DAIRY.** NINTOKU. De Syn-Mu. 973.

Ce Prince monta ſur le Trône à l'âge de vingt-quatre ans. En la ſoixante-huitiéme année de ſon régne, il nâquit à Fida un Enfant monſtrueux, qui avoit deux Viſages, quatre Bras & quatre Pieds. Nintoku fut un Prince vertueux, chéri de ſes Sujets, qu'il déchargea à diverſes repriſes des Impôts. Il vêcut cent onze ans, & en régna quatre-vingt-ſept. On lui érigea un Temple à Tſinokuni, où il ſut adoré ſous le titre de Naniwa Takakno Mia Koreſirano Dai Mio Dſin. Il laiſſa le Trône à ſon Fils aîné.

De J. C. 400. **XVIII. DAIRY.** RITSIU. De Syn-Mu. 1060.

Ce Prince commença de régner à l'âge de

ſoixante & douze ans. Il tint ſa Cour à Koos dans la Province de Jamatto. Il régna ſix ans. Son Frere lui ſuccéda.

De J. C. 406. XIX. DAIRY. FANSEI. De Syn-Mu. 1066.

Ce Prince parvint à l'Empire à l'âge de cinquante-cinq ans. Il tint ſa Cour à Siwagaki dans la Province de Kaarwaatz. Il régna huit ans.

De J. C. 414. XX. DAIRY. INKIOO. De Syn-Mu. 1074.

Ce Prince étoit Frere des deux précédents Empereurs, & le dernier des Fils de Nintoku. Il avoit quarante-neuf ans, lorſqu'il commença de régner. Il établit ſa Cour à Aiska, dans la Province de Jamatto. Il fit venir un Médecin de la Chine : il régna quarante ans, & eut pour Succeſſeur ſon ſecond Fils.

De J. C. 454. XXI. DAIRY. ANKOO. De Syn-Mu. 1104.

Ce Prince monta ſur le Trône en la cinquante-quatriéme année de ſon âge, & réſida tout le tems de ſon régne, qui ne fut que de trois ans, dans la Province de Jamatto. Un de ſes Proches nommé Majuwa ſe révolta contre lui, & le tua. Son Frere régna après lui.

XXII. DAIRY. JUU RIAKU.

De J. C. 457. | De Syn-Mu. 1107.

On ne ſçait point quel âge avoit ce Prince, lorſqu'il succéda à ſon Frere, mais ſeulement qu'il étoit le cinquiéme Fils d'Inkioo. On aſsûre qu'il étoit né avec des Cheveux gris; & de-là vient peut-être, dit Kœmpfer, que pluſieurs placent ſon Avénement à la Couronne en la ſoixante-onziéme année de ſon âge, ce qui ne peut-être. Il vengea la mort de ſon Frere par celle du Meurtrier. La ſeptiéme année de ſon régne il épouſa la Princeſſe Wakaki, la déclara Impératrice, & ordonna par une Loi, qui ſubſiſte encore, que tous les Enfans des Femmes du Dairy, qui portoient le titre d'Impératrice, fuſſent reconnus pour héritiers de la Couronne. Les premiers *Putjes* furent frappés au Japon en la neuviéme année de ſon régne par un nommé Sinka. On ne nous a pas inſtruit de la valeur de cette Monnoye. Juu Riaku régna vingt-trois ans, & laiſſa en mourant le Sceptre à ſon ſecond Fils.

XXIII. DAIRY. SEI NEI.

De J. C. 480. | De Syn-Mu. 1140.

Ce Prince étoit âgé de trente-ſept ans, lorſqu'il parvint à la Couronne: il ne régna que cinq ans, & eut pour Succeſſeur ſon Couſin iſſu de germain, lequel étoit petit-fils de l'Empereur Ritſiu.

De J. C. 485. XXIV. DAIRY. GENSOO. De Syn-Mu. 1145.

Ce Prince monta ſur le Trône à l'âge de quarante-ſix ans, & trois ans après il en deſcendit pour y placer ſon Frere. Il mourut âgé de quatre-vingt-cinq ans.

De J. C. 488. XXV. DAIRY. NINKEN. De Syn-Mu. 1148.

Ce Prince avoit quarante & un an, lorſque ſon Frere lui remit le Sceptre, & le porta onze ans. Son Fils lui ſuccéda.

De J. C. 499. XXVI. DAIRY. BURETZ. De Syn-Mu. 1159.

On ne dit point à quel âge cet Empereur parvint à la Couronne, ni combien de tems il vêcut : peut-être n'a-t-on pas voulu tenir compte des années d'un Prince, qui deshonora le Trône du Japon par des vices, qu'on n'y avoit point encore vûs. Il fut cruel juſqu'a la Barbarie; il ſe faiſoit un plaiſir féroce de couper la Tête à des Gens, qui ne s'attendoient à rien moins; & il ouvroit de ſes propres mains le ventre des Femmes enceintes. On aſsûre qu'en une de ces occaſions, le Feu du Ciel tomba fort près de lui, & que pour ſe garantir de pareils accidents, il fit faire un Appartement tout de Pierre. On rapporte encore d'autres exemples de ſa cruauté : il arrachoit aux uns les ongles des Pieds & des Mains; & les Hiſtoriens du Japon ajoûtent, qu'il en fit faire des Beſicles. Aux

autres il tiroit le Poil de toutes les parties du Corps ; il en faisoit grimper d'autres sur les plus grands Arbres, & il les obligeoit à descendre à coups de fléches, ou bien il faisoit scier l'Arbre, pour avoir le plaisir de les faire tomber ; & plus ces Malheureux souffroient, plus il éclatoit de rire. Le régne de ce Monstre ne fut que de huit ans, & parut bien long.

De J. C. 507.	XXVII. DAIRY. KEI SEI.	De Syn-Mu. 1167.

Ce Prince étoit Arriere petit-fils de l'Empereur Oosin, par une de ses petites-filles, nommée Fkoarusi. Il étoit âgé de cinquante-quatre ans, lorsqu'il monta sur le Trône. Il tint d'abord sa Cour à Tsutsuki dans la Province de Jamatsiiro, d'où il la transporta à Fotoguani dans la même Province. La douziéme année de son régne, DARMA fameux Prophéte parmi les Indiens, troisiéme Fils de Kasiuwo, & le vingt-huitiéme, qui occupa le Siége de Xaca, arriva à la Chine venant de Scitensiku, c'est-à-dire, de la *Contrée Méridionale Céleste*, par où il faut entendre le Continent de l'Inde, qui est au Midi de la Chine (*a*).

Kei Sei après un régne glorieux de vingt-sept ans, mourut dans sa quatre-vingt-deu-

(*a*) Le P. Couplet ne parle point de DARMA ; mais il dit que l'Empereur COCUTUVI, qui régnoit alors a la Chine, fut fort adonné aux Fables Pythagoriciennes des BONSES, que lui-même se fit Bonze, & que l'Impératrice du Nord nommée NU, fit bâtir un Monastere pour mille Bonzes, lequel avoit mille quatre-vingt pieds de haut, & fut nommée *la Maison de la paix éternelle*.

xième année: son Fils aîné, qui lui succéda, lui accorda les Honneurs divins à Jetsiisin, avec le titre d'Askano Dai Mio Sin.

De J. C. 534. XXVIII. DAIRY. AN KAN. De Syn-Mu. 1194.

Ce Prince étoit âgé de soixante-neuf ans, lorsqu'il prit le Sceptre: il établit sa Cour en Jamatto, & mourut après avoir régné deux ans. Il fut mis au rang des Dieux, & fut honoré comme Protecteur de la Province de Jamatto, sous le nom de Kimbo Senno Gongin (*a*). Son Frere puîné lui succéda.

De J. C. 536. XXIX. DAIRY. SEN KWA. De Syn-Mu. 1196.

Ce Prince commença de régner à l'âge de soixante & dix ans. Il transporta sa Cour dans un autre endroit de la Province de Jamatto, qu'on ne nomme point. Il ne régna pas quatre ans entiers, & son Frere lui succéda.

De J. C. 540. XXX. DAIRY. KIN MEI, *ou* KIMME. De Syn-Mu. 1200.

Cet Empereur étoit dans sa trente-deuxiéme année, lorsqu'il monta sur le Trône, & il tint sa Cour dans la petite Ville de Skinno Kori. Ce fut un Prince religieux: il favorisa beaucoup la Religion des Foës ou du Budso, qui se répandit extrêmement sous son ré-

(*a*) Tous les Dairys ont été déifiez après leur mort. On ne marque apparemment ici que ceux, qui ont eu un culte plus solemnel.

gne. Il bâtit plusieurs Temples aux Foës, dont il fit faire à la Chine quantité de Statuës. Un Historien Japonnois rapporte à ce sujet ce qui suit.

» Il y a environ mille ans, qu'il y avoit à « Tsiutensiku, c'est-à-dire, dans le Tensi- » ku mitoyen (par où il faut entendre la » presqu'Isle d'en deça du Gange) un illustre » Fotoque nommé Mokareu, Disciple de Xa- » ca : vers le même tems la Doctrine de » Jambadan Gonno Riorai, c'est-à-dire, » d'Amida, le grand Dieu & le Protecteur » des Ames séparées des Corps, s'introduisit » à Fakkusai (*a*), ou à la Chine (*b*), d'où » elle se répandit dans les Etats voisins. Elle « pénétra à Tsinokuni (le Japon) & s'éta- » blit en un endroit nommé Naniwa, où » l'Idole d'Amida parut à la bonde d'un » Etang, environnée de rayons dorés, sans » que Personne sçut, qui l'y avoit apportée. » En mémoire de cet événement miracu- » leux, l'Empereur institua le premier Nen- » go, & le nomma Kon Quo. Cette Statuë » miraculeuse fut conduite dans le Pays de » Sinono par Tonda Josiimitz Prince d'une » valeur héroïque, & d'une grande piété, » placée dans le Temple de Singuosi, où, » sous les noms de Singuosi Norai : Norai, » ou Amida de Singuosi, elle opéra une in- » finité de Miracles éclatants, qui rendirent

(*a*) Kœmpfer entend ici la Chine par FAKKUSAI, & dans son premier Livre, chap. quatriéme, il dit, que FAKKUSAI est la partie Septentrionale de la Corée.

(*b*) Cette Relation ne s'accorde pas avec ce que l'Annaliste a dit plus haut du tems, où la Doctrine de XACA fut introduite dans le Japon.

» ce Temple fameux dans tout l'Empire.

L'Empereur Kimme régna trente-deux ans, & laissa en mourant le Sceptre à son second Fils.

De J. C.	XXXI. DAIRY.	De Syn-Mu.
572.	FITATZU, OU FINTATZ.	1232.

On ne sçait rien de l'âge de ce Prince. La troisiéme année de son régne, le premier jour du premier mois, Sotoctais, le grand Apôtre du Japon, nâquit à la Cour de l'Empereur: sa naissance fut précédée & accompagnée de circonstances remarquables. Sa Mere, avant que d'être enceinte de lui, le vit en songe environné de Dragons, qui brilloient comme le Soleil, & une voix lui adressa ces Paroles: *Moi, le Saint* Gusobosatz *renaîtrai encore pour enseigner le Monde, & à cet effet, je descendrai dans ton sein.* A l'instant elle se réveilla, & se trouva enceinte. Huit mois après elle entendit distinctement son Fruit parler dans son sein (*a*), & accoucha le douziéme mois sans peine, & même avec plaisir d'un Fils, qui fut nommé Fatsisino, & après sa mort Tais, ou Sotoctais. Ce miraculeux Enfant ne tarda pas à donner des signes d'une grande piété: les Exercices de Religion faisoient toutes ses dé-

(*a*) Il est bon d'observer, que dans le même siécle des Missionnaires Nestoriens de Syrie, & selon quelques-uns, des Arméniens pénétrerent dans les Contrées les plus septentrionales de l'Asie. Les Japonnois peuvent bien avoir appris alors quelque chose de nos Mysteres par les LAMAS de Tartarie, qui avoient connu ces Prédicateurs.

lices, & dès ſes plus tendres années il fut fort adonné à la priere. Il n'avoit que quatre ans, lorſque, tandis qu'il prioit, les os & les reliques du grand Xaca parvinrent d'une maniere miraculeuſe entre ſes mains. Depuis ce tems-là, le culte de ce Dieu s'accrût extraordinairement dans le Japon, & il y arriva des Pays Etrangers d'outre-mer un très-grand nombre d'Idoles, de Statuaires & de Prêtres.

La ſixiéme année de Fitatzu, ce Prince publia un Edit portant qu'en ſix différents jours de chaque mois, toutes les Créatures vivantes ſeroient miſes en liberté, & que ceux de ſes Sujets; qui n'auroient point de telles créatures, en acheteroient, pour s'acquitter de ce devoir, & avoir occaſion de donner ces jours-là des preuves publiques de leur inclination bienfaiſante.

La huitiéme année, la premiere Image de Xaca fut apportée au Japon, & placée à Nara dans le Temple de Kobuſi, où elle occupe encore la premiere place, & où on la conſerve avec des marques d'une vénération extraordinaire.

La quatorziéme année, un certain Moria ennemi déclaré de Sorotais, excita de grands troubles de Religion dans l'Empire. Il portoit une haine mortelle aux Fotoques, qu'il arrachoit des Temples, & qu'il jettoit au feu, par-tout où il les pouvoit trouver : mais au bout de deux ans il fut mis à mort par ſes Ennemis. On ajoûte que cet Homme ayant jetté dans un Lac les Cendres des Idoles, qu'il avoit brûlées, il s'éleva tout-à-coup une tempête épouvantable, accompagnée de ton-

nerres, d'éclairs & de pluyes. Fitatzu régna quatorze ans, & eut pour Succeſſeur ſon quatriéme Fils.

De J. C. 586. XXXII. DAIRY. JOO MEI De Syn-Mu. 1246.

On ne ſçait rien de l'âge de ce Monarque. Ce fut ſous ſon régne, que Moria fut défait & tué; & on bâtit en Mémoire de cet événement le Temple de Sakatatina, dans la petite Province de Tamatſukuri. Joo Mei ne régna que deux ans, ſon Frere lui ſuccéda.

De J. C. 588. XXXIII. DAIRY. SIU SIAN. De Syn-Mu. 1248.

On ne ſçait rien non plus de l'âge de cet Empereur.

Seconde Diviſion du Japon en ſept grandes Contrées.

Le ſeptiéme mois de la troiſiéme année de ce régne, l'Empire du Japon fut diviſé en ſept grands Territoires ou contrées, appellées Goki Sitzi Do. Cette diviſion ſubſiſte encore, & on eſt obligé de la marquer dans les Cartes, qui ſe gravent dans le Pays. *Siu Sian* mourut après cinq ans de régne.

De J. C. 593. XXXIV. DAIRY. SUIKO OU SIKO. *Impératrice.* De Syn-Mu. 1253

Cette Princeſſe étoit la ſeconde fille de l'Empereur

pereur Kimme, & veuve de l'Empereur Fintatz. On ne dit point à quel âge elle fut déclarée Impératrice. La cinquiéme année de son régne, un Prince Etranger vint de Fakkusai à la Cour du Japon, dans la seule vûë d'assûrer Sotoctais de ses respects.

La sixiéme année, on envoya d'outre-mer une Corneille & un Paon, dont on faisoit présent à l'Impératrice; ces deux Oiseaux étoient alors inconnus au Japon, où ils se sont fort multipliés depuis ce temps-là; ce qui prouve qu'il y avoit un couple de chacun. Les Corneilles sur-tout sont en si grand nombre dans ces Isles, qu'elles y causent beaucoup de dégât.

La septiéme année il y eut dans toutes les Provinces des tremblemens de Terre terribles; un très-grands nombre d'Edifices furent renversez, & plusieurs engloutis. L'année suivante il tomba des feux du Ciel, & ils furent suivis de pluyes, qui causérent de grandes inondations; plusieurs Villes furent submergées toutes entieres. La dixiéme année, on apporta de Fakkusai au Japon un Livre de Religion intitulé Rekkotoso. La douziéme année l'Impératrice fit jetter en fonte une Statuë de Bronze de Xaca, dont on fabriqua ensuite de la Monnoye, & à laquelle on substitua une Statuë de Plâtre, ou d'une espéce de Stuc. La même année on vit pour la premiere fois de l'or au Japon, & il y fut apporté de Corée. La vingt-uniéme année on dit que Darma apparut à Sotoctais dans la Province de Jamatto, sur la Montagne de Kattajoka, & qu'ils se parlerent en Vers. La vingt-huitiéme année, le vingt-

deuxiéme jour du second mois, Sotoctais mourut âgé de quarante-deux ans. La trente-cinquiéme année un essain de Mouches d'une figure étrange se répandit dans le Pays avec un bruit extraordinaire, & y causa de grands dommages. Suiko mourut après un régne de trente-six ans.

De J. C. 629. XXXV. DAIRY. DSIOME. De Syn-Mu. 1289.

Le Successeur de cette Princesse étoit petit-fils de l'Empereur Fintatz; on ne sçait rien de son âge; il fit toujours sa résidence en Jamatto. La troisiéme année de son régne, le premier jour du premier mois, nâquit au Japon le fameux Gienno Giosa, Fondateur des Hermites, nommés Jammabus ou Jammabos, dont nous avons parlé au Livre Préliminaire. La même année il parut une Comete. La douziéme on apperçut une Etoile dans la Lune. Dsiome régna douze ans; l'Impératrice sa Femme lui succéda.

De J. C. 642. XXXVI. DAIRY. KWO GOKU. *Impératrice.* De Syn-Mu. 1302.

Cette Princesse étoit fille adoptive de l'Empereur Fintatz; on ne sçait rien de son âge. La seconde année de son régne, on remarqua cinq couleurs différentes dans les nuës; & la même année pendant le quatriéme mois, il tomba une grande quantité de Grêle. Ce régne ne fut que de trois ans.

De J. C. 645. XXXVII. DAIRY. KOO TOKU. De Syn-Mu. 1305.

On ne ſçait rien non plus de l'âge de ce Prince, qui étoit le frere puîné de l'Impératrice Kwogoku. Il transfera ſon Miaco, c'eſt-à-dire, ſa Cour à Nagora Tojoſaki. Il fut le premier, qui honora les Miniſtres & autres Officiers de titres & de marques de diſtinction, chacun ſelon les différents poſtes, qu'il occupoit. Il régla auſſi les Honneurs, qu'on rendroit aux Perſonnes en place, qui n'étoient point de ſa Cour, c'eſt-à-dire, qui n'étoient point de la Tribu Impériale. Juſqu'à ce Prince, les années ne furent comptées que par l'Epoque Nin O, ou du régne de Syn-Mu. A la vérité, l'Empereur Kimme inſtitua un Nengo, mais il n'eut point de ſuite. Koo Toku en établit l'uſage, qui n'a point été interrompu depuis. Nous avons expliqué dans le Livre Préliminaire, ce que c'eſt que cette Epoque périodique. Le premier Nengo de Koo Toku fut nommé Fakut Sii, & commença avec la ſixiéme année du régne de cet Empereur. Il dura vingt-deux ans. Koo Toku n'en régna que dix.

De J. C. 655. XXXVIII. DAIRY. SI ME. *Impératrice.* De Syn-Mu. 1315.

Cette Princeſſe, qui ne fut point mariée, étoit fille de l'Impératrice Kwo Goku, & ſuccéda à ſon Oncle; on ne ſçait rien de ſon âge. Elle établit ſa Cour à Fonga dans la Province de Jamatto, d'où elle la transfera

la derniere année de son régne à Asakura. Elle régna sept ans.

De J. C. 662. XXXIX. DAIRY. TENTSII. De Syn-Mu. 1322.

Ce Prince étoit Fils de l'Empereur Dsiome & de l'Itoku, c'est-à-dire, du Neveu de l'Impératrice Kwo Goku; on ne dit rien de son âge. La quatriéme année de son régne, qui fut de dix ans, est remarquable par l'érection du fameux Temple See Guansi, & de sa principale Idole; Ouvrage du fameux Statuaire Cassiga, que son habileté extraordinaire dans sa Profession fit *canoniser* après sa Mort. La sixiéme année, l'Empereur fixa sa Cour à Siga dans la Province d'Ootz. Dans la dixiéme année, on montra dans la Province de Tsikugo un Cerf, qui avoit huit jambes. Le Successeur de Tent-Sii fut son Frere puîné.

De J. C. 672. LX. DAIRY. TEN MU. De Syn-Mu 1332.

Ce ne fut pas sans peine, que ce Prince s'affermit sur le Trône; son jeune Frere Oto Mo No Oosi le lui disputa les Armes à la Main, mais il fut défait au bout de cinq mois, & se fendit le Ventre de désespoir. L'Empereur en mémoire de sa Victoire institua le Nengo Fa Kwo, qui dura quatorze ans, & fut suivi d'un autre, nommé Sin-Wu. Le fameux Temple Midera fut bâti la seconde année de ce régne, qui fut encore

célébre par l'arrivée du Livre ſacré Iſsai Kio ; c'eſt une eſpéce de Formulaire de Prieres, qui fut apporté de la Chine au Japon. L'année ſuivante on y apporta de l'Argent de Tſuſſima, où l'on avoit commencé de travailler aux Mines. La quatriéme année, le quatriéme jour du quatriéme mois, le premier Matſuri fut célébré à Nara. Nous avons dit dans le Livre Préliminaire, ce que c'eſt que le Matſuri. Au ſeptiéme mois de la ſixiéme année, il tomba de la Grêle auſſi groſſe que des Pêches. La huitiéme année, on vit des Pêches mûres dans le premier mois a Ikodamura. La même année, le troiſiéme jour de l'onziéme mois, les Nuages parurent lumineux du côté de l'Orient, on eût dit que le Ciel étoit enflâmé en cet endroit. La neuviéme année, l'uſage de la Monnoye d'Argent fut défendu, & on frappa à ſa place des *Semis* de Bronze, que les Etrangers appellent *Putjes*.

Troiſiéme diviſion du Japon en ſoixante-ſix Provinces.

Vers ce même tems l'Empire du Japon, fut diviſé en ſoixante-ſix Provinces, auſquelles on en a depuis ajoûté deux autres ; à ſçavoir, ſes Iſles d'Iki & de Tſuſſima, qui faiſoient partie du Royaume de Corée, & qui ont été conquiſes à la fin du ſeiziéme ſiécle de l'Ere Chrétienne par Tayco-Sama.

La treiziéme année, le quatorziéme jour du dixiéme mois du régne de Ten-Mu, il y eut au Japon un violent tremblement de Terre. L'année ſuivante, l'Empereur inſtitua un nouveau Nengo ſous le nom de Sui Wu, lequel

ne dura qu'un an. La même année, le neuviéme jour du neuviéme mois, l'Empereur mourut, & sa mort donna lieu à de grands mouvement causez par la prétention d'Ootzno Osi. On ne sçait rien de l'âge de Ten-Mu.

De J. C. 687. — XLI. DAIRY. DSITO, *Impératrice.* — De Syn-Mu. 1347.

Cette Princesse étoit veuve & Niéce de son Prédécesseur; on n'a point marqué son âge, elle fixa sa résidence à Fusiwara, dans la Province de Jamatto. La sixiéme année de son régne, qui fut de dix ans, on commença à brasser du Sakki, ou de la Bierre de Ris à Jekisinokosi, dans la Province d'Omi.

De J. C. 697. — XLII. DAIRY. MON MU. — De Syn-Mu. 1357.

Ce Prince étoit Petit-Fils de l'Empereur Ten-Mu; on ne dit rien de son âge. Il commença son régne par l'institution d'un Nengo, qu'il nomma Gen, & qui dura quatre ans. Il en institua ensuite un autre, qui fut appellé Tem Po, & trois ans après un troisiéme de quatre ans, sous le nom de Kee Wuum, mais on fit peu d'usage de ces deux derniers. Mon Mu fut le premier, qui accorda des Tsiaps, ou Armoiries à chaque Province, ce qui arriva la huitiéme année de son régne. L'année suivante il fit faire une mesure quarrée de bois, que les Japonnois appellent *Sec & Maas*, & les Hollandois, *Ganton*, trois ecs-

quelles contiennent juste quatre livres de Ris, poids de Hollande ; & il l'envoya dans toutes les Provinces de son Empire, pour y servir d'Etalon, ordonnant sous des peines très-rigoureuses de s'y conformer pour les mesures de Ris, de Froment, & autres Grains. Ce Prince régna onze ans.

De J. C. 708.	XLIII. DAIRY. GEN MEI, *Impératrice.*	De Syn-Mu. 1368.

Cette Princesse, dont on n'a point marqué l'âge, étoit fille de l'Empereur Tent Sii ; elle établit sa Cour à Nara. Elle institua d'abord un Nengo sous le titre de Wat To, lequel dura sept ans, c'est-à-dire, tout le tems qu'elle régna. La premiere année, elle fit frapper de la Monnoye d'Or & d'Argent ; mais la derniere fut défenduë de nouveau l'année suivante. La même année fut marquée par la naissance d'ABENOKAMER, Prince du Sang Impérial, fameux dans l'Histoire du Japon. La troisiéme année, on éleva le Temple Koobokusi, où il y a une Idole de Xaca, formée d'un mélange de Bronze & d'Or, Ouvrage du célébre Statuaire Taisoquan. La sixiéme année, l'Impératrice donna des noms aux Provinces, Villes & Villages de son Empire, & elle voulut qu'ils fussent marqués dans les Registres publics (*a*).

(*a*) On sera peut-être surpris dans la suite de cette Histoire de retrouver très-peu de noms de Provinces & de Villes, dont il est parlé dans cette suite Chronologique ; mais il faut se souvenir de ce que nous avons dit ailleurs des changemens fréquens, qui se font dans les noms propres, & de leur multiplicité.

De J. C. 715. XLIV. DAIRY. GENSIOO, *Impératrice.* De Syyn Mu. 1375.

Cette Princesse étoit Petite-Fille de l'Empereur Ten Mu; elle institua les Nengoss Reiki de deux ans, & Joovo de sept ans; son régne est fameux par l'Apparition miraculeuse des Dieux Khumano, Gongin, Amida, Jakuni, Sensiu, Quanwon, & Billamonten, qui se montrerent en différens endroits de l'Empire. La cinquiéme année, elle fit quelques Réglemens concernant les Habits des Femmes. Après qu'elle eut régné neuf ans, elle remit la Couronne à son Neveu, fils de son Frere. Elle vécut cinq ans après son abdication, & mourut dans sa quarante-huitiéme année; ainsi elle n'avoit que quatorze ans, lorsqu'elle monta sur le Trône, le neuviéme mois de l'année 1375. de Syn-Mu, sur quoi il est bon d'observer que l'année commencée à la mort d'un Empereur, se compte toute entiere parmi celles de son régne, & n'est point comptée parmi celles du régne de son Successeur.

De J. C. 724. XLV. DAIRY. SIOOMU. De Syn-Mu. 1384.

Ce Prince fixa d'abord sa Cour à Nora, d'où quatre ans après il la transféra à NANIWA La premiere année de son régne, il institua le Nengo Fenki, qui dura cinq ans, & fut suivi du Nengo Tempe, qui en dura vingt. La huitiéme année, la Mer parut rouge comme du sang sur les Côtes de Kij, ce qui dura

cinq jours de ſuite. L'année ſuivante, il y eut des tempêtes épouvantables, une ſécherelle & une ſtérilité générale, ce qui cauſa une grande famine. La treiziéme année, on bâtit les premiers Monaſteres de Filles. La vingtiéme année, on éleva le grand Temple de DAIBODS. Sioomu régna vingt-cinq ans, & ſa Fille lui ſuccéda. On ne parle point de ſon âge.

De J. C. 749. **XLVI. DAIRY. KOOKEN. *Impératrice.*** De Syn-Mu. 1409.

Cette Princeſſe monta ſur le Trône de ſon Pere le ſecond jour du ſeptiéme mois de l'année 1409. de Syn-Mu. On ne dit rien de ſon âge, & on ne nous apprend point ſi elle fut mariée. Avec ſon régne commença le Nengo Tempe Seofo, ou Fooſi, qui dura huit ans, & fut ſuivi d'un autre appellé Tempo Singo, La premiere année, on tira pour la premiere fois de l'Or de la Province d'Oſio, & il fut préſenté à l'Impératrice : juſqu'alors les Japonnois avoient tiré ce Métal de la Chine (*a*). La quatriéme année, l'Impératrice bâtit le Temple Too Daiſi pour ſatisfaire à un vœu de l'Empereur ſon Pere. Tandis qu'on étoit occupé à conſacrer cet Edifice, un Giogii implora l'aſſiſtance de Barramoas, Dieu célébre dans cette partie de l'Inde, qui eſt au Midi du Japon, & cette Divinité lui apparut à l'inſtant. L'Impératrice bâtit auſſi Iſia Jamma, & mourut, après avoir régné dix ans.

(*a*) Ceci ne s'accorde pas avec ce qui a été dit plus haut, que ſous le régne de l'Impératrice SUIKO XXXIV. Dairy, le premier or, qui fut apporté au Japon, venoit de Corée.

De J. C. 759. **XLVII. DAIRY. FAI TAI.** De Syn-Mu. 1419.

Ce Prince étoit arriere Petit-Fils de l'Empereur Ten-Mu, & le ſeptiéme Fils de Tonneri Sin O. La troiſiéme année de ſon régne, il alla tenir ſa Cour à Fora, dans la Province d'Omi, l'année ſuivante à Tairanokio, & la ſixiéme, à Fairo dans la Province d'Awadſi. Il régna ſix ans. On ne parle point de ſon âge.

De J. C. 765. **XLVIII. DAIRY. SEO TOKU, *Impératrice.*** De Syn-Mu. 1425.

Cette Princeſſe étoit Fille aînée de l'Impératrice Kooken. Avec ſon régne commença un nouveau Nengo, qui fut nommé Sinkoke Un, lequel dura deux ans, & fut ſuivi d'un autre appellé Fooke, qui fut de trois. Sous ce régne nâquit Kiamar, qui devint un parfait Kuge. On appelle ainſi tous ceux de la Cour du Dairy, qui excellent en quelque choſe. Seo Toku régna cinq ans. On ne dit point combien il vêcut.

De J. C. 770. **XLIX. DAIRY. KOONIN.** De Syn-Mu. 1430.

Ce Prince étoit Petit-Fils de l'Empereur Tent Sii. On ne parle point de ſon âge. En montant ſur le Trône, il inſtitua le Nengo Fooki, qui fut d'onze ans. La ſeconde année de ce régne, on vit au Japon un Orage accom-

pagné de Tonnerres & d'Eclairs, qui passa tout ce qu'on avoit jamais vû : il tomba du Ciel des Feux, qui ressembloient à des Etoiles ; & l'Air retentit d'un bruit épouvantable. L'Empereur ordonna qu'on célébrât dans tout l'Empire des Matsuris, pour appaiser les JAKUSIS, qu'il croyoit irritez ; on appelle ainsi les Esprits malins, qui régnent dans l'Air & dans les Campagnes. La cinquiéme année, nâquit Kobotais, Prêtre fameux parmi les Japonnois. La huitiéme année, la Riviere Fuju Usingawa tarit entierement. La dixiéme année, Abeno Nakemar fameux dans l'Histoire Japonnoise, mourut à la Chine. La même année, il y eut à Méaco un incendie, qui en consuma tous les Temples. L'onziéme année, l'Empereur institua le Nengo Nen-Wo, qui ne dura qu'un an. Koonin mourut après douze ans de regne, & laissa l'Empire à son Fils.

De J. C. 782.	L. DAIRY. KWAN MU.	De Syn-Mu. 1442.

Cet Empereur monta sur le Trône à l'âge de quarante-six ans. Il institua d'abord le Nengo Jenriaku, qui dura vingt-quatre ans, c'est-à-dire, tout ce régne. La troisiéme année, il transféra sa Cour à Nagajoka dans la Province de Jamatsiiro ; & onze ans après à Fejansor.

Premiere tentative des Tartares sur le Japon.

La sixiéme année, des Etrangers (a) qui

(a) Le P. Couplet dit que vers l'an 711. deux-cent

n'étoient point Chinois, parurent les Armes à la main dans le Japon; dont ils prétendoient se rendre les Maîtres. Les Japonnois se défendirent d'abord avec assez peu de succès, parce que l'Ennemi recevoit sans cesse de nouveaux secours; mais au bout de neuf ans, Tamamar leur Général prit le dessus, & tua leur Troji, ou Commandant en Chef. La Guerre dura néanmoins encore neuf ans, mais enfin ces Barbares furent entiérement chassés du Japon.

Kwan Mu régna vingt-quatre ans, & laissa l'Empire à son Fils aîné.

De J. C. 806.	LI. DAIRY. FEI DSIO.	De Syn-Mu. 1466.

Le régne de ce Prince n'a rien de recommandable; il institua le Nengo Taito, lequel dura tout le tems qu'il fut sur le Trône, c'est-à-dire, quatre ans. On ne dit point combien vécut cet Empereur, qui laissa en mourant l'Empire à son Frere.

De J. C. 810.	LII. DAIRY. SAGA.	De Syn-Mu. 1470.

Ce Prince signala son Avénement à la Couronne par l'institution du Nengo Koo Nin, qui dura autant que son régne, c'est-à-dire, quatorze ans. On bâtit dans cet intervalle plusieurs Temples magnifiques pour les deux Religions. On ne sçait point combien vécut cet

mille Tattares firent une irruption dans la partie septentrionale de la Chine, & qu'après s'être enrichis par un grand butin, ils se retirerent chez eux.

Empereur, qui laissa l'Empire à son Frere.

De J. C. 824. LIII. DAIRY. SIUN WA. De Syn-Mu. 1484.

Cet Empereur étoit Frere des deux précédents, & le troisiéme Fils de Kvvam Mu. A son Avénement à la Couronne, il institua un nouveau Nengo, & le nomma Ten Tisio. Il dura dix ans. La seconde année, Urasima revint de Foreisan au Japon âgé de trois cents quarante-huit ans: il avoit vêcu pendant tout ce tems-là sous l'Eau avec les Dieux aquatiques, où les Japonnois prétendent que les Hommes ne vieillissent point. Siun Wa mourut après dix ans de régne: on ne dit point à quel âge il laissa le Sceptre à son Neveu.

De J. C. 834. LIV. DAIRY. NIN MIO. De Syn-Mu. 1494.

Ce Prince étoit le second Fils de l'Empereur Sa Ga. Il institua deux Nengos, Sioa, qui dura quatorze ans, & Kassoo, qui fut de trois. Ce régne fut de dix-sept ans. On ne dit point à quel âge mourut l'Empereur, qui laissa le Trône à son Fils aîné.

De J. C. 851. LV. DAIRY. MONTOKU *ou* BONTOKU. De Syn-Mu. 1511.

Ce Prince commença son régne par l'institution du Nengo Nin Fin, qui dura trois ans, & fut suivi de deux autres; Sai Je, de trois ans, & Tan Jan de deux. La quatriéme année, il y eut au Japon de grands tremblements de Terre, dont l'un, qui arriva le cin-

quiéme jour du cinquiéme mois, fit tomber la Tête du grand Daibods (*a*), ou Idole de Xaca, dans son Temple à Méaco. Montoku régna huit ans, & son quatriéme Fils lui succéda. On ne sçait rien du tems qu'il vêcut.

De J. C. 859.	LVI. DAIRY. SEI WA.	De Syn-Mu. 1519.

L'Avénement de ce Prince à la Couronne fut marqué par l'institution du Nengo To Quam, qui dura dix-huit ans. La cinquiéme année, les Livres de Confucius furent apportés à la Cour du Japon, & lus avec beaucoup de plaisir. La cinquiéme année nâquit dans la Province de Jamatto Isje Fille de Tsike Kugu Prince du Sang. Cette Princesse s'est renduë célébre par son sçavoir extraordinaire. Elle a composé un Ouvrage, qui est encore aujourd'hui très-estimé dans le Japon. *Sei Wa*, après dix-huit ans de régne, abdiqua l'Empire en faveur de son Fils aîné, & mourut quatre ans après, le huitiéme jour du cinquiéme mois. On ne sçait rien de son âge.

De J. C. 877.	LVII. DAIRY. JOSEI.	De Syn-Mu. 1537.

Ce Prince commença son régne par l'institution du Nengo Geni Wa, qui dura huit ans, c'est-à-dire, tout le tems qu'il fut sur le

(*a*) Kœmpfer dit ailleurs que le DAIBODS étoit à NARA, mais il se pourroit bien faire que le titre de Daibods se donnât à toutes les Idoles, & à tous les Temples de XACA.

Trône. On ne ſçait rien de l'âge de cet Empereur.

De J. C. 885. | LVIII. DAIRY. KOOKO. | De Syn-Mu. 1545.

Ce Prince étoit Fils puîné de l'Empereur Nin Mio, & Frere de Montoku. La premiere année de ſon regne, le ſeptiéme mois il plut du ſable & des pierres, qui gâterent preſque toute la récolte de Ris. A ſon Avénement à la Couronne, il avoit inſtitué le Nengo Nin Wa, qui dura quatre ans. Kooko n'en régna que trois, & laiſſa en mourant le Sceptre à ſon troiſiéme Fils. On ne dit rien de ſon âge.

De J. C. 888. | LIX. DAIRY. UDA. | De Syn-Mu. 1548.

La ſeconde année de ce régne, eſt marquée par l'inſtitution du Nengo Quan Pe, qui dura neuf ans. La même année, il y eut de grandes pluyes pendant tout l'Eté, & elles cauſerent de grandes inondations, dont la récolte de Ris fut fort endommagée. Uda régna dix ans, on ne dit point à quel âge il mourut, ſon Fils aîné lui ſucceda.

De J. C. 898. | LX. DAIRY. DAI GO. | De Syn-Mu. 1558.

Ce Prince dont on n'a point marqué l'âge, commença ſon régne par l'inſtitution du Nengo Soo Tai, qui dura trois ans, & qui fut ſuivi d'un autre appellé Jen Gi, qui en dura vingt-deux. La premiere année, le troiſiéme

jour du ſixiéme mois, l'Air s'obſcurcit tout à coup, de ſorte qu'on ne ſe voyoit pas. Le P. Couplet marque des Eclipſes du Soleil à la Chine vers le même tems. La ſeconde année mourut Somme Donno, qui avoit été déclarée Kiſſeki, c'eſt-à-dire, *Dame Souveraine*; c'eſt le titre, qu'on donne à celle des Femmes du Dairy, qui a été nommée Impératrice, & qui eſt Mere de l'Héritier préſomptif de la Couronne. La ſeiziéme année, le ſecond jour du cinquiéme mois, il y eut un incendie à Méaco, où réſidoit actuellement l'Empereur; ſix cents dix-ſept Maiſons furent conſumées. La vingt-ſixiéme année, on envoya de la Province de Jamatto à la Cour un Liévre, qui avoit huit jambes. Dai Go régna trente-trois ans, & eut pour Succeſſeur ſon douziéme Enfant.

De J. C. 931.	LXI. DAIRY. SIUSAKU.	De Syn-Mu. 1591.

Ce Prince en montant ſur le Trône de ſon Pere, inſtitua les Nengos Seo Fei, qui dura ſept ans, & Ten Kei, qui dura juſqu'à la fin de ce régne. La ſeconde année, Maſſakaddo, Prince du Sang, & fort accrédité à la Cour, ſe révolta contre l'Empereur. Cette Révolte ne fut étouffée qu'au bout de ſept ans, par la défaite & la mort de ſon Auteur. La troiſiéme année, le vingt-ſeptiéme jour du ſeptiéme mois, il y eut un furieux tremblement de Terre, & un autre la ſeptiéme année, le quinziéme jour du quatriéme mois. Le Feu du Ciel réduiſit auſſi en cendres pluſieurs Temples & Monaſteres, ſur-tout la

treiziéme année, que les Tonnerres & les Eclairs se firent sentir dans presque toute les Provinces. Siusaku régna seize ans. On ne dit rien de son âge.

De J. C. 947.	LXII. DAIRY. MURAKAMI.	De Syn-Mu. 1607.

Ce Prince étoit le quatorziéme Fils de l'Empereur Dai Go. Il institua d'abord un nouveau Nengo, nommé Ten Riaku, & qui dura dix ans; puis trois autres, Ten Toku de quatre ans, Oo Wa de trois, & Koo Fu de quatre. La quatorziéme année de son régne, il y eut dans la grande Salle de son Palais, nommée Seirodeen, une célébre Assemblée sur les Affaires de Religion, où les Chefs de toutes les Sectes se trouverent, c'est tout ce qu'on en sçait. Murakami régna vingt & un ans; on ne dit point à quel âge il mourut; il laissa le Sceptre à son second Fils.

De J. C. 968.	LXIII. DAIRY. REN SEI, *ou* REISEN.	De Syn-Mu. 1628.

Ce Prince avoit soixante & un an, lorsqu'il succéda à son Pere, & il ne régna que deux ans. Il institua le Nengo An Kwa, qui finit avec son régne; il eut pour Successeur son Frere, cinquiéme Fils de Murakami.

De J. C. 970.	LXIV DAIRY. JENWO, *ou* JENJO.	De Syn-Mu. 1630.

Ce régne commença par l'institution du Nengo Ten Rok, lequel dura trois ans, &

fut ſuivi de quatre autres ; à ſçavoir, Tei Jen de trois ans, Tei Quam de deux, Ten Jen de cinq, & Jei Quan de deux. Jenwo régna quinze ans ; on ne dit point combien il vêcut.

De J. C. 985.	LXV. DAIRY. QWASSAN, *ou* QUASSAN.	De Syn-Mu. 1645.

Ce Prince étoit Fils aîné de l'Empereur REN SEI, & monta ſur le Trône dans ſa dix-ſeptiéme année. Il inſtitua d'abord un nouveau Nengo, qui fut nommé Gen Wa, & qui ne dura que deux ans. La ſeconde année de ſon régne, il fut tranſporté d'une ſi grande paſſion pour la ſolitude, qu'il ſortit ſecretement de ſon Palais, & s'alla enfermer dans le Monaſtere de Quamſi, où il ſe fit raſer à la maniere des Bonzes, & prit le nom de NIGUGAKE FOOGU ; il paſſa vingt-deux ans dans cette retraite, & y mourut âgé de quarante & un an.

De J. C. 987.	LXVI. DAIRY. ITSI DSIO.	De Syn-Mu. 1647.

On ne ſçait point à quel âge ce Prince ſuccéda a Qwaſſan, ſon Couſin. Il inſtitua les Nengos Je Jen de deux ans, Jen Gen d'un an, SOORAK, de cinq, Tſio-Toku de quatre, Tſioo So de cinq, & Quan Ko de huit. La huitiéme année de ſon régne, la mortalité fut grande dans tout le Japon ; d'ailleurs, ce régne fut célébre par le nombre de Sçavans, qui fleuriſſoient à la Cour. Itſi Dſio régna vingt-cinq ans.

LXVII. DAIRY. SAND SIO.

De J. C. 1012. — De Syn-Mu 1672.

Ce Prince étoit Fils puîné de l'Empereur Ren Sei. Il institua en montant sur le Trône le Nengo Dsio A, qui dura cinq ans, c'est-à-dire; tout son régne. La troisiéme année, le Palais, où il faisoit sa résidence, fut brûlé. L'année suivante il en fut encore brûlé une bonne partie. Sand Sio mourut âgé de cinquante & un an.

LXVIII. DAIRY. GO ITSI DSIO.

De J. C. 1017. — De Syn-Mu 1677.

Go, veut dire, *second*, ainsi Go Itsi Dsio signifie Itsi Dsio II. Ce Prince étoit Fils puîné d'Itsi Dsio I. & n'avoit que neuf ans, lorsqu'il monta sur le Trône, qu'il occupa 20 ans. Il institua d'abord le Nengo Qua Nin, qui dura quatre ans, & qui fut suivi de trois autres. Tsi Jan de trois ans, Mans Ju de quatre, & Tsioo Quan de neuf. La cinquiéme année de ce régne, Sai Sin obtint de l'Empereur la permission de se faire traîner dans un Khuruma, ou Chariot couvert, & tiré par deux Bœufs; invention, qui parut si commode, que toute la Cour suivit bien-tôt son exemple. La même année, le vingt-deuxiéme jour du septiéme mois, il y eut au Japon une furieuse tempête, qui y causa de grands dommages. Le même mois on vit deux Lunes à la Chine (*a*). La sixiéme année, le JEKI, ou ou la Peste fit de grands ravages dans tout

(*a*) Le P. Couplet n'en parle pas.

l'Empire. La douziéme année, le quatriéme mois, qui répond à notre mois de Juin, il tomba une si grande quantité de Neige, qu'elle couvrit la Terre de quatre SACKS, & de cinq SUNS, c'est-à-dire, quatre pieds & demi. Le neuviéme jour du huitiéme mois, il y eut encore une furieuse tempête.

De J. C. 1037. **LXIX. DAIRY. GO-SIU SAKU.** De Syn-Mu. 1697.

Ce Prince étoit Frere cadet de son Prédécesseur, auquel il succéda en la vingt-huitiéme année de son âge. Il institua les Nengos Tsio TAKU, de quatre ans ; & Quanto Ku, de deux. La premiere année de son régne, qui fut de neuf ans, il y eut au Japon un furieux tremblement de Terre.

De J. C. 1046. **LXX. DAIRY. GO REISEN.** De Syn-Mu. 1706.

Ce Prince étoit Fils aîné de son Prédécesseur, & monta sur le Trône dans sa dix-septiéme année ; il institua les Nengos Jeiso, de sept ans ; Tenki, de cinq ; Feiko, de sept, & Tsioku, de quatre. La troisiéme année de son régne, Joori Isje se révolta contre lui dans la Province d'Osju. Les Rébelles se soutinrent pendant cinq ans, jusqu'à ce que Jori Josi, Général de la Couronne, qui commandoit en Chef toutes les Troupes Impériales, les défit, & tua leurs plus braves Chefs Abino-Sadato, & Takano Munto. Cette rébellion est décrite fort au long dans un Livre intitulé *Osju Gassen*, c'est-à dire, *les*

Guerres d'Osju. Go-Reisen mourut âgé de quarante ans, après en avoir régné vingt-trois. Son Frere puîné lui succéda.

De J. C 1069. **LXXI. DAIRY. GO-SAND SIO.** De Syn-Mu. 1729.

Ce Prince ne régna que quatre ans, & mourut dans sa quarantiéme année. Il institua le Nengo Jenkuni, qui fut de cinq ans, & laissa le Trône à son Fils aîné.

De J. C. 1073. **LXXII. DAIRY. SIIRAKAWA.** De Syn-Mu. 1733.

On ne sçait point l'âge de ce Prince, qui régna quatorze ans. La seconde année de son régne il institua le Nengo Seofo, qui dura trois ans, & fut suivi de trois autres; à sçavoir, Seoriaku, de quatre ans, Jeefo, & Ootoku, chacun de trois ans. La neuviéme année de ce régne, il y eut pendant l'Eté une sécheresse extréme, qui ruina presque tous les Fruits de la Terre. Siirakawa laissa le Trône à son Fils puîné.

De J. C. 1087. **LXXIII. DAIRY. FORIKAWA.** De Syn-Mu, 1747.

Ce Prince n'avoit que neuf ans, lorsqu'il monta sur le Trône, & il l'occupa vingt & un ans. Il institua les Nengos Quansi, de sept ans; Kossoo, de deux; Jet Sio, d'un an; Sootoku, de deux; Kooa, de cinq; Tsioosi & Kassio, chacun de deux. Son Fils ainé lui succéda.

De J. C. 1108. LXXIV. DAIRY. TO BA. De Syn-Mu. 1768.

Ce Prince, dont on n'a point marqué l'âge, inſtitua les Nengos Teniri, de deux ans; Tenjei, de trois; Jeikju, de cinq; Guanje, de deux; & Foan, de quatre; le premier commença, & le dernier finit avec ſon régne, qui fut de ſeize ans. La premiere année, on entendit dans l'Air un grand bruit, comme de pluſieurs Tambours, & cela dura pluſieurs jours. La quatriéme náquit Kijomori, Prince du Sang, que ſa rébellion a rendu fameux dans les Hiſtoires Japonnoiſes. To Ba laiſſa en mourant le Trône à ſon Fils aîné.

De J. C. 1124. LXXV. DAIRY. SINTO KU. De Syn-Ma. 1784.

On n'a point marqué l'âge de ce Prince, lequel régna dix-huit ans. Il inſtitua les Nengos Tent Si, de ſept ans; Tenſio, d'un an; Tſiooſo, de trois; & Jeeit Si, d'un an. Ce fut ſous ce regne, que fut bâtie la Ville de Kamakura. Sintoku laiſſa la Couronne à ſon Frere.

De J. C. 1142. LXXVI. DAIRY, KONJEI. De Syn-Ma. 1802.

Ce Prince étoit le huitiéme Fils de l'Empereur To Ba. Il inſtitua les Nengos Kootſi, de deux ans; Tenjo, d'un an; Kivan, de ſix; Nempe, de trois; & Kijſu, de deux. Jorimaſſa, Prince du Sang, & qu'on pourroit

nommer l'*Hercule Japonnois*, vivoit ſous ce regne. Ce Prince avec l'aide de Fatſman, qui eſt *le Mars du Japon*, tua à coup de fléches le Dragon infernal Nuge, qui avoit la Tête d'un Singe, la Queuë d'un Serpent, le Corps & les Griffes d'un Tygre. Ce Monſtre ſe tenoit dans le Palais du Dairy, & incommodoit beaucoup, non-ſeulement la Perſonne du Monarque, mais encore toute ſa Cour, ſur-tout la nuit, & l'on ne pouvoit repoſer ſans crainte.

La ſixiéme année de ce régne, le vingt-deuxiéme jour du ſeptiéme mois, il parut une Comete. La dixiéme année nâquit à la Cour Joritomo, qui le premier fut grand Seogun, ou Général de la Couronne (*a*). Le pouvoir ſouverain, & illimité des Dairys, commençoit dès-lors à s'affoiblir. Les Princes de l'Empire dominés par l'ambition, ſe relâcherent peu à peu de la ſoumiſſion, qu'ils devoient à leurs Souverains, & jetterent les premiers Fondements de ces Royaumes, que l'on a vûs en ſi grand nombre dans ces Iſles, en ſe rendant peu à peu indépendants dans leurs Gouvernements. Le mal croiſſant toujours, le Dairy crut en couper la racine, en revêtant Joritomo de toute l'autorité néceſſaire pour mettre les Grands à la raiſon ; mais ce Général ſe

(*a*) On aſſûre plus haut que la Charge de Seogun, ou Xogun avoit été créée par SIUSIN X. Dairy ; peut-être fut-elle retablie par Konjei ; peut être que ſes prérogatives furent augmentées. Le Cubo étoit auſſi le Général des Armées Japonnoiſes ; on ne ſçait pas trop quelle étoit la différence de ces deux Charges, il paroît ſeulement que celle-là avoit la prééminence, mais elles ont été depuis comme réunies ſur la tête des Empereurs CUBO-SAMAS.

ſervit de ſon pouvoir, pour s'ériger lui-même en Souverain, ainſi que nous verrons dans la ſuite.

Konjei régna quatorze ans; on ne dit point combien il vêcut. Son Frere aîné, quatriéme Fils de l'Empereur To Ba, fut ſon Succeſſeur.

De J. C. 1156. LXXVII. DAIRY. GO-SIIRAKANA. De Syn-Mu. 1816.

Ce Prince inſtitua d'abord le Nengo Foogien, qui dura trois ans. La premiere année de ſon régne, SSI IN (a) ſe révolta contre lui. Cette révolte donna naiſſance à une longue & cruelle Guerre, qui par rapport au tems, qu'elle commença, fut appellée Foo Gienno Midairy, c'eſt-à-dire, la déſolation du tems Foo Gien. La troiſiéme année, le huitiéme mois, il y eut un grand tremblement de Terre.

Go-Siira Kawa, après avoir tenu trois ans le Sceptre, le remit à ſon Fils aîné. Douze ans après il entra dans un Monaſtere, ſe fit

(a) Ce Prince rebelle ne ſçauroit être autre, que Kijomori, dont nous avons parlé plus haut, & qui devoit avoir alors trente-quatre ans. Il fut défait en 1168. & ſe retira dans le fameux Monaſtere MIDIRA, ſur la Montagne de JECSAN, ou les Bonzes le protegerent contre la Cour, & contre la Faction de FEKI. Il ſe fit lui-même Bonze ſous le nom de SIOOKAI, vêcut quatorze ans dans cette retraite; & mourut dans ſa ſoixantieme Année en 1182. d'une fiévre maligne brûlante, qui lui fit devenir le Corps tout rouge; ce qu'on regarda comme une punition de ſa révolte, laquelle donna occaſion aux Factions des FEKIS & des GENDSIS, & fut la principale cauſe de l'uſurpation des Cubosamas.

raſer,

raſer, & prit le nom de Jooſſin. Il mourut âgé de quarante-trois ans.

De J. C. 1159. LXXVIII. DAIRY. NIDSIOO. De Syn-Mu. 1819.

Ce Prince étoit âgé de ſeize ans, lorſqu'il monta ſur le Trône par l'abdication de ſon Pere. Il inſtitua les Nengos Feitſi, d'un an; Jeiraku, d'un an; Oofo, de deux ans; Tſioquan, de deux; & Jeeman, d'un an. La premiere année de ſon régne, Nobu Jori, & Joſitomo, Pere de Joritomo, ſe ſouleverent contre lui. Cette rébellion & la Guerre, qu'elle cauſa, ſont décrites dans les Hiſtoires, ſous le nom de Feitſi No Midarri, c'eſt-à-dire, *la déſolation du tems* Feitſi. Deux ans après, Joſitomo fut tué dans la Province d'Owari, & ſon Fils fut envoyé en exil à Idſu.

La cinquiéme année, une Femme accoucha de trois Enfants, qui avoient chacun deux Têtes, & quatre Pieds. Nidſioo régna ſept ans, & mourut âgé de vingt-trois ans. Son Fils aîné lui ſuccéda.

De J. C. 1166. LXXIX. DAIRY. ROKU DSIOO. De Syn-Mu. 1826.

Ce Prince étoit dans ſa dixiéme année; lorſqu'il monta ſur le Trône. Il inſtitua le Nengo Nin Jani, qui dura trois ans, c'eſt-à-dire, tout le tems de ſon régne. Il laiſſa le Sceptre à ſon Oncle.

De J. C. 1169. LXXX. DAIRY. TAKAKURA. De Syn-Mu. 1829.

Ce Prince étoit le troisiéme Fils de l'Empereur Go-Siirakawa, & il épousa la Fille de Kijomori. Il institua les Nengos Kavoo, de deux ans ; Sioun, de quatre ; Angen, de deux ; & Dsiisso, de quatre. La cinquiéme année de son régne, le vingt-troisiéme jour du premier mois, une grande partie de la Ville Capitale, où il résidoit, fut réduite en cendres. La septiéme année, la petite vérole fit de grands ravages dans tout l'Empire. L'onziéme année, l'Empereur transféra sa Cour à Kuwara.

I. Empereur Cubo-Sama.
Joritomo.

La douziéme année de ce régne, & la derniere du Nengo Dsiisso, Joritomo défit tous ses Ennemis dans la Province d'Isju, & Jorimassa fut tué avec toute sa Famille. L'année suivante, qui fut celle de la mort de Takakura, est comptée pour l'Epoque du régne des Cubo-Samas.

De J. C. 1181. LXXXI. DAIRY. AN TOKU. De Syn-Mu. 1841.

On ne dit rien de la Naissance de ce Prince, sinon qu'il étoit petit-fils de Kijomori par sa Mere : ce qui peut faire juger, qu'il étoit Fils de son Prédécesseur, & par conséquent fort jeune, quand il monta sur

le Trône. Il inſtitua les Nengos Joowa, d'un an; & Siu Je, de deux. La premiere année de ſon régne, il y eut une grande Famine dans tout l'Empire, cauſée en partie par les Guerres civiles. La même année, Kijomori ſon Ayeul Maternel mourut dans ſon Monaſtere (*a*). Cette même année, le Général Kadſuwara abandonna le parti des Fekis, & ſe joignit à Joritomo, qui ſe nommoit alors Tiojenoski. Kadſuvvara étoit de baſſe extraction, mais par ſon courage & ſes actions Héroïques, il devint très-puiſſant. La même année nâquit Jori Je, Fils de Joritomo, & qui lui ſuccéda au Trône des Cubo-Samas. L'Empereur An Toku fut obligé d'abdiquer la Couronne, après l'avoir portée trois ans.

De J. C. 1184. LXXXII. DAIRY. GO-TO BA. De Syn-Mu 1744

Ce Prince étoit le quatriéme Fils de l'Empereur TAKAKURA. Il inſtitua les Nengos Genriaku, d'un an; Buaninz, de cinq; & Kenkiu, de neuf. La premiere année de ſon régne, mourut Jooſnaga, Général célébre, & grand Partiſan des Gendzis (*b*).

La troiſiéme année de ce régne, l'Empe-

(*a*) Voyez la Note ſous le regne de GO-SIIRO KAWA LXXVII. Dairy.

(*b*) Les GENDSIS étoient alors ſeuls dominans; Joritomo leur Chef s'étant emparé du Gouvernement. Ce Parti avoit été long-tems regardé comme le moins juſte, & le Dairy s'étoit déclaré pour les FEKIS; mais ceux ci ayant uſé mal de leur victoire, & ayant voulu ſe rendre maîtres de l'Empire, le Dairy ſe tourna du côté des Gendzis, qui prévalurent, & firent ce qu'avoient voulu faire les FEKIS.

reur déposé An Toku, étant poursuivi par ses Ennemis, se noya dans les Mers Orientales. Il avoit pris, en quittant le Sceptre, le nom de Sen Tei; après sa mort, on lui donna celui d'An Tokuten O, apparemment dans son Apothéose. Environ ce même tems mourut Josinaga, Gendre de Joritomo.

La sixiéme année de ce régne, Jositzne autre fameux Général fut tué; sa mort fut suivie de celle de Fide Fira, son Lieutenant, & de l'extirpation de toute sa Famille. L'onziéme année, Joritomo aller saluer l'Empereur, qui l'honora du titre de Sei Seogun, qu'on a toujours donné depuis aux Empereurs Cubo-Samas. La quatorziéme année, on envoya de l'Isle d'Avvadsi à la Cour un Cheval, qui avoit neuf pieds. Go-To Ba régna quinze ans, & se démit de la Couronne en faveur de son Fils aîné. Il mourut âgé de soixante ans.

De J. C. 1199. | LXXXIII. DAIRY. TSUTSI MIKADDO. | De Syn-Mu. 1859.

Mikaddo est ici un nom propre, & non pas le titre souverain, que portoient tous les Empereurs. Ce Prince n'avoit que trois ans, lorsqu'il monta sur le Trône. Il institua les Nengos Seotzi, de deux ans; Kennin, de trois; Genkiu, de deux; Ken Je, d'un an; & Soojen, de quatre.

II. *Empereur Cubo-Sama.*
Jori Isje.

La premiere année de ce régne, Joritomo pre-

mier Empereur Cubo-Sama mourut après avoir régne vingt ans. Jori Isje, son Fils, lui succeda, & au bout de cinq ans, le Dairy l'honora du titre de Sei Seogun. Il fut tué deux ans après, selon Kœmpfer, qui cependant ne lui donne que cinq ans de régne.

III. *Empereur Cubo-Sama. Sonnetonno.*

La sixiéme année du régne de Tsutsi Mikaddo, selon le calcul de Kœmpfer, Jori Isje Empereur Cubo-Sama fut tué, & son Frere puîné lui succéda.

Tsutsi Mikaddo après avoir régné douze ans, abdiqua la Couronne en faveur de son Frere cadet, & mourut âgé de trente-sept ans.

De J. C. 1211. LXXXIV. DAIRY. SIUNTOKU. De Syn-Mu. 1871.

On ne dit point à quel âge ce Prince monta sur le Trône, mais seulement qu'il régna onze ans, qu'il se demit de la Couronne, & qu'il mourut âgé de quarante-six ans. Il institua les Nengos Genriaku, de deux ans, Gen Po, de six ; & Seokiu, de trois. La quatriéme année de son régne, mourut FOONEN SEONIN, Fondateur de la Secte de Seodosju. La sixiéme année, Sonnetonno Empereur Cubo-Sama fit construire des Vaisseaux de Guerre, pour se rendre Maître de la Mer. Le vingt-deuxiéme jour du second mois de la neuviéme année, les deux magnifiques Temples de Kiomitz & de Givvon, furent brûlez.

IV. *Empereur Cubo-Sama. Joritzne.*

Sonnetonno ayant occupé dix-ſept ans le Trône des Cubo Samas, mourut, & eut pour Succeſſeur le Fils du Cambacu Dooka, lequel commença de régner en 1221.

De J. C. 1223. LXXXV. DAIRY. GO-FORIKAWA. De Syn-Mu. 1882.

Ce Prince étoit petit-fils de l'Empereur Takakura. Il inſtitua les Nengos Teevvo, de deux ans : Gen In, d'un an ; Karoku, de deux ; An Te, de deux ; Quan Ki, de trois ; & Tee Jei, d'un an. La premiere année de ſon régne, le premier jour du ſecond mois, náquit dans la Province Avva, NITSIIREN, fameux Docteur, & Fondateur d'une Secte, qu'on ne nomme pas. Go-Forikavva régna onze ans, & en vêcut vingt-quatre. Son Fils aîné lui ſuccéda.

De J. C. 1233. LXXXVI. DAIRY. SI DSIO. De Syn-Mu. 1893.

Ce Prince n'avoit que cinq ans, lorſqu'il commença de régner. Il inſtitua les Nengos Tempoco, d'un an ; Bunriaku, d'un an ; Kaſſiuku, de trois ; Riaknin, d'un an ; Jengo, d'un an ; & Nintzi, de trois. Il mourut après dix ans de régne.

V. Empereur Cubo-Sama.
Jori Sane, ou *Joriſſuga.*

La neuviéme année de ce méme régne, Joritzne Empereur Cubo-Sama, qui tenoit ſa Cour à Kamakura Seogun, vint à Méaco ſaluer le Dairy, ſelon la ſuite Chronologique; cependant ſuivant le calcul de Kœmpfer, Jori Sane, ou Joriſſuga ſon Fils & ſon Succeſſeur, avoit commencé de régner en 1239.

De J. C. 1243. LXXXVII. DAIRY. GO-SAGA. De Syn-Mu. 1903.

Ce Prince étoit Fils puîné de l'Empereur Tſutſi-Mikaddo. Il régna quatre ans, & mourut en la cinquante-troiſiéme année de ſon âge. Il inſtitua le Nengo Quan Jun, qui dura tout ſon régne.

De J. C. 1247. LXXXVIII. DAIRY. GO FIKAKUSA. De Syn-Mu. 1907.

On ne dit point qui étoit ce Prince; il inſtitua les Nengos Quantſi, de deux ans; Genſio, de ſix; Koogen, Seoka, & Sooguan, chacun d'un an. L'onziéme année de ſon régne, le vingt-troiſiéme jour du ſecond mois, il y eut un grand tremblement de terre au Japon. Go-Fikakuſa, après avoir régné treize ans, abdiqua la Couronne en faveur de ſon Frere puîné, & mourut âgé de ſoixante ans.

V I. *Empereur Cubo-Sama.*
Mune Taka Sinno, ou *Soo Son Sinno.*

La même année que Go-Fikakusa monta sur le Trône des Dairys, Mune Taka Sinno, Fils de l'Empereur Go-Saga, monta sur celui des Cubo-Samas.

De J. C. 1260. LXXXIX. DAIRY. KAMME JAMMA. De Syn-Mu. 1920.

Ce Prince institua les Nengos Bunvvo, d'un an; Kosio, de trois; & Bunje, d'onze. La cinquiéme année de son régne, le vingt-uniéme jour de l'onziéme mois, mourut Sinran, Chef de la Secte IKOSIU; & qui avoit été Disciple de Foonen Seonin, Fondateur de la Secte SEODOSJU. La septiéme année, il parut une Comete, qui fut aussi vûë à la Chine (*a*). La neuviéme année, le huitiéme jour du cinquiéme mois, on vit deux Soleils. Le dix & l'onze du second mois on apperçut trois Lunes. La quinziéme & derniere année, l'Empereur Cubo-Sama fixa sa Cour à Kamakura. Le Dairy, après avoir régné quinze ans, se démit de l'Empire en faveur de son Fils aîné. Il vêcut encore trente-deux ans après son abdication, & mourut âgé de cinquante-sept ans.

(*a*) Le P. Couplet en marque deux, mais plus de vingt-cinq ans après.

VII. *Empereur Cubo-Sama.*
Korejas-Sinno.

Ce Prince ſuccéda à ſon Pere, qui régna quinze ans.

De J. C. 1275. — XC. DAIRY. GOUDA. — De Syn-Mu. 1935.

Les Nengos inſtitués ſous ce régne, ſont Gentſi, de deux; Kentſi, de quatre; Kooan, de quatre, & Sioo, de trois. Quelques Auteurs n'en marquent que deux, Gentſi, de trois ans, & Kooan, de dix.

Seconde tentative des Tartares ſur le Japon.

La neuviéme année de ce régne, le Général Tartare MOOKO parut ſur les Côtes du Japon, avec une Flotte de quatre mille voiles, & deux cents quarante mille Hommes. L'Empereur Tartare Sijſu, qui régnoit alors, après avoir conquis la Chine environ l'An de J. C. 1270. (*a*) ſuivant le calcul de Kœmpfer, envoya ce Général ponr conquérir auſſi le Japon, mais cette Entrepriſe ne réüſſit pas;

(*a*) Le P. Couplet, qui nomme ce Prince Xiçu, ne marque le commencement de ſon regne à la Chine, qu'à la dix-ſeptiéme année du soixante-dix ſeptiéme Cycle des Chinois, lequel commença l'an 1264. de J. C. par conſéquent en 1181. Il parle de cette expédition, ſans en marquer la date; mais il paroît ne donner aux Tartares, que cent mille Hommes, dont il n'en revint à la Chine que trois ou quatre. Nous en avons parlé dans le Livre Préliminaire ſur la Relation de Marc Pol de Veniſe.

les Camis exciterent une furieuse tempête, qui fit périr toute la Flotte : MOOKO lui-même fut noyé, & il ne se sauva qu'un petit nombre de ses Gens.

Marc Pol de Venise rapporte la chose tout autrement, ainsi que nous avons vû au Livre Préliminaire, Chap. V. & pour ce qui est du tems, où les Tartares parurent au Japon, il n'est pas aisé de le marquer au juste : une Edition de Marc Pol de Venise place cette expédition en 1289. une autre en 1269. Selon la premiere, elle n'arriva qu'après la mort de Gouda ; selon la seconde, elle précéda le régne de ce Prince, sous lequel les Japonnois l'ont placée ; peut-être y a-t-il erreur dans les deux chifres, & il faut peut-être lire 1279.

Quoiqu'il en soit, la dixiéme annéé du régne de Gouda, Nidsiinin, dont nous avons déja parlé, mourut dans la Province de Musasi. Ceux de la Secte de Foquesiu célébrent tous les ans une Fête le jour de sa mort. Gouda régna treize ans, & mourut âgé de cinquante.

VIII. *Empereur Cubo-Sama.* *Kiume Sinno*, ou *Sanno Osi.*

Ce Prince, qui étoit le troisiéme des Fils de l'Empereur Go-FIKAKUSA, monta sur le Trône en 1286. & régna vingt ans.

De J. C. 1288.	XCI. DAIRY. FUSIMI.	De Syn-Mu. 1948.

Ce Prince étoit le second Fils de Go-FIKAKUSA, & Cousin de Gouda son Prédécesseur.

Il inſtitua les Nengos Soovvo, de cinq ans; & Jenin, de ſix. La premiere année de ſon regne, le treiziéme jour du troiſiéme mois, il lui nâquit un Fils, auquel il remit la Couronne, après l'avoir portée onze ans. On ne dit point à quel âge il étoit monté ſur le Trône, ni à quel âge il en deſcendit. On ſe contente de nous apprendre qu'il a vêcu cinquante-trois ans.

De J. C. 1299. **XCII. DAIRY GO-FUSIMI.** De Syn-Mu. 1959.

Ce Prince inſtitua le Nengo Seoan, qui dura trois ans, c'eſt-à-dire, tout ſon régne. Il abdiqua enſuite la Couronne, & mourut âgé de cinquante-huit ans. Il laiſſa le Sceptre à ſon Couſin, Fils aîné de l'Empereur Gouda.

De J. C. 1302. **XCIII. DAIRY. GO-NIDSIO.** De Syn-Mu. 1962.

On ne ſçait point l'âge de ce Prince. Il inſtitua les Nengos Kagen, de quatre ans; & Tokuds, de deux. La cinquiéme année de ſon régne, le huitiéme mois, il y eut un grand tremblement de Terre au Japon. Cette même année eſt remarquable par la mort de Kiume, Empereur Cubo-Sama, & par la naiſſance de Takaudſi, qui fut auſſi Empereur Cubo-Sama. Go-Nidſio, après ſix ans de régne, abdiqua la Couronne.

IX. Empereur Cubo-Sama.
Mori Kori Sinno.

Ce Prince succéda à son Pere en 1305. & régna vingt-cinq ans.

De J. C.	XCIV. DAIRY.	De Syn-Mu.
1308.	FANNA SONNO.	1968.

Ce Prince étoit Frere puîné de Go-Fusimi. Il institua les Nengos Jenke, de trois ans; Ootsi Jo, d'un an; Sooa, de deux, & Bun O, de cinq. Après qu'il eut régné onze ans, il se démit de la Couronne en faveur d'un Frere cadet de Go-Nidsio. On ne nous apprend rien de son âge.

De J. C.	XCV. DAIRY.	De Syn-Mu.
1319.	GO-DAIGO.	1979.

Cet Empereur institua les Nengos Genvvo, de deux ans; Genko, de trois; Seotsju, de deux; Karaku, de trois; Gentoku, de deux; & Genko, d'un an. La derniere année de son régne fut fort agitée de Guerres civiles très-sanglantes, qui sont décrites dans le Livre intitulé *Teiseki*. A la fin de cette même année, il abdiqua la Couronne.

X. Empereur Cubo-Sama.
Sonun ou *Sonnun Sinno.*

Ce Prince étoit Fils puîné de Go-Daigo. Il monta sur le Trône des Cubo-Samas en 1331. & ne régna que deux ans.

De J. C. 1331. XCVI. DAIRY. KWO GIEN. De Syn-Mu. 1991.

Ce Prince étoit Fils aîné de Go-Fusimi. Il institua le Nengo SEOKE, lequel dura deux ans. On ne sçait rien de son âge.

XI. *Empereur Cubo-Sama.*
Nari Josi Sinn Oo.

La seconde année de ce régne, Nari Josi Sin Oo succéda à son Frere sur le Trône des Cubo-Samas, & ne garda le Sceptre que trois ans. Kœmpfer se trompe daus son calcul, s'il est vrai que cette même année TAKAUDSI XII. Empereur Cubo-Sama, vint en cettte qualité rendre ses Hommages au Dairy. Cette même année TAKAKOKU, Général célébre, se fendit le Ventre. Kvvo Gien après avoir régné deux ans, rendit le Sceptre à son Prédécesseur, lequel l'ayant accepté, institua les Nengos Kemmu & Jen Ken, chacun de deux ans. La seconde année du Nengo Jen Ken, l'Empereur Go-Fusimi mourut, aussi-bien que KUSNOKIMAKA Sugge, fameux Général. La même année, le huitiéme mois, il y eut de grands tremblements de Terre au Japon. Go-Daigo ne regna cette seconde fois que trois ans. On ne dit rien de son âge.

XII. *Empereur Cubo-Sama.*
Taka Udsi, ou Takadsi.

Il paroît qu'il faut ici placer le commencement du régne de ce Prince, qui étoit Fils d'ASKAGO SANNOKINO Cami Nago Udsi, & qui régna vingt-cinq ans.

De J. C. 1337. XCVII. DAIRY. QUO MIO. De Syn-Mu. 1997.

Ce Prince étoit Frere puîné de l'Empereur Kwo Gien, & le quatriéme Fils de Go-Fusimi. Le Nengo Jen Ken, institué par son Prédécesseur, continua la premiere année de son régne, & fut suivi du Nengo Riakuwo, qui dura quatre ans. La seconde année de ce régne, le Dairy honora Taka Udsi, Empereur Cubo-Sama, du titre de Sei Dai Seogun. Les deux Auteurs, dont Kœmpfer nous assûre qu'il a tiré ces Annales, ne sont pas d'accord sur la durée de ce régne; l'un dit qu'il dura douze ans, l'autre prétend que Quo Mio après avoir régné deux ans, eut pour Successeur Go-Murakami, septiéme Fils de l'Empereur Go-Daigo, lequel n'est pourtant pas compté dans la Liste des Dairys. Quoiqu'il en soit, après que le Nengo Riakuwo eut duré quatre ans, l'Empereur, qui régnoit alors, en institua tout de suite deux autres, Koo Je, de trois ans; & Tewa, de quatre; vers la fin duquel Siukwo monta sur le Trône. On ne sçait rien de l'âge de Quo Mio.

De J. C. 1349. XCVIII. DAIRY. SIUKWO. De Syn-Mu. 2009.

Ce Prince, dont on n'a point marqué l'âge, étoit Fils aîné de l'Empereur Kwo Gien. Il n'institua aucun Nengo la premiere année de son régne: la seconde année il en institua un sous le nom de Quano, lequel dura deux ans. La premiere année la Guerre Siidsio Nawat-

ro fut terminée. Siukwo, après avoir régné trois ans, eut pour Succeſſeur ſon Frere puîné.

De J. C. 1352. XCIX. DAIRY. GO-KWO GIEN. De Syn-Mu, 2012.

On ne dit rien de l'âge de ce Prince, qui inſtitua les Nengos Bunjvva, de quatre ans; Jen Bun, de cinq; Kooan, d'un an; Teeidſi, de ſix; & Ooan de ſept. La troiſiéme année de ſon régne, Joſi Kaki troiſiéme Fils de l'Empereur Cubo-Sama, vint à la Cour du Dairy, lequel envoya l'année ſuivante le Cubo-Sama même dans la Province d'Omi, pour terminer quelques différents, qui y étoient ſurvenus.

XIII. *Empereur Cubo-Sama. Joſi Kaki.*

La huitiéme année, Taka Udſi, Empereur Cubo-Sama, mourut le vingt-neuviéme jour du quatriéme mois. Son troiſiéme Fils Joſi Kaki, dont nous venons de parler, lui ſuccéda, & la même année il obtint du Dairy le titre de Sei Dai Seogun. L'onziéme année, ce Prince fut envoyé dans la Province d'Omi, pour y commander l'Armée Impériale.

XIV. *Empereur Cubo-Sama. Joſimitz.*

La dix-huitiéme année Joſimitz Fils de Joſi Kaki ſuccéda à ſon Pere, & occupa quarante ans le Trône des Cubo-Samas.

Go-Kvvo Gien régna vingt ans, & eut pour Succeſſeur ſon Fils aîné.

De J. C. 1372. **C. DAIRY. GO-JENWO, *ou* JENJO.** De Syn-Mu 2032.

Le dernier Nengo institué sous le précédent régne, continua les trois premieres années de celui-ci, & fut suivi des Nengos Koora-ku, qui dura quatre ans ; Sei Toku, de deux ans ; & Koowa, de quatre. La huitiéme année il y eut une grande Famine dans le Japon. La méme année, il parut une Cométe. Go-Jenwo régna onze ans ; on ne dit rien de son âge. Son Fils aîné lui succéda.

De J. C. 1383. **CI. DAIRY. GOKOMATZ.** De Syn-Mu. 2043.

La seconde année de ce régne, l'Empereur institua le Nengo Sitoku, qui dura trois ans, & qui fut suivi de trois autres ; Kakei, de deux ans ; Ikoo O, d'un an ; Meetoku, de quatre ; & Oojei, de trente-quatre.

La neuviéme année de ce régne, il y eut une Guerre dans le Pays d'Udsii. La quatorziéme année, le dix-septiéme jour de l'onziéme mois, le fameux Temple Kenninsi fut réduit en cendres. La vingtiéme année une Cométe parut au Printems : l'Eté & l'Automne suivans, il y eut une grande sécheresse, & de furieux tremblements de terre pendant l'Hyver. La vingt-deuxiéme année, une Montagne, qui étoit à Nasno dans la Province de Simotski commença à brûler, & à jetter des pierres & des cendres, mais cela dura peu de jours. La vingt-cinquiéme année, l'Automne fut fort pluvieux, ce qui causa des inon-

dations en plusieurs lieux. Il y eut ensuite des tempêtes & des tremblements de Terre. Go-komatz régna trente ans. On ne dit rien de son âge. Son Fils lui succéda.

XV. *Empereur Cubo-Sama.*
Josimotz, ou Josimotsi.

Ce Prince, dont le Pere se nommoit Ta Kamitz, monta sur le Trône des Cubo-Samas en 1410. & l'occupa vingt & un ans.

De J. C. 1413.	CII. DAIRY. SEO KWO.	De Syn-Mu, 2073.

Le Nengo Oojei commencé sous le précédent régne, continua jusqu'à la quinziéme année de celui-ci. L'Empereur en institua ensuite un sous le nom de Seootsio, qui ne dura qu'un an.

XVI. *Empereur Cubo-Sama.*
Josi Kassu.

Ce Prince fut associé par son Pere Josi Motsi au Trône des Cubo-Samas, & il paroît qu'il mourut avant lui.

La quatriéme année du régne de Seo Kwo, Usje Suggi se révolta contre cet Empereur. La neuviéme année, le douziéme jour du dixiéme mois, il parut deux Soleils.

XVII. *Empereur Cubo-Sama.*
Josi Nori.

La seiziéme année, le dix-huitiéme jour du

premier mois, Josi Nori, Empereur Cubo-Sama mourut. Son second Fils lui succéda, & régna quatorze ans.

La même année le Dairy mourut, on ne dit point à quel âge, après avoir régné seize ans. Son Fils lui succéda.

De J. C. 1429. **CIII. DAIRY. GOFUNNA SO.** De Syn-Mu. 2089.

On ne sçait point quel âge avoit ce Prince, lorsqu'il monta sur le Trône. Il institua les Nengos Jeiko de douze ans; Kakitz, de trois; Bunjan, de cinq; Fotoku, de cinq; Kosio, de deux; Tsiorok, de trois; & Quanisjo, de six. La premiere année de son régne, le cinquiéme jour du huitiéme mois, il parut une grande & terrible Cométe, & une autre l'onziéme année, le troisiéme mois.

XVIII. *Empereur Cubo-Sama. Josi Katz.*

La quinziéme année, Josi Katz, Fils aîné de Josi Nori, fut associé au Trône des Cubo-Samas, qu'il n'occupa que trois ans. Il mourut une année après son Pere. Son Frere puîné lui succéda.

XIX. *Empereur Cubo-Sama. Josi Massa*, ou *Josimatz.*

La seiziéme année, Josi Massa, Empereur Cubo-Sama, fut honoré du titre de Sei Dai Seogun. La dix-huitiéme année, le Palais du Dairy fut réduit en cendres. Les Historiens

Japonnois remarquent que les ſept dernieres années de ce régne ; il parut dans le Ciel des Phénoménes étranges, qui furent ſuivis de la famine, de la peſte, & d'une grande mortalité dans tout l'Empire. Go-Funna So régna trente-ſix ans, & laiſſa l'Empire à ſon Fils.

De J. C. 1465. — CIV. DAIRY: GO-TSUTSI MIKADDO. — De Syn-Mu. 2125.

Ce Prince inſtitua les Nengos Bunſio, d'un an ; & qui commença la ſeconde année de ſon régne : Onin, de deux ans ; Fum Jo, de dix-huit ; Tſiooko, de deux ; Jentoku, de trois ; & Me O, de neuf.

La premiere année, le deuxiéme mois, il parut une Cométe, dont la queuë paroiſſoit avoir trois braſſes de long : l'année ſuivante, il y eut pluſieurs tremblements de Terre, & particuliérement le vingt-neuviéme jour du douziéme mois. La même année, il y eut une ſi grande famine dans la Chine, que les Gens ſe tuoient les uns les autres pour ſe manger (*a*). La troiſiém eannée, il y eut beaucoup de troubles & de Guerres civiles, qui commencerent le ſeiziéme jour du cinquiéme mois. La cinquiéme année, le dixiéme jour du neuviéme mois, il parut une autre Cométe, dont la queuë ſembloit avoir une braſſe de long. La ſeptiéme année, il y eut une grande mortalité dans tout l'Empire. La même année, le premier jour du douziéme mois, il parut une troiſiéme Cométe, la plus gran-

(*a*) Le P. Couplet en marque une trente & un an plus tard, c'eſt à-dire, en 1496. & dit que les Peres & les Enfans ſe mangeoient les uns les autres.

de, qu'on eût jamais vûë : elle avoit, dit l'Auteur Japonnois, la longueur d'une rue. La neuviéme année, Fotſakavva Katzmotto, Général fameux par ſon courage & ſes exploits, mourut. Après ſa mort, il fut honoré du titre de Riu Ans.

XX. *Empereur Cubo-Sama.* *Joſi Navo.*

La même année, le titre de Sei Seogun fut donné à Joſi Navo, Empereur Cubo-Sama, que ſon Pere avoit aſſocié au Trône. L'onziéme année, le ſixiéme jour du huitiéme mois, près d'Amagaſaki, dans la Province de Setz, des Rivieres groſſirent de telle ſorte, qu'une partie du Pays fut inondée, & pluſieurs Perſonnes furent noyées. La vingt-cinquiéme année, Joſi Navo mourut un an avant ſon Pere. On ne dit pas combien de tems il régna.

XXI. *Empereur Cubo-Sama.* *Joſi Tanne.*

La vingt-cinquiéme année, Joſi Maſſa XIX. Empereur Cubo-Sama mourut fort regretté, & laiſſa la Couronne à Joſi Tanne, ſon Fils puîné.

La vingt-neuviéme année, Joſi Tanne, Fils de ce dernier, fut honoré du titre de Sei Dai Seogun (*a*), & peu de tems après alla

(*a*) Cela ne prouve pas qu'il fut dès-lors Empereur, puiſque Joſi Tanne ſon Pere régna dix huit ans, mais il eſt ſurprenant que Joſi Symmi n'ait reçû le même titre, que pluſieurs années après ſon Fils. Peut-être y

commander l'Armée dans la Province de Jasiiro. La trentiéme année, le septiéme jour du huitiéme mois, il y eut un grand tremblement de Terre.

L'Empereur Go-Tsutsi Mikaddo après avoir régné trente-six ans, mourut âgé de cinquante-neuf, & laissa la Couronne à son Fils.

De J. C.	CV. DAIRY.	De Syn-Mu.
1501.	KASIUWABARA.	2161.

Les Nengos institués par ce Prince sont, Bunki, de trois ans; Jeeseo, de dix-sept; & Tei Je, de sept. Ce dernier continua la premiere année du régne de son Successeur. La quatriéme année de celui-ci, il y eut une grande famine dans le Japon. La sixiéme, le septiéme mois, il parut une Cométe. La huitiéme année, le titre de Sei Seogun fut donné à Josi Tanne, Empereur Cubo-Sama. La dixiéme, il y eut des Guerres sanglantes, & des tremblements de Terre. La douziéme, le cinquiéme mois, Josi Tanne alla saluer le Dairy. La seiziéme, il y eut encore une grande famine. Kasiuvvabara régna vingt-six ans; on ne dit point combien il vêcut. Son Fils lui succéda.

XXII. *Empereur Cubo-Sama.*
Josii Symmi.

Ce Prince commença de régner en 1508. à moins qu'il n'ait régné avec son Pere, &

a-t'il ici une transposition, c'est-à-dire; que Josi Tanne pourroit bien être le Fils, & non pas le Pere de Josii Symmi.

il n'y a même que ce moyen de justifier le calcul de Kœmpfer, qui lui donne quatorze ans de régne, & trente à Josi Far, son Fils & son Successeur.

XXIII. *Empereur Cubo-Sama. Josi Far.*

Il est difficile de marquer au juste en quel tems ce Prince monta sur le Trône.

De J. C. 1527.	CVI. DAIRY. GONARA.	De Syn-Mu. 2187.

Ce Prince institua la seconde année de son régne un Nengo, qu'il nomma KORAKU, & qui dura quatre ans. Il fut suivi de deux autres, Tembun, de vingt-trois ans; & Koodsi, de trois. Peu de tems après qu'il fut monté sur le Trône, la Guerre finit entre FOSSOKAWA & Kadsuragawa. Deux ans après, le premier de ces deux Princes se fendit le Ventre.

Pendant le régne de cet Empereur, le Japon souffrit deux fois de la Peste, & trois fois d'une grande mortalité. Les Saisons y furent extrêmement pluvieuses, & les Eaux si grosses, qu'elles inonderent une grande partie du Pays. Il y eut aussi, mais on ne dit pas en quelle année, une tempête si violente, & si générale, qu'elle renversa plusieurs Edifices magnifiques, & entr'autres une partie du Palais Impérial. La cinquiéme année, le vingt-neuviéme jour du sixiéme mois, il parut une Cométe, & on en vit encore une autre le douziéme mois de la douziéme année. La septiéme année, le huitiéme jour du dixiéme

mois, il y eut une Eclipse de Lune.

Découverte du Japon par les Portugais.

La quinziéme année, le Japon fut découvert par les Portugais. Cette année répond à l'année 1542. de J. C. & 2202. de Syn-Mu. Les Auteurs que Kœmpfer a suivis, n'en disent rien, non plus que de tout ce qui regarde les Européens, & la Religion Chrétienne. Il y a bien de l'apparence qu'on aura effacé des Fastes de l'Empire, tout ce qui regarde ces Evénements, afin d'abolir jusqu'au souvenir d'une Religion odieuse aux Japonnois.

XXIV. *Empereur Cubo-Sama.*
Josi Tir.

La dix-septiéme année, Josi Tir, Fils de Josi Far, Empereur Cubo-Sama, reçut du Dairy le titre de Sei Dai Seogun, & eut le commandement des Armées, mais il ne monta sur le Trône qu'en 1550. puisqu'il mourut en 1565. selon Kœmpfer, qui s'accorde en cela avec les Lettres des Missionnaires, & qu'il ne régna que quinze ans; peut-être aussi régna-t-il conjointement avec son Pere jusqu'à la mort de celui-ci, arrivée la vingt-quatriéme année du régne de Gonara, lequel occupa le Trône trente & un ans; on ne dit point à quel âge il mourut. Son Fils lui succéda.

De J. C. 1558. CVII. DAIRY. OOKIMATZ. De Syn-Mu 2218.

On ne dit point à quel âge ce Prince monta ſur le Trône. Il inſtitua les Nengos Jeekoku, de douze ans ; Genki, de trois ; & Jenſoo, de dix-neuf ; celui-ci continua pendant les cinq premieres années du régne ſuivant.

La premiere année de celui-ci, il y eut pendant l'Eté une grande ſécherelle, qui fut ſuivie d'une extrême famine. La huitiéme année, Joſi Tir mourut de la maniere, qu'on verra dans cette Hiſtoire.

XXV. *Empereur Cubo-Sama.*
Joſi Tira, ou *Taira.*

L'onziéme année Joſi Tira, Fils de Joſi Tir, monta ſur le Trône des Cubo-Samas, & fut honoré du titre de Sei Seogun (*a*).

XXVI. *Empereur Cubo-Sama.*
Joſi Aki.

Ce Prince, ſelon les Annales publiées par Kœmpfer, étoit Fils de Joſi Tira, & régna cinq ans.

La ſeiziéme année, on prit au Printems une

(*a*) Il eſt difficile d'accorder ici ces Faſtes Chronologiques avec les Lettres des Miſſionnaires, qui étoient ſur les lieux, & qui ne mettent entre Joſi Tir & Nobunanga, qu'un ſeul Cubo-Sama, frere du premier. Nous avons diſcuté ce point dans le corps de l'Ouvrage.

Tortuë,

Tortuë, qui avoit deux têtes. La même année, le troisiéme jour du quatriéme mois, quelques Scélérats mirent le feu au Kamio, c'est-à-dire, à la partie la plus élevée de Meaco, où le Dairy faisoit sa résidence, & elle fut toute réduite en cendres. La partie basse s'appelle Si Mio.

XXVII. *Empereur Cubo-Sama Nobbenaga*, ou *Nobunanga.*

Ce Prince étoit Fils de Oridano Densio Taira; il régna dix ans, selon les Annalistes de Kœmpfer. Le vingt-troisiéme jour du neuviéme mois, il parut une grande Cométe, qui ne disparut que l'année suivante. La vingt & uniéme année fut très-pluvieuse, & le douziéme jour du cinquiéme mois, la plus grande partie du Pays fut inondée. La vingt-troisiéme année, il y eut beaucoup de Maladies, & une grande mortalité dans tout l'Empire.

La vingt-cinquiéme année, le deuxiéme jour du sixiéme mois, Nobunanga Général de la Couronne, & son Fils ainé, furent tués à Méaco.

XXVIII. *Empereur Cubo-Sama. Fide Nobu.*

Les Annalistes de Kœmpfer donnent trois ans de régne à ce Prince, qu'ils font Fils de Nobu Tada, peut-être veulent-ils parler du troisiéme Fils de Nobunanga, qui se trouva Maître de l'Empire à la mort de son Pere, ou plutôt, du petit-fils du même Nobunanga.

Taico-Sama fit d'abord ſemblant de n'être que Régent de l'Empire.

La vingt-ſixiéme année du régne d'Ookimatz, ce Prince reçut une Ambaſſade des Iſles de Riuku, autrement appellées les Iſles Liqueios ou Lequios.

XXIX. *Empereur Cubo-Sama. Fide-Jos.*

La vingt-huitiéme année, Fide Jos plus connu ſous le nom de Taico-Sama, fut honoré par le Dairy du titre de Cambacu; c'eſt ſur-tout depuis ce Prince, que les Dairys ont perdu preſque toute leur autorité dans l'Empire. Cette même année, le vingt-neuviéme jour de l'onziéme mois, il y eut un grand tremblement de Terre, qui continua par des ſecouſſes réitérées, mais moins violentes, preſque une année entiere.

La vingt-neuviéme année, le Dairy abdiqua la Couronne en faveur de ſon Petit-fils, & mourut ſept ans après; on ne dit point à quel âge.

De J. C. 1587. — **CVIII. DAIRY. GO JIOSEI.** — De Syn-Mu. 2247.

Ce Prince étoit Fils du Prince Héréditaire nommé Jookwo, mort l'année précédente, le ſeptiéme jour de l'onziéme mois. Go Joſei inſtitua la ſixiéme année de ſon régne le Nengo Bunroku, qui dura quatre ans, & fut ſuivi d'un autre nommé Keitsjo, qui fut de dix-neuf.

La troiſiéme année de ce régne, Fide Tſu-

gu (*a*) neveu de Taico-Sama, Prince cruel & ſanguinaire, tua Foodsjo dans la Province de Sagami, & extirpa toute ſa Famille, conformément aux maximes de la Guerre, ſuivies dans le Japon, qui veulent que l'on aille tout d'un coup juſqu'a la racine du mal.

XXX. *Empereur Cubo-Sama. Fide Tſugu.*

Les Annaliſtes de Kœmpfer mettent ce Prince au rang des Empereurs Cubo-Samas, parce qu'il fut en quelque façon aſſocié à l'Empire par ſon Oncle, qui le fit enſuite mourir. La cinquiéme année, le titre de Cambacu fut donné par le Dairy à ce même Prince. La ſixiéme année, Taico-Sama déclara la Guerre aux Coréens, & envoya contre eux une nombreuſe Armée, diſant que par la conquête de cette Péninſule, il vouloit s'ouvrir un Chemin à celle de la Chine.

La ſeptiéme année, Ookimatz, Ayeul & Prédéceſſeur du Dairy régnant, mourut. L'onziéme année, l'Empereur honora du titre de Nai Dai Sin le Favori de Taico-Sama, & ſon premier Miniſtre d'Etat nommé Jeſi Jas (*a*). La même année, le douziéme jour du ſeptiéme mois, il y eut de grands tremblements de Terre, & les ſecouſſes continuerent à diverſes repriſes pendant un mois. La douziéme année, le dix-huitiéme jour du huitié-

(*a*) C'eſt le même, que les Lettres des Miſſionnaires nomment Daïnangandono.

(*b*) C'eſt le même, qui eſt nommé ailleurs Jejas, Geias, & Geiazo, & qui eſt plus connu dans les Lettres des Miſſionnaires ſous le nom de Dayſu-Sama.

me mois, Fide-Jos prit le nom de Taico-Sama, qui signifie *Grand Seigneur*, & mourut la même année, laissant l'Empire à son Fils unique Fide-Jori, sous la Régence de Jesas (*a*)

XXXI. *Empereur Cubo-Sama. Fide Jori.*

Ce Prince eut pendant quatorze ans le titre d'Empereur, mais Jejas son Tuteur, gouverna toujours sous son nom.

La quatorziéme année, Josijda Tsibbu, qui avoit un Emploi à la Cour de Fide Jori, se révolta contre l'Empereur, mais les Rébelles furent défaits, & leur Chef fut exterminé avec toute sa Famille (*b*). La dix-septiéme année, le Titre de Sei Dai Seogun, qui appartenoit à l'Empereur Cubo-Sama, fut donné à Jesi Jas, Tuteur de Fide Jori. Son Fils fut honoré la même année de celui de Nai Dai Sin. La dix-neuviéme année, le titre de Sei Dai Seogun fut donné à Fide Tadda, Fils de Jesi Jas. La même année, le quinziéme jour du douziéme mois, une Montagne sortit de la Mer en une nuit près de l'Isle Fatsisio. La vingt & uniéme année un Ambassa-

(*a*) Il y a ici bien des fautes de Chronologie, car il est certain par les Lettres des Missionnaires, que la douziéme année de Go-Josei, devoit être l'an 1598. ou 99. de J. C. & que Fide Jos prit le nom de Taico-Sama en 1592. & mourut en 1598.

(*b*) Il y a bien de l'apparence qu'il s'agit ici de la Guerre des Régens, que Daysu-Sama fit passer pour une révolte contre l'Empereur son Pupille; quoiqu'ils fussent armez contre lui seul, en faveur de ce jeune Prince.

deur de l'Empereur de la Chine (*a*) arriva à Suruga, pour faire compliment à Jeſi Jas, qui étoit dès-lors regardé comme Empereur Cubo-Sama. La vingt-troiſiéme année, ce Prince fit bâtir un Château dans la Province d'Owan. La vingt-quatriéme année, les Iſles Riuku furent conquiſes par le Prince de Saxuma, & elles ſont encore aujourd'hui tributaires de ſes Succeſſeurs.

Go-Joſei régna vingt-cinq ans ; on ne parle point de ſon âge. Son Fils lui ſuccéda (*b*).

De J. C. 1612.	CIX. DAIRY. DAI SEOKWO.	De Syn-Mu. 2272.

Le dernier Nengo du régne précédent, continua les trois premieres années de celui-ci. L'Empereur en inſtitua enſuite deux, Geniwa, de neuf ans ; & Quan Je, de vingt. La ſeconde année de ce régne, il plut des Cheveux en pluſieurs endroits, particuliérement pendant l'Automne La troiſiéme année, le vingt-cinquiéme jour du dixiéme mois, il y eut un furieux tremblement de Terre.

XXXII. *Empereur Cubo-Sama. Jeſi Jas.*

Les Annaliſtes de Kœmpfer donnent quatorze ans de régne à ce Prince ; mais ils y

(*a*) Il eſt étonnant que les Annaliſtes de Kœmpfer ne parlent point de l'Ambaſſade que l'Empereur de la Chine, & avant lui le Roi de Corée, envoyerent à Tayco Sama.

(*b*) De bons Mémoires diſent que ce Prince fut depoſé par le Cubo-Sama, & ſon Fils mis à ſa place.

comprennent une partie du tems qu'il régna ſous le nom de Fide Jori. Ce qui eſt certain, c'eſt que ce fut la troiſiéme année du régne de Dai Seokwo, que Fide Jori mourut ou diſparut, & que deux ans après, Jeſi Jas mourut auſſi; il fut enterré à Nicquo, & mis au rang des Dieux ſous le nom de Gonſenſama.

XXXIII. *Empereur Cubo-Sama. Fide Tadda,*

Ce Prince étoit le troiſiéme Fils de Jeſi Jas, & le Beau-Pere de Fide Jori.

La huitiéme année, qui revient à l'an 1619. de J. C. il parut une Cométe fort remarquable. La dixiéme année, le Dairy épouſa une Fille de Fide Tadda. La douziéme année Jemitz ou Jiemitzko, Fils de ce Prince, alla à Meaco ſaluer le Dairy, de qui il obtint le Titre de Sei Dai Seogun. La dix-huitiéme année, Daiſeokwo abdiqua la Couronne en faveur de la plus jeune de ſes Filles. Il vécut encore cinquante ans, après être deſcendu du Trône, & mourut âgé de quatre-vingt-huit ans.

De J. C. 1630. CX. DAIRY. NIO TE, *ou* SIO TE; *ou, ſelon quelques-uns,* FONIN, *Impératrice.* De Syn-Mu. 2290.

Le dernier Nengo inſtitué ſous le régne précédent, dura tout le tems de celui-ci.

XXXIV. *Empereur Cubo-Sama.* *Jemitz, ou Jiemitzko.*

La troisiéme année, le vingt-quatriéme jour du premier mois, Fide Tadda, Empereur Cubo-Sama mourut; il fut mis après sa mort parmi les Dieux sous le nom de Taito Konni, ou de Tinto Kuin Sama.

La cinquiéme année, Jiemitzko, Empereur Cubo-Sama, alla à la Cour de l'Impératrice. La septiéme année, le dixiéme mois, on permit aux Chinois de revenir trafiquer au Japon, ce qui leur avoit été défendu quelque tems auparavant. Le commencement de la fameuse Révolte des Chrétiens à Simabara, dans la Province de Fisen, se rapporte à l'onziéme mois de la huitiéme année. L'année suivante, le second mois on fit mourir en un seul jour (douziéme d'Avril 1638.) trente-sept mille Chrétiens. Ce Massacre étouffa tout d'un coup la Rébellion, & abolit entiérement la Religion Chrétienne dans l'Empire.

La douziéme année, le cinquiéme jour du huitiéme mois, nâquit Jietznako, Fils de l'Empereur Cubo-Sama, & Pere de celui, qui régnoit en 1692. lorsque Kœmpfer quitta le Japon (*a*); la même année, il y eut une grande famine & une grande mortalité dans le Japon. Nio Te, après avoir régné quatorze ans, remit le Sceptre à son Frere puîné. On ne dit point combien elle vêcut.

(*a*) Kœmpfer dit ailleurs en plus d'un endroit, que le dernier Empereur Cubo-Sama, dont il parle & qu'il a vû, étoit Frere de son Prédécesseur.

De J. C. 1643. **CXI. DAIRY. GO-QUO MIO.** De Syn-Mu. 2303.
& par corruption, GOTOMIO.

Ce Prince ne prit possession du Trône, que sa Sœur lui avoit cédé, que le cinquiéme jour de l'onziéme mois, près de deux mois après l'abdication de cette Princesse. Il institua les Nengos Seo Fo, de quatre ans; Kie Jan, de pareille durée, & Seoo, de trois ans.

XXXV. *Empereur Cubo-Sama. Jietznako.*

La troisiéme année de son régne, le vingt-troisiéme jour du quatriéme mois, le titre de Seonai Dai Nagon fut donné à Jietznako, Empereur Cubo-Sama (*a*). L'onziéme année, le douziéme jour du huitiéme mois, le feu prit au Palais des Dairys, & en consuma une grande partie avec plusieurs Temples, & autres Edifices voisins. La même année, de jeunes Garçons de douze à quatorze ans furent mis en Prison, étant soupçonnés d'être les Auteurs de cet incendie.

La dixiéme année, le sixiéme jour du septiéme mois, INGEN Docteur célébre arriva de la Chine au Japon, pour y publier une nouvelle Secte. L'onziéme année, le vingtiéme jour du neuviéme mois, le Dairy mourut, on ne dit point à quel âge; il fut enterré

(*a*) Si cette datte est exacte, il faut que le Prédécesseur de ce Prince lui ait remis le Gouvernement de l'Etat avant sa mort, car il ne mourut qu'en 1650.

avec beaucoup de ſolemnité dans le Temple de Sen Ouſi, le quinziéme jour du mois ſuivant. Son troiſiéme Frere lui ſuccéda.

De J.C. 1554.	CXII. DAIRY. SI NIN.	De Syn-Mu. 2314.

Ce Prince inſtitua les Nengos Meiruku & Bautſi, de trois ans chacun; & Seowo, ou ſelon d'autres, Quan Bun, de douze: mais ce dernier continua juſqu'à l'onziéme année du régne ſuivant. Quelques Auteurs prétendent que ce fut la premiere année de celuici, que les Chinois eurent la permiſſion de trafiquer de nouveau au Japon. La troiſiéme année, le treiziéme jour du premier mois, il y eut un furieux incendie à Jedo, réſidence de l'Empereur Cubo-Sama; il continua les deux jours ſuivants, & réduiſit en cendres la plus grande partie de cette Ville. La cinquiéme année commença le Rakujo, ou Pélerinage aux trente-trois Temples de Quanwon, dévotion, qui depuis ce tems-là eſt fort à la monde. La ſeptiéme année, une grande partie du lieu de la réſidence du Dairy fut auſſi conſumée par les flammes. La huitiéme année, le premier jour du cinquiéme mois, il y eut un tremblement de Terre ſi terrible, qu'une Montagne de la Province d'Omi, ſur la Riviere de Katzira, fut engloutie, ſans qu'il en reſtât la moindre trace. Si Nin régna huit ans; on ne dit point combien il vécut. Le plus jeune de ſes Freres lui ſuccéda.

De J. C. 1663. **CXIII. DAIRY. KINSEOKWO TEI. ou KINSEN.** De Syn-Mu. 2323.

Le dernier Nengo du régne précédent continua pendant les dix premieres années de celui-ci. L'Empereur en inſtitua enſuite trois ; Jempo, de huit ant ; Tenwa, de trois ; & Dſiokio, de quatre. La troiſiéme année de ſon régne, le ſixiéme mois, il établit un Tribunal dans toutes les Villes & tous les Villages de l'Empire, pour s'informer de quelle Secte étoient tous les Particuliers. La quatriéme année, le quatriéme mois, il ordonna que la Secte Jusja Fuſe, qui étoit une Branche de celle de Foqueſiu, fût abolie. Ceux de cette Secte avoient des idées ſi ridicules de leur pureté, & de leur ſainteté, qu'ils croyoient que le commerce des autres Hommes les rendoit impurs.

La ſixiéme année, le premier jour du ſécond mois, & les quarante jours ſuivants, la Ville de Jedo ſouffrit beaucoup par le feu, qui paroiſſoit y avoir été mis à deſſein, & il ſembloit que les Incendiaires en vouloient ſurtout aux Magazins des Marchands, & aux Maiſons, où les Soldats étoient logés. La ſeptiéme année, il y eut une grande famine au Japon, cauſée par une exceſſive ſécherelle de l'année précédente. Le Dairy ordonna que cent jours de ſuite, à commencer par le vingtiéme jour du premier mois, on diſtribueroit du Ris boüilli aux Pauvres, & que cette diſtribution ſe feroit dans tout l'Empire à ſes dépens. La huitiéme année, il y eut de grand des tempêtes à Ozaca, & dans pluſieurs Pro-

vinces maritimes. Elles furent ſuivies d'inondations, & d'une grande mortalité ſur les Hommes & ſur le Bétail.

La neuviéme année, le quatriéme mois, en nettoyant le Riviere, qui paſſe à Ozaca, on y trouva une grande quantité d'Or & d'Argent, qui y avoient apparemmeut été jettée dans le tems des dernieres Guerres civiles. L'onziéme année, le neuviéme jour du cinquiéme mois, le feu prit à quelques Edifices de la Cour du Dairy, & fut ſi violent, qu'une partie conſidérable de la Ville de Meaco fut réduite en cendres; & comme pluſieurs Greniers publics avoient été brûlés, le Dairy ordonna qu'on donnât, ou qu'on prêtât trois Kokus de Ris à toutes les Familles, qui en avoient beſoin, comme il ſe pratique ſouvent dans les tems de famine.

Récenſement de Meaco.

La douziéme année, le ſecond mois, ce Prince établit un Tribunal à Meaco, pour faire le recenſement des Habitants dans cette Capitale. On trouva que dans les mille huit cents cinquante Ruës, dont elle eſt compoſée, il y avoit 1050. Perſonnes de la Secte Ten Dai: 10070. de celle de Singon, 5402. de celle de Foſſo, 11016. de celle de Sen, 122044. de celle de Seodo, 9912. de celle de Rit, 81586. de celle de Jooke, 41586. de celle de Nis Fonguans, 80112. de Figas Fonguans, 7406. de celle de Takata Monto, 8306. de celle de Bukvvo, 21080. de celle de Dainembuds, & 6073. de celle des Jammabos, ce qui fait en tout quatre cents cinq

mille six cents quarante-trois Personnes, (sans y comprendre la Cour du Dairy) dont 182070. étoient mâles, & 223572. Femelles.

La même année, le troisiéme jour du quatriéme mois, Ingen, ce fameux Docteur Chinois, dont nous avons déja parlé, mourut âgé de quatre-vingt-deux ans dans le célébre Monastere d'Obaku; les mois suivants, les Fruits de la Terre souffrirent beaucoup des pluyes & de la grêle, ce qui causa une grande famine, & le Dairy donna des ordres pour distribuer du Ris aux Pauvres dans les principales Villes. La dix-huitiéme année, & la huitiéme du Nengo Jen Po, le huitiéme jour du cinquiéme mois, ce qui revenoit au 24. Juin 1680. Jjietznako, Empereur Cubo-Sama, mourut, & fut mis au nombre des Dieux, sous le nom de Gen-Ju In Den.

XXXVI. *Empereur Cubo-Sama.*
Tsinajosiko, ou *Tsijnaso-Sama.*

On nommoit encore ce Prince Tsijnajosiko, & son nom entier, lorsque le Dairy l'eut honoré du titre de Sei Dai Seogun, ce qui arriva l'année suivante, étoit, Sei Seogun, Nai Dai Sin i Ukon Jeno Tai So: il étoit Frere puîné de son Prédécesseur, & en 1693. il étoit âgé de quarante-trois ans.

La vingtiéme année, & la seconde du Nengo Tenwa, il y eut une grande famine & une grande mortalité au Japon, particuliérement à Meaco, & aux environs. Le douziéme mois de la même année, il y eut un incendie à Jedo, & la plus grande partie de cette grande Ville fut réduite en cendres. La

La vingt-uniéme année, Tokumatz, Fils unique du nouveau Cubo-Sama, & son héritier présomptif, mourut ; on en porta le Deüil dans tout l'Empire, & il fut défendu de joüer d'aucun Instrument de Musique, & de faire aucune Réjoüissance pendant trois ans. La même année, le cinquiéme jour du douziéme mois, il y eut encore une Incendie dans Ville de Jedo.

Kinsen après avoir régné vingt-quatre ans, résigna la Couronne à son Fils. On ne dit rien de son âge.

De J. C. 1687. CXIV. DAIRY. De Syn-Mu. 2347.

GO KINSEN. *ou* KINSEOKWO TEI.

Ce Prince institua le Nengo Genroku, dont la cinquiéme année est l'an 1692. de J. C. Les noms de ces cent quatorze Dairys sont tirés d'une Chronique Japonnoise, imprimée dans la Langue Sçavante des Chinois.



SOMMAIRE
DU PREMIER LIVRE.

DÉCOUVERTE du *Japon. Aventure singuliere de Fernand Mendez Pinto à la Cour du Roi de Bungo. Un Gentilhomme Japonnois va chercher aux Indes S. François Xavier : ses diverses Aventures. Il y est baptisé par le Saint avec ses deux Domestiques ; sa ferveur. Le Saint passe au Japon avec deux autres Jésuites. Vertu de la Croix. Dangers, que l'on court sur les Mers du Japon. Ce que c'est que les Typhons. Le Saint arrive au Japon. Comment il y est reçû du Roi de Saxuma. Il prêche publiquement à Cangoxima. Conversions, qu'il y fait. Il ressuscite un Mort. Il est insulté par un Idolâtre, qui en est puni sur le champ. Efforts inutiles des Bonzes contre lui. Conduite intéressée du Roi de Saxuma. Ce Prince fait publier un Edit contre la Religion Chrétienne. Effet qu'il produit. Le Saint part de ce Royaume. Ce qui lui arrive dans un Château. Comment il est reçû à Firando. Il part pour Meaco. Temple fameux, & à quelle occasion il fut bâti. Le Saint arrive à Amanguchi, Capitale du Royaume de Naugato. Il confond un Bonze en présence du Roi. Il poursuit sa route vers Meaco. Il prend les devants ; ce qu'il fait pour ne pas s'égarer. En quel état il trouve cette Capitale de l'Empire. Il retourne à Firando, & change son extérieur trop né-*

gligé. Il va à Amanguchi, où il est bien reçû du Roi. Il fait un grand nombre de Conversions & de Miracles. Difficultez, qu'on lui propose, & comment il y répond. Belle action de Jean Fernandez, son Compagnon, & quel en fut le fruit. Conversion d'un jeune Docteur, que le Saint reçoit dans sa Compagnie. Vains efforts des Bonzes pour rétablir leur crédit. Le Roi changé à l'égard des Missionnaires. S. François Xavier passe au Royaume de Bungo: les Portugais vont au devant de lui. Caractere du Roi de Bungo. Ce qui lui avoit donné de l'estime pour la Religion Chrétienne. Il invite le Saint à le venir voir. Comment les Portugais se conduisent à l'Audience de ce Prince. Comment il en est reçû. Honneurs, que le Roi lui fait. Succès de ses Prédications. Les Bonzes veulent soulever la Populace. Succès du P. de Torrez à Amanguchi. Les Bonzes engagent un Seigneur du Naugato à se révolter contre le Roi. Ce Prince est tué. Une Princesse idolâtre sauve la vie aux Missionnaires. Le Frere du Roi de Bungo est élu Roi de Naugato. S. François Xavier se dispose à retourner aux Indes. Tandis qu'il prend congé du Roi de Bungo. Un Bonze célebre demande à disputer contre lui en présence de ce Prince. Il accepte le défi, & confond le Docteur. Les Bonzes excitent une Sédition. Belle action d'un Capitaine Portugais. La dispute recommence, & quel en fut le succès. Le Saint retourne aux Indes. Ce qu'il dit au Roi avant que de partir.

HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE PREMIER.



L n'y a pas lieu de s'étonner, ce semble, que des Sauvages errans dans les Forêts, & contens du peu, que la Terre leur fournissoit d'elle-même, ou qu'ils pouvoient se procurer par la Chasse & la Pêche : des Hommes sans Société, sans Police, sans Arts, sans Sciences, sans aucun Commerce, sans Tradition, sans connoissance du passé, sans prévoyance pour l'avenir, séparez du reste du Monde par d'affreux Déserts, ou de vastes Mers, sur lesquelles il ne leur venoit pas à l'esprit, qu'on pût naviguer au-delà de quelques Isles voisines : il n'est pas, dis-je, surprenant que des Peuples de ce caractere, ayent ignoré pendant une si longue suite de siecles, qu'il y eût sur la Terre des Nations, qui eussent une façon de vivre, des Coutu-

mes & des Mœurs ſi différentes des leurs, & & n'ayent pas même eu la penſée de ſe livrer à l'Océan, qui les bornoit, pour voir s'il ne leur cachoit pas un autre Monde. Il eſt bien plus étonnant, ſans doute, qu'avec l'expérience & les lumieres, qu'avoient nos Ancêtres, ils ayent découvert ſi tard la moitié de la Terre habitée.

Mais qu'une Monarchie floriſſante, une Nation civiliſée, hardie, curieuſe, entreprenante, avide de gloire plus qu'aucune autre, & comptant pour rien les plus grands dangers & la mort même, ait pendant plus de deux mille ans borné ſes découvertes à l'Empire de la Chine, à quelques Provinces de la Tartarie, & à un petit nombre d'Iſles aſſez peu éloignées ; c'eſt qu'il n'eſt pas aiſé de comprendre, & peut-être n'y-t'il eu que la difficulté de le croire, qui ait pû faire imaginer ſur de vains rapports de noms, & des étimologies forcées ; qu'une partie de l'Amérique avoit été peuplée par les Japonnois (*a*). D'autre part, quelle dût être la ſurpriſe de ces Inſulaires, lorſqu'ils apprirent qu'au-delà de ces Mers, qu'ils avoient regardées comme l'extrémité du monde, il y avoit une ſi prodigieuſe étenduë de Continent, des Iſles plus grandes que les leurs, des Royaumes ſans nombre, & de ſi vaſtes Empires, que ce qu'ils avoient connu juſques-là de l'Univers, n'étoit preſque rien en comparaiſon de ce qu'ils en avoient ignoré ?

(*a*) Voyez GEORGI HORNI *de originibus Americanis*, où l'Auteur fait venir CHIAPPA de JAPON, & fait deſcendre MOTESUMA des Japonnois, ſur ce que ces Inſulaires ont pluſieurs terminaiſons de noms en SAMA, &c.

Le Japon découvert en même-tems par deux endroits.

Quoiqu'il en soit, ce fut l'année de Jesus-Christ 1542. deux mille deux cents deux ans après la Fondation de la Monarchie Japonnoise par SYN MU, sous le régne du cent sixiéme DAIRY, ou Empereur Héréditaire, & sous le Gouvernement souverain du vingt-troisiéme CUBO-SAMA, que de purs hazards firent connoître les Isles du Japon aux Européens.

Ce qu'il y a de singulier dans cet Evénement, c'est que deux accidents assez semblables obligerent deûx Navires, l'un Chinois, & l'autre Portugais, d'aborder à ces Isles, la même année, à peu près dans le même tems, & sans que l'un eût connoissance de l'autre; ensorte que les Portugais, qui étoient sur tous les deux, se crurent également en droit de s'attribuer l'Honneur de la premiere découverte de ce grand & fameux Archipel; & que par le peu de soin, qu'ont eu les uns & les autres de marquer les dates; ou par celui, qu'ils prirent de les supprimer, il n'a jamais été possible de sçavoir au juste à qui cet Honneur appartenoit. Il paroît même que dans le tems, où il étoit aisé de s'instruire de ce fait, on ne s'est pas mis en peine de s'en informer, par la raison sans doute; que pendant plusieurs années, on ne parla gueres, que de la découverte du Japon faite par le Navire Portugais; & il faut convenir, que le silence de presque tous les Historiens sur l'Aventure du Navire Chinois, laquelle semble n'avoir été publiée, qu'après que FERNAND MENDEZ PINTO eût mis au jour ses Mémoires; est un grand préjugé pour la faire regarder comme un vrai Roman. Voici donc

en peu de mots ce que rapporte ce Voyageur dans ses Mémoires, touchant la découverte, qu'il prétend avoir faite du Japon (a).

Il se trouvoit avec deux autres Portugais, nommés DIEGO ZEIMOTO, & CHRISTOPHLE BORRELLO, dégradé à LAMPACAO (b) Port de la Chine, & fort embarassé à trouver une occasion pour retourner aux Indes; lorsqu'un Corsaire Chinois, nommé SAMIPOCHECA, qui faisoit la course dans ces Mers, arriva dans ce Port, & leur offrit de les recevoir dans son Bâtiment, qui étoit de ceux, qu'on appelle JONCS au Japon & à la Chine. Cet Homme leur avoit donné parole de les conduire aux Isles LEQUIOS, qui étoient fort connuës des Portugais, mais les vents contraires ne lui permirent pas d'y aborder; & après qu'il eut long-tems battu la Mer, la nécessité de se radouber, & de faire de l'eau & du bois, l'obligea de tourner vers une Isle du Japon, appellée TANUXIMAA (c).

Dès qu'on l'y eut découvert, on envoya deux Barques, pour sçavoir qui il étoit, & ce qu'il prétendoit: il répondit qu'il venoit de la Chine, que son Bâtiment étoit chargé de Marchandises, & que son dessein étoit de trafiquer, s'il pouvoit en obtenir la permission. Celui qui portoit la parole, lui dit que le Seigneur de l'Isle, nommé NAUTAQUIM, y con-

(a) On a regardé comme fabuleux ce voyage de Fernand Mendez Pinto.

(b) Ce Port est le même que Macao.

(c) Il y a tout lieu de croire, que cette Isle est la même, que celle de TACUXIMA, au Royaume de FIRANDO.

ſentiroit volontiers, mais à condition qu'il payeroit les droits : & comme il ne fit ſur cela aucune difficulté, cet Homme le traita fort poliment, lui montra le Port, & l'y conduiſit. Ce Port, que Pinto nomme MIAYGIMAA (*a*), étoit fort peuplé, & le Bâtiment Chinois y eut à peine jetté les Ancres, qu'un grand nombre de Barques l'environnerent, & offrirent à l'Equipage toutes ſortes de rafraîchiſſements, qu'il acheta.

Deux heures après, Nautaquim parut avec une ſuite de pluſieurs Gentilshommes, & quelques Marchands. La vûë des trois Portugais le ſurprit, & il demanda au Capitaine, où il avoit pris ces Etrangers, & de quelle Nation ils étoient. Samipocheca répondit qu'ils venoient d'une grande Ville, nommée MALACA, & qu'ils étoient d'un Royaume de la grande Europe, appellé PORTUGAL. A ces mots, Nautaquim parut interdit, & quelques moments après, ſe tournant vers ceux, qui l'accompagnoient : » Je veux mourir, leur dit-» il, ſi ce ne ſont point là de ces CHINCHI-» COGIS, dont il eſt écrit dans nos anciens » Livres, que volant ſur les Eaux, ils doi-» vent ſe rendre Maîtres de toutes les Ter-» res, qu'elles environnent, & ſur-tout des » Pays, qui poſſédent de plus grandes richeſ-» ſes. Nous ſerons fort heureux, ajoûta-t-il, » s'ils veulent bien ſe contenter d'être nos » Alliés.

(*a*) Quoique nous ne connoiſſions point au Japon de Ville qui porte ce nom ; cela ne doit point arrêter le Lecteur, par la raiſon que les noms des Villes & des Provinces du Japon ſont fort diverſement rapportez dans les Relations & les Hiſtoires.

Il appella enſuite une femme Lequiene, laquelle lui ſervoit d'Interpréte pour la Langue Chinoiſe, qu'il ne parloit pas aiſément, & lui dit de s'informer du Capitaine à quel deſſein il avoit amené ces Etrangers au Japon. Celui-ci répondit qu'il les avoit rencontrés à Lampacao, où ils cherchoient une occaſion pour s'en retourner aux Indes ; & que ſuivant ſa coutume de ſoulager, autant qu'il le pouvoit, ceux qu'il voyoit dans la peine, il leur avoit donné paſſage ſur ſon bord, dans l'eſpérance que, ſi jamais il ſe trouvoit réduit à la même néceſſité, les Dieux lui procureroient un pareil ſecours. Cette réponſe calma Nautaquim, & il ne fit plus difficulté de paſſer ſur le Jonc du Chinois, mais il ne voulut pas que tous ſes Gens l'y ſuiviſſent, il ne s'y fit accompagner que de quelques-uns des Principaux. Il viſita fort curieuſement tous les coins & les recoins du Navire ; il fit quantité de queſtions aux Portugais, & les pria de le venir voir chez lui.

Le lendemain de grand matin, il leur envoya un fort beau Régal de Fruits, & le troiſiéme jour, eux & le Capitaine Chinois lui rendirent viſite. Ce dernier avoit fait porter avec lui des échantillons de toutes ſes Marchandiſes : Nautaquim en parut fort content, & il ne le fut pas moins d'un préſent, que lui firent les Portugais. Il commanda enſuite qu'on appellât les plus riches Marchands de la Ville ; & ceux-ci ayant examiné les montres des Marchandiſes, on convint à l'amiable du prix. Cela fait, il fallut contenter la curioſité du Prince ; & Pinto, à qui ſes deux Compagnons déférerent l'Honneur de por-

ter la parole, avoué franchement, qu'en répondant aux Questions, qu'on lui fit, il eut moins égard à l'exacte vérité, qu'à la nécessité, où il se croyoit, de donner aux Japonnois une grande idée de sa Nation, & de la Puissance du Roi son Maître. Il ajoûte qu'un tel aveu, que rien ne l'obligeoit à faire, doit convaincre ses Lecteurs de sa sincérité, & les empêcher d'être trop en garde contre le merveilleux, qu'ils trouveront dans ses Mémoires.

Nautaquim l'interrogea sur trois choses, que des Chinois & des Lequiens lui avoient dites: la premiere, s'il étoit vrai que le Portugal fut plus grand & plus riche que la Chine? la seconde, si le Roi de Portugal avoit véritablement conquis la plus grande partie du Monde? La troisiéme, si ce Prince avoit deux mille Maisons toutes pleines d'Or & d'Argent? Pinto lui assûra qu'on ne lui avoit rien dit de trop sur ces trois Articles; il confessa néanmoins qu'il n'avoit pas une connoissance exacte de tous les Palais du Roi son Souverain, parce qu'il n'avoit jamais crû avoir besoin de faire ce compte, difficile d'ailleurs dans un Empire si vaste. Alors le Prince Japonnois se tournant vers les siens, « il n'y » a pas sur la Terre un Prince heureux, leur » dit-il, s'il n'est pas Vassal d'un si Puissant » Monarque. Il retint les Portugais jusques bien avant dans la nuit, & leur fit préparer un Logis proche de son Palais. Il en assigna aussi un pour le Capitaine Chinois, afin qu'il y pût faire commodément sa traite: elle se fit de bonne foi de part & d'autre, & le Corsaire avoüa aux Portugais, que sa Carguai-

ſon, qui ne lui avoit coûté que deux mille cinq cents Taëls, lui en avoit valu trente mille.

Avanture ſinguliere de Fernand Mendez Pinto à la Cour du Roi de Bungo.

Pendant ce tems-là, Pinto & ſes deux Compagnons de Voyage ſe divertiſſoient à la chaſſe, & à la pêche: ils viſiterent auſſi les Temples, qui étoient en grand nombre dans la Ville & aux environs. On leur faiſoit partout de grandes amitiés, & ils apperçurent dès-lors, ce que l'on à ſouvent remarqué dans la ſuite, que les Japonnois prennent naturellement beaucoup de plaiſir à converſer avec les Etrangers. Zeimoto avoit une très-belle Arquebuſe, qu'il avoit achetée en Tartarie; nos Inſulaires n'avoient jamais vû d'Armes à feu, & ils parlerent de celle-ci avec admiration à leur Seigneur, qui voulut en voir l'effet. Il en fut ſurpris au-delà de ce qu'on peut dire, & on n'eut pas de peine à lui perſuader, qu'il y avoit là quelque choſe de ſurnaturel. Zeimoto fut regardé comme un Homme extraordinaire; Nautaquim le fit monter ſur un de ſes Chevaux, voulut qu'il traverſât toute la Ville précédé d'un Hérault, qui déclarât à haute voix, que ce Portugais étoit ſon Parent, & devoit déſormais être regardé comme tel. Lui-même l'accompagna dans cette eſpéce de Triomphe, & lui fit enſuite donner un Appartement dans ſon Palais. Zeimoto répondit à ces marques de diſtinction, en faiſant au Prince préſent de ſon Arquebuſe, & Nautaquim lui envoya ſur le champ mille Taëls. Comme les Japonnois ſont fort induſtrieux, ils imiterent bien-tôt ce qu'ils avoient tant admiré d'abord, & lorſque les trois Portugais partirent du Japon, ou ils demeurerent

meurerent cinq mois, les Arquebuses étoient déja fort communes dans ce Canton.

Il y avoit un mois que nos Aventuriers étoient à Miaygimaa, & le Corsaire Chinois se disposoit à faire voiles, lorsqu'on vit arriver dans ce Port un Bâtiment envoyé par le Roi de Bungo, avec un Gentilhomme chargé d'une Lettre de ce Prince pour Nautaquim; lequel l'ayant lûë, fit appeller les Portugais pour la leur communiquer: Elle étoit conçûë en ces termes.

» ORIGENDOO *Roi de* BUNGO, *& de* FACATAA (a), *Seigneur de la grande Maison de* FIANZIMA, *de* TOSSA, *& de* BANDAU, *Souverain des petits Rois des Isles de* GOTTO, *& de* XIMONOSEKI: Mon cher Fils, qui m'êtes aussi cher, qu'à celui, dont vous avez reçu le jour; j'ai appris qu'il est arrivé dans votre Isle trois Chinchicogis; que vos Sujets sont fort charmés de ces Etrangers; que ce ne sont point des Marchands venus pour trafiquer; mais des Personnes de Condition, d'une grande sagesse, & qui n'ont que l'Honneur en recommendation. Je comprends bien par-là qu'il y a d'autres Pays dans le Monde, plus vastes que le nôtre, habités par une infinité de Peuples de différentes couleurs, & l'on m'a informé que ces Etrangers vous ont instruit de tout ce qui regarde ces vastes Régions: c'est ce qui m'engage à vous prier, mon

(a) FACATA est, selon toutes les Relations Portugaises, la Capitale du Royaume de CHICUGEN. Ce double A, que Pinto met ici presque partout aux finales, peut faire juger que les Japonnois prononcent ainsi.

» cher Fils, de me les envoyer avec FIINGEANDONO mon Ambaſſadeur, afin qu'ils » puiſſent me conſoler dans les maux, que » je ſouffre, & que vous n'ignorez pas. Si » vous avez quelque peine à vous en priver, » je vous donne ma parole royale de vous » les renvoyer dans peu. Je me remets pour » le reſte à mon Ambaſſadeur, par lequel » j'attends avec impatience de vos nouvelles, » & de celles de ma chere Fille. A FUCHEO, » le ſeptiéme de la préſente Lune.

Nautaquim, après avoir communiqué cette Lettre aux Portugais, leur dit: « Le Roi » de Bungo, mes chers Amis, eſt mon Seigneur & mon Oncle, Frere de ma Mere; » je le regarde comme mon Pere, & je ne » lui donne point d'autre nom: d'ailleurs » ma Femme eſt ſa propre Fille, & je puis » dire, qu'il me chérit autant qu'aucun de » ſes Enfans. Voilà bien des raiſons pour ne » lui rien refuſer de tout ce qui eſt en mon » pouvoir; auſſi je m'eſtimerois Heureux de » le pouvoir ſervir aux dépens de tout ce » que je poſſéde, & même de ma vie. C'en » eſt aſſez pour vous faire connoître que » vous m'obligerez ſenſiblement de vouloir » bien condeſcendre a ce qu'il déſire de vous. » Je ne prétends pas néanmoins que vous » faſſiez tous trois le Voyage, il ſuffira qu'un » de vous aille à Fucheo, & je ne veux point » que Zeimoto, mon Parent, s'éloigne de moi. Pinto & Borello prirent auſſi-tôt la parole, & dirent au Prince, qu'ils étoient ravis de trouver une occaſion de reconnoître les obligations, qu'ils lui avoient, & qu'il pourroit choiſir celui des deux, qu'il jugeroit à pro-

gos d'envoyer au Roi son Oncle & son Beau-Pere. Le Prince fut quelque-tems sans répondre ; puis montrant Pinto : « Celui-ci, » dit-il, qui paroît plus jovial, & moins sé-» rieux, conviendra mieux pour ce que sou-» haite le Roi, mon Seigneur ; j'estime fort » la gravité de son Compagnon, elle le ren-» droit plus propre aux grandes Affaires, » mais elle ne guériroit pas la Mélancholie, » que cause au Roi l'état d'infirmité, où il » est. Il appella ensuite l'Ambassadeur, & lui dit qu'il pouvoit partir, quand il voudroit, & emmener Pinto avec lui. Il fit toucher deux cents Taëls à celui-ci, lequel ayant pris congé du Prince, & embrassé ses Compagnons, s'embarqua sur le Navire de Bungo.

Arrivé à la Forteresse d'OSQUII (*a*), laquelle est éloignée de sept lieues de Fucheo ; il y séjourna deux jours, au bout desquels l'Ambassadeur & lui se rendirent par Terre à la Capitale, où ils arriverent le même jour. Le Roi ne l'eut pas plutôt appris, qu'il les envoya complimenter par un de ses Fils, jeune Prince de neuf ou dix ans, auquel l'Ambassadeur remit une Lettre, qu'il avoit de Nautaquim, pour le Roi son Pere. Origendoo l'ayant lûë, donna ordre qu'on lui amenât le Portugais, & le reçut avec beaucoup de distinction. Il lui demanda, si dans les Pays, où il avoit été, la goutte, qui le tourmentoit au point de lui rendre la vie insupportable, étoit connuë, & s'il ne sçavoit point de reméde contre ce mal ? Pinto lui répondit

(*a*) Usuqui, ou Vosuqui.

qu'il n'étoit pas Médecin, mais qu'il avoit apporté de la Chine d'un Bois, qui avoit la vertu de faire cesser les plus vives douleurs, & qu'assurément, si Son Altesse (*a*) vouloit en faire usage, elle seroit bien-tôt soulagée. Le Roi envoya aussi-tôt dans l'Isle de Tanuximaa, pour chercher ce Bois, que Pinto y avoit laissé: celui-ci le fit infuser dans l'Eau, fit boire de cette Eau au Prince, lequel au bout de quelques jours ne sentit plus aucune douleur, & se leva, ce qu'il n'avoit pû faire depuis deux ans.

On peut juger des Caresses, qu'une telle guérison attira à Pinto, & il n'y eut point de sortes de divertissements, qu'on ne cherchât à lui procurer. On n'avoit pas été moins surpris dans cette Cour, que dans celle de Nautaquim, de l'effet merveilleux des Arquebuses; mais il arriva à cette occasion un accident, qui pensa coûter cher à Pinto. Le Prince Héritier, qui avoit environ seize à dix-sept ans, & qui selon toutes les apparences est ce même CIVAN, dont nous aurons dans la suite tant d'occasions de parler, voulut avoir le plaisir de tirer quelques coups d'Arquebuse. Pinto s'y opposa autant qu'il put, en faisant entendre au Prince qu'il y avoit du danger à manier cette Arme, quand on ne la connoissoit pas assez. Le Prince insista, & se plaignit même au Roi son Pere du peu de complaisance de l'Etranger. Le Roi pria celui-ci d'accorder à son Fils ce qu'il souhaitoit: il fallut se rendre, & le lendemain, qui étoit

(*a*) Pinto ne pouvoit pas donner au Roi de Bungo le titre de *Majesté*, qu'on ne donnoit pas alors aux Rois de Portugal.

le cinquiéme d'Août, le jeune Prince alla de grand matin au Logis de Pinto, qui avoit promis de le mener ce jour-là à la Chasse. Il le trouva, qui dormoit encore, & ne voulut point qu'on l'éveillât, mais ayant pris son Arquebuse, il alla dans la Cour du Logis pour s'essayer à tirer. Comme il ne sçavoit pas la mesure de la Poudre, qu'il y falloit mettre, il en mit excessivement, & ayant voulu tirer, l'Arquebuse créva entre ses mains; il eut le pouce de la main droite presqu'emporté, & un éclat le blessa à la Tête; il tomba à la renverse, & on le crut mort.

La nouvelle de ce malheur se répandit en un instant dans toute la Ville, & au lieu de s'en prendre à l'indiscrétion du jeune Prince, ou à l'imprudence de ceux, qui l'accompagnoient, on publia que l'Arquebuse enchantée de l'Etranger avoit tué l'Héritier de la Couronne. Ce discours excita un soulevement général contre Pinto, qui réveillé par le bruit, courut, sans sçavoir de quoi il s'agissoit, au lieu, où l'accident étoit arrivé. Le premier objet, qui s'offrit à ses yeux, fut le jeune Prince, qui nâgeoit dans son sang: comme il ignoroit encore la cause de ce malheur, il se jetta tout perdu & hors de lui-même sur ce corps, qu'il croyoit sans vie: le Roi survint dans le moment, porté dans une espéce de Brancard, & demi mort; la Reine le suivoit à pied fondant en larmes avec ses deux Filles, qui toutes échevelées, jettoient des cris lamentables. Toute la Cour s'y rendit à l'instant, & à la vûë du Prince, qui ne donnoit aucun signe de vie, & de Pinto, qui étoit couché sur lui, & plein de sang, il n'y

eut Perſonne, qui ne crût que cet Etranger avoit fait le coup. Deux Soldats coururent auſſi-tôt à lui le ſabre nu à la Main, & lui en alloient caſſer la Tête, lorſque le Roi leur cria d'arrêter, & qu'avant que de faire juſtice du Meurtrier, il vouloit ſçavoir, qui l'avoit engagé à une action ſi noire ?

Le Prince parloit ainſi, parce que la veille on avoit exécuté à mort quelques Gentilshommes pour crime de Trahiſon, & l'on ſoupçonnoit leurs Parents d'avoir voulu venger leur mort ſur le jeune Prince. Le Roi fit enſuite appeller deux Domeſtiques, qui avoient été témoins de ce qui s'étoit paſſé, & les interrogea ſur ce qu'ils avoient vû. Ils répondirent que l'Arquebuſe du Chinchicogi avoit ôté la vie à leur Maître, & que ſans doute elle étoit enſorcelée. D'autres, qui avoient auſſi été préſents, firent la même réponſe, & tout le Monde s'écria auſſi-tôt, que cet Etranger méritoit la mort la plus cruelle, & qu'on ne devoit pas différer ſon ſupplice. Le Roi dit qu'il falloit entendre le Coupable lui-même, & fit appeller l'Interpréte, qui ſaiſi de frayeur s'étoit enfui. On le chercha & on le trouva enfin. Le Roi lui ordonna avec les plus terribles menaces de dire la vérité ; on fit venir trois Secrétaires pour écrire les réponſes de Pinto, & cinq Bourreaux parurent le Sabre nu à la Main. On avoit commencé par lier les Mains de l'Accuſé, & on le fit mettre à genoux devant le Roi.

Alors un Bonze nommé ASQUERAM TEIXE, qui étoit Préſident du Tribunal Criminel, s'approcha de lui, & d'un ton de voix terrible, lui dit : » Enfant du Diable, qui ne dois

» attendre d'autre ſort, que celui de ces » Malheureux Criminels, renfermés dans la » profonde Caverne de la nuit, laquelle eſt » au centre de la Terre, je te conjure de » me dire qui t'a pouſſé à faire mourir par » tes Enchantements ce jeune Prince, l'or- » nement & l'eſpérance de ce Royaume. Pinto ne répondit rien ; il étoit encore ſi troublé, qu'on auroit pû, dit-il, lui donner le coup de la mort, ſans qu'il l'eût ſenti. Le Bonze choqué de ſon ſilence, lui déclara d'un ton encore plus effrayant, que s'il s'obſtinoit à le garder, on le prendroit pour un aveu de ſon crime, & qu'il devoit s'attendre à l'expier par les plus horribles tortures. Pinto n'étoit point encore revenu à lui, & ne dit mot : alors le Bonze lui donna un grand coup en diſant, *parles donc, & dis-moi qui t'a pouſſé à un forfait ſi odieux !* le coup fit ſon effet, Pinto reprit ſes ſens, & s'écria ; *Dieu ſçait que je ſuis Innocent de ce qu'on m'impute, & que je n'ai ſçu ce qui eſt arrivé, qu'après le coup Fatal, qui a ôté la vie au Prince.*

A ces mots toute l'aſſiſtance jetta un cri de fureur, & pour obliger le prétendu Criminel à confeſſer ſon crime, & à découvrir ſes Complices, on étala devant lui l'appareil des tortures, auſquelles on alloit l'appliquer, s'il perſiſtoit à ne rien dire. Dans ce moment le Prince revint à ſoi, & voyant le Roi ſon Pere abîmé dans la douleur, la Reine & les Princeſſes noyées dans les larmes, les Courtiſans la colere dans les yeux, un grand Peuple furieux, des Bourreaux armés de toutes ſortes d'Inſtruments de ſupplice, & le Portugais prêt à enſanglanter cette horrible Scé-

ne, il protesta d'une voix languissante, que lui seul étoit la cause de son malheur, que l'Etranger n'y avoit aucune part, & qu'il supplioit le Roi de lui faire délier les Mains. Le Roi lui accorda sur le champ cette satisfaction, Pinto fut mis en liberté, & quatre Bonzes s'avancerent pour panser le Prince; mais ayant vû la profondeur de ses Playes, ils se retirerent, en disant qu'il n'y avoit point dans le Monde de Reméde, qui pût le guérir. Le Malade fut saisi de frayeur, en les entendant parler ainsi, & pria qu'on lui fit venir d'autres Médecins. Quelques Bonzes s'avancerent, mais ils n'oserent encore mettre la Main à ses Playes, ils ne lui en témoignerent pourtant rien, mais ils dirent en particulier au Roi ce qu'ils en pensoient. Le Roi au désespoir, demanda si on ne connoissoit point de Médecins plus habiles que ceux-ci? & on lui indiqua un autre Bonze nommé TEIXE ANDONO, qui avoit une grande réputation, mais il demeuroit à FACATA, éloigné de soixante & dix lieuës de FUCHEO. Le Roi concevoit bien que dans l'état, où étoit son Fils, on n'avoit pas le tems de faire venir ce Bonze; le Prince lui-même dit que quand cet Homme le trouveroit en vie, & il étoit si foible, qu'alors le Reméde ne pourroit pas opérer; qu'on le laissât seul avec l'Etranger, en qui il avoit une entiere confiance; & que s'il avoit à mourir, il aimoit mieux que ce fût entre les Mains d'un Homme, qui avoit tant souffert à son occasion, qu'en celle d'un vieux Charlatan, à qui l'âge avoit ôté la vûë.

Le Roi ne sçavoit à quoi se résoudre; enfin se tournant vers PINTO, *voyez*, lui dit-

il, *si vous pouvez me rendre mon Fils : vous m'obligerez à un point, que tout mon Royaume ne suffira point pour vous en marquer ma reconnoissance.* Pinto lui assûra qu'il espéroit en venir à son honneur, mais qu'il falloit commencer par écarter la foule, parce que les cris, qu'elle faisoit, ne lui permettoient pas de se faire entendre. Le Roi trouva cette proposition raisonnable : chacun eut ordre de se retirer, & Pinto ayant visité les Playes du Prince, remarqua que le crâne n'étoit point offensé, mais que le pouce ne tenoit presque plus à la Main. Il ne laissa point de promettre au Roi qu'en moins d'un mois le Prince seroit guéri ; & il se disposoit à lui mettre le premier appareil, lorsque les Bonzes protesterent que, si cet Etranger touchoit aux Playes, le Prince mourroit la nuit suivante. Ils ajoûterent que le plus court étoit d'appaiser au plutôt les Dieux, en coupant la Tête à un si dangereux Homme ; sinon, que le Roi auroit le chagrin d'avoir lui-même contribué à la mort de son Fils. Le Roi plus irrésolu que jamais, demeura sans parole. La Reine & les Princesses étoient dans la derniere désolation ; le Prince, qui souffroit les plus violentes douleurs, poussoit des cris, qui auroient fendu les pierres : les Bonzes faisoient grand bruit, & vouloient qu'on envoyât chercher leur Confrere de Facata, & les Courtisans appuyoient cet avis, en disant que le Bonze n'auroit pas plutôt touché les Playes du Malade, qu'il seroit guéri ; que ce ne seroit pas la premiere œuvre miraculeuse, que ce saint Homme auroit faite.

Le Roi étoit sur le point de se rendre, lors-

que le Prince recommença à dire, qu'il ne pouvoit pas attendre plus long-tems, qu'il souffroit trop, & que certainement le Bonze le trouveroit mort. Le Roi demanda à quelques-uns des plus Sages de sa Cour ce qu'ils en pensoient, & ils répondirent que le Prince avoit raison, & qu'il y avoit moins d'imprudence à tenter les Remédes du Portugais, qu'à laisser si long-tems le Malade sans soulagement. Alors le Roi prit son parti, fit mille caresses à Pinto, les accompagna des promesses les plus flatteuses, & le conjura de ne plus différer à panser son Fils. Pinto obéit, & après s'être recommandé au Seigneur, fit ce qu'il avoit souvent vû faire en pareilles occasions, aux Chirurgiens de sa Nation dans les Indes. Enfin, il eut assez de bonheur pour réussir, & le Prince fut sur pied en moins de vingt jours, de sorte qu'il ne lui restoit plus que les cicatrices, & un peu d'engourdissement dans le pouce. Il est aisé de comprendre quelle fut la joye de toute la Cour; le Roi & la Reine comblerent l'heureux Médecin de présents, & il convient que cette cure lui valut quinze cent Taëls.

Sur ces entrefaites, il eut nouvelle que le Corsaire Chinois se préparoit à appareiller, & il demanda son congé. On le lui accorda avec regret, & le Roi lui fit équipper un Bâtiment bien fourni de rafraîchissements, & lui donna un Gentilhomme pour l'accompagner. Il resta encore quinze jours à MIAYGIMAA; & s'étant enfin embarqué, il alla prendre terre au Port de LIAMPO dans la Chine, où ceux de sa Nation faisoient alors un très-grand Commerce. Au reste, je ne

prétends point garantir toutes les circonstances de ce récit : l'Auteur, à ce qu'il paroît, aimoit le merveilleux &, l'on a long-tems été en garde contre sa sincérité ; mais ceux qui ont été après lui sur les lieux, qu'il a parcourus, lui ont rendu la même justice, que bien des Gens rendent aujourd'hui à XENOPHON ; à sçavoir, que s'il a un peu cherché à orner la vérité, il ne l'a point défigurée. Il est surtout bien difficile, ce me semble, de regarder tout ce qu'il dit ici, comme un épisode entiérement Fabuleux ; surtout, si l'on considere qu'il a écrit dans un tems, où plusieurs Personnes pouvoient le démentir.

Mais si Pinto en a trop dit sur la découverte du Japon, qu'il prétend avoir faite, ceux, à qui seuls on fait communément honneur de cet Evénement, n'en ont point dit assez ; car tout ce que nous sçavons de leur Aventure, c'est que trois Portugais nommés ANTOINE MOTA, FRANÇOIS ZEIMOTO, & ANTOINE PEXOTA, qui étoient partis de DODRA, au Royaume de CION, dans l'Isle MACAÇAR, pour aller à la Chine, furent jettés par une tempête sur les Côtes du Japon, & prirent terre à CANGOXIMA, au Royaume de SAXUMA, la même année 1542. que Dom MARTIN ALPHONSE DE SOSA, Gouverneur général des Indes, aborda à GOA, menant avec lui le P. FRANÇOIS XAVIER, un des dix premiers Jésuites, & auquel la divine Providence avoit réservé l'Apostolat d'une Nation, qui devoit faire tant d'honneur à l'Eglise de Jesus-Christ.

Un Gentil-Homme Japennois va trouver Saint François Xavier aux Indes. Ses diverses Aventures.

Les trois Marchands ne furent pas longtems à Cangoxima, sans faire des habitudes, qui noüerent assez promptement le Commerce entre deux Peuples, que la conformité du Caractere de leur Génie, porté naturellement au Grand, de la douceur de leurs Mœurs, & d'un extérieur plein d'une gravité bienséante, lia d'une assez étroite amitié, du moment qu'ils se connurent; mais ils firent surtout une connoissance, qui dès-lors, si elle eût été bien ménagée, eût introduit la Religion Chrétienne dans le Japon, & dont le Ciel se servit en effet, quelques années après, pour y faire porter le flambeau de la Foi, de la maniere que nous allons voir. Un Habitant de Cangoxima, nommé ANGEROO, âgé de trente-cinq ans, riche, & d'extraction Noble, ayant pratiqué pendant quelques jours ces Etrangers, les goûta fort, & ils apprirent de lui que le souvenir des déréglements de sa jeunesse lui causoient de violents & de continuels remords de Conscience; que pour les appaiser, il s'étoit retiré dans une Maison de Bonzes, se flattant que les entretients & les bons avis de ces Ministres des Dieux pourroient mettre fin à ses inquiétudes; mais que ce Reméde, bien loin de guérir son mal, l'avoit empiré, & qu'il croissoit de jour en jour.

Ceux à qui il s'ouvroit de la sorte, firent apparemment tout ce qu'ils pûrent pour le soulager, mais ils le quitterent sans y avoir réüssi. Deux ans après, un autre Marchand Portugais nommé ALVARE VAZ, étant allé trafiquer à Cangoxima, Angeroo lui communiqua aussi ses peines intérieures; Vaz, qui

connoissoit le P. François Xavier, & qui avoit conçu une grande idée de sa sainteté & de son pouvoir auprès de Dieu, voulut engager le Gentilhomme Japonnois à l'aller trouver ; » c'est un Homme chéri du Ciel, lui dit-il, » je ne doute nullement que vous ne trouviez dans les charmes de sa conversation, » & dans la sagesse toute divine de ses conseils, ce que vous cherchez inutilement depuis tant d'années. « Angeroo se sentit d'abord extrêmement pressé de faire ce que lui disoit le Marchand Portugais ; mais considérant qu'il lui falloit abandonner pour long-tems sa Famille, & s'exposer sur une Mer, qui de jour en jour devenoit plus fameuse par les naufrages, il ne pouvoit se résoudre, lorsqu'ayant malheureusement tué un Homme dans une rencontre, la crainte de tomber entre les Mains de la Justice, l'obligea de s'embarquer sur le premier Navire, qui fit voiles vers Malaca.

Ce Navire étoit commandé par un très-honnête Homme, nommé GEORGE ALVAREZ, Ami particulier du P. Xavier. Ses bons exemples, & ses discours édifiants, firent résoudre Angeroo à se faire Chrétien, mais il ne persista pas long-tems dans cette résolution ; car n'ayant point trouvé à Malaca le saint Apôtre, qui en étoit parti peu de jours auparavant, le chagrin, qu'il en conçut, lui fit oublier les raisons, qui l'avoient contraint de sortir du Japon, & il ne songea plus qu'à y retourner. Quelques Mémoires disent néanmoins qu'il souhaita de recevoir le Baptême, avant que de s'embarquer, & qu'il fit pour cela de grandes instances auprès de D.

ALPHONSE MARTINEZ, Grand-Vicaire de l'Evêque de Goa, mais qu'il ne put obtenir cette grace. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il partit pour la Chine, n'ayant pas trouvé de Navire, qui le remenât en droiture dans ſa patrie.

Il fut quelque tems à errer dans ces Mers, les Vents contraires, & ſes irréſolutions l'arrêtant, tantôt dans un Port, & tantôt dans un autre; & il étoit enfin ſur le point d'arriver à Cangoxima, lorſque Dieu, qui en vouloit faire le Chef des Prédeſtinés de ſa Nation, permit qu'une tempête, après l'avoir mis en grand danger de périr, le força de rentrer dans le Port de Chincheo, ſur la Côte Orientale de la Chine, d'où il étoit ſorti peu de jours auparavant. Le péril, qu'il venoit de courir, ranima en lui l'ardeur preſqu'éteinte d'embraſſer le Chriſtianiſme; & un jour qu'il ſe promenoit ſur le bord de la Mer, roulant dans ſon eſprit les différentes penſées, qui l'avoient ſucceſſivement agité depuis plus de deux ans, il fut agréablement ſurpris de voir paroître Alvare Vaz, qui alloit mettre à la Voile pour s'en retourner aux Indes.

Ce Marchand lui reprocha doucement ſon inconſtance, l'obligea de s'embarquer avec lui, & le remena à Malaca, où le premier Homme, qu'ils rencontrerent en débarquant, fut George Alvarez, qui leur apprit que le Pere Xavier étoit dans la Ville. Ils coururent ſur l'heure le chercher, & les premiers embraſſements du Saint produiſirent dans l'Ame d'Angeroo un effet ſi merveilleux, que ce Gentilhomme ſe trouva tout changé, & com-

mença de sentir renaître une tranquillité d'esprit, qu'il ne connoissoit presque plus. L'Apôtre de son côté, à la vûë d'un Proselyte venu de si loin, ressentit une joye, dont il n'y a que les cœurs Apostoliques, qui soient bien capables. Il s'imaginoit déja renfermer dans son sein toute cette Nation, dont on publioit depuis quelque tems de grandes choses, & pour laquelle il conçut dès-lors une tendresse, qui alla toujours croissant. Angeroo lui réïtéra ses instances pour être baptisé, & comme il s'exprimoit déja passablement en Portugais, le Saint, qui avoit autant d'empressement que lui, de le voir Chrétien, quitta presque toute autre occupation pour l'instruire; mais une Affaire de conséquence l'ayant appellé à la Côte de la Pescherie, il envoya Angeroo & deux Domestiques, qui l'avoient accompagné, au Séminaire de Goa, où ils arriverent au commencement de Mars de l'année 1548.

De la maniere, dont ils entrerent d'abord dans toutes les pratiques, qui étoient en usage dans cette sainte Maison, d'où sont sortis depuis une bonne partie des Apôtres & des Martyrs de l'Orient, on s'apperçut bien-tôt que ce n'étoit point là des Indiens, ni des Barbares; & le P. Xavier, qui ne tarda point à les rejoindre à Goa, fut extrêmement surpris des progrès, qu'ils avoient faits dans le peu de tems, qu'il ne les avoit point vûs. Il crut néanmoins devoir encore différer leur Baptême: il jugea même à propos, que Côme de Torrez, qui de Grand-Vicaire de Goa, venoit de se faire Novice de la Compagnie, leur donnât de nouvelles Instructions. Il

avoit remarqué dans ce nouvel Ouvrier, qui étoit d'ailleurs un très-habile Homme, des Qualités fort propres à la Mission du Japon, qu'il méditoit dès-lors, & il fut bien-aise de lui procurer les moyens d'apprendre la Langue & les manieres des Japonnois, en lui donnant occasion de converser souvent avec ceux-ci. Il pensoit aussi que ce n'étoit pas assez d'une connoissance superficielle de nos Mysteres, & des autres Articles de notre Foi pour des Hommes aussi spirituels & aussi éclairés, que l'étoient les trois Catéchuménes, avant que d'être régénérés dans les Eaux sacrées du Baptême.

Il est baptisé. Sa ferveur.

Ils le furent enfin le jour de la Pentecôte de l'année 1548. par les Mains de l'Evêque des Indes, Dom JEAN D'ALBUQUERQUE. La grace du Sacrement fut sensible dans tous les trois, mais surtout dans l'Ame d'Angeroo, où elle établit d'abord cette Paix, après laquelle il soupiroit depuis tant d'années. Il souhaita de porter le nom de PAUL DE STE FOY en Mémoire de la Maison, où il avoit reçu tant de Graces du Ciel, & qu'on appelloit indifféremment *le Collége de saint Paul*, & le *Séminaire de sainte Foi*; de ses deux Domestiques, l'un fut nommé JEAN, & l'autre ANTOINE. Aussi-tôt après leur Baptême, le P. Xavier, qui trouvoit dans le Maitre & dans les Serviteurs de grandes dispositions à la sainteté, leur fit commencer les Exercices spirituels selon la Méthode de saint Ignace sous la conduite du Pere de Torrez; & pendant cette Retraite, qui dura trente jours, il est étonnant avec quelle profusion le Ciel leur communiqua ses faveurs les plus intimes. Le

Pere Xavier, qui les visitoit souvent, s'exprime sur cela dans ses Lettres en des termes, qui paroîtroient exagérés, s'ils ne partoient pas de la plume d'un Saint. Paul de sainte Foi ne parloit que de Dieu, & il le faisoit en Homme inspiré; on l'entendoit souvent, lorsqu'il étoit seul, témoigner avec ces élans, qui ne peuvent sortir que d'un cœur embrasé d'amour, le désir qu'il avoit de mourir pour son Dieu, & le zéle, dont il étoit dévoré pour le salut de ses Compatriotes. *O Japon*, s'écrioit-il, *ô ma chere Patrie ! Ouvres les yeux, & reconnois les ténébres, qui t'environnent. Tu adores le Soleil & la Lune, & tu ne vois pas que ce sont des Créatures inanimées, que le Créateur a formées pour le service de l'Homme ! Quelle folie de refuser au Tout-Puissant un Hommage, que tout nous invite à lui rendre, & de le transporter à des Ouvrages de ses Mains, qui naturellement devroient nous porter à le reconnoître & à l'adorer ?*

L'Homme Apostolique leur donnoit tout le tems, qu'il pouvoit soustraire à ses occupations; & pour mieux connoître le génie de ce Peuple, il s'informoit en même tems des Portugais, qui avoient été au Japon, si tous ces Insulaires étoient du caractere de ceux-ci, dont il admiroit la pénétration d'esprit & le bon sens. Tous l'assûrerent qu'il n'étoit pas possible de trouver une Nation plus raisonnable & plus ingénieuse, & qu'ils ne doutoient pas que la Foi ne fît en peu de tems de grands progrès dans ces Isles. Paul de sainte Foi lui donnoit les mêmes espérances, & écrivit sur ce ton-là au saint Fondateur de la Compagnie

de JESUS. Ce Néophyte sçavoit déja un peu de Latin, & avoit appris par cœur tout l'Evangile de saint Matthieu. On le voyoit souvent au milieu des Rues & des Places de Goa environné d'une Troupe de Chrétiens & d'Infidéles, proposant aux uns des Questions fort subtiles, & tâchant de convaincre les autres de la vérité de notre sainte Religion. Tout cela animoit de plus en plus le zéle du Pere Xavier, qui prit enfin sa derniere résolution, que, ni les instances de ses Amis, ni la crainte d'une si longue & si périlleuse Navigation, ne pûrent jamais lui faire changer.

S. François Xavier part pour le Japon avec deux autres Jésuites. Vertu de la Croix.

Le jour de son départ étant fixé, il nomma pour l'accompagner le P. *Côme de Torrez*, & le Frere *Jean Fernandez*, à qui les trois Japonnois avoient aussi appris un peu de leur Langue. Il employa ensuite les derniers mois de cette année, & le commencement de la suivante à régler ses Affaires, & s'embarqua au mois d'Avril pour Malaca, où il arriva le dernier jour de Mai 1549. Il y apprit des nouvelles du Japon, qui lui causerent bien de la joye. On lui dit qu'un des Rois de ces Isles se disposoit à envoyer une Ambassade au Vice-Roi des Indes, pour lui demander des Ouvriers de l'Evangile, & voici comment l'on racontoit ce qui lui en avoit fait naître la pensée. Des Portugais avoient pris Terre dans ses Etats, & on les avoit logés par son ordre dans une Maison, qu'on prétendoit être infestée de malins Esprits; on ne se trompoit pas, disoit la Lettre, les Portugais, qui n'étoient prévenus de rien, y passerent deux ou trois nuits fort mauvaises, & l'un d'eux fut même très-maltraité; ils en

devinerent bien-tôt la cause, & ils eurent recours au Ciel. Ils firen quantité de prieres, puis ils peignirent des Croix sur toutes les Portes & les Murailles du Logis. Dieu bénit leur Piété & leur Foi, ils ne virent & n'entendirent plus rien. Cela fit du bruit dans la Ville, & les Idolâtres apprirent avec admiration le moyen, dont ces Etrangers s'étoient servis, pour chasser le Démon. La nouvelle en alla jusqu'au Roi, qui fit appeller les Portugais, pour s'assûrer de la vérité, & s'instruire des circonstances d'un fait si singulier. Il fut frappé du détail, qu'ils lui en firent, & donna ordre sur le champ qu'on dressât des Croix sur tous les grands Chemins, à tous les Carrefours des Ruës, à toutes les Avenuës des Villes, & qu'on en peignit même dans tous les Appartements de son Palais. Ainsi l'Ennemi de notre salut fut le premier, qui donna lieu à ce que le Signe adorable de notre Rédemption fût exposé publiquement à la vénération des Peuples dans cette Terre infidele. Le Roi voulut ensuite sçavoir d'où venoit à la Croix tant de vertu : & la réponse des Portugais n'ayant servi qu'à exciter davantage sa curiosité, il forma le dessein de faire venir des Docteurs de leur Religion ; c'étoit-là l'unique objet de l'Ambassade, dont on parloit.

Il y a bien lieu de s'étonner, qu'aucun des Historiens de la Vie du Saint, ni aucun de ceux, qui ont écrit l'Histoire du Japon, ne nous ait appris la suite de cet Evénement, ni quel étoit le Roi, dont il est ici parlé, ni enfin ce qui empêcha le Pere Xavier d'aller trouver ce Prince, comme il étoit naturel

qu'il fit (*a*). Ce silence pourroit faire douter, qu'on eût véritablement reçû de pareils avis, si le témoignage de plusieurs Ecrivains, tous dignes de foi, qui racontent ce fait, n'étoit appuyé de l'autorité de l'Apôtre même, qui dans ses Lettres nous en a fait le détail, que je n'ai fait que copier.

Cependant plusieurs Marchands Portugais se disposoient à faire le Voyage du Japon, mais par la seule raison, qu'ils n'y alloient pas en droiture, ou qu'ils devoient s'arrêter en Chemin, le P. Xavier leur préféra un petit Bâtiment Chinois, de ceux qu'on appelle JONCS. On fut d'autant plus surpris de ce choix, que le Capitaine, qui commandoit ce Navire, nommé NECEDA, étoit le Pirate le plus fameux de ces Mers, & tellement décrié pour ses brigandages, qu'on appelloit son Bâtiment *le Jonc du Voleur*. Ce ne fut donc pas sans peine, qu'on vit le Serviteur de Dieu, se livrer à la merci de ce Corsaire, & il n'est rien, qu'on ne mît en usage pour l'en dissuader; mais ce fut en vain: toutefois le Gouverneur de Malaca, DOM PEDRO DE SYLVA, prit pour sa sûreté une précaution, à laquelle vraisemblablement le Ciel attacha la conservation de cette Troupe Apostolique. Il fit jurer Necéda, qu'il meneroit les Peres droit au Japon, & pour s'assûrer encore plus de sa fidélité, il l'obligea de lui laisser en ôtage quelques-uns de ses Enfants.

(*a*) Il y a bien de l'apparence que ce Prince étoit, où le Roi de Saxuma, ou celui de Bungo. On ne sçait point, que jusqu'alors les Portugais ayent trafiqué dans les Etats d'aucun autre Roi du Japon.

Le quatriéme de Juin, le P. Xavier s'embarqua avec ses deux Compagnons, les trois Japonnois, qu'il avoit amenés de Goa, & quelques Chrétiens, qui devoient lui servir de Catéchistes. Le même jour le Vent se trouva favorable, & on appareilla. Après qu'on eut fait environ cent lieuës, il fallut songer à se prémunir contre les TYPHONS, & pour cet effet Neceda alla prendre terre à une Isle voisine. On appelle Typhon dans les Indes, un Vent de tourbillon, qui souffle de tous côtés, & qui domine fort sur les Mers de la Chine, & du Japon. Un Vaisseau ainsi investi de toutes parts, ne fait que pirouëtter, & les plus habiles Pilotes y sont bien-tôt au bout de leur Art. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces tourmentes durent ordinairement plusieurs jours de suite, ensorte qu'il faut qu'un Bâtiment soit bon & bien gouverné, pour résister jusqu'à la fin. Par bonheur on peut les prévoir, & se mettre en état de n'être pas surpris; car on ne manque jamais d'en être averti par un Phénoméne assez singulier. On voit un peu auparavant vers le Nord trois Arcs-en-Ciel concentriques de couleur de pourpre.

Dangers, que l'on court sur les Mers du Japon. Ce que c'est que les Typhons.

Neceda s'étant fortifié contre les Typhons, leva l'Ancre. Il avoit encore sept cents lieuës à faire; néanmoins on s'apperçut qu'il n'alloit point en route. Il s'arrêtoit même à toutes les Isles, qui se trouvoient sur son passage, tantôt sous un prétexte, & tantôt sous un autre. Le plus souvent cela dépendoit d'une Idole, qu'on avoit exposée sur la Poupe du Vaisseau, & que le Corsaire consultoit à chaque instant. Ainsi les Missionnaires avoient

la douleur de se voir à la discrétion de ces mêmes Puissances Infernales, dont ils alloient ruiner l'Empire au Japon : outre cela, on leur faisoit tous les jours mille avanies, & ils coururent plus d'une fois risque de la vie ; deux choses surtout y contribuerent.

La premiere fut que Neceda s'avisa un jour de demander à son Idole, si son Voyage seroit heureux ? L'Idole répondit que le Navire arriveroit heureusement au Japon, mais qu'il ne reverroit jamais Malaca. Le Pirate crut que cela vouloit dire, qu'il périroit au retour du Japon, & il résolut de chercher à éloigner le plus qu'il pourroit son malheureux sort. Peu de jours après, le Bâtiment étant à l'Ancre vis-à-vis de la Cochinchine, un jeune Chinois Chrétien, de la suite des Missionnaires tomba dans la sentine, que par mégarde on avoit laissée ouverte ; mais comme il fut promptement secouru, il en fut quitte pour une blessure assez considérable à la tête. Tandis qu'on le pansoit, la Fille du Capitaine tomba à la Mer, & quoique tout l'Equipage s'empressât pour la sauver, elle fut engloutie par les vagues à la vûë de son Pere. On peut juger quelle fut la douleur de cet Homme ; il s'y abandonna sans mesure, & l'on eut assez de peine à le faire revenir de ses premiers transports. Dès qu'ils furent calmés, il voulut sçavoir de son Idole la cause d'un si grand malheur, & le Démon fit réponse, que si le jeune Chrétien n'eût pas été retiré de la sentine, la Fille Idolâtre n'eût pas péri. Alors le Corsaire enragé contre les Chrétiens, entra dans des accès de fureur, qui firent croire, qu'il alloit les immoler aux

mânes de sa Fille, mais un bon vent, qu'on attendoit avec impatience, s'étant levé tout-à-coup, on ne songea plus qu'à en profiter, pour se tirer d'un parage, où il ne faisoit pas sûr de rester, & qui n'offroit à l'Esprit, que des idées funestes.

Enfin après bien des détours, Neceda tourna vers la Chine, & entra dans le Port de CANTON, résolu d'y passer l'Hyver; mais à peine y avoit-il jetté l'Ancre, qu'il changea de pensée, & fit dessein d'aller hyverner dans un autre Port. Il n'en étoit pas loin, lorsqu'il eut avis par un Bâtiment Chinois, qu'il rencontra, que toute cette Côte étoit infestée de Forbans. Les Corsaires ne se cherchent point, & n'aiment pas à se rencontrer: Necéda eut bien voulu retourner à Canton; mais le Vent étoit contraire: le seul parti, qui lui restoit à prendre, fut d'entrer, comme il fit, dans la Mer du Japon à la faveur d'un petit Vent, qui le conduisit un peu de jours au Port de CANGOXIMA. Ce fut le quinziéme d'Août, que les Missionnaires aborderent à cette Terre si désirée, après sept semaines de Navigation sur la plus orageuse Mer du Monde, ayant eu pourtant beaucoup moins à souffrir de la fureur de cet Elément, que de la férocité de leurs Conducteurs, & de la malice du Prince des ténébres.

Arrivée du Saint au Japon.

Ce fut un grand sujet de joye pour la Famille de Paul de Sainte Foy, que de le revoir après une si longue absence, & dans le tems, qu'on le croyoit perdu. Les Missionnaires y prirent part, mais ce qui les combla de consolation, c'est que dès les premiers entretiens de ce fervent Néophyte avec sa Fa-

Il va à la Cour du Roi de Saxuma. Ce qui s'y passe.

mille, sa Femme, une Fille unique qu'il avoit, & la plûpart de ses Parents déclarerent qu'ils vouloient imiter son exemple. Il les instruisit lui-même, le P. Xavier les baptisa, & de si heureux commencements donnant au saint Apôtre tout lieu de croire que ses travaux ne seroient point infructueux dans une Terre si bien préparée, il s'appliqua sérieusement avec ses deux Compagnons à l'Etude de la Langue.

J'ai parlé plus haut de la différence de cette Langue avec la Chinoise; j'ajoute ici, qu'elle est très-abondante, extrêmement variée, non seulement, parce que chaque Province a sa dialecte particuliere, mais encore, parce que les Caracteres y ont des significations différentes, selon la diversité des Personnes, à qui on parle; des sujets, que l'on traite; & du ton, dont on prononce. Elle est extrêmement énergique; figurée & métaphorique, comme le sont presque toutes celles de l'Asie, mais elle a cela de propre, qu'en peu de mots elle dit beaucoup, & que chaque Carac- y fait une phrase entiere. Les Japonnois se servent d'un Pinceau pour écrire, & le font avec une vîtesse surprenante. Ils font leurs lignes perpendiculaires, & le P. Xavier en demandant un jour la raison à Paul de sainte Foy, celui-ci lui répondit, que l'Ecriture étant l'expression de la pensée de l'Homme, elle ne pouvoit avoir trop de ressemblance avec l'Homme, qui avoit été fait droit par le Créateur.

J'ai lû dans quelques Mémoires, que ce qui forme le langage sçavant dans cet Empire, n'est qu'un assez léger changement dans les Caracteres, dont les Japonnois attribuent

l'Invention

l'Invention à un certain CAMBODAXI, que quelques-uns disent les avoir apportés de la Chine : mais cela n'est pas vraisemblable, suivant ce que nous avons dit de la différence des Caracteres Chinois, & des Japonnois. Cambodaxi, dit-on encore, faisoit son séjour ordinaire à *Sacai*, mais étant parvenu à une extrême Vieillesse, il s'enferma dans une Caverne, dont il fit murer l'entrée, & où l'on croit qu'il prie sans cesse les Mains élevées vers le Ciel. Il doit y demeurer dix mille ans dans cette Posture, & il a prédit, qu'après ce tems-la, il reparoîtroit sur la Terre, pour réfuter un faux Docteur nommé MIROZU, qui doit venir Prêcher une nouvelle Doctrine ; & entreprendre d'établir une nouvelle Religion. Cette Caverne est, ajoûte-t-on, dans un petit Bourg, appellé COÏA, à treize lieuës de *Sacai*, où l'on a bâti un Temple magnifique en l'Honneur du Prophéte, & un superbe Monastere. L'Anniversaire de la Retraite de Cambodaxi se Célébre dans tout le Japon avec beaucoup de solemnité ; & de toutes les Parties de l'Empire on va en Pélerinage au Temple de COÏA. Heureux celui, dont les Dents peuvent être enterrées au même lieu ! il est sûr, dit-on, d'aller tout droit en Paradis.

Cependant Paul de sainte Foy se crut obligé d'aller rendre ses devoirs au Roi de Saxuma son Souverain, & lui demander sa grace, pour le meurtre, qui l'avoit obligé à disparoître. Il en fut bien reçu, & il en obtint sans peine ce qu'il souhaitoit. Le Roi lui fit ensuite bien des Questions sur les Aventures de son Voyage, sur le Commerce & la Puissance

des Portugais dans les Indes, & ſur la Religion, qu'ils y avoient établie. Il ſatisfit le Prince ſur tous ces Articles, & s'étendit beaucoup ſur le dernier : comme il s'apperçut qu'on l'écoutoit avec plaiſir, & que la plûpart des Aſſiſtants étoient même touchés de ce qu'il venoit de dire, il tira un Tableau, qu'il tenoit caché ſous ſa Robe, & le fit voir au Roi; c'étoit une Vierge très-bien Peinte, & qui tenoit entre ſes bras l'Enfant JESUS. Le Roi fut ſi frappé à cette vûë, que par un mouvement ſubit, dont apparemment il ne fut pas le Maître, il mit les deux Genoux en Terre pour rendre ſes Hommages à la Mere, & au Fils, dont les Viſages lui parurent reſpirer quelque choſe d'Auguſte & de Divin. La Reine ſa Mere, à qui il voulut qu'on portât cette Image, ſe trouva ſaiſie du même ſentiment de Religion, & ſe proſterna pareillement avec toutes ſes Dames, pour adorer le Dieu des Chrétiens. Il fallut encore expliquer à cette Princeſſe nos principaux Myſteres; elle en fut charmée, & le P. Xavier n'eut pas plutôt appris ce qui s'étoit paſſé à cette Audience, qu'il en fit demander une pour lui-même.

Il n'eut pas de peine à l'obtenir, parce que Paul de ſainte Foy avoit fait naître dans cette Cour un grand déſir de le voir. Le Saint ſe prépara à cette action par de ferventes Prieres, & par un redoublement de ferveur. Il ſentoit plus, qu'il n'avoit encore fait, la difficulté de perſuader à un Peuple ſuperſtitieux & ſuperbe, de changer de Religion; d'obliger des Sçavants accoutumés à ſe voir écoutés comme des Oracles, d'avoüer qu'ils

avoient été trompés dans la chose du Monde, où il est moins pardonnable de l'être; enfin de faire adorer la Croix, & d'en faire respecter les opprobres à des Grands, dont le faste & l'orguëil n'avoient rien d'égal. Il ajoutoit dans les Lettres, qu'il écrivit alors aux Indes & en Europe, que les plus grands obstacles, qu'il prévoyoit au succès de son Entreprise, seroient sans doute de la part des Bonzes; qu'il étoit bien résolu de se ménager avec ces faux Prêtres, dont le crédit étoit grand parmi le Peuple, mais qu'il n'étoit pas moins déterminé à faire son devoir dans toute l'étenduë d'un zéle réglé par la prudence: heureux, s'il y trouvoit l'occasion de donner sa vie pour Jesus-Christ!

Ce fut le vingt-neuviéme de Septembre, qu'il se rendit à la Cour de Saxuma, après s'être recommandé à saint Michel, & mis le Japon sous la protection de ce Chef de la Milice céleste. Le Roi & la Reine Mere reçurent l'Apôtre comme uu Homme extraordinaire, le jour ne suffit pas pour l'entretenir, & on le retint jusques bien avant dans la nuit. On ne se lassoit pas de l'entendre parler de la Religion, & l'on trouvoit qu'il en parloit d'une maniere ravissante; mais l'on ne revenoit point de la surprise, où jettoit tout le Monde la vûe d'un Homme, qui avec tant de mérite avoit renoncé à tout, & entrepris de si périlleux Voyages, pour annoncer à des inconnus & à des Etrangers, dont il n'espéroit rien, la connoissance du vrai Dieu. Ce noble désintéressement, & ce courage Héroïque dans les Missionnaires, furent long-tems l'admiration des Japonnois, qui

ſçavent eſtimer la grandeur d'Ame ; & après la grace, contribuerent plus, que tout autre choſe, à perſuader cette Nation de la vérité d'une Religion, qui inſpire de tels ſentiments.

Le Roi, qui avoit un grand ſens, fit au P. Xavier des Queſtions très-ſubtiles, & charmé de ſes réponſes, il lui ajoûta, que ſi ſa Religion étoit la véritable, il devoit s'attendre que les Démons feroient d'étranges efforts, pour s'oppoſer à ſon établiſſement dans le Japon. Il lui parla enſuite du deſſein, où on lui avoit dit qu'il étoit, d'aller à Méaco, & l'avertit que cette Capitale de l'Empire étoit toute en trouble, & par conſéquent peu diſpoſée à l'écouter : d'ailleurs, que la Saiſon étoit bien avancée, pour entreprendre un Voyage ſi long, & que s'il vouloit différer ſon départ, il l'y feroit conduire par Mer. Ce qui engageoit ce Prince à parler ainſi, étoit une vûë d'intérêt ; il vouloit attirer & fixer le Commerce des Portugais dans ſes Etats, & il ſe flattoit d'y réüſſir, en y retenant un Homme ſi fort conſidéré de ces Marchands. Pour l'y engager davantage, il le combla de marques de bonté & de diſtinction, & lui donna un ample pouvoir de Prêcher la Loi Chrétienne à ſes Sujets ; ce qu'il confirma peu de jours après par un Edit.

Il prêche publiquement à Cangoxima, & avec quel fruit.

L'Homme Apoſtolique parut ſe rendre, & de retour à Cangoxima, lui & ſes Compagnons, qui par leur application à l'Etude de la Langue, s'étoient déja mis en état de ſe faire entendre, ſe montrerent le Crucifix à la Main dans les Places publiques. La nouveauté du Spectacle, & la réputation, que les Prédicateurs s'étoient acquiſe par la ſim-

teté de leur vie, & par les Converſations particulieres, qu'ils avoient eües avec pluſieurs Perſonnes de Conſidération, leur attirerent une foule d'Auditeurs, à qui ils annoncerent le Royaume de Dieu. On ne ſe contentoit pas de les entendre en public; on les ſuivoit chez eux, & on ne leur donnoit pas un moment de repos. Ce concours leur cauſoit une fatigue extrême, mais ils en étoient bien dédommagés par le plaiſir, qu'ils trouvoient à traiter avec un Peuple, qui leur paroiſſoit aimer & chercher ſincérement la vérité, & qui ne leur objectoit rien, que de ſolide & de ſenſé.

Dans une Lettre que le P. Xavier écrivit alors à ſes Freres de Goa, il leur manda qu'ils n'avoient qu'à ſe préparer tous à venir au Japon; » mais, ajoûtoit-il, vous devez-vous » attendre à trouver des Eſprits ſubtils & » exercés dans la diſpute. Il faut auſſi compter de Prêcher d'exemple, autant & plus » que de paroles; car les Japonnois, prévenus que leurs Bonzes menent une vie fort » Auſtere, ſe ſcandaliſeroient, s'ils voyoient » les Prédicateurs de l'Evangile moins Pénitents que leurs Prêtres. « Ce que le ſaint Apôtre propoſoit aux Religieux de ſa Compagnie, il le pratiquoit lui-même, auſſi-bien que ſes Compagnons, avec tant de rigueur, qu'on ne comprenoit pas comment ils pouvoient y réſiſter. Après avoir fatigué tout le jour, ils paſſoient la nuit en Prieres; on ne les voyoit preſque jamais dormir, & leur nourriture n'étoit qu'un peu de Légumes à l'Eau & au Sel. Le Saint écrivit en Europe dans les mêmes termes, qu'il avoit fait à

Goa : il eut même la pensée d'écrire au Souverain Pontife, & d'exhorter par une Lettre circulaire les plus Célébres Universités de l'Europe, à ne pas laisser perdre une Moisson mûre & abondante, pour s'amuser à de vaines spéculations, & se remplir l'Esprit de connoissances stériles.

Cependant le Mystere d'un Dieu en trois Personnes, & celui d'un Dieu incarné & mort sur une Croix, furent d'abord d'étranges paradoxes pour un Peuple, qui veut tout réduire aux principes du bon sens naturel. Quelques-uns, sans vouloir rien examiner davantage, traiterent les nouveaux Docteurs de visionnaires, & leur Doctrine d'extravagante. D'autres plus raisonnables suspendirent leur Jugement, ne pouvant, disoient-ils, se persuader que des Hommes, d'ailleurs si judicieux, eussent voulu courir tant de risques pour leur débiter des Fables ; ils se rendirent même plus assidus aux Instructions des Missionnaires ; & Dieu bénissant leur zéle à chercher la vérité, ils la trouverent, & s'y soumirent. Le premier, qui demanda le Baptême, fut un Homme de basse naissance ; le P. Xavier lui donna le nom de BERNARD, & ce fervent Néophyte quitta tout, pour se mettre à la suite des Serviteurs de Dieu.

Un entretien, que le P. Xavier eut avec le Supérieur des Bonzes de Cangoxima, servit beaucoup à donner du crédit au Christianisme. Le TUNDE, (*a*) qui passoit pour l'Oracle du Pays, fut surpris de trouver un Homme,

(*a*) On appelle ainsi les Supérieurs des Monasteres des Bonzes, & ce sont comme les Evêques de la Religion des Budsoïstes.

qui en sçavoit plus que lui, & il ne put s'empêcher d'avoüer, que Personne au Monde ne surpassoit en Science & en Esprit le Chef des Religieux d'Europe. A l'exemple, & sur le témoignage de ce Docteur, qui par excellence avoit été surnommé NINGIT, c'est-à-dire, *le Cœur de la vérité*, tous les Bonzes de Cangoxima parurent faire une estime particuliere du Saint; mais le déréglement secret de leurs Mœurs, & la crainte de décheoir du haut rang d'estime, où ils étoient, les retinrent dans l'Idolâtrie; il n'y eut parmi tant d'endurcis, que deux Elus, dont la Conversion ne laissa pas de faire un grand effet sur le Peuple.

Les choses en étoient-là, & le saint Apôtre s'attendoit à de nouvelles Conquêtes, lorsque les Bonzes, qui venoient de fermer les yeux à la lumiere, les ouvrirent tout-à-coup sur leurs intérêts temporels. Ils firent réflexion, que si de bonne heure ils ne s'opposoient aux progrès de la nouvelle Religion, ne récévant plus les Aumônes, qu'on avoit accoutumé de leur donner, ils n'auroient bien-tôt plus de quoi subsister sur quoi ils prirent leur parti. On les vit aussi-tôt aller de Maison en Maison, pour décrier les Missionnaires; ils n'assistoient plus à leurs Instructions, que pour les tourner en ridicules, & ils en vinrent jusqu'à les outrager de paroles. Une conduite si violente ne leur réussit pas; on comprit aisément quel en étoit le motif, & on leur en fit de sanglants reproches; on leur remontra, que c'étoit par de solides raisons, & non par des injures, qu'il falloit combattre leurs Adversaires, & on leur re-

présenta que ceux-ci menoient une vie exemplaire, & pratiquoient des vertus, qui donnoient un grand poids à la Doctrine, qu'ils prêchoient: enfin qu'ils établissoient cette doctrine sur des principes, qu'il n'étoit pas aisé de renverser.

Il ressuscite un Mort.

Les Miracles que le P. Xavier fit alors en grand nombre, furent encore plus efficaces, que tout le reste pour faire taire les Bonzes, ou du moins, pour rendre inutiles leurs invectives. Je n'en rapporterai qu'un seul.

Un Homme de Condition venoit de perdre une Fille unique, laquelle faisoit toute sa consolation, & il avoit été frappé de cette perte à un point, qu'on craignit pour sa vie. Des Néophytes, qui étoient allés chez lui pour le consoler, touchés de l'état déplorable, où l'avoit réduit sa douleur, lui conseillerent de redemander sa Fille au Dieu des Chrétiens, & d'employer auprès de lui le crédit du grand Docteur des Portugais. Il les crut, alla se jetter aux Pieds du Saint, & le conjura les larmes aux yeux de lui rendre sa Fille. Le Saint se trouva si attendri à la vûë de cet Homme, à qui l'amertume, dont il avoit le cœur pénétré, ôtoit presque le jugement & la parole, qu'il ne pût lui-même proférer un seul mot. Il se retira assez brusquement, en jettant un grand soupir, s'enferma dans son Oratoire avec Fernandez, & tous deux firent à Dieu une de ces courtes, mais vives Prieres, qui pénétrent les Cieux.

Xavier dans le moment se sentit exaucé (*a*),

(*a*) C'est ce même Miracle que le Poussin a voulu représenter dans le magnifique Tableau, qu'on voit au grand Autel de l'Eglise du Noviciat des Jésuites de Paris; mais il en a changé toutes les circonstances.

il retourna auſſitôt à l'endroit, où il avoit laiſſé ce Pere affligé, l'aborda d'un air inſpiré, & ne lui dit que ces deux mots : *Allez, Monſieur, vos vœux ſont accomplis.* Le Gentilhomme, qui ne comprenoit rien à ces manieres, en fut choqué, & ſortit fort mécontent ; mais à peine avoit-il fait quelques pas, qu'il apperçut un de ſes Domeſtiques, qui accouroit vers lui, & qui du plus loin, qu'il le vit, lui cria, que ſa Fille étoit vivante. Il s'arrêta tout interdit, & un moment après il la vit elle-même, qui venoit au-devant de lui. Il doutoit encore, ſi ſes yeux ne le trompoient point, lorſque ſa Fille ſe jetta à ſon cou, & le tint étroitement embraſſé Elle lui raconta enſuite qu'au même inſtant, qu'elle avoit rendu les derniers ſoupirs, deux horribles Démons s'étoient jéttés ſur elle, & l'avoient voulu entraîner dans les Enfers, mais qu'elle avoit été arrachée d'entre leurs griffes par deux Hommes vénérables, qui heureuſement s'étoient rencontrés ſur ſon paſſage, & qu'auſſitôt elle s'étoit trouvée pleine de vie & de ſanté, ſans qu'elle pût dire comment cela s'étoit fait. Le Pere pleuroit de joye, tandis que ſa Fille parloit ; il comprit aiſément, quels étoient les deux Hommes, qui lui avoient rendu ſa Fille, & il l'a mena ſur l'heure au logis des Miſſionnaires. Sitôt qu'elle apperçut le Pere Xavier & Fernandez, elle s'écria que c'étoit-là ſes deux Libérateurs, & courut ſe proſterner à leurs pieds ; ſon Pere en fit autant, & l'un & l'autre demanderent dans le moment à être inſtruits & baptiſés.

Il eſt inſulté par un Idolâtre qui en eſt puni ſur le champ.

Tant de merveilles rendirent le S Apôtre cher & reſpectable aux Cangoximains ; mais

une chose, qui arriva dans le même tems, leur fit connoître combien il étoit dangereux de l'offenser, & jusqu'à quel point le Dieu, qu'il leur annonçoit prenoit ses intérêts. Un Idolâtre lui parla un jour insolemment & avec outrage, le Pere ne lui répondit que ces deux mots : *Mon Ami, Dieu vous conserve la bouche ;* & sur le champ ce malheureux fut frappé d'un chancre à la langue, qui en fut toute rongée avec des douleurs intolérables, & avec une infection, que lui-même ne pouvoit supporter. Il y avoit tout lieu de croire, que des évenemens si inouis, & des prodiges, dont on ne s'étoit point encore avisé au Japon de croire les Dieux mêmes capables, seroient suivis de la conversion de toute la Ville, & de tout le Royaume ; les Bonzes en jugerent ainsi, & ils se persuaderent, qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, s'ils vouloient détourner les malheurs, qui les menaçoient.

Efforts inutiles des Bonzes contre lui.

Après bien des délibérations sur une affaire de cette importance, ils convinrent qu'il falloit aller trouver le Roi, l'intimider, & l'engager, à quelque prix que ce fut, à abolir dans ses Etats une Religion, qui s'établissoit visiblement sur les ruines de leurs Sectes. Ils choisirent les plus distingués d'entr'eux, & il y a bien de l'apparence qu'il y avoit parmi eux des Docteurs des deux Religions, d'autant plus qu'elles y étoient également intéressées. Ce qui est certain, c'est que les Députés parlerent au nom de toutes les Sectes. Ces Députés s'étant donc présentés devant le Prince, celui qui portoit la parole, lui dit :

» Seigneur, nous venons de la part d'AMIDA & de toutes les Divinités, qu'on adore

» dans cet Empire, vous demander ſi vous » êtes réſolu d'abolir entiérement leur culte, » & de vous rendre vous-même adorateur » d'un Dieu crucifié, dont les Miniſtres ſont » trois miſérables, qui ne trouvant pas de » quoi vivre aux Indes, en ſont venu cher- » cher au Japon. Le ſoin de nos Perſonnes » expoſées tous les jours à la rage d'une Popu- » lace, que ces Enchanteurs ont ſéduite, n'eſt » pas ce qui nous fait parler : mais pouvons- » nous voir ſans douleur les Temples aban- » donnés, les Autels ſans parfums, & les » Dieux immortels deshonorés ? Aucun de » nous, Seigneur, n'a pû encore ſe perſua- » der, que vous ayez quitté la Religion de » uos Peres, & qu'il vous ſoit venu ſeule- » ment à l'eſprit que la Chine & le Japon, » les deux Nations les plus éclairées de l'Uni- » vers, ayent été l'eſpace de tant de ſiécles » dans l'erreur, ſur la choſe du monde, en » quoi il eſt moins excuſable d'errer. Mais ſi » vous leur avez ſur cela rendu juſtice, per- » mettez-nous de vous le dire, vous n'en êtes » que plus coupable; vous adorez nos Dieux, » & vous favoriſez une Doctrine, qui les dé- » grade : vous reconnoiſſez qu'ils ont des » foudres en main, & vous protégez des Im- » pies, qui levent contre eux l'étendart de la » rébellion; & que diront les autres Rois, » que diront nos Empereurs, quand ils ſçau- » ront que de votre propre autorité, vous » avez introduit dans cet Empire une Reli- » gion, qui en ſappe tous les fondemens ? » mais, que n'entreprendront pas contre vous » les zélés Sectateurs des Camis & des Foto- » ques; & aſſiſtés du ſecours du Ciel, que

» n'exécuteront-ils pas? Attendez-vous, Seigneur, à voir tous vos Voisins entrer à main armée dans vos Etats, & y porter partout la désolation. Attendez-vous a voir tous ceux de vos Sujets, qui n'ont pas encore fléchi le genouil devant le Dieu des Chrétiens, se joindre à vos Ennemis, persuadés qu'ils doivent encore plus de fidélité aux Dieux tutélaires de la Patrie, qu'à Vous, mortel & Homme comme eux. Tout est permis dans ces rencontres; & si les Rois n'ont de pouvoir, que ce qu'ils en ont reçu des Dieux immortels, du moment qu'ils refusent à ces Etres souverains les hommages, qui leur sont dûs, ils se dépouillent eux-mêmes de tout ce qui les distinguoit du reste des Hommes. Songez donc, Prince à profiter de cet avis, que le Ciel vous donne par notre bouche; ne nous obligez pas à fermer nos Temples, & à nous retirer avec nos Dieux; car alors n'y ayant plus rien dans le Saxuma, qui fût capable d'arrêter la colere divine, nous ne répondrions pas de ce qui pourroit en arriver ».

Conduite intéressée du Roi de Saxuma.

Il faut connoître toute la fierté des Prêtres du Japon, & sçavoir le crédit, qu'ils ont sur l'esprit des Peuples, pour se persuader qu'une remontrance aussi insolente, & aussi remplie de maximes séditieuses, ait été faite à un Roi jaloux de son autorité au point, que le sont tous les Monarques de l'Asie. Rien n'étoit pourtant plus capable d'établir solidement le Christianisme dans ce Royaume, que cette audacieuse démarche des Bonzes, & peut-être de les perdre eux-mêmes. Le Roi de Saxama étoit haut; & quoiqu'il fût du nombre de ces

Princes qui ſçavent ſe plier & diſſimuler, quand ils y trouvent leur avantage, il n'étoit pas d'humeur à ſouffrir que ſes Sujets lui fiſſent la loi; mais il ſe voyoit dans des circonſtances, où il crut pouvoir accorder ſon intérêt avec ſon autorité, en temporiſant; il ne parut pas être choqué du diſcours des Bonzes, mais il ne leur fit point une réponſe favorable; & ce qui l'obligea d'en uſer ainſi, c'eſt qu'on attendoit de jour en jour des Navires Portugais.

Son Edit contre la Religion Chrétienne, & l'effet qu'il produit.

Par malheur on apprit peu de tems après, que ces Navires avoient pris la route de FIRANDO, & l'on ſçut bientôt, qu'ils y avoient moüillé l'ancre. La ſeule commodité du moüillage avoit engagé les Portugais à ce changement, mais il ne fut pas poſſible de faire entendre raiſon ſur cela au Roi. Ce Prince perdoit doublement; car le Roi de Firando, qui étoit ſon Ennemi, alloit profiter de ce qui lui échappoit. Il entra en fureur, & les Bonzes jugerent bien, qu'ils n'avoient plus qu'à le laiſſer faire. Sa premiére démarche fut d'appeller le P. Xavier, à qui il fit les reproches les plus ſanglans de l'ingratitude des Portugais, qu'il avoit, diſoit-il, comblés d'amitié; & qui de gayeté de cœur, & ſans aucun ſujet, lui préféroient ſon Rival, dans le tems même qu'il protégeoit leur Religion, & qu'il engageoit ſes Sujets à l'embraſſer. On ne dit point, qu'il ait ordonné au Saint de ſortir de ſon Royaume; il y a même bien de l'apparence qu'il ſe poſſéda aſſez, pour ne pas faire cet affront à un Homme, à qui il avoit rendu de fort grands honneurs, & pour ne pas ſe broüiller ſans retour avec les Portugais, mais on vit

bientôt paroître un Edit, qui portoit défenſe, ſous peine de la vie, à tous ſes Sujets, de renoncer au culte des Dieux de l'Empire.

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer avec quelle promptitude on déféra à cet Edit. Tout commerce ceſſa d'abord avec les Miſſionnaires de la part de ceux, qui n'étoient pas encore Chrétiens; mais la piété & la ferveur des nouveaux Fidéles conſolerent un peu leurs Paſteurs d'une ſi ſoudaine révolution. Dans ce petit Troupeau, qui n'étois guéres compoſé, que de cent perſonnes, il n'y eut pas un Néophyte, qui ne témoignât une reconnoiſſance infinie, d'avoir été choiſi de Dieu préférablement à tant d'autres, pour lui former un Peuple ſaint au milieu d'une Nation idolâtre. C'étoit une choſe admirable, de voir ſur cela les tranſports de leur zéle; on ne pouvoit les entendre, ni les voir, ſans être attendri juſqu'aux larmes, & ſans être étonné de l'abondance des graces, dont le Saint-Eſprit avoit rempli leurs cœurs. Cependant tout perſuadé qu'étoit le P. Xavier, qu'ils donneroient plutôt mille vies, que de renoncer au Chriſtianiſme, il ne voulut pas, dans la néceſſité, où il ſe voyoit de les quitter, les laiſſer ſans armes & ſans défenſe eu milieu de tant d'Ennemis. Il les aſſembla pluſieurs fois, pour les fortifier dans leurs bons ſentimens, & pour les inſtruire de ce qu'ils devoient répondre à ceux, qui entreprendroient d'ébranler leur foi, & de ſéduire leur raiſon. Il s'attacha ſurtout à leur bien expliquer les principaux Myſtéres de la Paſſion du Sauveur des Hommes, dont les Japonnois ont toujours été extraordinairement touchés.

Enfin il recommanda à Paul de ſainte Foy

de veiller à la conſervation de cette Egliſe naiſſante, qui alloit être ſans Chef & ſans guide, expoſée à toute la fureur, & aux fauſſes ſubtilités des Miniſtres de l'Idolâtrie. Paul ſe ſentit infiniment honoré de cette Commiſſion, & quitta tout pour vacquer uniquement à un ſi ſaint Miniſtére. Mais Dieu n'avoit pas comblé ce fervent Néophyte de tant de faveurs, pour n'en faire qu'un Chrétien ordinaire. Les Bonzes ne pûrent ſouffrir que le départ des Miſſionnaires n'eût ramené au culte de leurs Dieux aucun de ceux, qui l'avoient abandonné. Ils s'en prirent à Paul de ſainte Foy, & lui ſuſciterent tant d'affaires fâcheuſes, qu'ils l'obligerent à ſe bannir volontairement de ſon Pays. Ce petit triomphe fut pourtant le ſeul fruit, qu'ils retirerent de leurs véxations, & tous les mouvemens, qu'ils ſe donnerent, pour pervertir les Fidéles, furent inutiles. Ceux-ci choiſirent un d'entr'eux, pour prendre la place de Paul de ſainte Foy; & la bonne odeur, qu'ils répandirent partout, multiplia conſidérablement leur nombre en peu de tems, ainſi que nous le verrons dans la ſuite de cette Hiſtoire.

S. François Xavier part de Cangoxima; ce qui lui arrive dans un Château.

Cependant le P. Xavier, perſuadé que la même raiſon, qui avoit changé le Roi de Saxuma à ſon égard, engageroit celui de Firando à le bien recevoir, réſolut de l'aller trouver. Il partit de Cangoxima au mois de Septembre de l'année 1550. après treize mois, ou environ de ſéjour dans ce Royaume, un des plus conſidérables du Ximo, & même de tout le Japon. A ſix lieuës de la Ville, il ſe trouva au pied d'un Château, qui appartenoit à un Seigneur nommé EKANDONO,

Vaſſal du Roi de Saxuma, & dont l'eſpect le frappa. Il étoit à dix Baſtions revêtus de pierres de Taille environnés d'Eaux, & il n'y avoit de communication de l'un à l'autre, que par des Ponts-Levis. Les Foſſés étoient extraordinairement profonds, quoique creuſés dans le Roc. Le Château même, quoique très-vaſte, ne paroiſſoit guéres qu'un Rocher eſcarpé au milieu de l'Eau-vive. Ces dehors ne promettoient, ce ſemble, rien que d'affreux; mais lorſqu'on avoit paſſé un Chemin étroit, qui conduiſoit au-dedans de la Place, on étoit tout ſurpris de trouver un Palais également ſuperbe & délicieux. Galeries, Portiques, Terraſſes, Jardins, Appartements, tout cauſoit une ſurpriſe, qui n'étoit pas le fruit de la nouveauté ſeule; chaque Piéce étoit travaillée avec un Art & une délicateſſe infinie; & il régnoit dans le tout un goût naturel, qui plaiſoit infiniment.

Le P. Xavier fut invité d'entrer dans ce Château, & il y fut reçu d'une maniere, qu'il n'avoit pas lieu d'eſpérer. Il profita de cet accueil pour y annoncer Jeſus-Chriſt. Tous les Domeſtiques du Palais, & tous les Soldats de la Garniſon étoient accourus pour le voir; car on ſçavoit les Merveilles, qu'il avoit operées à Cangoxima. Le Saint parla avec tant de force, & Dieu donna tant d'éficace à ſes paroles, qne le même jour il baptiſa dix-ſept Perſonnes. Preſque tous les autres auroient ſuivi cet Exemple, ſi Ekandono, qui craignit qu'on ne lui fît des Affaires à la Cour de Saxuma, ne s'y fût oppoſé. Mais comme il avoit eu lui-même avec le Pere Xavier un Entretien, dont il avoit été

charmé, & que la Religion Chrétienne lui paroissoit bonne, il voulut bien que sa Femme & son Fils aîné fussent baptisés en secret. Le saint Apôtre demeura dans ce Château autant de tems, qu'il lui en fallut, pour y donner de la solidité à son Ouvrage. Il recommanda ensuite ce petit Troupeau à l'Intendant de la Maison d'Ekandono, Vieillard d'une prudence & d'une vertu singuliere. Il lui laissa une Copie de son Catéchisme, qu'il avoit traduit en Japonnois ; il régla toutes les Pratiques de piété, qu'il crut convenir à ces Néophytes, & jusqu'aux Exercices de Pénitence, à quoi il voyoit les Japonnois fort portés. Enfin, il continua sa route vers Firando, où il arriva en peu de jours.

Le Royaume de Firando (*a*) n'a de considérable, que sa Capitale, située vers les trente-trois dégrés, trente ou quarante minutes de latitude Nord, & quelques petites Isles assés peuplées. Ce seroit très-peu de chose que ce petit Etat, sans la commodité du Port de Firando, & la sûreté du mouillage (*b*). Le P. Xavier entra dans le Port au bruit de toute l'Artillerie des Vaisseaux Portugais, dont

Comment il est reçu à Firando.

(*a*) C'est très-peu de chose, que ce Royaume, & il ne fait que la quatriéme partie de l'ancien Royaume de Figen, le plus grand des neuf, qui diviserent d'abord l'Isle de Ximo. De la maniere, dont les Hollandois parlent du Roi de Firando, qu'ils ne nomment jamais, que le Seigneur de Firando ; c'étoit un Prince fort pauvre, avant que le Commerce l'eût enrichi.

(*b*) L'embouchure de ce Port est fort étroite & dangéreuse pour les Vaisseaux ; mais le Port est assez large, & les Navires y sont à l'abri de toutes sortes de Vents & d'Orages. Le fond est de Limon, mais l'on y manque quelquefois d'eau.

les Capitaines le menerent ensuite malgré lui comme en triomphe au Palais. Le Roi le reçut avec beaucoup de distinction. Les Portugais, en le présentant à ce Prince, lui dirent, qu'il voyoit devant lui l'Homme du Monde, pour qui le Roi leur Maître avoit plus de considération; puis, comme ils eurent ajoûté, qu'il venoit de Cangoxima, & les raisons pourquoi il en étoit sorti, le Roi le caressa beaucoup, & lui donna un plein pouvoir de Prêcher Jesus-Christ dans ses Etats. Aussi-tôt les Missionnaires commencerent leurs Instructions; & le succès, dès les premiers jours, ayant surpassé leur attente, le P. Xavier conçut, que si la faveur d'un aussi petit Prince pouvoit tant pour la Conversion de ces Peuples, ce seroit encore tout autre chose, s'il pouvoit avoir la protection des Empereurs.

Il y laisse laisse le P. de Torrez & part pour Meaco; Temple fameux, & à quelle occasion il fut bâti.

Il ne lui en fallut pas davantage pour le déterminer au Voyage de Méaco, où le Dairy & le Cubo-Sama faisoient alors leur séjour ordinaire; mais il ne jugea pas à propos d'abandonner entierement ses nouvelles Conquêtes; il laissa donc à Firando le P. de Torrez, & accompagné de Jean Fernandez, & de deux Chrétiens, dont l'un étoit ce Bernard, qui le premier avoit reçu le Baptême à Cangoxima, il se mit en Chemin sur la fin d'Octobre. Il gagna par Mer Facata, Capitale du Royaume de Chicugen, & après avoir marché quelque-tems, il se rembarqua, & fit voiles vers XIMONOSEQUI (a), un des plus célébres Port du Japon, & qui sert d'Embar-

(a) Ou SIMONOSEQUI.

quadaire à AMANGUCHI Capitale du Royaume de NAUGATO, le plus Occidental de tous ceux de la grande Isle de NIPON. On voit dans ce Port un fameux Temple de la Religion des Camis, lequel a été bâti à l'occasion que je vais dire. C'est un point de l'Ancienne Histoire du Japon, que Kœmpfer a fort embroüillé, & que je n'ai pû bien éclaircir, qu'à l'aide d'un Mémoire, qui m'a paru de bonne main. Il est parlé en plusieurs endroits de la derniere Histoire du Japon, & dans les Fastes Japonnois, des deux Factions, qui sous le nom de FEKIS & de GENDZIS, partagerent long-tems tout cet Empire, & produisirent enfin la grande révolution, qui lui a donné deux Maîtres. L'Auteur paroît supposer en plusieurs endroits qu'il s'agissoit du Trône Impérial, & donne en effet le nom d'Empereur au dernier des Fekis, dont la défaite mit fin à la Guerre Civile. Il se trompe ; il y a bien de l'apparence, que les Fekis & les Gendzis étoient deux branches de la Maison Impériale ; mais elles ne se firent la Guerre, que pour avoir le Commandement général des Troupes, & le Titre de Cubo-Sama, auquel ce Commandement étoit alors attaché (*a*).

Il est certain que cette Guerre fut très-longue & très-sanglante, les Empereurs faisant

(*a*) Le Généralat des Troupes & la direction des affaires de la Guerre étoient dans les commencemens affectez au titre de SEOGUN, *ou* XOGUN. Il paroît que dans la suite, ce titre devint purement honoraire, & nous voyons par les Fastes Chronologiques des Dairys, que ces Princes le conféroient ordinairement aux Empereurs CUBO-SAMAS.

pancher la Belance, tantôt en faveur d'un parti, & tantôt en faveur de l'autre. Enfin les Fekis ſuccomberent par la bonne conduite de JORITOMO, Chef des Gendzis; il gagna une Bataille déciſive, où le Général ennemi ſut tué, ſelon Kœmpfer dans ſon premier Volume; mais dans le ſecond il dit que ce Prince ſe ſauva à la Chine, où il avoit par avance envoyé ſept Navires chargés d'Or & d'Argent, & où après ſa mort on bâtit un magnifique Temple en ſon Honneur. Il ajoûte que cet infortuné Feki avoit un Fils âgé de ſept ans, que ſa Nourrice voulut auſſi ſauver par Mer, « mais que ſe voyant pourſuivie de près, & jugeant qu'il lui étoit impoſſible d'éviter de tomber entre les Mains de l'Ennemi, elle embraſſa fortement le jeune Prince, & avec ce courage, & cette réſolution, qui eſt ſi particuliere à la Nation Japonnoiſe, elle ſe jetta avec lui dans la Mer. Ce fut, dit-il encore, pour conſerver la Mémoire de la mort prématurée du jeune Feki, que fut bâti le Temple de Ximonoſequi. On le nomme AMADAIS, & le même Ecrivain rapporte, que l'étant allé viſiter avec le Directeur du Commerce des Hollandois, qu'il accompagnoit à la Cour de Jedo, un jeune Prêtre les reçut à l'entrée, & les conduiſit dans une eſpéce de Salle tenduë de crêpe noir, à la façon des Théatres du Japon, & que le Plancher étoit couvert dans le milieu d'un Tapis broché d'Argent. On voyoit, ajoûte-t-il, ſur un Autel l'Image du FEKI; elle repréſentoit un agréable Enfant, qui avoit de grands Cheveux noirs; à ſes deux côtés étoient les Figures de deux Princes du Sang

Impérial, grands comme nature, & vétus comme on l'est à la Cour du Dairy. Le Prêtre qui avoit conduit les Hollandois en ce lieu-là, alluma une Lampe, & fit un Discours fort touchant sur l'infortune du Feki ; puis il les mena dans une autre Chambre, qui joignoit celle-ci, où il leur montra les Portraits de plusieurs Personnes, dont il avoit fait mention dans son Discours ; delà il les fit entrer dans une troisiéme Chambre fort grande, où le Supérieur de la Maison entra avec eux : il étoit vêtu comme les autres CANUSIS (a), d'une Robe de crêpe noir, avec un Ruban d'Argent, qui venant de l'Epaule droite, lui pendoit au côté gauche. Une piéce quarrée de même Etoffe, lui pendoit par derriere entre les deux Epaules, & c'étoit la marque de sa Dignité. Je reviens au Voyage du P. Xavier.

AMANGUCHI, Capitale du NAUGATO, étoit alors une des plus grandes, des plus peuplées, des plus riches, & par conséquent une des plus débordées Villes du Japon ; & ce qui la rendoit si considérable, étoit son heureuse situation pour le Commerce, car elle étoit comme l'entre-pôt de celui, qui se faisoit alors entre les deux grandes Isles de NIPON & de XIMO ; la fertilité de son Terroir, la douceur de son Climat, par les trente-quatre dégrés vingt minutes de latitude Nord ; & des Mines d'Or & d'Argent, qu'on avoit découvertes dans son voisinage. Le P. Xavier avoit pris son Chemin par cette Ville ; mais quoiqu'il n'eût aucun dessein de s'y arrêter, tou-

Le Saint arrive à Amanguchi, & confond un Bonze en présence du Roi.

(a) Il faut se souvenir qu'on nomme ainsi les Prêtres de l'ancienne Religion.

tefois au récit, qu'on lui fit, des désordres, qui y régnoient, il ne put retenir son zéle. Il se montra au Peuple le Crucifix à la main, & il parla du Royaume de Dieu avec cette liberté, que le Sauveur du Monde a tant recommandée à ses Apôtres.

Un certain air plus qu'humain, qui paroissoit dans toute sa Personne, les étonnantes vérités qu'il Prêchoit, l'autorité, qu'il sçavoit se concilier, tout cela le fit écouter d'abord; quelques-uns même goûterent sa Doctrine, qu'ils trouverent fondée en raison. Ils s'informerent qui étoit cet Homme si extraordinaire; ils apprirent ses Travaux, ses Voyages, la sainteté de sa vie, son courage, son désintéressement, ses Miracles; ils l'admirerent, mais ils s'en tinrent là. Le jour du salut n'étoit point encore venu pour ce Peuple. La Populace même, qui n'examine jamais les choses à fond, & qui juge beaucoup des Hommes par l'extérieur, se moqua du Docteur Etranger, qui étoit pauvrement vêtu, l'outragea de paroles, & alla jusqu'à le poursuivre à coups de pierres. Une Audience, que le Serviteur de Dieu eut d'OXINDONO, Roi de NAUGATO; & dans laquelle il confondit un fameux Bonze en présence de toute la Cour, calma un peu cette fureur; quelques-uns demanderent le Baptême; mais le nombre de ces Elûs fut très-petit: enfin les Missionnaires, après un mois de séjour dans Amanguchi, poursuivirent leur route vers Méaco.

Il va à Meaco. Particularités de ce voyage.

C'étoit sur la fin de Décembre, les Pluyes, les Vents, les Neiges, les Torrents rendoient les Chemins impraticables, sur-tout les Che-

mins détournés, qu'il falloit prendre pour éviter de tomber dans des Partis de Guerre, dont toutes ces Provinces étoient remplies. A chaque pas nos Voyageurs s'égaroient, & couroient risque de tomber dans quelque précipice, ou de se noyer en passant des Rivieres rapides & profondes, ou d'être écrasés par des glaçons énormes, qui pendoient du haut des Rochers, sous lesquels il falloit passer. Avec cela leur nourriture n'étoit qu'un peu de Ris, que Bernard portoit dans un sac. A seize lieuës de Méaco, le P. Xavier tomba malade; il manquoit de tout, & néanmoins il guérit en peu de tems.

A peine la fiévre l'eut-elle quitté, qu'il se remit en marche; il étoit fort peu couvert, & il marchoit ordinairement Pieds nuds; mais c'étoit presque une nécessité, à cause des Ruisseaux & des Ravines, qu'il falloit continuellement traverser. Ce qui l'inquiétoit davantage, est qu'il ignoroit les Chemins. Un jour, qu'il se trouvoit fort embarassé, pour éviter certains endroits dangereux, dont on l'avertit: (quelques Auteurs disent qu'il s'étoit égaré; il apperçut un Cavalier, qui alloit du côté de Méaco; il courut à lui, le pria de vouloir bien lui servir de Guide, & s'offrit à porter sa malle. Le Cavalier accepta l'offre, & ne laissa pas d'aller le trot, ce qui dura presque tout le jour. Si-tôt que les dangers furent passés, le Pere fut obligé de s'arrêter, & ses Compagnons, qui avoient eu bien de la peine à le suivre de fort loin, l'ayant enfin réjoint, le trouverent dans un état digne de compassion, les Ronces & les Cailloux lui avoient déchiré les Pieds, & les Jambes lui

creverent peu de tems après en plusieurs endroits.

Voilà de quelle maniere la plûpart des Historiens du Saint racontent ce fait ; mais Fernandez plus croyable que tous, en change dans ses Lettres plusieurs circonstances, ou plutôt il en ajoûte, qu'on n'auroit pas dû omettre. Il dit qu'on les avoit avertis que des Maraudeurs couroient la Campagne ; que cet avis les obligea de prendre un détour, & que le P. Xavier craignant de s'égarer, se donna en qualité de Valet à plusieurs Marchands, qui s'étoient joints ensemble, pour faire plus sûrement le Voyage de Méaco : qu'un de ces Marchands, sans considérer, que le saint Homme étoit à pied, & chargé de son propre paquet, lui donna encore sa valise à porter, & qu'après avoir couru toujours le Galop, pour éviter les Partis, ils l'obligeoient, tout épuisé qu'il étoit, à prendre encore soin de leurs chevaux. Il ne dit point combien de jours dura cette Marche, ni ce que lui, & les deux Japonnois, qui l'accompagnoient, devinrent pendant ce tems-là ; il fait seulement entendre, que le Saint n'en fut pas quitte pour un ou deux jours, & il ajoûte, qu'après une si excessive fatigue, on ne pût l'engager à se reposer, & qu'il tiroit tant de force de la Priere, qu'il étoit encore le premier à encourager ses Compagnons.

Comme il lui fallut passer quelques Bras de Mer, il y courut le même danger, qu'il avoit essuyé sur Terre, parce que toutes les Côtes étoient infestées de Pirates. Outre cela, comme dans les Villes & les Bourgades, où il passoit, il ne pouvoit s'empêcher de parler de

de Dieu à ceux, qui s'attroupoient autour de lui ; il ne retiroit point ordinairement d'autre fruit de ſon zéle, que des inſultes. Il fut même deux fois bleſſé à coups de fléches, & dans deux endroits différents il auroit été accablé ſous les pierres, qu'on commençoit à lui jetter, ſi à chaque fois des Orages ſurvenus tout-à-coup n'euſſent écarté la multitude, dont il étoit inveſti : il fut pourtant aſſez heureux pour baptiſer quelques Enfants, qu'il trouva Moribonds & apparemment expoſés dans la Ruë, ou ſur les Chemins ; & la joye qu'il reſſentoit, en procurant ainſi le Royaume du Ciel à ces petits Innocents, ſembloit lui rendre en un moment toute ſa force, & lui faire oublier tous ſes maux.

Enfin il arriva à Méaco. Cette Ville eſt dans la Province de JAMATSIRO, une des cinq, qui compoſent la TENSE, c'eſt-à-dire, le Domaine de l'Empereur. Sa ſituation n'a rien de beau ; elle eſt loin de la Mer, bâtie dans une plaine ſtérile, & environnée de Montagnes fort hautes, ſur leſquelles on voyoit alors quantité de ruines de Monaſteres, & qui étant toujours couvertes de Neige pendant l'Hyver, cauſent un Froid exceſſif, outre que le ſeul Vent, qui ſouffle bien librement entre ces Montagnes ; eſt celui du Nord. On prétend que Méaco avoit eu autrefois vingt milles de long, & neuf de large ; & il paroiſſoit bien par les ruines des Edifices, qu'on voyoit encore tout autour de la Ville, & fort loin dans la Campagne, qu'elle étoit véritablement d'une grandeur immenſe. Auſſi un des noms, qu'on lui donnoit, ſignifioit, *choſe digne d'être vûë*, mais elle n'avoit alors

En quel état il trouve cette Capitale.

de grand, que ses ruines, & la Guerre, qui y paroissoit plus allumée que jamais, la menaçoit d'une entiere désolation. Quelques Auteurs disent qu'on y comptoit pourtant encore cent mille Maisons, mais en y comprenant les Monasteres, dont le nombre étoit prodigieux. D'ailleurs les deux Empereurs y avoient alors toutes leurs Cours.

Quoiqu'il en soit, Méaco tous les jours à la veille de devenir un Champ de Bataille (*a*), n'étoit pas propre à recevoir la lumiere de l'Evangile, & le P. Xavier ne tarda pas à s'en appercevoir. Il ne put même obtenir audience, ni des Empereurs, ni du Xaco (*b*), & il se vit réduit â faire dans les quartiers les plus fréquentés ce qu'il avoit fait ailleurs, c'est-à-dire, à Prêcher à la Populace, qui s'assembloit autour de lui par curiosité. Mais comme il sentit bien-tôt qu'il perdoit son tems à parler à un Peuple tout occupé de Factions & du tracas des Armes, il reprit, quoiqu'avec bien du regret, la route de Firando. Il se consola néanmoins dans la pensée, qu'il avoit Prêché JESUS-CHRIST dans la Capitale du Japon, & qu'il avoit beaucoup souffert pour y arriver; ce qui dans les Hommes Apostoliques, est un vrai dédommagement du peu de succès de leurs Entreprises. Il lui fut mê-

(*a*) Kœmpfer dans sa Suite Chronologique des Dairys, parle d'une Guerre Civile entre deux factions puissantes, qui avoit commencé l'an 1511. & qui finit vers l'an 1527. Il ajoûte qu'environ l'an 1560 le Cubo-Sama, qu'il nomme Josr Tir, se fendit le Ventre; tout ceci s'accorde assez mal avec notre Histoire.

(*b*) C'est le Grand Prêtre de la Religion des Bonzes.

me dit intérieurement, que cette ſemence divine, qu'il croyoit avoir jettée dans une Terre ingrate, ne ſeroit pas perduë, mais proportionnée aux fatigues, qu'il avoit eſſuyées dans une ſi pénible Expédition. Nous ne tarderons pas à voir que ce ſentiment étoit une de ces inſpirations, dont les Saints ſçavent mieux que les autres faire le diſcernement.

Il retourne à Firando, & change ſon extérieur trop négligé.

Le ſaint Apôtre arriva à Firando en aſſez bonne ſanté, & ſans aucun accident fâcheux; mais il n'y reſta qu'autant de tems, qu'il lui en fallut, pour changer ſon extérieur trop négligé. Il avoit eu le loiſir de ſe convaincre de la néceſſité de ce changement, & il ſçavoit qu'une des premieres Régles d'un Prédicateur de l'Evangile, eſt de ſe faire tout à tous, pour gagner tout le Monde a Jeſus-Chriſt. Il ne dédaigna pas même de ſe charger de quelques raretez d'Europe, que le Vice-Roi des Indes, & le Gouverneur de Malaca lui avoient données, pour faire des préſents aux Princes Japonnois, & dont il avoit cru d'abord pouvoir ſe paſſer, auſſi-bien que des Lettres de recommandation, que ces deux Seigneurs lui avoient encore remiſes, & qu'il jugea alors pouvoir lui être de quelque utilité. Après quelques jours de repos, il partit pour Amanguchi avec les mêmes Perſonnes, qui l'avoient accompagné à Méaco. On en fut ſurpris à Firando; la maniere dont il avoit été traité la premiere fois dans cette Ville, & le peu de diſpoſition, qu'il y avoit trouvée à l'écouter, ne devoient pas, ce ſemble, l'engager à y retourner; mais les Saints ont des lumieres, que les autres Hommes n'ont pas, & la ſuite fit voir, que c'étoit l'Eſ-

prit de Dieu, qui conduisoit le P. Xavier à Amanguchi.

Il passe à Amanguchi, & est bien reçu du Roi.

Il commença par demander une audience au Roi, & OXINDONO voyant les Missionnaires dans un autre équipage, qu'ils n'avoient paru d'abord, les reçut bien, agréa les présents, que le Saint lui fit, témoigna qu'il auroit égard à la récommandation du Vice-Roi des Indes, & du Gouverneur de Malaca; & le même jour il lui envoya une assez grosse somme d'Argent. Il la refusa, & le Roi charmé d'une vertu si rare, marqua sa surprise en des termes, qui ne plûrent pas aux Bonzes. Dès le lendemain, il accorda aux deux Prédicateurs la permission de publier la Loi du vrai Dieu dans toutes les Terres de son obéissance, & en fit afficher les Patentes dans les endroits ordinaires. Peu de jours après, sur ce qu'on lui représenta que ces Religieux n'avoient point de demeure fixe, & que souvent même ils ne sçavoient où se retirer, il leur donna une Maison de Bonzes, qui depuis quelque tems n'étoit pas habitée.

Il y fait un grand nombre de Conversions, & de Miracles.

Le P. Xavier & ses Compagnons ne furent pas plutôt logés, & en état de faire commodément les Fonctions de leur ministere, que tout Amanguchi se remua, & que, comme si ce Peuple fût tout-à-coup sorti d'une profonde léthargie, il se fit chez eux un concours, qu'on auroit peine à imaginer. Le P. Xavier écrivit alors au Pere IGNACE de LOYOLA, son Général, & au P. SIMON RODRIGUEZ, que du matin au soir son Logis ne désemplissoit point, & que les Missionnaires, qui viendroient au Japon, devoient s'attendre à de grandes importunitez, surtout

de la part des Perſonnes de Condition ; qu'on ne leur laiſſeroit pas toujours le tems, ni de dire la Meſſe, ni de réciter leur Bréviaire, encore moins de repoſer & de prendre leurs repas. En effet, dans ces commencements tous venoient chez eux en même-tems, la plûpart y demeuroient tout le jour ; tous vouloient à la fois qu'on éclaircît leurs doutes, & qu'on répondît a leurs Queſtions ; de ſorte, qu'on n'entendoit qu'un bruit confus de Gens, qui parloient tous enſemble, & qui crioient à pleine tête.

Dieu tira ſon Serviteur de cet embarras par un prodige, peut-être inoüi juſqu'à lui. On avoit vû renouveller dans les Indes en ſa faveur le Miracle, qui ſurprit ſi fort Jéruſalem le jour de la Pentecôte, lorſque les Apôtres Prêchant dans leur Langue naturelle, ſe firent entendre à quantité de Perſonnes dans la Langue d'un chacun. Ici le Saint étant interrogé ſur des matieres fort oppoſées entr'elles, il ſatisfaiſoit à pluſieurs Queſtions d'une ſeule réponſe. D'abord la confuſion empêcha, qu'on ne fît réflexion à une choſe auſſi merveilleuſe, & bien des Gens mêmes, qui ne ſongeoient qu'à ce qu'ils avoient dans l'eſprit, ne s'aviſerent jamais de penſer, qu'il y eût du merveilleux dans la maniere prompte & préciſe, dont le Docteur Etranger leur répondoit. De-là vient que, comme les Miſſionnaires, qui ſuccéderent au Pere Xavier, mettoient plus de tems à ſatisfaire ceux, qui les interrogeoient, on diſoit qu'ils n'avoient pas autant de ſcience, ni d'eſprit, que lui. L'Homme Apoſtolique reçut encore à Amanguchi le don des Langues, qui lui avoit été

tant de fois communiqué depuis ſon arrivée en Orient; car outre qu'il parloit le Japonnois avec une facilité & une élégance, où les Naturels même du Pays parviennent rarement, il Prêchoit tous les jours en Chinois aux Marchands de cette Nation, qui trafiquoient dans cette Ville, quoiqu'il n'eût jamais étudié leur Langue.

Ce n'étoit plus ſeulement le Peuple, qui vouloit entendre les Docteurs Etrangers, les Grands les invitoient à venir chez eux; & ce fut en cette occaſion, que le P. Xavier s'appercevant qu'on lui parloit quelquefois avec trop de hauteur, & un certain air de mépris, qui lui parut rejaillir ſur ſon miniſtere, il montra de ſon côté une grandeur d'Ame, & même une ſainte & noble fierté, qui imprima dans l'Ame de ſes Auditeurs un profond reſpect pour le Dieu, qu'il leur annonçoit. Il recommanda la même choſe à Fernandez, qui dans ces occaſions marquoit trop de modeſtie, & peut-être de timidité; & cela réüſſit: on s'accoutuma à regarder les Prédicateurs de l'Evangile, comme les Envoyés d'un Dieu Puiſſant, & on les écouta avec reſpect. Ils ne tarderent pas à recuëillir les fruits de tant de travaux, & ce ſuccès leur donnoit une nouvelle vigueur. » Je ſuis tout » blanc, écrivoit alors le Pere Xavier à ſes » Freres en Europe, néanmoins je ſuis plus » robuſte que jamais. Auſſi faut-il convenir, » que les fatigues, qu'on eſſuye pour inſ» truire un Peuple ingénieux, qui aime la vé» rité, qui prend la raiſon pour Guide, & » qui veut ſincérement ſe ſauver, cauſent » une joye bien ſenſible «. Au bout de quel-

que-tems , le Serviteur de Dieu se trouvant un peu de loisir , entreprit les Bonzes, qui malgré l'animosité des Sectes , s'étoient tous réünis contre leur Ennemi commun. Il les défia plus d'une fois à la dispute : il se tint plusieurs Conférences publiques, où ces Prêtres Idolâtres furent confondus, & ces victoires achevant ce que l'autorité, que le Saint s'étoit acquise par sa sainteté & ses Miracles, avoit heureusement commencé, en moins de deux mois plus de cinq cents Personnes , la plûpart Gens de marque, reçurent le Baptême.

On voyoit surtout ceux, qui dans les commencemens avoient paru plus animés contre la nouvelle Religion, témoigner plus d'empressement à l'embrasser , & travailler ensuite avec plus de zéle à la faire embrasser aux autres. Ce zele du salut des Ames fut toujours depuis la vertu favorite des Japonnois convertis ; on eût dit, qu'ils ne se croyoient Chrétiens, qu'autant qu'ils faisoient paroître d'ardeur pour la propagation du Christianisme.

Objections, qu'on lui fait, & comment il y répond.

Le plus grand avantage que le P. Xavier tira de ces premieres saillies de ferveur, ce fut d'être instruit à fonds des endroits foibles, par où on pouvoit attaquer avec plus de succès les Ennemis du nom Chrétien , & il en sçut profiter en habile Homme. Une chose arrêtoit pourtant encore le progrès de l'Evangile. On avoit eu de la peine à prouver aux Japonnois que ceux, qui pendant leur vie n'auroient pas adoré le vrai Dieu, brûleroient éternellement dans les Enfers. Ils ne pouvoient concilier ce point de Foi avec la bonté infinie du Seigneur. *Si la Verbe incarné*, di-

ſoient-ils, *eſt mort pour tous, pourquoi ſa mort n'eſt-elle pas utile à tous ? S'il condamne à des ſupplices éternels tous ceux, qui n'ont pas embraſſé ſa Loi, pourquoi a-t-il différé pendant plus de quinze cents ans à nous la faire annoncer ?* Les Bonzes ne manquoient pas d'appuyer ces objections, & ajoûtoient, que les Prêtres des Chrétiens n'étoient bons à rien, puiſqu'ils n'avoient pas le crédit de tirer une ſeule Ame des Enfers, comme ils faiſoient eux tous les jours par les mérites de leurs jeûnes & de leurs priéres : que ce Dieu même étoit, ou bien cruel, s'il ne vouloit pas faire ceſſer les peines des Damnés ; ou bien impuiſſant, s'il ne le pouvoit pas.

Le ſaint Apôtre ne fut pas fort embarraſſé à répondre à ces difficultez, auſquelles les Peres de l'Egliſe ont répondu tant de fois. Il fit ſurtout bien ſentir que la Religion du vrai Dieu, qu'il prêchoit, eſt auſſi ancienne que le Monde, & que la Nature même en a gravé tous les principes dans nos Ames avec des traits ineffaçables. Il fit convenir les plus Sçavants, que la Morale de Jeſus-Chriſt étoit en vigueur au Japon, avant qu'aucune Secte Idolâtre y eût été introduite ; il perſuada à tous que la ſeule malice des Hommes en avoit pû obſcurcir la lumiére. Il ſoutint, ſuivant la Doctrine de S. Thomas, que tous ceux, qui s'étoient perdus, n'étoient tombés dans ce malheur, qu'après avoir altéré la pureté de cette même Morale, dont il n'étoit pas poſſible de s'écarter, ſans reſſentir au-dedans de ſoi-même des remords, qui y rappelloient ; enfin il conclut par aſſûrer que perſonne ne reſſentiroit les triſtes effets de la Juſtice divine, qui ne fût le

premier à se condamner, & à rendre témoignage à l'équité de l'arrêt, qui l'auroit précipité dans l'abîme ; que ce qu'ils ne comprenoient pas présentement, parce que c'étoit un mystere impénétrable, ils le comprendroient dans l'éternité, où ils verroient avec évidence, & loueroient sans cesse cette Justice souveraine, qu'ils devoient présentement se contenter de croire & d'adorer.

Ils se rendirent à ces raisons ; mais si le Saint fut assez heureux pour convaincre leurs esprits, il ne vint pas sitôt à bout de calmer leurs cœurs. Les Japonnois aiment tendrement tous ceux, qui leur sont attachés par les liens du sang, & la mémoire de leurs Ancêtres leur est chere & précieuse. Ils ne pouvoient digérer, qu'on les obligeât à les regarder comme des Réprouvés : *Quoi donc*, s'écrioient ils fondant en larmes, *nos Peres, nos Enfans, nos Parens, nos Amis seront pendant toute une éternité les malheureuses victimes, & l'objet des vengeances d'un Dieu, qu'ils eussent sans doute adoré, s'ils l'eussent connu ? & ce grand Dieu, qu'on nous représente, comme la bonté & l'équité même, n'aura aucun égard à leur ignorance ?* Ils fondoient en pleurs en parlant ainsi, tout retentissoit de leurs sanglots, & des cris, qu'une pensée si touchante leur faisoit pousser vers le Ciel, & les Missionnaires ne pouvoient s'empêcher de mêler leurs larmes avec celles de leurs chers Néophytes.

Belle action de Fernandez son Compagnon, & quel en fut le fruit.

Une belle action de Fernandez contribua beaucoup alors à déterminer quantité de personnes, qui flottoient encore entre l'erreur & la vérité. Un jour que ce saint Religieux prê-

choit dans une Place publique, un Homme de la lie du Peuple s'approcha, comme pour lui dire un mot a l'oreille, le Prédicateur s'arrêta, se tourna de son côté; & dans le moment ce Brutal lui couvrit le visage d'un crachat. Il s'éleva aussitôt quelques éclats de rire; néanmoins presque toute l'assemblée fut indignée; mais comme on eut vû Fernandez, qui sans faire paroître la moindre émotion, s'essuyoit, & continuoit son discours; la sotte joye des uns, & l'indignation des autres se tournerent en admiration: chacun se retira plus persuadé par l'exemple d'une vertu si héroïque, que par tous les raisonnemens du Prédicateur.

Conversion d'un jeune Docteur; le Saint reçoit dans sa Compagnie un jeune Homme de grande espérance.

Un jeune Docteur, qui avoit une grande réputation de sçavoir, fut si frappé de cette action, que dès le lendemain il demanda le Baptême, & sa conversion fut la source de plusieurs autres. Entre ces nouveaux Prosélytes, il y en eût un, dont le changement causa bien du chagrin aux Bonzes, parmi lesquels il étoit sur le point de s'engager. C'étoit un jeune Homme de vingt-cinq ans, d'une grande espérance, & d'une naissance distinguée. Il avoit été toujours fort assidu aux instructions des deux Religieux: son esprit étoit convaincu, la patience de Fernandez l'avoit ébranlé, la conversion du jeune Docteur le détermina. Le P. Xavier lui donna au Baptême le nom de LAURENT, & peu de tems après le reçut dans la Compagnie de JESUS. Nous verrons dans la suite de cette Histoire, qu'il fit honneur au choix du saint Apôtre.

Vains efforts des Bonzes pour rétablir leur crédit.

Laurent ne fut pes le seul, qui manqua pour lors aux Bonzes; personne ne prenoit plus parti parmi eux, & leurs jeunes Gens les quittoient

par troupes. Les Miſſionnaires inſtruits par ces Transfuges des myſteres d'iniquité, que ces Impoſteurs cachoient ſous les dehors de la plus auſtere vertu, les démaſquoient aux yeux du Peuple ; & comme, en même tems qu'ils découvroient la corruption de leurs mœurs, ils faiſoient ſentir la foibleſſe de leurs raiſonnements, ils invitoient les Fidéles à entrer en lice avec eux, ce qui eut un tel ſuccès, qu'on voyoit tous les jours des Enfans & des Femmes faire tomber en contradiction les plus fameux Docteurs. Ceux-ci, pour ſe rétablir dans l'eſprit du Public, tenterent de nouveau la voye de la diſpute, & propoſerent d'aſſez bonnes difficultez ; mais on y répondit d'une maniere qui leur ferma la bouche, & ils furent contraints d'abandonner de nouveau cette batterie.

Le Roi changé à l'égard des Miſſionnaires.

Ils réuſſirent un peu mieux à la Cour par une intrigue, qu'ils y avoient fait jouer ſecrétement ; & l'on s'apperçût bientôt, qu'ils avoient gagné le Roi. Oxindono ne révoqua point ſes Edits, mais il dépouilla quelques Néophytes de leurs biens ; ce qui ne fit pourtant qu'augmenter le nombre de ceux, qui demandoient le Baptême, & animer davantage la ferveur de ceux, qui l'avoient reçu ; juſques-là que le P. Xavier ne craignit point de mander en Europe, que de trois mille Chrétiens, qu'on pouvoit bien compter dans Amanguchi, il n'y en avoit aucun, qui ne fût ſincérement dans la diſpoſition de perdre tout ce qu'il poſſédoit au monde, & la vie même, pour conſerver ſa foi. Il arriva même que les Bonzes ayant écrit de toutes parts, pour décrier les Miſſionnaires, ces Lettres engagerent les Peuples des Royaumes circonvoiſins à s'in-

former de ce que c'étoit, que ces Docteurs Etrangers, dont on disoit tant de bien & tant de mal, & qu'apprenant par des témoignages non suspects les grandes choses, qu'ils faisoient à Amanguchi; leurs noms devinrent célebres dans tout l'Empire.

S. François Xavier part pour le Royaume de Bungo. Des Portugais vont au devant de lui.

Cependant le P. Xavier songea tout de bon à prendre des mesures, pour établir solidement une Mission, qui commençoit à prendre un si bon train, & résolut de retourner aux Indes, afin d'y chercher des Ouvriers tels, qu'il jugeoit que le Japon en demandoit; laborieux, sçavants, humbles sans bassesse, courageux, fermes, résolus à tout souffrir, d'une conduite irréprochable, maîtres d'eux-mêmes, jusqu'à ne laisser entrevoir aucun mouvement de passion, & suffisamment versés dans les controverses & dans la dispute, pour se démêler des sophismes des Bonzes. Il eut en même tems nouvelle, qu'un Vaisseau Portugais commandé par Edouard de GAMA, venoit d'arriver au Port de FIGI (*a*), dans le Royaume de BUNGO, un des plus considérables du XIMO, & qu'il ne tarderoit pas à reprendre la route des Indes, où il apprit par la même voye que sa présence étoit nécessaire. Sur cet avis, il fit venir de Firando le P. de Torrez, l'établit en sa place à Amanguchi, & partit pour Figi accompagné seulement de ses deux fidéles Catéchistes. Il fit une bonne partie du voyage à pied, quoiqu'il le pût faire tout entier par Mer; mais il se trouva si mal à une lieue de Figi, qu'il fut contraint de s'arrêter. Alors ses deux Compagnons prirent les devants, pour avertir les

(*a*) Quelques Auteurs le nomment Figen, je croi que c'est une faute.

Portugais de sa venuë, & Gama monta sur le champ à cheval avec environ trente Portugais pour aller au-devant de l'Homme de Dieu.

Ils le rencontrerent, qui s'étoit déja remis en chemin, & ils furent assez surpris de le voir seul, marchant à pied, & portant sa Chapelle sur son dos. Ils descendirent de cheval, dès qu'ils l'apperçurent, & l'ayant joint, ils le saluerent de la maniere la plus respectueuse. Ensuite Gama lui présenta un cheval, qu'il lui avoit fait amener; mais il le pressa inutilement de l'accepter, ce qui l'obligea lui & tous ses Gens de marcher aussi à pied, & de faire suivre leurs Chevaux. Sitôt que l'Apôtre parut à la vûe du Port, le Navire orné comme dans les plus grandes cérémonies, & l'Equipage étant sous les Armes, le salua de quatre décharges de toute son Artillerie. Le bruit du Canon, qu'on entendit à FUCHEO Capitale de Bungo, & qui n'est guerres qu'à une lieue de Figi, fit craindre au Roi, que les Portugais ne fussent attaqués par certains Corsaires, qui couroient la Côte; & il leur envoya offrir du secours; mais il fut bien étonné, lorsqu'il sçut que l'arrivée d'un seul Homme avoit causé tout ce fracas; & que les Portugais s'estimoient plus heureux de le posséder, que si leur Navire eût été chargé des plus précieuses Marchandises de l'Orient. Ce Prince a tant de part à l'Histoire que j'écris, que j'ai cru nécessaire d'en tracer ici le Portrait.

CIVAN (*a*) Roi de Bungo, étoit alors un

Caractere du Roi de Bungo.

(*a*) On ne peut gueres douter que ce Prince ne soit le jeune Prince de Bungo, dont il est parlé dans la Relation que Fernand Mendez Pinto a faite de la découverte de Japon.

Prince âgé d'environ vingt-deux ans ; & dans une ſi grande jeuneſſe il n'étoit pas ſeulement conſidéré, comme un des plus braves & des plus ſpirituels Monarques du Japon ; mais il paſſoit encore pour un des plus ſages. Il poſſédoit preſque toutes les vertus morales ; ſurtout une grande équité, beaucoup de modération, une prudence conſommée. Il étoit ſobre, libéral, bienfaiſant ; il avoit les inclinations nobles, le naturel heureux, l'eſprit excellent, le ſens droit ; il s'attachoit à ſes Amis, comme auroit pû faire un ſimple particulier, & il les combloit de biens en Souverain. En un mot, on peut dire que le Roi de Bungo avoit une belle Ame, & une grande Ame, un cœur vraiment royal, & digne d'un Trône plus éclatant. On ne lui connoiſſoit qu'un ſeul foible ; c'étoit la diſſolution, qu'il portoit fort loin. Il en avoit honte lui-même ; mais il ne faiſoit que de vains efforts pour ſurmonter une ſi infame paſſion.

Ce qui lui avoit donné de l'eſtime pour la Religion Chrétienne.

Il y avoit déja quelque tems, que ce Prince connoiſſoit la Religion Chrétienne, & voici qu'elle fut l'occaſion, qui la lui fit connoître. Des Portugais du vivant de ſon Pere avoient abordé à un Port du Royaume de Bungo ; leur Navire étoit richement chargé, & quelques Courtiſans voulurent engager le Roi à s'en ſaiſir. Ce Prince y étoit preſque réſolu, lorſque Civan également touché de compaſſion pour des Etrangers, qui n'avoient pas mérité un traitement ſi injuſte, & chagrin du deshonneur, qu'une action ſi indigne alloit attirer ſur ſon Pere, l'alla trouver, & lui parla avec tant de force, qu'il lui fit prendre des ſentiments plus déſintéreſſés. Les Portugais ap-

prirent bientôt, & le danger, qu'ils avoient couru, & à qui ils avoient obligation de l'avoir échapé. Ils en témoignerent leur reconnoissance au jeune Prince, qui les reçut bien, leur marqua qu'il les verroit volontiers, & les engagea par ce favorable accueil à lui faire souvent leur Cour.

Comme la plûpart de ces Marchands étoient Gens de bien, leurs bons exemples & leurs discours édifians touchérent le Prince de Bungo. Il voulut sçavoir quelle étoit la Religion, que professoient des Personnes si réglées, & un d'entr'eux nommé DIEGO VAZ, lui donna quelque teinture du Christianisme. Depuis ce tems-là il avoit entendu parler du P. Xavier, & sans trop s'arrêter à ce que les Bonzes d'Amanguchi en avoient publié, il le regardoit comme un Homme favorisé du Ciel, & désiroit passionnément de le voir & de l'entretenir. Il apprit avec joye que le Saint devoit passer par ses Etats; & dès qu'il le sçut arrivé à Figi, il lui écrivit la Lettre du monde la plus aimable & la plus honnête, & la lui envoya par un jeune Prince de sa Maison, à qui il donna une suite fort leste. Il invite le Saint à le venir voir.

L'Homme de Dieu reçut la Lettre du Roi avec les marques du plus profond respect; mais il fit paroître dans cette rencontre tant de noblesse & de grandeur d'Ame, que Civan, sur le rapport de son Ambassadeur, ordonna qu'on n'omit rien pour faire au grand Docteur des Portugais la plus magnifique réception. Edouard de Gama de son côté, entreprit de persuader au Saint, de quelle importance il étoit de rendre cette action la plus célebre, qu'il seroit possible. Il lui représenta, que lui-

même avoit éprouvé en plus d'une occasion, combien les Japonnois méprisent la pauvreté : qu'il étoit nécessaire de les convaincre une bonne fois que, si les Prédicateurs de l'Evangile n'étoient pas environnés de ce faste, qu'affectoient les Ministres des Dieux du Japon, leur pauvreté & leur modestie ne venoient point d'une indigence forcée, mais du mépris, qu'ils faisoient des biens & des honneurs de ce Monde; qu'il devoit se souvenir qu'il étoit revêtu du caractére de Légat du S. Siége; enfin qu'il falloit détromper la Populace, qui au Japon, plus qu'ailleurs, se prend par les apparences, & lui faire changer les idées extravagantes, que les Bonzes tâchoient de lui donner des Religieux d'Europe.

Comment les Portugais le conduisent à l'audience de ce Prince.

Quoiqu'il pût dire, il s'apperçut assez, que son discours n'avoit pas fait impression sur l'humble Missionnaire, à qui l'exemple des Apôtres & du Prince même des Apôtres, qui avoit triomphé de la fierté Romaine par l'humilité de la Croix, fournissoit des réponses à son raisonnement, qui lui paroissoient sans réplique; mais Gama lui déclara qu'il n'en seroit pas le maître, & aprés avoir concerté avec ses Gens la maniére, dont ils le meneroient à l'audience du Roi, ils travaillerent toute la nuit aux préparatifs. Dès que le jour parut, on partit au bruit du Canon sur deux Barques, & une Chaloupe, toutes couvertes des plus beaux Tapis de la Chine, & ornées de Banniéres magnifiques. Dans une des Barques étoient des Trompettes, des Hautbois & quantité d'autres Instruments, qui annonçoient de fort loin la venuë du Serviteur de

Dieu. Quantité de Portugais étoient dans l'autre. Le P. Xavier accompagné d'Edouard de Gama étoit dans la Chaloupe, qui tenoit le milieu. On remonta ainsi lentement une riviére, qui méne de Figi à la Capitale.

Toute la Ville étoit accouru à ce spectacle, & le Saint fut reçû à la descente de sa Chaloupe par un Corps de Troupes réglées, commandé par un Officier de marque, lequel lui offrit un Norimon, qu'il refusa. Alors les Portugais commencerent à marcher en cet ordre. Edouard de Gama paroissoit le premier, tête nuë, & une canne de Bengale à la main; quatre autres Portugais le suivoient, portant tous quelque chose à l'usage du Pere, qui venoit ensuite, ayant sur une Soutane de camelot, un Surplis & une Etole brodée en Or d'un fort grand prix. Environ trente Portugais marchoient après avec une contenance fort noble, & chacun suivi de son Valet. Ils étoient tous superbement vêtus, & portoient des Chaînes d'or, qui leur donnoient un fort grand air. Ce Cortége traversa toute la Ville au son des Flûtes, des Trompettes, & des Hautbois; les ruës, les fenêtres & les toits mêmes, étoient remplis d'une multitude innombrable de Peuple, & tout retentissoit des bénédictions, que l'on donnoit à l'Homme Apostolique, qu'une majesté douce, qui brilloit sur son visage, & une modestie religieuse relevoient infiniment; de sorte que tous les yeux étoient tournés sur lui.

Comment il est reçû.

A l'entrée de la place du Palais, il trouva six cents Gardes richement vêtus, rangés dans un très-bel ordre, & dont les armes brillantes jettoient un éclat, qui éblouissoit les yeux. A

la vûë du Saint, ces Gardes firent plusieurs évolutions, & lui rendirent tous les honneurs militaires, qu'on ne rend qu'à la personne du Roi, puis lui ouvrirent un passage au milieu d'eux. Avant que de passer la porte, par où l'on entre dans la premiere cour, le Cortége s'arrêta, & les cinq premiers Portugais, s'étant mis à genoux devant le Pere, Edoüard de Gama lui présenta la Canne de Bengale, un autre lui chaussa des mules très-précieuses, un troisiéme étendit sur sa tête un magnifique parasol. Les deux derniers se rangerent à ses côtés; l'un portoit son Catéchisme dans un sac de satin bleu, & l'autre un Tableau de la Vierge, enveloppé d'un voile de damas rouge. Il s'éleva en même-tems un fort grand bruit de Gens, qui s'écrioient: *Est-ce donc-là ce Misérable, dont les Bonzes d'Amanguchi ont publié que la vermine, dont il étoit couvert, avoit horreur de se nourrir d'une chair aussi infecte, que la sienne? ont-ils quelqu'un parmi eux, qui ait cet air de grandeur? & s'il étoit tel, qu'ils ont voulu nous persuader, ces Gens-ci lui rendroient-ils tant d'honneurs?*

Le Pere entra d'abord dans une longue Galerie, qui le conduisit à une grande Salle, on un Enfant de sept ans, qu'un vénérable Vieillard tenoit par la main, le complimenta, & lui dit avec une grace singuliere des choses si relevées, que les Assistans en parurent surpris. Le Pere, qui ne douta point, que ce Compliment n'eût été appris par cœur, répondit à l'Enfant; selon que le demandoit son âge; mais il trouva dans ses répliques tant de raison & de solidité, qu'il crut devoir changer de style. Il a toujours été persuadé

depuis que cet Enfant avoit été en ce moment inſpiré du Ciel.

De cette premiere Salle, l'Enfant, qui ſervoit au Pere d'Introducteur, le mena dans un autre Appartement, qui étoit tout rempli de Nobleſſe, & dès que le Serviteur de Dieu parut, tous ſe proſternerent juſqu'à frapper la Terre du Front, ce qu'ils recommencerent juſqu'à trois fois. Cette maniere de ſaluer eſt la plus reſpectueuſe, qui ſoit en uſage au Japon (*a*). Enſuite deux jeunes Seigneurs s'avancerent, & firent au Serviteur de Dieu un Compliment en Vers, d'un ſtyle extrêmement figuré. On paſſa de-là ſur une Terraſſe bordée d'Orangers; & de la Terraſſe on entra dans une troiſiéme Salle fort ſpatieuſe; où FACARANDONO, Frere unique du Roi, attendoit l'Homme Apoſtolique, accompagné des principaux Officiers de la Couronne. Alors l'Enfant ſe retira un peu à l'écart, & le jeune Prince fit au Pere toutes les civilités, qu'on a coûtume de faire aux Perſonnes du premier rang. Entre pluſieurs choſes obligeantes, qu'il lui dit, il l'aſſûra, que ce jour étoit pour le Roi ſon Frere le plus beau de ſa vie, & un jour de Réjoüiſſance pour toute la Cour, & pour toute la Ville. Il le conduiſit enſuite à l'Anti-Chambre, & lui donna toujours la main.

Enfin la Chambre du Roi fut ouverte, & tous les yeux furent éblouïs par l'éclat de l'Or, qui y brilloit de toutes parts. Ce Prince étoit debout, & paroiſſoit ſouffrir impatiemment, que ſa grandeur l'eût arrêtée. Il fit trois ou

(*a*) Quelques Mémoires la nomment GROMENARE.

quatre pas, dès qu'il vit le Serviteur de Dieu; fut frappé de je ne sçai quoi de grand, qu'il remarqua dans toute sa Personne, & au grand étonnement de tout le monde, il s'inclina par trois-fois jusqu'à Terre. Le Pere tout confus, se jetta aux pieds du Roi, & les voulut toucher du Frond, suivant l'usage du Pays; mais Civan ne le permit pas, & l'ayant pris par la main, il le fit asseoir à son côté. Le Prince son Frere fut placé au-dessous, & les Portugais vis-à-vis, mêlez avec les Courtisans. Le Roi dit d'abord au Pere tout ce qui se peut dire d'honnête, & ne l'appella jamais que son Ami. Le Saint, après avoir répondu à tant de marques de bonté par toutes celles de respect & de dévouëment, qu'il put imaginer, parla de Jesus-Christ, & le fit en Homme, qui, aussi-bien que S. Paul, se pouvoit dire son Ambassadeur. Son discours fut long, mais accompagné de tant de graces, de solidité, & d'éloquence, que le Roi charmé, s'écria : *Nos Bonzes ne parlent point comme cela :* il ajoûta quantité de choses à l'avantage du Christianisme, & retombant sur les Bonzes, il parla vivement contre les Fables, que ces Imposteurs débitent avec impudence, & sur les contradictions, où l'on ne manque jamais de les surprendre, pour peu qu'on veüille les suivre dans leurs raisonnements.

Un Bonze s'emporte à la vûë des Honneurs que le Roi lui fait.

Il y avoit parmi les Courtisans un de ces Prêtres Idolâtres, nommée FAXIANDONO, Homme vain & capable des plus grands emportemens. Il prit la liberté de remontrer au Roi, qu'il ne lui appartenoit pas, mais aux seuls Ministres des Dieux, de parler, quand il s'agissoit de Religion. Civan d'abord ne fit

qu'en rire ; mais cette modération du Prince n'ayant fait qu'accroître l'insolence du Bonze, il n'est point d'absurdité, qu'il ne dit ; il s'étendit principalement sur la grande sainteté des Bonzes ; sur la profondeur de leur doctrine ; sur les austéritez, qu'ils pratiquoient, sur les visites célestes, qu'ils recevoient très-souvent ; enfin sur la prééminence de leur profession, qui les mettoit en quelque façon au-dessus des Rois, & des Empereurs mêmes : de-là il s'emporta jusqu'à parler avec hauteur au Roi, qui sans s'émouvoir fit signe au Prince son Frere de lui imposer silence, & de le faire sortir de sa place : il lui ordonna ensuite lui-même de se retirer, ajoûtant par maniere de raillerie, qu'il avoit fort bien prouvé la sainteté des Bonzes ; puis prenant un ton plus sérieux : *Allez*, dit-il, *des Hommes comme vous ont plus de commerce avec les Démons, qu'avec les Dieux.* Alors le Bonze ne se possedant plus, dit tout ce que la fureur lui put inspirer, jusqu'à ce que le Roi lassé de l'entendre, le fit chasser. Il se retira, mais écumant de rage, & il se laissa aller à de si grandes extravagances, que sa folie fit compassion aux plus sages. Civan fut toujours celui, qui fit paroître plus de sang froid ; & après que le Bonze fut sorti, il continua jusqu'au dîner à s'entretenir familierement avec le Pere Xavier.

Le Roi fait manger le Saint à sa Table.

Dès qu'on eut servi, le Roi se leva ; prit le Saint Homme par la main, & lui dit : » Les Souverains dans le Japon ne peuvent » donner une plus grande marque de distinction à ceux, qu'ils veulent honorer, » qu'en les faisant manger à leur Table ; mais

» pour vous, mon cher Pere, je vous de-
» mande en grace de me faire cet honneur,
» & je vous conjure instamment de ne me
» point refuser cettte grace «. Le Pere s'inclina profondément, & dit qu'il prioit le vrai Dieu de reconnoître pour lui tant de faveurs en éclairant un si grand Prince de ses plus vives lumieres : *Plaise au Maître, & au Seigneur du Ciel & de la Terre*, dit Civan, *d'accomplir vos désirs ; ce sont aussi les miens :* en achevant ces mots, il se mit à table.

Jamais au Japon deux Personnes ne sont assises à la même Table, chacun a la sienne ; elles sont fort petites & fort basses, parce qu'on est assis à Terre sur des Nattes plus ou moins élevées, suivant la condition d'un chacun. On ne les couvre point de Nappes, mais on les leve à chaque service ; & comme elles sont vernissées, & que les Japonnois sont fort propres, elles ne se gâtent point, ou du moins on en est quitte pour les essuyer. Le P. Xavier mangea seul auprès du Roi, & ce Prince fit toujours les honneurs de sa Table, tandis que les Portugais étoient à genoux, & les Gardes assis sur leurs Talons, ce qui est pour eux la posture la plus respectueuse, comme je crois l'avoir déja observé.

Succès de ses Prédications.

Le repas fini, le P. Xavier prit congé du Roi, & s'en retourna au logis des Portugais dans le même ordre & avec les mêmes honneurs, qu'il étoit venu au Palais. Dès le lendemain il prêcha en public, & toute la Ville accourut pour l'entendre ; jamais Homme ne fut écouté avec plus d'avidité ; on le regardoit comme un Prophéte envoyé du Ciel pour confondre l'orgueil des Bonzes, & l'on étoit

persuadé avant qu'il parlât. Le Saint profita de cette favorable disposition, & annonça le Royaume de Jesus-Christ avec une autorité, qu'il ne s'étoit point encore donnée depuis qu'il étoit au Japon. Cela lui réüssit, & il ne se passoit point de jour, qu'on ne vît quelque conversion d'éclat.

Mais il n'y en eut point, qui fît plus d'honneur à la Religion, que celle d'un Bonze d'un grand mérite, nommé SACAI-EERAN. Ce Docteur avoit entrepris de disputer contre le P. Xavier, & s'étoit fait un point d'honneur de soutenir la cause des Dieux. Il défia le P. Xavier, qui accepta le défi avec joye. A peine la dispute étoit commencée, que le Prêtre Idolâtre entrevit la lumiere, il ne se rendit pas pour cela, & voulut faire bonne contenance; mais il ne put tenir long-tems contre la grace, qui agissoit puissamment sur son cœur. On le vit tout à coup comme un Homme interdit, sans parole & sans mouvement: un moment après il se jetta à Genoux, leva les yeux & les mains vers le Ciel, & d'une voix forte s'écria: *Je me rends à vous, Jesus-Christ, Fils unique du Pere Eternel; Je confesse que vous êtes le Dieu Tout-Puissant; vous seul méritez les adorations des Hommes, qui sont l'ouvrage de vos mains: mes Freres, pardonnez-moi, si jusqu'à présent je ne vous ai débité que des mensonges; j'avois été trompé le premier.* Il est plus aisé d'imaginer, que d'exprimer, combien une action de cet éclat émut toute la Ville. Plus de cinq cents Personnes demanderent avec instance à être baptisées, mais le P. Xavier n'étoit pas dans un Pays, où ce fût assez d'un bon mouvement,

& d'une inſtruction légere pour faire des Chrétiens : il ſçavoit les combats, que les Prêtres des Idoles livroient aux Néophytes, & hors le cas d'une véritable néceſſité, il ne conféroit ordinairement le Baptême à aucun Adulte, qu'il ne l'eût auparavant bien fortifié contre les chicanes de ces Sophiſtes. Il ne baptiſa donc le Bonze Proſélyte, qu'après l'avoir inſtruit ſuffiſamment ; & s'être bien aſſûré de la ſincérité de ſa converſion.

Il ne ſe paſſoit point de jour, qu'il n'allât au Palais, & il s'appliquoit avec ſoin à profiter du bon accueïl, que lui faiſoit le Roi, pour ménager la Converſion de ce Prince, qu'il avoit extrêmement à cœur, & ſur laquelle il avoit fondé de grandes eſpérances. Il commença par lui inſpirer de l'horreur pour ſes déréglements, & s'il ne le rendit pas tout-à-fait chaſte, il lui donna de l'eſtime pour la chaſteté, & lui fit rompre certains Commerces ſcandaleux, qui le deshonoroient. Il travailla avec plus de ſuccès encore à le déſabuſer de mille fauſſes opinions, que les Bonzes ſuggerent avec ſoin, ſurtout aux Grands. Une des plus abſurdes, & que l'Homme Apoſtolique combattit auſſi plus vivement ; c'eſt que la pauvreté rend les Hommes criminels ; qu'on péche, en faiſant du bien aux Pauvres, & qu'il y a de la juſtice à les maltraiter, comme ſi l'on entroit alors dans les vuës des Dieux, qui les ont maudits. Le P. Xavier fit voir ſans peine à Civan le ridicule de cette Doctrine, & le fit changer de ſentiment & de conduite à l'égard des Miſérables, pour leſquels il fut toujours depuis pénétré d'une compaſſion tendre & efficace.

Une

Une ſuite du principe des Bonzes touchant les Pauvres, étoit, ainſi que nous l'avons remarqué ailleurs, que les Femmes, qui n'avoient pas aſſez de bien pour élever de nombreuſes Familles, ſe croyoient en droit d'étouffer, ou d'expoſer leurs Enfants, dès qu'ils étoient nés, ou même de ſe faire avorter. Le Saint s'éleva hautement contre ce déſordre, d'où s'enſuivoit un libertinage affreux. Le Roi n'eut aucune peine à entrer ſur cela dans ſes ſentiments, & défendit ſous les peines les plus ſéveres de ſi énormes abus. Enfin le Serviteur de Dieu trouva pour la réforme de la Cour & de la Ville des facilitez, qu'on ne trouve pas toujours dans les Etats des Princes Chrétiens. Le Roi avoüoit qu'il ſe ſentoit émû juſqu'au fond de l'Ame, dès qu'il le voyoit, & que cette émotion ne manquoit jamais de produire dans ſon cœur un ſentiment d'horreur pour toutes les abominations de ſa vie.

Les Bonzes veulent ſoulever la Populace.

Les Bonzes de leur côté ne s'endormoient pas, & comme ils virent que leur crédit tomboit de jour en jour, & qu'ils deviendroient bien-tôt la Fable des Grands & des Petits, s'ils n'y apportoient un prompt remède, ils mirent tout en uſage pour prévenir ce malheur: ils tâcherent, mais en vain, de décrier l'Apôtre dans l'eſprit du Public; ils ne réuſſirent pas mieux auprès du Roi, qu'ils entreprirent d'intimider. Ils crurent qu'il leur ſeroit plus facile de ſoulever la Populace, & ils ſe flatterent que, dans la confuſion d'une émeute populaire, rien ne les empêcheroit de ſe défaire de leurs Ennemis, mais le Roi informé de leur deſſein, donna partout de

ſi bons ordres, que Perſonne n'oſa remuer. Ce ſtratagème réüſſit mieux aux Bonzes d'Amanguchi, que le Pere de Torrez ne menoit gueres moins mal, que le P. Xavier faiſoit ceux de Fucheo, & il eut des ſuites bien funeſtes pour le Naugato.

Succès du P. de Torrez à Amanguchi. Les Bonzes engagent un Seigneur à ſe révolter. Le Roi ſe tuë.

Ces faux Prêtres avoient tenté de confondre le Miſſionnaire dans la diſpute, mais ils n'en avoient retiré que de la confuſion. Ils eſſayerent enſuite la voye de la calomnie, puis celle des remontrances au Roi, qui n'agiſſoit pas aſſez vivement à leur gré contre les Chrétiens, & qui ſouffroit les Docteurs Etrangers dans ſes Etats. Comme ils virent que tout cela étoit inutile, ils engagerent un Seigneur de la Cour à prendre les Armes. Celui-ci charmé de trouver une ſi belle occaſion de colorer ſa révolte du prétexte de la Religion, leve des Troupes, & vient bruſquement fondre ſur Amanguchi. Le Roi pris au dépourvû, & qui crut le mal bien plus grand, qu'il n'étoit, s'enferma dans ſon Palais, ordonna qu'on y mît le feu, poignarda de ſa propre Main ſon Fils unique, & ſe fendit lui-même le Ventre. Tel fut le ſort déplorable d'OXINDONO, qui pour avoir voulu ſe ménager entre les Bonzes & les Miſſionnaires, ne gagna ni les uns, ni les autres, attira ſur lui la colere divine, & fut la malheureuſe Victime d'une politique preſque toujours funeſte, & que l'exemple ne corrige point.

Une Princeſſe Idolâtre ſauve les Miſſionnaires.

Après la mort de cet infortuné Prince, les Rébelles, quoiqu'ils ne rencontraſſent plus nulle part de réſiſtance, firent main-baſſe ſur tout ce qu'ils rencontrerent de Gens Armés,

égorgerent un nombre considérable de Personnes de tout âge & de tout Sexe, & mirent le feu à plusieurs Quartiers de la Ville. Ce qu'il y eut de plus surprenant, & ce qui ne peut guéres s'attribuer qu'à un Miracle de la Providence de Dieu, c'est qu aucun Chrétien ne périt dans ce Massacre, & que les deux Missionnaires, qu'on cherchoit partout, pour les immoler à la haine des Bonzes, trouverent un asyle chez leurs Ennemis mêmes. Ils en furent redevables à l'estime, qu'une Princesse avoit conçuë pour eux. Les Bonzes, à qui elle faisoit beaucoup de bien, s'étoient assez déclarés qu'ils en vouloient surtout à ces Religieux; mais elle leur fit dire, qu'ils lui répondroient de tout ce qui pourroit leur arriver; desorte qu'ils se virent obligés d'être eux-mêmes les Gardiens de ceux, contre qui ils avoient excité cette Tempête. Ils les retirerent d'abord dans un de leurs Monasteres; mais comme ils ne s'y étoient résolus, qu'après que leur Bienfaictrice les eut menacé de les faire chasser de la Ville, s'ils le refusoient; elle ne les crut pas encore assez en sûreté entre leurs Mains, & les fit conduire sous bonne garde dans son Palais.

Le Frere du Roi de Bungo est élu Roi de Naugato.

Enfin l'Orage cessa, comme il avoit commencé, lorsqu'on avoit moins sujet de l'espérer. Les Conjurés disparurent, sans qu'on ait jamais bien sçu, ni ce qui les y avoit contraints, ni ce qu'ils étoient devenus. Alors les principaux Seigneurs s'assemblerent, pour élire un Roi, & le choix tomba sur FACARANDONO, Frere du Roi de Bungo, jeune Prince, en qui l'on admiroit une grande

douceur, jointe à beaucoup d'esprit & de courage. La Cour de Civan reçut avec joye les Députés du Naugato, & célébra l'Election du Nouveau Roi avec toute la magnificence possible. Le P. Xavier ne manqua point d'aller féliciter les deux Rois sur un Evénement si heureux, & Facarandono lui donna parole, qu'il ne seroit pas moins favorable aux Chrétiens, que l'étoit le Roi de Bungo son Aîné.

S. François Xavier se dispose à retourner aux Indes. Ce qui se passe entre lui & le Roi de Bungo.

Cependant il y avoit déja plus d'un mois, que le Serviteur de Dieu étoit à Fucheo, attendant que la Saison fût propre pour la Navigation des Indes : enfin le jour du départ fut fixé, & il alla en cérémonie prendre congé du Roi. L'Audience fut longue, & se passa toute en regrets de la part de Civan, lequel témoigna plusieurs fois aux Portugais, qu'il leur portoit envie de ce qu'ils alloient avoir le plaisir de joüir si long-tems de la compagnie d'un Homme, qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir conserver dans sa Cour. Le Pere de son côté, après avoir donné à ce bon Prince toutes les marques de respect & de reconnoissance, qu'il lui devoit, lui remit en peu de mots devant les yeux tout ce qu'il lui avoit dit dans les différents Entretiens, qu'ils avoient eus ensemble. Il insista beaucoup sur la briéveté du tems, & le terme fatal, où aboutissent tous les plaisirs & toutes les Grandeurs de la Terre. Il le pria de réfléchir souvent sur ce qu'étoient devenus tous les Empereurs & tous les Rois du Japon, qui avoient régné jusques-là avec plus de gloire, & avoient mené une vie plus délicieuse; il le conjura de penser, que bien-tôt il

ne feroit plus lui-même, que ce qu'ils étoient, c'eſt-à-dire, un peu de Cendre & de Pouſſiere; avec cette différence, qu'ayant été inſtruit & convaincu des véritez du Salut, il auroit à rendre à Dieu un terrible compte d'une grace, qui n'avoit été accordée à aucun d'eux. Le Roi touché juſqu'aux larmes, l'embraſſa tendrement, & ſe retira ſans lui rien répondre.

Les Bonzes cependant vouloient abſolument ſe venger & laver la honte de leurs défaites dans le ſang de tous ceux, qu'ils en regardoient comme les Auteurs. Ils ne pouvoient ſe réſoudre à voir tranquillement partir leur Ennemi couvert de gloire, & pour ainſi dire, la palme à la Main, & ils ne digeroient point d'être devenus odieux & mépriſables à la Cour & à la Ville. Ils reprirent d'abord la penſée d'exciter une Sédition, comme avoient fait leurs Confreres d'Amanguchi: & à la faveur du tumulte, ils comploterent de piller le Navire Portugais, d'y mettre le feu, & de faire paſſer au fil de l'Epée tous les Européens & les Chrétiens. Leur deſſein étoit même d'exterminer toute la Famille Royale; mais leurs meſures ſe trouverent fauſſes. Tout le Peuple avoit pour le P. Xavier une vénération parfaite, & tous les efforts, qu'on fit pour lui inſpirer d'autres ſentiments, furent inutiles. Les Bonzes eurent beau publier, que le Docteur Etranger étoit un Enchanteur; qu'il ſe nourriſſoit de chair humaine; qu'il déterroit les Corps pendant la nuit; qu'un Démon parloit par ſa Bouche; que les Dieux irrités menaçoient de faire un Exemple du Roi pour tout le Japon; & que pour ſe ſouſ-

Nouveaux efforts des Bonzes contre le Saint.

traire à la colere du Ciel prête à éclater, il ne lui restoit qu'un seul moyen, qui étoit de leur immoler les Sacriléges, qui détruisoient leur culte, & tous ceux, qui participoient à leur impiété: ils ne gagnerent rien. Enfin, comme les Portugais pressoient leur départ, ils craignirent que le Missionnaire ne leur échappât, avant qu'ils pûssent avoir leur revanche de toutes les Victoires, qu'il avoit remportées sur eux, & ils résolurent, ne pouvant faire mieux, de tenter encore une fois de le confondre dans la dispute.

Il est défié à la dispute par un fameux Docteur.

Un jour donc que le Saint étoit retourné Palais, pour prendre encore une fois congé du Roi; on avertit ce Prince, que FUCARANDONO demandoit une audience, & souhaitoit de l'avoir en présence du Docteur des Portugais. Fucarandono étoit alors un des plus fameux Bonzes du Japon. Il avoit professé trente ans la Théologie de Xaca, & s'étoit acquis une si grande réputation, que ses décisions étoient regardées comme des Oracles; c'est un Grade parmi les Bonzes, où peu de Docteurs parviennent; & ceux, qui y sont parvenus, sont censés réellement infaillibles. Les Bonzes de Fucheo avoient mandé à celui-ci les progrès du Christianisme, & le danger, où se trouvoit le Japon, de voir cette Religion Etrangere s'établir sur les ruines de toutes les Sectes de l'Empire; qu'ils ne connoissoient plus d'autre Reméde à un si grand mal, que de bien faire sentir à ceux, qui s'étoient laissez réduire, que leur nouveau Maître étoit un ignorant, mais que lui seul pouvoit désabuser le Peuple prévenu en sa faveur, venger les Dieux des attentats de cet Impos-

posteur, & ramener les Japonnois au culte, qui leur étoit dû; qu'il vînt donc au plutôt au secours des Immortels, dont les Temples étoient sur le point d'être abandonnés. Le Docteur sans se faire prier, se mit aussi-tôt en Chemin; & se flattant d'une Victoire, qu'il croyoit facile, il se hâta de joindre son Adversaire, qu'il apprit être sur le point de s'embarquer.

Au nom de Fucarandono le Roi parut un peu déconcerté; il comprit d'abord quel étoit le dessein de ce Bonze, & il a depuis avoüé, que quelqu'idée, qu'il eût du sçavoir, & de l'esprit du P. Xavier, il avoit craint de le commettre avec un Homme, qu'il croyoit n'avoir point son pareil dans le Monde. Le Serviteur de Dieu s'apperçut de l'embarras du Prince, en devina la cause, & le conjura de faire entrer le Bonze. Civan rassûré par la résolution, que faisoit paroître le Saint, consentit à ce qu'il souhaitoit. Fucarandono entra; & après qu'il eut rendu ses devoirs au Roi, il prit sans façon la Place, que le Pere Xavier lui céda par modestie. Il le regarda ensuite fixement, & lui demanda, s'il le reconnoissoit? Le Serviteur de Dieu lui répondit, qu'il ne se souvenoit pas de l'avoir jamais vû. Alors le Bonze faisant l'étonné, cela est il possible, lui dit-il? » Tu ne te souviens pas, qu'il y a quinze cents ans, que » nous trafiquions ensemble à Frenoyama? « Je vois bien, ajoûta-t-il, d'un ton moqueur, & regardant l'Assemblée d'un air triomphant, » je vois bien, que j'aurai bon marché de cet Homme-là.

Il accepte le défi, & confond le Docteur.

Le Pere comprit aisément que le Docteur

tenoit la Transmigration des Ames ; pour le tirer de ses principes d'une maniere, qui fût à la portée de ses Auditeurs, il commença par lui demander, s'il n'étoit pas constant par les Annales du Japon que Frenoyama n'étoit habité, que depuis environ neuf cents ans ? Le Bonze se tira mal de cette objection, qu'il n'avoit pas prévûë de la part d'un Etranger ; & comme pour cacher son embarras, il se fut attaché à prouver que l'oubli du passé étoit une punition des Dieux, pour avoir mal vêcu ; il ne s'apperçut pas qu'il mettoit contre lui toute l'Assistance, & donnoit à son Ennemi un grand avantage sur lui ; aussi le Pere en sçut-il bien profiter, & il le rendit muet sur cet Article. Fucarandono ne pouvant donc avancer de ce côté-là, fit au Pere quantité de Questions, que la pudeur ne permet point de rapporter. Il espéroit en se jettant sur cette matiere, se rendre favorables les Courtisans, qu'il sçavoit être plongés pour le plûpart dans les plus infâmes débauches ; mais il fut trompé dans son attente. Il battit ensuite quelque tems la Campagne, comme un Homme, qui se perd, & enfin il s'emporta de telle sorte, que tout le Monde en fut choqué. On l'avertit de faire réflexion, que le Docteur Européen, sans sortir des bornes de la modération & de la bienséance, sans s'échauffer, sans rien dire, qui ne fût établi sur les principes du bon sens, prouvoit solidement tout ce qu'il avançoit, & donnoit à tout ce qui lui étoit objecté, des réponses, qui satisfaisoient ; bien loin de profiter d'un avis si sage, il parla avec tant de hauteur & d'insolence, que le Roi le fit chasser.

Il n'en falloit pas tant pour mettre en fureur tous les Bonzes ; ils ferment les Temples, ils refusent les offrandes du Peuple, ils publient, que les Dieux sont irrités ; enfin ils viennent à bout d'émouvoir la Populace. Les Portugais, qui virent les esprits disposés à un soulévement général, ne se crurent pas en sûreté dans une Ville, où l'autorité du Prince n'étoit plus respectée. Ils rentrerent dans leur Navire, & s'éloignerent de Terre ; mais un moment après, Gama faisant réflexion que le P. Xavier étoit resté à Fuchéo, où leur retraite l'exposoit à la rage des Bonzes & de leurs Suppôts, il se mit dans sa Chaloupe, & courut le chercher. Il le trouva dans la Maison d'un Pauvre Catéchumene, ou quelques Chrétiens s'étoient assemblés. L'Apôtre les consoloit, les animoit au Martyre ; & comme il ne doutoit point qu'on ne vînt incessamment pour l'égorger, il bénissoit le Ciel de lui avoir enfin accordé ; ce qui faisoit depuis si long-tems toute son Ambition.

Les Bonzes excitent une sédition.

Gama n'omit rien pour l'obliger à chercher un asyle dans son bord, mais ce fut en vain. » Y pensez-vous, lui dit l'Homme » Apostolique ! Quoi ! j'abandonnerois mon » Troupeau à la merci des Loups ? A Dieu » ne plaise, que je deshonnore ainsi mon » ministere, & que les Bonzes puissent se » vanter de m'avoir contraint de leur céder » le Champ de Bataille «. Gama touché d'une résolution si Héroïque, se retira sans rien répliquer, rentra dans son Navire, assembla ses Officiers & ses Associés, leur déclara que le Pere Xavier étoit déterminé à

Belle action d'un Capitaine Portugais.

mourir avec ses Néophytes, leur ajoûta, que lui-même étoit dans le dessein de suivre jusqu'au bout la fortune du Serviteur de Dieu; que pour eux, ils pouvoient prendre leur parti, qu'il leur abandonnoit tout ce qui lui revenoit des effets du Navire, & le Navire même; qu'ils avoient de bons Pilotes, & des vivres en abondance; qu'il ne s'étoit point engagé à les conduire en Personne, & qu'il alloit rejoindre le Saint, & mourir avec lui, s'il ne pouvoit pas lui sauver la vie. Ce discours attendrit les Portugais; ils eurent honte de leur fuite précipitée; ils rapprocherent le Navire, descendirent à Terre, & rentrerent dans la Ville en posture de Gens déterminés à tout risquer pour la conservation du P. Xavier. Ce retour leur fit honneur; les Fidéles en furent édifiés, & les Mutins intimidés; le tumulte cessa, & les Bonzes se virent encore une fois réduits à confier leur cause au hazard d'une dispute.

Les disputes recommencent, & quel en fut le succès.

Ils eurent bien de la peine à en obtenir l'agrément du Roi, qui ne l'accorda, après bien des instances, qu'à des conditions fort dures. La principale fut, que ce qui seroit une fois décidé à la pluralité des voix, seroit regardé comme incontestable, & qu'il ne seroit plus permis d'y revenir. Les autres renfermoient de fort bons réglements, pour éviter le bruit, & mettre de l'ordre dans les Questions & dans les Réponses. Le lendemain on avertit le Roi de grand matin, que Fucarandono étoit dans la premiere Cour du Palais à la Tête de tous les Bonzes de Fucheo, & des environs; quelques Mémoires en font monter le nombre à trois mille. Ci-

van pour se défaire de Gens, qui lui sembloient avoir un autre dessein, que de disputer, leur fit remontrer, qu'il n'étoit, ni raisonnable, ni de leur honneur, qu'ils fussent en si grand nombre contre un Homme seul; il ajoûta, qu'il vouloit bien néanmoins que Fucarandono amenât avec lui trois ou quatre de ses Confreres, mais qu'il n'en souffriroit pas davantage. Il fallut obéir, l'Armée des Bonzes fut congédiée, & Fucarandono étoit à peine entré dans la Salle, où se devoit tenir la Conférence, que le Pere Xavier arriva avec encore plus d'appareil, que le jour de sa premiere audience, les Portugais, qui l'accompagnoient, ne lui parlant qu'a genoux. Cette espéce de triomphe du Saint, fit bien du dépit à ses Ennemis; les discours, qu'ils entendirent, qu'on tenoit dans l'Assemblée, ne les chagrinerent pas moins; mais ce qui acheva de les déconcerter, ce fut l'accueil que le Roi fit au Serviteur de Dieu. Ce Prince s'avança assez loin pour le recevoir, l'embrassa, le fit asseoir auprès de lui, & l'entretint quelque-tems en particulier avec beaucoup de familiarité.

Enfin la Conférence commença; elle roula d'abord sur l'existence & l'unité de Dieu. Le P. Xavier prouva l'une & l'autre d'une maniere également solide & sensible: puis s'étendit sur les principaux Attributs de la Divinité, sur les Mysteres de l'Incarnation du Verbe, & de la Rédemption des Hommes, & après avoir répondu à toutes les Objections, qu'on lui fit sur tous ces points, & qui furent absolument les mêmes, qui ont été faites aux premiers Apologistes du Christianis-

me : il appuya beaucoup sur le mérite de la Foi, & sur la nécessité des bonnes œuvres. Il le faisoit pour détruire certaines Fables, dont nous avons vû que les Bonzes amusoient les Peuples, en leur faisant accroire que pour être heureux en l'autre vie, il suffisoit de mourir revêtu de Robes de Papier, ou chargé de Lettres de Change, dont ces Imposteurs tiroient un gros profit, ce qu'il ne manqua pas de faire observer à ses Auditeurs. On en demeura là dans cette séance ; l'Homme Apostolique fut souvent interrompu par les applaudissements de toute l'Assistance, & il leur paroissoit qu'on leur ôtoit comme un bandeau de devant les yeux. Ils furent surpris d'avoir été si long-tems les Dupes de tant d'impostures grossieres, & sur-tout d'avoir adoré comme des Dieux, des Hommes aussi foibles qu'eux, & la plûpart plus vicieux encore.

Nous ne sçavons point ce qui se passa dans la séance suivante ; le Portugais, dont on a suivi les Mémoires pour cet endroit de la vie du Saint, & qui étoit présent, avoue ingénument, que tout ce qui y avoit été traité, surpassoit de beaucoup la portée de son esprit. Il marque seulement, que le P. Xavier, surpris de la subtilité de quelques raisonnements, qu'on lui fit, dit aux Portugais, qu'il avoit besoin, pour les refuter, d'un secours extraordinaire du Ciel, & les pria de joindre leurs Prieres aux siennes, pour l'obtenir. Cet Homme ajoûta qu'après que le Saint eut cessé de parler ; les Bonzes mêmes se confesserent vaincus, & convinrent, qu'ils n'avoient rien à lui répliquer pour lors, mais qu'ils tache-

rent de mettre leur Honneur à couvert, en faiſant entendre qu'ils cédoient plutôt à la ſubtilité d'eſprit de leur Adverſaire, qu'à la bonté de ſa cauſe.

Le jour ſuivant on parla des Pauvres, & les Bonzes entreprirent de faire voir, que la conduite du Ciel à leur égard, étoit une conviction de la malédiction portée contre eux. Le Serviteur de Dieu réfuta ſi aiſément, & d'une maniére ſi plauſible leurs principaux argumens, que tous les Aſſiſtans lui applaudirent. Il s'attacha ſurtout à montrer par des raiſons tirées de l'expérience, que ce qu'on appelle communément les biens, & les maux de la vie, ne ſont ni de véritables biens, ni des maux réels, & le ſilence de ſes Adverſaires lui donna une victoire complette. Comme on étoit ſur le point de congédier l'Aſſemblée, les Bonzes ne pouvant s'accorder entre eux ſur un point de Doctrine, dont on ne nous a pas inſtruits, ſe querellerent aſſez vivement, & en alloient venir aux mains, ſi on ne les eût fait ſortir.

Sur le ſoir le Roi, qui vouloit finir ces diſputes, alla prendre le P. Xavier à ſon logis, & le conduiſit au Palais parmi les acclamations du Peuple, après avoir averti Fucarandono de s'y rendre. D'abord tout ſe paſſa en excuſes & en civilités réciproques; & le Roi charmé de cette conduite des Bonzes, leur en témoigna beaucoup de ſatisfaction. Dès que chacun eut pris ſa place, un de ces Religieux Idolâtres demanda au Pere, comment il accordoit le péché originel & la chute des Anges, avec la bonté infinie, la ſuprême ſageſſe, & la toute-puiſſance de Dieu? « Car enfin, ou votre Dieu pré» voyoit ces péchés & les terribles ſuites, qu'ils

» devoient avoir, ou il ne les prévoyoit pas : » s'il ne les prévoyoit pas, ses lumiéres sont » bornées, & il n'est pas tel, que vous le pré- » tendez. S'il les prévoyoit, pourquoi n'a-t-il » pas empêché ce qui devoit être la cause de » tant de maux ? » Un autre prit aussitôt la parole, & demanda pourquoi Dieu n'avoit pas racheté le Monde aussitôt après la désobéissance du premier Homme ? & ce qu'avoient fait ceux, qui étoient morts avant JESUS-CHRIST, pour être frustrés d'une Rédemption, qui a ouvert le Ciel à ceux, qui sont venus depuis.

L'Apôtre ne fut, ni surpris, ni embarassé de ces objections, si souvent rebattues dans les premiers siécles du Christianisme. Il n'ignoroit pas ce que disent les Peres & les Théologiens, à sçavoir, qu'il importoit à la gloire de Dieu, qu'il fût servi & adoré par des créatures libres & intelligentes ; c'est-à-dire, qui connussent le bien, qu'elles devoient pratiquer, & le mal, qu'elles devoient éviter, & qui pussent prendre leur parti par une détermination exempte de toute contrainte & de toute nécessité ; que notre propre intérêt demandoit que cela fût ainsi, puisque nos mérites croissent à mesure, que nous usons bien de notre libre arbitre, & que notre bonheur doit être la récompense de nos mérites, ausquels il faut qu'il soit proportionné ; que pour convenir de ces points, il suffisoit de consulter la raison, & de supposer, que Dieu est équitable : Que tous les maux, qui ont suivi le péché du premier Homme, & celui des Anges rebelles, sont de deux espéces : le péché, & les miséres de la vie, que Dieu en permettant l'un, & en nous envoyant les autres, ne faisoit rien, dont

nous pûssions raisonnablement nous plaindre, puisqu'il nous donne assez de graces, pour éviter le péché, & que les calamitez de la vie présente, si nous les souffrons avec patience, & avec une résignation parfaite à ses ordres, sont autant de dégrez, qui nous élevent à la souveraine félicité.

Quant au délai de la Rédemption, le Pere fit voir qu'il n'avoit apporté aucun préjudice à ceux qui ont précédé le Rédempteur ; par la raison qu'on pouvoit avoir part à cet inestimable bienfait, avant que l'ouvrage fût consommé. Il prit de-là occasion de parler des Nations, ausquelles l'Evangile n'avoit pas été prêché d'abord ; il montra qu'elles étoient inexcusables, de n'avoir pas adoré le vrai Dieu; puisqu'elles avoient la Loi naturelle, qui les devoit conduire à la connoissance de cet Etre suprême, & dont l'exacte observation leur auroit mérité sans doute d'être éclairées des plus essentielles véritez de la Religion Chrétienne. Je suppose donc, continua-t-il, qu'un Infidele cité au Tribunal de Dieu, & obligé de dire, pourquoi il n'a pas rendu à son Créateur les hommages souverains, qui lui sont dûs, s'avise de répondre ? « Seigneur ; je ne sçavois » pas ce que c'étoit que ces hommages, que » vous exigiez de moi. Votre raison, lui ré- » pondra le souverain Juge, vous apprenoit » une partie de vos devoirs ; si vous les aviez » remplis, je vous aurois fait connoître les » autres ». Qu'aura-t-il à répliquer ? Le Saint fortifia ce raisonnement d'un précis exact des des motifs de crédibilité, sur quoi sont appuyées la foi en JESUS-CHRIST, & toutes les vérités du Christianisme ; & il en conclut, que

la Miſſion du Fils de Dieu, & la réalité de ſa prédication, de ſa Mort & de ſa Réſurrection, étant une fois démontrées, il ne s'agiſſoit plus de vouloir ſonder les Myſtéres impénétrables de la ſageſſe du Créateur; ni la profondeur de ſes jugemens ſecrets; mais qu'il falloit ſe rendre avec docilité à l'autorité infaillible de ſes decrets; autorité, qu'il a dépoſée entre les mains de ſes Miniſtres, qui, quoiqu'Hommes ſujets à l'erreur, ont dû être revêtus d'un caractére infaillible, pour être en état de conduire les autres Hommes. Toute l'Aſſemblée ſe récria dès que le Saint eut ceſſé de parler, & on l'admira d'autant plus, que d'abord on avoit jugé ſans réponſe les difficultez, qui lui avoient été propoſées.

Perſonne ne doutoit qu'à ce coup les Bonzes ne ſe rendiſſent; mais leur obſtination & l'endurciſſement de leur cœur leur tenant lieu de raiſon, ils parurent plus éloignés que jamais de reconnoître la vérité, qui ſe découvroit ſous des traits ſi lumineux; & ils tombérent dans des excès, dont on eut honte pour eux. Ils nioient tout, juſqu'aux principes, & ils ne s'appercevoient pas que leur Adverſaire tiroit avantage de ce qu'ils avançoient, & rejettoient inconſidérément, & qu'il les faiſoit tomber dans de continuelles contradictions. Enfin le Roi fatigué leur fit impoſer ſilence. Il s'éleva auſſitôt parmi les Aſſiſtans un petit ſourire accompagné de quelques railleries, dont ces faux Prêtres ſe tinrent étrangement offenſés: ils s'en plaignirent au Roi: *Quoi, Seigneur;* lui dirent-ils, *vous ſouffrez qu'on nous inſulte en votre préſence!* Alors le P. Xavier prit la parole, & par ſon entremiſe il ſe fit une

espece d'accommodement, qui engagea tout de nouveau la dispute.

Un Bonze s'avisa de dire qu'il étoit assez inutile de venir de si loin annoncer un Paradis, qui ne convenoit qu'aux Bêtes : que celui des Hommes étoit sur la Terre, & qu'ils en jouissoient pendant la vie, plus ou moins, suivant leurs mérites : que celui, dont le Docteur étranger parloit, étoit dans le Ciel, mais qu'il étoit sans doute destiné pour les Animaux privés de raison, qui pendant leur vie n'avoient que du mal, & qui par conséquent devoient avoir leur récompense dans l'Empirée, si Dieu étoit juste. Il n'étoit pas difficile de renverser un système aussi absurde, & suivant lequel le seul Animal raisonnable étoit privée de l'immortalité, qu'on sembloit assurer aux Bêtes. Aussi le Bonze fut-il universellement traité d'extravagant. Le saint Apôtre n'eut guéres plus de peine à détruire la prétention d'un autre, qui vouloit prouver, que la différence des états & des situations, où se trouvent les Hommes sur la Terre, ne peut venir que de la diversité de leurs mérites ; mais il prit occasion de ces absurdités, pour dire de très-belles choses sur la nature de nos Ames, sur notre fin derniére, & sur la sagesse & la providence de Dieu. Les Bonzes n'y répliquérent rien de sensé ; & le Roi, qui les vit sur le point de retomber dans leur premier désordre, se leva sans dire mot, prit le Serviteur de Dieu par la main, & le remena chez lui.

LeSaint retourne aux Indes.

Ainsi finirent ces fameuses disputes de Fucheo, dont le bruit se répandit bientôt par tout le Japon. La véritable Religion y triompha d'une maniére bien éclatante ; mais l'Homme

Apoſtolique n'en recueillit point le fruit ; le Roi ne ſe déclarant point, aucun des Courtiſans ne parla d'embraſſer une Loi, à laquelle ils venoient tous de donner unanimement la préférence ſur toutes les Sectes de l'Empire. Le vingtiéme de Novembre, le P. Xavier alla dire un dernier adieu au Roi, & fit de nouveau efforts pour engager ce Prince dans les voyes du ſalut ; mais il ne put en tirer que des promeſſes vagues, & quelques ſoupirs. Il s'embarqua au ſortir du Palais, & dès le même jour on leva les ancres. Bernard, & ſon Compagnon, qui avoit nom MATHIEU, s'embarquerent avec le Saint. Celui-ci mourut preſqu'en arrivant à Goa. Bernard paſſa en Europe, alla juſqu'à Rome, puis s'étant retiré en Portugal, il entra dans la Compagnie de JESUS, & finit ſaintement ſes jours au College de Conimbre.

On apprit bientôt aux Indes les grands ſuccès, que le zéle du P. Xavier avoit eu au Japon ; & partout on donna des marques publiques de la part qu'on y prenoit ; mais celui, qui fit paroître ſa joye d'une maniére plus éclatante, fut DOM PEDRO DE SYLVA, Gouverneur de Malaca. Ce Seigneur fit rendre à Dieu de ſolemnelles actions de graces d'une ſi belle ouverture à l'Evangile chez une Nation, dont on eſtimoit déja ſi fort la ſageſſe & le courage. Tous les Ordres de la Ville allerent en Proceſſion à l'Egliſe de Notre-Dame du Mont, où le P. Xavier, lorſqu'il étoit à Malaca, avoit accoutumé de dire la Meſſe, & de faire les principales fonctions de ſon Miniſtére. Le Gouverneur y parut lui-même à la tête des Troupes, qui étoient ſous les armes, & le

Grand-Vicaire de l'Evêque de Goa y chanta la Grand-Messe. Tout le reste du jour il y eut de grandes réjouissances par toute la Ville, les rues demeurerent tapissées jusqu'au soir, & on y brûla des parfums, qui embaumoient l'air. Il y eut pendant la nuit des illuminations dans tous les quartiers, & la Fête fut terminée par le Baptême de quatre Japonnois, qui étoient venus aux Indes, pour s'instruire par leurs propres yeux, de la vérité de tout ce qu'on leur avoit dit chez eux touchant la majesté des Temples du Dieu des Chrétiens, & la dignité du culte, que les Portugais lui rendoient. Nous verrons bientôt combien il eût été à souhaiter, que Dom Pedro de Sylva n'eût pas eu sitôt de Successeur, ou qu'on lui en eût donné un, qui lui ressemblât.

Au reste, il y a bien de l'apparence que le P. Xavier, quelques pressantes que fussent les affaires, qui le rappelloient aux Indes, n'eût pas quitté le Japon, avant que d'avoir pourvû de Pasteurs les Eglises qu'il avoit fondées dans le Bungo, dans le Firando, & même dans le Saxuma, s'il avoit pû se résoudre à confier à d'autres le soin de choisir les Ouvriers, qu'il convenoit d'envoyer dans cette nouvelle Vigne. Car quoiqu'il fût très-persuadé que les Bonzes n'omettroient rien pour pervertir les Fidéles, & pour gagner ou intimider les Princes; qu'il n'ignorât point le grand ascendant, que donnoient à ces faux Prêtres sur les Peuples & sur les Souverains, la réputation de doctrine & de sainteté, qu'une longue prescription sembloit leur assurer; leur éloquence, qu'il n'avoit pû s'empêcher d'admirer lui-même; leurs sophismes, & l'air imposant, avec lequel ils

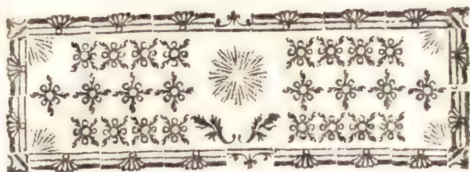
débitoient leurs fables ; & la haute naiſſance de pluſieurs : quoiqu'il dût connoître par plus d'une expérience, qu'il eſt bien plus difficile de rétablir une Chrétienté ruinée, que d'en fonder une nouvelle ; il étoit encore plus convaincu, que le ſuccès d'une Miſſion dépend ſurtout après la grace de Dieu, du choix des Miſſionnaires ; que ce choix ſe doit faire ſuivant le caractére des Peuples, qu'on entreprend de convertir, & qu'on y eſt ſouvent trompé, quand on le fait ſur le rapport d'autrui.

Fin du premier Livre.

SOMMAIRE
DU SECOND LIVRE.

CONDUITE du Roi de Bungo après le départ de S. François Xavier. Le Saint se dispose à passer à la Chine, & pourquoi? Nouveaux Missionnaires au Japon. Conversion de deux Bonzes, qui deviennent de zélés Missionnaires. Révolte dans le Bungo. L'intrépidité d'un Missionnaire sauve le Roi. Pinto engage le Provincial des Jésuites des Indes à aller au Japon. Révolution dans le Naugato. Le Roi est tué. Mouvemens dans le Bungo. Le Provincial est bien reçû du Roi. Il est obligé de retourner aux Indes. Inconstance de Pinto. Louis Almeyda se fait Jésuite. Etat florissant de la Religion dans le Bungo. Le Roi étend considérablement son Domaine. Conversion d'un Prince de la Maison Royale de Firando. Son zèle pour la conversion de ses Sujets. Mort d'un zélé Missionnaire. Conversions en grand nombre dans le Firando: les Bonzes s'y opposent inutilement. Indiscrétion des Chrétiens & ses suites. Premier Martyr du Japon. Le Roi de Firando devient Tributaire du Roi de Bungo. Facata perduë pour ce Prince par la trahison des Bonzes. Dangers, que courent les Missionnaires en cette occasion. Leur Maison & leur Eglise brûlées. Comment ils sont reçûs par les Fideles du Bungo. Description du Lac d'Oitz & de la Montagne de Jesan. Un Supérieur de Bonzes demande des Missionnai-

re, & ceux, qu'on lui envoit le trouvent mort. Providence de Dieu sur les Missionnaires. Le successeur du Bonze se déclare Chrétien. Le P. Vilela obtient la permission de prêcher l'Evangile par-tout le Japon. Plusieurs Bonzes se convertissent. Orage excité contre le P. Vilela, & comment il se dissipe. Grand nombre de conversions. Des Neophistes publient un Traité de la supériorité du Christianisme sur les Sectes du Japon. Triste exemple de la foiblesse humaine. Le P. Vilela à Sacai; description de cette Ville. Prodige de Sainteté dans un Enfant de quatorze ans. Almeyda visite les Eglises du Ximo: en quel état il les trouve. Description de la Principauté d'Omura. Caractere du Prince, qui se dispose à se faire Chrétien. Il introduit les Portugais dans sa Principauté. Avantages, qu'il leur offre. Le Roi de Firando en fait aussi de fort grandes pour le traverser. Description du Port de Vocoxiura cedé aux Portugais. Le P. de Torrez s'y transporte. Il s'y forme une Ville. Le Prince se prépare à recevoir le Baptême. Il gagne à la Religion le Roi d'Arima, son Frere. Almeyda à Ximabara, & à Cochinotzu; en quel disposition il trouve ces deux Villes par rapport à la Religion. Zele du Prince d'Omura. Il reçoit le Baptême avec trente Gentils-Hommes. Il ruine un Temple, & met une Idole en pieces. Il gagne une grande Bataille. Il s'oppose avec fermeté à son propre Pere, qui persécutoit les Chrétiens. Conversion de la Princesse, son Epouse. Violence des Bonzes de Ximabara.



HISTOIRE DU JAPON.



LIVRE SECOND.



OUR peu qu'on ſoit inſtruit de ce qui s'eſt paſſé dans les Indes pendant tout le cours des Conquêtes, qui en avoient donné l'Empire aux Portugais, on conviendra ſans peine, qu'il y avoit beaucoup plus à craindre, qu'à eſpérer, pour le progrès de la Religion Chrétienne au Japon, des meſures que cette Nation prenoit pour établir ſon commerce dans ces Iſles. La maniére ſurtout, dont elle s'étoit comportée à la Chine, d'où la mauvaiſe conduite de SIMON D'ANDRADE l'avoit fait chaſſer, pouvoit donner lieu aux Prédicateurs de l'Evangile d'appréhender que quelqu'accident ſemblable ne l'exclût du Japon, & qu'elle n'entraînât le Chriſtianiſme dans ſa diſgrace. Il ne falloit, en effet, pour

De J. C. 1552.

De Syn-Mu 2212.

cela qu'une de ces incartades, qui étoient partout ailleurs si fréquentes.

Mais Dieu, qui tient en sa main le cœur des Particuliers, aussi bien que celui des Rois, & qui vouloit renouveller dans cette extrémité de l'Orient, toutes les merveilles, qui ont étonné l'Univers à la naissance de l'Eglise, eut soin d'écarter tous les obstacles, que pouvoient mettre à l'exécution de ses desseins l'ambition & l'avarice de ces nouveaux Conquérans de l'Asie; & c'est peut-être là le plus grand miracle, que le Ciel ait opéré en faveur des Japonnois. Véritablement ce miracle ne subsista qu'un certain tems, & avec lui s'évanouirent toutes les espérances, qu'on avoit conçûes de voir le vrai Dieu adoré seul dans ce vaste Archipel; mais il faut croire que les vûes de la divine Providence sur ces Insulaires étoient alors remplies, & s'abstenir de sonder la profondeur des Décrets Eternels.

Quoiqu'il en soit, il est certain que ce fut le commerce des Portugais, qui introduisit la Religion Chrétienne dans le Japon; mais bien que pendant plusieurs années leur conduite y ait été exemte de tout reproche, il eût été néanmoins à souhaiter, que les Japonnois n'eussent point praticqué d'autres Européens, que ceux, qui leur annonçoient le Royaume de Dieu; c'est ce qui ne paroîtra point douteux, si l'on fait réflexion que les Provinces de cet Empire, où le Christianisme a été plus florissant, sont celles, où on les a moins connus.

Conduite du Roi de Bungo après son départ.

Il est étonnant que le Royaume de Bungo ait été une des Provinces du Japon, où l'on ait moins vû de Navire de Portugal, puisqu'il n'y en avoit aucun, où ils pussent se flatter d'ê-

tre

De J. C. 1552.

De Syn-Mu. 2212.

tre mieux reçûs. Il y a bien de l'apparence que les Ports n'y ſont pas auſſi commodes, & auſſi aiſés à aborder, que les autres du Ximo. Mais ce qui ſe paſſa à la Cour de Bungo après le départ du P. Xavier, doit cauſer encore bien plus d'étonnement. Dans la diſpoſition, où l'on avoit cru voir le Roi par rapport à la Religion Chrétienne & aux Sectes du Japon; ſurtout après les Conférences de Fucheo, ceux qui ne jugeoient des choſes, que par les apparences, comme fait ordinairement la Multitude, ne doutoient point que ce Prince n'embraſſât inceſſamment la premiére, & n'abolît les autres dans ſes Etats. Il n'en étoit pas de même de ceux, qui le connoiſſoient plus particuliérement; ils prévoyoient bien que ſon penchant pour les plaiſirs, ſes paſſions fortifiées par l'habitude, la crainte d'une révolution ſemblable à celle, qui venoit d'arriver dans le Naugato, l'éloquence & le crédit des Bonzes; enfin les préjugés de la naiſſance & de l'éducation, qu'il eſt ſi difficile d'effacer entiérement, & ſi aiſé de faire revivre, ſurtout quand ils ſont d'accord avec le penchant de la Nature; le feroient longtems balancer, & pourroient à la fin reprendre le deſſus dans ſon cœur.

Mais, ni les uns, ni les autres ne ſe feroient jamais aviſé de croire que Civan, qui avoit beaucoup de fermeté d'ame, un eſprit droit, un grand ſens, & qui venoit de confeſſer publiquement la ſupériorité du Chriſtianiſme ſur toutes les Sectes du Japon, fût capable d'une conduite auſſi peu ſuivie, que celle, qu'il tint après le départ du P. Xavier, fondant des Maiſons des Bonzes, ſe déclarant pour une des plus abominables Sectes du Japon; en étu-

De J. C. 1552.

De Syn - Mu. 2212.

diant les principes, en pratiquant les maximes; tandis qu'il appelloit & établissoit les Missionnaires dans ses Etats, qu'il se faisoit ouvertement le Protecteur des Chrétiens, qu'il prenoit en main leurs intérêts, & qu'il permettoit à ses Enfans d'embrasser leur Religion. Malgré cela, Dieu le combla de prospéritez; & ce qui est rare, ces prospéritez ne furent pas sa récompense en ce monde, & ne l'endurcirent point. Le Seigneur ne le laissa pas même s'égarer trop loin dans la voye de son cœur, & ne dédaigna point de se servir de lui, dans le tems qu'il résistoit davantage à ses graces, pour l'affermissement de son culte dans l'Empire du Japon.

S. François Xavier se dispose à passer à la Chine, & toutes ses mesures sont rompues.

D'autre part, l'Apôtre des Indes de retour à Goa, n'oublioit point les Japonnois, mais ses vûes s'étendoient bien plus loin; car sur l'estime, que ces Insulaires lui avoient paru faire de la sagesse des Chinois, il s'étoit fortement persuadé que l'Idolâtrie tomberoit d'elle-même dans le Japon, s'il pouvoit l'exterminer à la Chine, & il en forma le dessein. La premiere Personne à qui il s'ouvrit sur cela, fut JACQUES PEREYRA son Ami, un des plus riches Négocians, qui fût alors aux Indes, mais qui avoit le cœur infiniment au-dessus de sa fortune, & un zéle pour la propagation de la Foi, qui étoit moins d'un Homme de sa condition, que d'un Apôtre. Aussi le Saint le trouva-t-il si disposé à le seconder de tout son pouvoir, & à y employer même, s'il étoit nécessaire, tout son bien, qu'il le fit nommer Ambassadeur du Vice-Roi auprès de l'Empereur de la Chine.

Pereyra s'épuisa en équipage pour cette Ambassade, dont il fit tous les frais, & en pré-

ſents pour le Monarque Chinois, pour les Princes & pour les principaux Miniſtres de cette Cour. Les préparatifs d'une Expédition, ſur laquelle le P. Xavier fondoit l'eſpérance, qu'il avoit conçuë de convertir tout l'Orient à la Foi, ſe firent avec une diligence incroyable, & rien, ce ſemble, ne devoit faire obſtacle à une Entrepriſe ſi digne de la Nation Portugaiſe, & ſi bien concertée, lorſque la jalouſie du nouveau Gouverneur de Malaca, DOM ALVARE D'ATAYDE, renverſa en un moment de ſi beaux projets, arrêta l'Apôtre des Indes au milieu de ſa courſe, & réduiſit Pereyra preſque à la mendacité. D'Atayde avoit ſouhaité pour lui l'Ambaſſade de la Chine, mais il n'en avoit rien témoigné; il fut choqué de voir une ſi belle Commiſſion entre les mains d'un Marchand, & d'un Homme de baſſe extraction, & ne prenant conſeil que de ſa paſſion, il confiſqua le Navire de Pereyra, & l'envoya trafiquer pour ſon compte à SANCIAN, après y avoir mis un Equipage à ſa dévotion. Ce fut le premier acte d'autorité, qu'il fit en qualité de Capitaine général de la Mer, que le Pere Xavier lui avoit obtenuë, & dont il lui avoit lui-même apporté les Proviſions.

De J. C. 1552.

De Syn-Mu. 2212.

Sa mort.

En vain le Serviteur de Dieu employa toute ſon éloquence, pour le détourner d'une action, qui devoit le perdre, & qui le perdit en effet : en vain dans une maladie dangereuſe, qui ſur ces entrefaites ſurvint à ce Seigneur, s'attacha-t-il, pour le gagner; à lui rendre les ſervices les plus bas & les plus humiliants; en vain lui remit-il devant les yeux le terrible compte, qu'il rendroit à Dieu, s'il s'obſtinoit à traverſer une Entrepriſe, du ſuc-

De J. C. 1552.

De Syn-Mu. 2212.

cès de laquelle dépendoit peut-être la conversion d'un grand Empire : il ne gagna rien sur cet esprit fier & intraitable. Enfin il l'excommunia, prédit la terrible veangeance, que Dieu tireroit de son injustice & de ses violences ; & ne pouvant faire mieux, il s'embarqua sur le même Navire, qui venoit d'être enlevé à Pereyra, auquel il prédit aussi le rétablissement de sa fortune. Il espéroit de rencontrer à Sancian quelqu'occasion favorable pour la Chine ; mais après avoir vû rompre toutes les mesures, qu'il avoit prises pour l'exécution de son projet, il y mourut en peu de jours d'une fiévre ardente, dans une cabanne ouverte à tous les vents, & sans presque aucun secours ; mort d'autant plus digne d'un Apôtre, qu'elle lui donnoit plus de ressemblance avec celui, de qui les Apôtres tiennent leur Mission, & qui les a avertis, que non-seulement il les envoyoit, comme son Pere l'avoit envoyé lui-même ; mais qu'ils devoient s'attendre à n'être pas mieux traités que lui.

Nouveaux Missionnaires au Japon.

Le Saint, avant que de mettre à la voile pour Sancian, avoit envoyé au Japon le Pere BALTHASAR GAGO Portugais, avec deux jeunes Religieux de la même Nation, qui n'étoient pas encore Prêtres, dont l'un se nommoit PIERRE D'ALCACEVA, & l'autre, EDOUARD DE SYLVA. Ces trois Missionnaires prirent terre à Cangoxima vers la mi-Août de l'année 1552. & furent bien reçûs du Roi de Saxuma, qui s'étoit reconcilié avec les Portugais. Ils ne s'arrêterent pourtant point dans ce Royaume, & ils se rendirent à la Cour du Roi de Bungo sur la fin du mois de Septembre. Ils avoient des Lettres & des présens

du Vice-Roi des Indes pour ce Prince, qui regardant cette politesse & ces attentions, comme un effet de l'amitié du Pere Xavier, y parut très-sensible. Il assigna d'abord aux nouveaux Missionnaires un logement commode, il leur fit entendre qu'ils lui feroient plaisir de se fixer dans ses Etats; il pourvut à leur entretien, & il les assura de toute sa protection. Le Pere Gago lui répondit, que cette invitation étoit pour lui un ordre, auquel il déféreroit d'autant plus volontiers, qu'il étoit conforme à ceux du Pere Xavier, son Supérieur.

De J. C. 1552.

De Syn-Mu. 2211.

Les Missionnaires concertent la maniere de se conduire au Japon.

Quelques jours après, lui & ses deux Compagnons firent, avec la permission, & aux dépens du Roi, qui leur donna même un Domestique pour leur sûreté, le voyage d'Amanguchi. Leur dessein étoit de conférer avec le P. de Torrez sur la maniere de se comporter dans l'exercice de leur ministere, & d'établir partout une conduite uniforme. Dès qu'ils furent arrivez, le P. de Torrez, qui avoit été déclaré par le Pere Xavier, Supérieur Général de la Mission, commença par convoquer une Assemblée des plus distinguez d'entre les Chrétiens d'Amanguchi; afin d'avoir leur avis sur diverses choses, qui ne pouvoient se régler, qu'avec une parfaite connoissance du Pays; & après plusieurs conférences il fut arrété, qu'on s'attacheroit surtout à soulager les Pauvres sans aucune distinction de Chrétiens & d'Infideles; que pour cet effet on établiroit des Hôpitaux, qu'on en donneroit la direction, & que l'on confieroit la distribution des Aumônes à ceux d'entre les Fidéles, qui par leur rang & leur

De J. C. 1552.

De Syn-Mu. 2212.

crédit, étoient plus en ſituation de donner du poids à ces bonnes œuvres. Il falloit cela pour ôter aux Bonzes un prétexte de publier, comme ils n'avoient pas manqué de faire d'abord, que la plûpart des nouveaux Convertis n'avoient embraſſé le Chriſtianiſme, que pour ſe diſpenſer de leur faire les Aumônes ordinaires.

La magnificence, avec laquelle nous avons vû que ſe font les obſéques au Japon, & l'uſage des Tables garnies des meilleurs Mets auprès du Bucher, où l'on a brûlé le Corps, ce que le petit Peuple imite auſſi ſur les Tombeaux de ſes Parens, donnerent lieu de régler un cérémonial pour les Enterrements, dans lequel on eut ſoin d'allier tellement la pompe extérieur avec la piété, que le Peuple, qui veut du ſpectacle, en fût frappé, & que tout ſervît à faire reſpecter la Religion. Outre cela il fut réglé que pendant le mois de Novembre on diroit tous les jours une Meſſe pour les Morts, & qu'au ſortir de cette Meſſe, on donneroit un grand Repas aux Pauvres. Les Peres firent enſuite en leur particulier des reglemens fort ſages, & l'exactitude avec laquelle ils furent obſervés, produiſit partout un concert & une uniformité, qui contribua beaucoup au progrès de la Religion, mais dont on connut encore mieux la néceſſité, quand d'autres Miſſionnaires eurent pris dans la ſuite des tems une autre conduite.

Le nombre des Chrétiens croiſſoit tous les jours d'une façon ſurprenante, mais leur ferveur avoit quelque choſe de plus merveilleux encore, que leur nombre. Jamais ſurpriſe ne fut égale à celle des nouveaux Ouvriers, lorſ-

qu'après avoir un peu pratiqué les Fidéles d'Amanguchi, ils eurent découvert les trésors de graces, dont Dieu avoit enrichi cette Chrétienté naissante. Ils voyoient des Courtisans, qui à peine régénérés dans les eaux du Baptéme, ne conservoient plus rien de cette fierté si naturelle aux Grands du Japon, & sembloient n'avoir plus d'autre ambition, que de s'abaisser au-dessous des plus pauvres. Tous faisoient paroître une piété angélique dans leurs exercices de Religion, & se portoient à des austeritez, qu'on avoit peine à modérer : les Religieux les plus dégagés de la chair & du sang, ne sont pas plus détachés de leurs Proches, que ces Néophites l'étoient de leurs parens Idolâtres, avec lesquels ils ne vouloient plus avoir de commerce, qu'autant que la bienséance & la charité l'exigeoient. Les biens étoient en quelque façon communs entr'eux, & les Riches ne se regardoient gueres, que comme les œconomes des Pauvres. Mais ce qui marquoit plus que toute autre chose combien l'esprit de Dieu possédoit leurs cœurs, c'est qu'on admiroit parmi eux une union, une paix, une charité prévenante, qui charmoient les Infidéles mêmes.

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

Un autre effet de la vie exemplaire, qu'ils menoient, fut qu'elle fit tomber certains discours, que les Bonzes affectoient de répandre par-tout, & qui eussent pû nuire considérablement aux progrès de l'Evangile : à sçavoir, que la Religion Chrétienne ne differoit presque en rien de celle des Fotoques, qu'elles étoient fondées sur les mêmes principes, qu'elles enseignoient la même Morale, qu'elles prescrivoient les mêmes devoirs ; que

De J. C. 1552.

De Syn-Mu. 2212.

le peu de diversité, qui se trouvoit entre l'une & l'autre, & qui se réduisoit a un petit nombre de menues pratiques, fort indifférentes en elles-mêmes, ne valoit pas la peine, qu'on laissât des Etrangers troubler l'Etat, & mettre la division dans les Familles. La différence de la conduite des Chrétiens, & de celle des Idolâtres, suffisoit seule, pour détruire ce que ces discours avoient de spécieux; les esprits les plus prévenus en étoient frappés, & les Missionnaires mêmes avoüoient dans leurs Lettres à leurs Freres des Indes & de l'Europe, qu'ils ne pouvoient pas tenir contre les exemples de vertu, que leur donnoient leurs Néophytes, & qu'ils avoient honte d'être réduits à suivre souvent d'assez loin les traces, que leur marquoient dans la carriere de la vertu, les plus novices dans la Foi; que rien ne les humilioit davantage, que de voir des Personnes de tout âge & de tout sexe, chercher au sortir des Fonts du Baptême, à répandre leur Sang pour un Dieu, qu'ils ne connoissoient, que depuis peu de jours; & d'entendre des Femmes, des Enfans, de pauvres Artisans, qui ne pouvoient presque pas s'expliquer sur les affaires les plus communes, parler de la Religion d'une maniere ravissante, toucher les cœurs les plus endurcis, & faire des conversions, qui avoient échoüé entre leurs mains.

Ces considérations & la vie pénitente, dont les Bonzes gardoient au moins les apparences, obligerent ces Religieux à mener eux-mêmes une vie extrêmement austere. Quelques-uns de ceux, qui vinrent dans la suite pour partager leurs travaux, en furent ef-

De J. C. 1554

De Syn-Mu. 2214.

frayés ; il y en eut même, qui avec la meilléure volonté du Monde, ne purent la soutenir ; & l'on ne doit peut-être pas regarder comme une des moindres merveilles, que Dieu ait operées dans l'Etablissement de la Chrétienté du Japon ; que ceux, dont il a bien voulu se servir pour un si grand ouvrage, ayent pû résister à une austérité de vie, dont l'excès ne pouvoit être excusé, que par la nécessité, qui les y avoient réduits. Il est vrai aussi, que rien ne contribua tant, que cette vie pénitente, & les travaux d'une si pénible Mission, à former ces Héros, qui ont soutenu avec tant de gloire la plus terrible persécution, qu'ait jamais essuyé l'Eglise de JESUS-CHRIST.

Tout étant concerté entre les Missionnaires de la maniere, que j'ai dit, le Pere de Torrez retint avec lui Edouard de Sylva, & Laurent, ce jeune Docteur Japonnois, que le Pere Xavier avoit reçû dans la Compagnie. Le Pere Gago partit pour Fucheo avec Fernandez ; & Pierre d'Alcaceva fut renvoyé aux Indes, pour informer les Supérieurs du besoin pressant, qu'on avoit de Missionnaires au Japon. Il est vrai qu'on tiroit un secours infini des nouveaux Chrétiens, dont la plûpart, ainsi que je l'ai déja remarqué, étoient Catéchistes, aussi-tôt que Fidéles, & Dieu donnoit tant de bénédiction à leur zele, qu'en 1554. on comptoit jusqu'à quinze cents Personnes baptisées dans le Royaume d'ARIMA, où aucun Missionnaire n'avoit encore pénétré. Il étoit très-ordinaire de voir des Familles entieres recevoir le Baptême en un même jour. NAYTONDONO, Gouverneur d'Amanguchi, ayant embrassé le Christianisme, plus de trois cents Personnes,

De J. C. 1552.

De Syn-Mu. 2212.

ſes Alliés, ou ſes Vaſſaux ſuivirent auſſi-tôt ſon exemple; mais rien ne contribua davantage à faire entrer un grand nombre d'Idolâtres dans le ſein de l'Egliſe, que ce qui arriva dans ce même tems dans le Bungo à deux Bonzes fort célebres dans tout l'Empire.

Converſion de deux Bonzes, qui deviennent de zelés Miſſionnaires.

Ils étoient venu exprès de Méaco a Fucheo pour voir les Docteurs Portugais, dont on parloit fort diverſement dans tout le Japon, & pour s'aſſurer par eux-mêmes, ſi ce qu'on voit publié de leur Sainteté & de leur doctrine, n'étoit point exaggeré. Ils ſe donnerent tout le loiſir d'examiner leur conduite, & celle des nouveaux Chrétiens; ils ſe rendirent très-aſſidus aux Inſtructions, que ces Religieux faiſoient tous les jours en public; & comme ils étoient ſans paſſion & ſans préjugez, & qu'ils avoient un déſir ſincere de connoître la vérité, ils conçurent bien-tôt une très-grande eſtime pour notre Religion. Ils ne laiſſerent pas d'entrer ſouvent en diſpute avec le Pere Gago; mais ils le firent toujours avec une modération, qui les fit regarder au Miſſionnaire, comme Gens, qui n'étoient pas éloignés du Royaume de Dieu: il eſpéra même bien-tôt qu'ils ſeroient un jour les défenſeurs d'une Religion, qu'ils ne paroiſſoient combattre, que pour s'en mieux inſtruire.

Enfin un jour qu'il prêchoit dans une Place de la Ville, les deux Bonzes vinrent à leur ordinaire lui propoſer de très-bonnes difficultez; il y répondit d'une maniere, qui les ſatisfit parfaitement; après quoi continuant ſon diſcours, comme il eut cité un paſſage de S. Paul, un des deux Docteurs lui demanda, qui étoit ce PAUL, ſur l'autorité duquel il ap-

De J. C. 1552.

De Syn-Mu. 2212.

puyoit ſi fort? Le Pere commença par lui raconter en peu de mots l'Hiſtoire de l'Apôtre des Gentils; & il avoit à peine fini, que le Bonze prenant la parole, & ſe tournant vers l'aſſiſtance, s'écria : *Écoutez, Japonnois, je ſuis Chrétien, & puiſque j'ai imité Paul en combattant contre la Doctrine de* JESUS-CHRIST, *je veux l'imiter en la prêchant aux Infidéles : & vous, mon cher Compagnon,* ajoûta-t'il, en s'adreſſant à l'autre Bonze, *ſuivez mon exemple, & comme nous avons enſeigné l'erreur de compagnie, il faut que nous allions enſemble annoncer la vérité à ceux, qui ne la connoiſſent pas.* Ils ſe jetterent auſſitôt l'un & l'autre aux pieds du Prédicateur, & le ſupplierent de les baptiſer au plûtôt. Le Pere ne crut pas devoir différer de leur accorder cette grace, & il donna au premier le nom de PAUL, & au ſecond celui de BARNABÉ, comme ils l'en avoient eux-mêmes prié.

Ils furent bien-tôt en état de travailler au ſalut des Ames, & ils tinrent exactement la parole, qu'ils en avoient publiquement donnée. Paul ſur-tout s'étudia tellement à ſe former ſur ſon Saint Patron, qu'on peut dire, qu'il étoit une copie vivante du Docteur des Nations. Tout ce que la Pénitence a de plus auſtere, n'étoit pas trop rigoureux pour lui, on le voyoit ſans ceſſe avec Barnabé, parcourant les Bourgs & les Villages, & ſemant le grain de la parole divine, avec des fruits d'autant plus adondants, que le Ciel y concourut plus d'une fois par des prodiges On peut bien juger avec quel chagrin les Ennemis de l'Evangile voyoient ce triomphe de la Foi. Ils eſſayerent encore de ruiner le crédit des Miſ-

De J. C 1552.

De Syn-Mu. 2212.

ſionnaires par les calomnies les plus atroces ; & n'y ayant pû réuſſir, ils revinrent à vouloir perſuader le Public que la morale des Chrétiens ne différoit point de la leur : mais cet artifice fut encore auſſi inutile que la premiere fois, qu'ils l'avoient employé.

Révolte dans le Bungo.

Une révolte, qui fut ſur le point de renverſer l'Etat, & mit le Roi de Bungo en danger de ſa vie, fit courir un plus grand riſque au Chriſtianiſme. Le bonheur & la réſolution de Civan le tirerent de ce mauvais pas. Il marcha contre les Rebelles avec une promptitude, qui les déconcerta, & il les pouſſa avec une fermeté, qui leur fit tomber les armes des mains. Il ſe ſaiſit lui-même des Chefs de la conſpiration, & les ayant fait punir ſuivant la rigueur des Loix, la tranquilité fut bientôt rétablie partout. On accuſa les Bonzes d'avoir eu beaucoup de part à ce ſoulevement ; & cette accuſation, dont ils ne ſe purgerent pas bien, acheva d'indiſpoſer le Prince contre eux, & leur fit grand tort dans le public. Le contre-coup en retomba ſur la cauſe, qu'ils ſoutenoient, ſur-tout quand on eut fait réflexion à la conduite des Chrétiens, qui témoignerent en cette occaſion une grande fidélité pour leur Prince. Mais ce qui ſervit encore davantage à augmenter le crédit du Chriſtianiſme, ce fut l'intrépidité ; que fit paroître Fernandez au plus fort du tumulte, & qui ſauva le Royaume.

L'intrépidité d'un Miſſionnaire ſauve le Roi.

Le Roi enfermé, & en quelque façon aſſiégé dans ſon Palais, ne ſçavoit trop, ſur qui il devoit compter. Il ne faiſoit pas ſûr pour les Miſſionnaires de ſe montrer dans une Ville, où un puiſſant Parti étoit armé autant, & plus

même contr'eux, que contre le Souverain : toutefois Fernandez persuadé que le plus grand service qu'on pût rendre au Roi, étoit de l'instruire de l'état des choses, & convaincu que l'intérêt de la Religion demandoit qu'il s'exposât à tout pour le salut d'un Prince, qui en étoit le Protecteur, passa généreusement au travers des Troupes rébelles, entra dans le Palais, rendit compte au Roi de ce qui se passoit, & le mit en état d'agir, comme il fit, contre les Séditieux. Cette action ; & le zele que les Fidéles firent éclater en cette rencontre pour leur Prince légitime, confirmerent Civan dans les sentimens d'estime & d'affection, où il étoit à l'égard du Christianisme. Il assura même après sa victoire, qu'il croyoit en être uniquement redevable au Dieu, que le Pere Xavier lui avoit annoncé, & que dans le fort du péril il avoit mis en lui toute sa confiance.

De J. C. 1554.
De Syn-Mu. 2214.

Il arriva en cette rencontre une chose, qui ne fit pas moins d'impression sur le Peuple, que la maniere inespérée, dont le Roi avoit triomphé de ses Sujets révoltés. Ce Prince ayant fait mettre le feu aux Maisons des Coupables, un vent impétueux s'éleva tout-à-coup, & porta les flammes si loin, que tout le Quartier fut consumé en un moment, à l'exception de la Maison d'un Chrétien ; d'autres disent, des Missionnaires, qui fut conservée seule au milieu de l'incendie. Le Roi ayant été averti en même-tems que les Peres avoient tous les jours à essuyer mille avanies de la part des Bonzes, fit publier que leurs Voisins lui répondroient de tout ce qui leur arriveroit de fâcheux, & cette menace eut son effet.

De J. C. 1554.

De Syn-Mu. 2214.

Fernand Mendez Pinto engage le P. Nugnez à passer au Japon, & ce qui en arrive.

Tandis que ces choses se passoient au Japon, Pierre d'Alcaceva, que le P. de Torrez avoit renvoyé aux Indes, pour y solliciter un renfort d'Ouvriers Apostoliques, étoit arrivé à Malaca avec un Gentilhomme du Roi de Bungo, qui alloit de la part de son Maître appuyer la demande du Missionnaire auprès du Vice-Roi. Il y apprit la mort du P. Xavier, que son Corps enterré deux fois dans la Chaulx vive, y étoit demeuré sans corruption, & qu'on se disposoit à le transporter à Goa; il fut même chargé de l'y conduire avec Jacques Pereyra, & après qu'il eut remis ce sacré dépôt entre les Mains de ses Supérieurs, il s'acquitta de la Commission, qui faisoit le sujet de son Voyage. Dom ALPHONSE DE NOROGNA, qui gouvernoit alors les Indes Portugaises, ayant lu les Lettres, que lui remit l'Envoyé du Roi de Bungo, fut surpris des avantages, que ce Prince offroit de faire à la Religion Chrétienne, & le Pere MELCHIOR NUGNEZ BARRETTO, Vice-Provincial des Jésuites, étant entré dans ce momoment chez lui: » Que faites-vous aux Indes, mon Pere, lui dit-il? si l'on peut » compter sur ce que le Roi de Bungo me » mande: quand tout ce que vous êtes ici » de Religieux de votre Compagnie, iriez » au Japon, vous ne seriez pas encore assez » pour recueïllir l'ample Moisson, qui s'y prépare. « Rien ne pouvoit être plus au gré du Pere Nugnez, que cette invitation du Vice-Roi: » Monseigneur, lui répondit-il, je » venois pour consulter Votre Excellence sur » ce Voyage, que je me sens fort porté à entreprendre. « Il y pensoit effectivement;

De J. C. 1554.

De Syn-Mu. 2214.

& voici ce qui lui en avoit fait naître la pensée.

Fernand Mendez Pinto, celui-là même, dont nous avons parlé au commencement du Livre précédent, avoit eu de grandes liaisons d'amitié avec le P. Xavier, & s'étoit trouvé avec lui à la Cour du Roi de Bungo. Las de mener une vie errante & toujours agitée, ou plutôt conduit par une inquiétude d'esprit, qui lui étoit naturelle, il songeoit à repasser en Portugal, & croyoit n'avoir point d'autre vûë en prenant ce parti, que de se retirer du tracas des Affaires, pour aller joüir tranquillement dans sa Patrie des grands biens, qu'il avoit amassés dans l'Orient. Avant que de s'embarquer pour l'Europe, il voulut mettre sa conscience en repos, & fit une Confession générale au P. Nugnez. Sa Confession finie, il entretint quelque-tems son Confesseur des grandes choses, qu'il avoit vû faire au P. Xavier, & des Miracles, que le Saint avoit opérés en plusieurs endroits des Indes & du Japon. C'étoit alors l'entretien de toute la Ville : la vûë du Corps de l'Apôtre, qui étoit encore exposé à la vénération publique, & auprès duquel il se faisoit tous les jours de nouveaux prodiges, tenoit tout le Monde en admiration, & ceux qui avoient eu part à la confidence du Saint, ou qui étoient en état de faire connoître quelque circonstance de sa vie, qu'on ne sçavoit pas, ne pouvoient suffire à contenter sur cela la curiosité des Petits & des Grands, des Fidéles & des Idolâtres mêmes.

Pinto étoit de ce nombre. Il avoit vû le P. Xavier en plusieurs endroits de l'Orient,

De J. C. 1554.

De Syn-Mu. 2214.

& il ne pouvoit se lasser d'en parler. Après qu'il eut long-tems entretenu le P. Nugnez de son illustre Ami, il fit tomber la Conversation sur l'éminente sainteté des Chrétiens du Japon, & sur les admirables dispositions, qu'avoit ce Peuple à embrasser le Christianisme; puis, comme il se fut apperçu que ce discours faisoit impression sur l'esprit du Vice-Provincial, se sentant lui-même extraordinairement ému; *Ah! mon Pere*, s'écria-il, *seriez-vous Homme à aller au Japon prendre la place du Pere Xavier? je vous y accompagnerois volontiers: & que je m'estimerois heureux, si Dieu me faisoit la grace de répandre mon sang pour la gloire de son Nom!* Le Pere surpris de ce discours, douta quelque tems, si Pinto parloit sérieusement. Pour s'en éclaircir, il lui exaggéra les difficultés d'une Entretreprise de cette nature, & lui fit comprendre qu'une telle résolution ne devoit pas se prendre légerement. Pinto répondit que rien ne l'arrêteroit, qu'il prévoyoit tout, & que c'étoit avec d'autant plus de connoissance de cause, qu'il avoit déja été sur les lieux, & qu'il ne pouvoit ignorer à quoi il s'engageoit. Il ajoûta que son dessein étoit d'envoyer deux mille écus en Portugal à quelques Parents Pauvres, qu'il y avoit; de fonder un Séminaire à Amanguchi, d'où la foi pourroit aisément se répandre par tout le Japon, & d'employer le reste de son bien aux frais du Voyage, & en magnifiques présents pour les Princes du Japon, qui lui paroîtroient les mieux disposés à favoriser le Christianisme.

Le Pere Nugnez, après avoir donné à son

Pénitent le loisir de réfléchir encore sur ce qu'il proposoit, & pris les avis de tout ce qu'il y avoit à Goa de Personnes zélées & prudentes, ne douta plus que Dieu ne l'appellât au Japon. L'exemple du P. Xavier, dont il occupoit la place, & qui ne s'étoit jamais arrété à Goa; ce que le Saint lui avoit dit un jour à lui-même, qu'il le croyoit plus propre au Japon, que partout ailleurs; & le sentiment unanime de tous ceux, à qui il devoit, ce semble, s'en rapporter, l'avoient presque déterminé à ce Voyage: le discours du Vice-Roi leva tout ce qui lui restoit encore de doute, & dès le même jour il commença à prendre des mesures pour son départ. Il nomma pour l'accompagner le Pere GASPARD VILELA, Homme d'un grand mérite, & Oüvrier infatigable, MELCHIOR & ANTOINE DIAZ, ETIENNE GOEZ, LOUIS FROEZ, qui n'étoient pas Prêtres, & cinq jeunes Orphelins, du nombre de ceux, qu'on élevoit dans le Séminaire de Sainte Foy. Il destinoit ces Enfants à servir de Catéchistes aux Missionnaires, & il vouloit qu'ils apprissent de bonne heure la Langue Japonnoise. Plusieurs Personnes de différents états, des Femmes mêmes de Qualité voulurent se joindre à lui, & il eut toutes les peines du Monde à s'en débarasser. La Mission du Japon étoit le grand objet de l'attention de tout le Monde, chacun vouloit avoir part à la Conversion d'un Peuple si célébre, & qui paroissoit si propre au Royaume de Dieu, & il n'y eut pas une Personne aisée dans les Indes, qui ne voulût au moins y contribuer de ses biens; mais les Missionnaires n'avoient garde d'ac-

De J. C. 1554.

De Syn-Mu. 2214.

De J. C. 1554.

De Syn-Mu. 2214.

cepter tes offres pour une Entreprise, dont le désintéressement & la pauvreté Evangélique devoient être le principal fondement.

Le Vice-Roi de son côté nomma Pinto son Ambassadeur auprès du Roi de Bungo, & lui fit délivrer de fort beaux présents pour ce Prince. Toute la Troupe Apostolique s'embarqua pour Malaca, où elle prit Terre au mois de Juin de cette année 1554. Divers incidents, & une grande Maladie, dont le P. Nugnez y fut attaqué, l'y retinrent onze mois entiers, & le reste du Voyage ne fut pas plus heureux. Les Missionnaires, après avoir essuyé plusieurs Tempêtes, furent contraints de se réfugier dans le Port de Sancian; ils se rendirent ensuite à MACAO, Port de la Chine, où ils demeurerent jusqu'à Pâques de l'année 1556. puis ils passerent à CANTON, où le P. Nugnez fit plusieurs tentatives inutiles pour introduire la Religion dans ce vaste Empire. Il entreprit même apparemment pour ce sujet plusieurs Voyages dans le Pays; car je trouve dans quelques Mémoires, qu'il ne courut pas moins de risques sur Terre, qu'il en avoit couru sur Mer.

De J. C. 1555-56.

De Syn-Mu. 2215-16.

Cependant il avoit reçu pendant son séjour à Macao des Lettres de Goa, par lesquelles on le pressoit de revenir aux Indes: on lui en avoit aussi remis une de S. IGNACE, par laquelle le Fondateur de la Compagnie lui témoignoit n'approuver pas, que les Provinciaux & les Supérieurs Généraux entreprissent de ces longs Voyages, qui les empêchoient de veiller aux Affaires, dont ils étoient chargés; & il y a bien de l'apparence que ces Lettres lui auroient fait prendre

De J. C. 1555-56.

De Syn-Mu 2215-16.

le parti de rebrousser chemin, & de renoncer à une Expédition, que son Général n'approuvoit point, & contre laquelle il lui sembloit que le Ciel se déclarât; mais l'arrivée d'Edoüard de Gama avec des Lettres de TAQUA NOMBO, Roi de Firando, le fit encore une fois changer de résolution, & l'engagea à poursuivre sa route. Taqua Nombo avoit appris que le P. Nugnez étoit en chemin pour le Japon, on l'avoit informé du grand crédit, que sa naissance (*a*), son mérite, & son Emploi lui donnoient parmi les Portugais, & il crut que pour attirer dans son Port les Marchands de cette Nation, il falloit engager ce Religieux à faire un Etablissement dans ses Etats. Rien n'étoit plus obligeant, que la Lettre, qu'il lui écrivit, & qu'il chargea Edoüard de Gama de lui rendre; il y faisoit les offres les plus avantageuses pour la Religion, il laissoit même entrevoir qu'il n'étoit pas éloigné de se faire Chrétien, & il représentoit au Missionnaire, de quelle importance il étoit pour le Christianisme, de ne pas négliger une occasion si favorable de l'établir solidement dans un Royaume, que sa situation rendoit très-propre à le faire pénétrer dans toutes les Provinces Maritimes du Japon.

Rien n'étoit moins sincere que cette conduite du Roi de Firando, Esprit double & rusé, & que le seul intérêt faisoit mouvoir; mais toutes les apparences étoient en sa faveur, ou du moins on pouvoit croire que les mêmes motifs, qui lui faisoient faire ces avances, l'engageroient toujours à les soute-

(*a*) Il étoit de l'illustre Maison de BARETTO.

De J. C. 1555-56.

De Syn-Mu. 2215-16.

nir. La Lettre de ce Prince détermina donc le P. Nugnez à passer outre malgré les Lettres des Jésuites de Goa, & celle de son Saint Patriarche, qu'il crut pouvoir interpréter dans une occasion, où il lui paroissoit, qu'il y avoit tant à gagner, & si peu à risquer; elle l'engagea même à prendre la route de Firando. Dès que la Saison fut propre à naviger, il partit de Canton: c'étoit au mois de Juin de l'année 1656. mais les Vents contraires ne lui ayant pas permis de gagner le Port, qu'il cherchoit, il voulut tourner du côté du Bungo. Il battit long-tems la Mer, & fut enfin contraint de prendre Terre dans un endroit, qui dépendoit d'un Seigneur actuellement en Guerre contre Civan, dont il étoit Vassal.

On lui dit à son arrivée que le Bungo étoit dans la derniere désolation, que les Missionnaires y avoient été massacrés, & que le Roi étoit en fuite. Il s'apperçut d'abord qu'il étoit en Pays Ennemi, & quoique le Vent fût toujours contraire, & que la Côte fût semée d'écueils, il se remit sur le champ en Mer, & gagna enfin un Port du Bungo, d'où il se rendit par Terre à Fucheo. Il y apprit ce qui avoit donné lieu aux bruits, dont nous venons de parler; mais pour raconter par ordre ce qui s'étoit passé dans ce Royaume depuis les premiers Troubles, que Civan avoit si heureusement pacifiés, il faut reprendre la chose de plus haut.

Révolution dans le Naugato; le Roi est tué.

Il y avoit un peu plus de quatre ans, que Facarandono, Roi de Naugato, gouvernoit son Royaume plutôt en Pere, qu'en Souverain: Amanguchi sous une domination si douce, avoit bien-tôt réparé ses ruines, & cette

grande Ville étoit même devenuë plus floriſſante que jamais. Le Roi au milieu d'une paix ſi profonde, n'étoit pourtant pas ſans inquiétude. Son Election n'avoit pas été généralement approuvée ; & quelques-uns des Grands Vaſſaux de la Couronne, qui n'y avoient point eu de part, avoient toujours conſtamment refuſé de le reconnoître : de ſorte qu'il y avoit dans l'Etat deux Partis, dont il étoit aiſé de prévoir que l'animoſité mutuelle causeroit tôt ou tard de grands déſordres. Ce que l'on avoit appréhendé arriva ; l'Orage, après avoir quelque tems grondé, creva tout-à-coup ; chacun courut aux Armes, & avant que le Roi eût pû pourvoir à la sûreté de la Capitale, il s'y trouva deux Armées prêtes à s'entr'égorger.

De J. C. 1555.
De Syn-Mu. 2215-16.

Ce Prince, pour qui il n'étoit pas sûr de paroître dans une ſi grande confuſion, avant que de s'être bien aſſuré de ceux, qui lui étoient véritablement attachés, ſe vit obligé d'attendre dans une Forteresse, où il eut à peine le tems de ſe retirer, quelle ſeroit l'iſſuë de ces premiers mouvements. Elle fut bien funeſte, on en vint aux Mains dans toutes les Places, & dans toutes les Ruës de la Ville ; & après que de part & d'autre on ſe fût laſſé de répandre du ſang, quelques Soldats ayant mis le feu en divers Quartiers de la Ville, plus de dix mille Maiſons furent réduites en cendres, avant qu'on eût eu le tems d'arrêter l'Incendie. Un Spectacle ſi triſte déſarma enfin les plus échauffés, & l'on ne ſongea plus de part & d'autre, qu'à garantir de l'embraſement ce que les flammes n'avoient point encore conſumé.

De J. C. 1555-56.

De Syn-Mu. 2215-16.

Mais Amanguchi n'avoit pas encore expié tous ses crimes, & la Justice divine ne jugea pas à propos d'en différer plus long-tems le châtiment. Il n'y avoit guéres qu'un mois, que cette Ville avoit recouvré sa premiere tranquillité, lorsque MORENDONO, Prince voisin du Sacai, jeune, brave, entreprenant, & Parent d'Oxindono, dernier Roi de Naugato, forma le dessein de profiter de la triste situation, où étoient les Affaires de ce Royaume, pour venger la Mort de ce Prince, qu'il croyoit être l'Ouvrage des Partisans de Facarandono, & d'enlever à ce jeune Roi, une Couronne, à laquelle il prétendoit avoir plus de droit, que lui. Il eut bien-tôt assemblé une Armée, qui se trouva fort leste, & avec laquelle il alla camper à une lieuë d'Amanguchi, où il reçut en peu de tems des Renforts considérables, que le Roi de Chicugen, & quelques autres Princes du Ximo lui envoyerent.

Il n'y avoit qu'une Victoire, qui pût maintenir Facarandono sur le Trône; car outre l'état déplorable, où sa Capitale étoit réduite, on ne sçait au Japon, ce que c'est, que de faire traîner les Guerres en longueur : temporiser, demeurer dans un Camp des mois entiers, pour attendre une occasion favorable, faire des marches précisément pour s'observer, ou pour donner le change à l'Ennemi, se mettre à couvert derriere des lignes, ouvrir des tranchées, aller à la sappe; tout cela n'est guéres du goût des Japonnois, & s'ils n'ignorent pas absolument toutes ces ruses & ces régles de l'Art Militaires, ils les mettent rarement en pratique. Les querelles entre les

Souverains se terminent à peu près comme les différents entre les Particuliers, & les plus grandes Révolutions sont souvent le fruit d'un coup de Main. Ces prompts & subits revers de fortune, dont nous verrons tant d'Exemples dans la suite de cette Histoire, viennent encore de ce qu'il n'y a presque point de Villes fortes dans cet Empire, & de ce que la plûpart des Maisons y sont de Bois. Le Vernis & les Peintures, qui rendent celles des Personnes aisées si propres & si riantes, & qui les conservent contre les injures de l'air, contribuent aussi beaucoup à ces désolations fréquentes, ausquelles les plus grandes Villes sont si sujettes; car on peut bien juger, que quand le feu y a une fois pris, il n'est pas presque possible d'en approcher, pour l'éteindre, sur-tout dans le cas d'une irruption de l'Ennemi; & pour l'ordinaire, dans ces occasions il ne faut qu'une Maison en feu, pour brûler tout un Quartier, ou même toute une Ville.

De J. C. 1555-56. De Syn-Mu. 2116.

Le Roi de Naugato comprit donc bien, qu'il ne falloit pas attendre dans une Place plus qu'à demi ruinée, un Ennemi puissant, qui y avoit de grandes intelligences. Il se mit à la Tête de ce qu'il put rassembler de Troupes, & alla présenter la Bataille à Morindono, qui ne la refusa point. Ce Prince avoit une Armée nombreuse, & composée de vieux Soldats; celle du Roi, formée à la hâte, n'étoit ni disciplinée, ni aguerrie; aussi fut-elle aisément défaite, & l'infortuné Facarandono perdit dans une seule Action la Couronne & la Vie (*a*). Morindono profitant de sa Vic-

De J. C. 1556. De Syn-Mu 2216.

(*a*) On le crut ainsi d'abord assez communement;

De J. C. 1556.

De Syn-Mu. 2216.

toire, entra dans Amanguchi, qui ne fit point de résistance, en permit le pillage à ses Soldats, & fit passer au fil de l'Epée tout ce qui s'y trouva les Armes à la Main. Les Chrétiens dans ce Massacre furent encore moins épargnés que les autres, parce qu'on sçavoit leur attachement au parti de leur Prince légitime, & les Missionnaires eurent bien de la peine à se sauver dans le Bungo. Ils ne dûrent leur salut qu'au zéle de quelques-uns de leurs Néophytes, qui risquerent tout pour les soustraire à la fureur des Victorieux.

Mouvemens dans le Bungo.

Peu s'en fallut, qu'échappés de ce danger, ils ne retombassent dans un autre d'autant plus grand, que le Bungo étoit leur derniere ressource dans le Japon. On eut à peine appris dans ce Royaume ce qui venoit de se passer dans le Naugato, que le Feu mal éteint de la derniere Conspiration s'y ralluma tout-à-coup. Une novuelle Ligue mieux concertée que la premiere, & formée avec un secret étonnant, éclata, lorsque la Cour ne pensoit à rien moins, & Fucheo se vit attaquée par une puissante Armée, avant que le Roi sçût qu'il y avoit des Mécontents dans son Royaume. Tout ce qu'il put faire dans une pareille surprise, fut de se sauver avec ses Trésors dans une Forteresse, qu'il avoit à six lieuës de-là, située sur le haut d'un Rocher tout environné de la Mer. Les Conjurés apprirent cette fuite avec bien du chagrin : elle rompoit toutes leurs mesures ; & comme ils étoient persuadés que le Roi, qui étoit fort aimé de

nous verrons néanmoins dans la suite que quelques tems après, il courut un bruit qu'il s'étoit sauvé, mais ce bruit ne paroît pas avoir été bien fondé.

les

ses Sujets, ne tarderoit pas à se voir à la Tête d'une Armée, contre laquelle ils ne se croyoient pas en état de tenir, ils se retirerent, & congédierent leurs Troupes.

De J. C. 1556. De Syn-Mu. 2216.

Selon quelques Mémoires, le P. Nugnez étoit à peine arrivé dans le Bungo, que le Roi fut averti d'une Conspiration, qui se tramoit fort secrettement contre lui, & qu'on se vit au moment de voir Fucheo subir le sort d'Amangachi : mais la présence d'esprit de Civan le tira de ce mauvais pas. Il prévint les Rébelles, tomba sur eux au moment qu'ils y pensoient le moins, leur tua sept mille Hommes, & alla faire le dégât dans leurs Terres ; mais après cette Expédition, ne se croyant pas en sûreté dans sa Capitale, ou voulant s'épargner le chagrin d'en voir les environs tout en feu, il prit le parti de se retirer dans une Forteresse, qui passoit pour imprenable. Il n'y fut pas long-tems sans s'appercevoir, qu'il avoit fait sagement, de ne pas rester à Fucheo ; il n'avoit pas connu tous les Mécontents, dont quelques-uns étoient resté armés ; mais quand ils eurent appris sa retraite, ils congédierent leurs Troupes, & disparurent.

Quoiqu'il en soit, telle étoit à peu près la situation, où se trouvoit le Bungo, lorsque le Pere Nugnez y arriva. Le Roi n'avoit pas encore jugé à propos de retourner à Fucheo, & l'on n'y étoit pas encore trop rassuré. Ainsi la conjoncture n'étoit nullement favorable aux desseins, qui avoient amené au Japon le Vice-Provincial. Pinto ne laissa pourtant pas d'aller trouver le Roi dans sa Forteresse. Il lui remit les Présents, & les Lettres du Vice-Roi

De J. C. 2216.

De Syn Mu. 2216.

des Indes, & il en fut parfaitement bien reçû. Civan parut très-sensible aux politesses de Dom Alphonse de Notogna ; mais il le fut encore plus à la nouvelle de l'arrivée du Successeur du P. Xavier dans ses Etats, & la joye qu'il en ressentit, lui faisant oublier que sa Capitale n'étoit pas encore une demeure bien sûre pour lui, il y retourna sur le champ, pour y recevoir le Pere Nugnez. Sa présence acheva de remettre l'ordre & la tranquillité dans cette Ville, & le Royaume commença dès-lors à joüir d'une Paix, qui dura longtems, & qui fut très-avantageuse à la Religion.

Le P. Nugnez a la Cour du Roi de Bungo, réception, que ce Prince lui fait.

Le Roi fit ensuite avertir le P. Nugnez, qu'il avoit une grande impatience de le voir, & ce Religieux ne différa pas un moment à se rendre au Palais. Les Portugais, qui se trouvoient à Fucheo, voulurent l'y conduire en cérémonie, & l'on prétend que tout s'y passa avec le même éclat, qu'on avoit vû à la premiere entrée du P. Xavier. On ajoûte que le Vice-Provincial y étoit revêtu du même surplis, avec lequel on avoit enterré le Corps du Saint dans la Chaulx vive, & qui étoit aussi entier, & aussi propre, que s'il n'eût jamais servi. Ce qui est certain, c'est que le Roi lui dit en l'embrassant, qu'il lui sembloit voir le Saint Homme, qu'il avoit aimé comme un autre lui-même. Il le prit ensuite par la Main, & le fit entrer avec Fernandez dans son Cabinet. Ils y furent au moins deux heures, & pendant tout ce tems-là, on n'y parla que de la Religion. Il ne se peut rien de plus fort, que ce que le P. Nugnez dit au Roi par la bouche de son Compagnon, pour l'en-

De J. C. 1556.

De Syn-Mu. 2216.

gager à se déclarer Disciple d'un Dieu, dont il venoit d'éprouver la protection d'une maniere si sensible : & il parut bien par les fréquents soupirs, qui échaperent à ce Prince, que son cœur étoit touché, mais qu'il résistoit encore. Il répondit enfin, & tâcha de persuader au Pere qu'il n'étoit, ni de la prudence, ni même de l'intérêt du Christianisme, qu'il fit sitôt une démarche d'un si grand éclat. Il protesta qu'il la feroit, quand il en seroit tems, & qu'il se tenoit bien assuré que Dieu, qui connoissoit la droiture & la sincérité de ses intentions, disposeroit les choses de maniere, qu'elles tourneroient à sa gloire & au bien de la Religion.

Il est obligé de retourner aux Indes.

Le P. Nugnez sentit bien qu'il seroit inutile d'insister davantage : il prit congé du Roi, & fit ensuite avec Fernandez quelques excursions dans le Pays, où la ferveur des Chrétiens lui donna bien de la consolation ; mais sa santé altérée par les grandes fatigues, qu'il avoit essuyées pendant son Voyage, ne lui permit pas de mener plus long-tems la vie dure & austere, à laquelle les Missionnaires s'étoient réduits. Il vouloit pourtant aller trouver le Roi de Firando, qui l'avoit invité d'une maniere si pressante ; mais comme il se disposoit à ce Voyage, il tomba dans une langueur, dont il ne lui fut pas possible de se remettre. Ainsi contraint de retourner à Goa, sans avoir eu la consolation de convertir un seul Japonnois ; il comprit qu'il auroit fait plus sagement de se rendre sans raisonner, aux ordres de son Supérieur, que d'écouter un zéle, qu'il devoit soumettre à l'obéissance. Il a depuis fait de grandes choses

De J. C. 1556.

De Syn Mu. 2216.

dans les Indes ; mais Dieu ne le vouloit pas au Japon, & ne permit pas même que rien réüssit de tous les projets, qu'il avoit formés pour l'accroissement de cette Eglise ; car les grandes espérances, que Pinto lui avoit données, de se consacrer au salut des Japonnois, s'en allerent toutes en fumée. Mais pour achever le récit de ce qui regarde ce fameux Aventurier, il faut reprendre son Histoire, où nous l'avons interrompuë.

La nuit, qui précéda son départ de Goa, le P. Nugnez, & les Religieux, qui devoient accompagner ce Pere au Japon, s'étant retirés dans une Chapelle consacrée a la Sainte Vierge, ils y renouvellerent leurs vœux, suivant ce qui se pratique tous les six mois dans la Compagnie de JESUS. Au milieu de la cérémonie, Pinto, qui avoit voulu y être présent, se trouva tout à coup saisi d'un mouvement de dévotion assez extraordinaire, & sans se donner le loisir de réfléchir sur les suites de l'action, qu'il alloit faire, après que tous les Religieux eurent récité la formule de leurs vœux, il se mit à la réciter aussi à haute voix ; quelqu'un voulut l'arrêter, mais le P. Nugnez fit signe de la Main, qu'on le laissât achever, & il la prononça jusqu'au bout ; puis il ajoûta un quatriéme vœu, de consacrer sa Personne & ses biens à la Mission du Japon. Quand il eut fini, le P. Nugnez déclara, qu'il recevoit sa Profession : toutefois comme Pinto étoit nommé Ambassadeur du Vice-Roi, il fut résolu, qu'il ne changeroit d'Habit, qu'après qu'il se seroit acquitté de sa Commission. Cette facilité du Vice-Provincial parut irréguliere à

De J. C. 1556.

De Syn-Mu. 2216.

quelques-uns, & par malheur pour lui la suite le condamna. La ferveur du nouveau Religieux ne se rallentit pourtant pas sitôt ; elle dura pendant tout le Voyage, & lui fit faire des Actions vraiement héroïques. Il ne bougeoit des Hôpitaux, & l'on voyoit avec admiration un Homme si opulent, devenu en un moment Pauvre pour JESUS-CHRIST, s'appliquer avec charité & avec humilité à rendre aux Malades les services les plus vils. Les Infidéles mêmes faisoient sur une conduite si édifiante des réflexions très-avantageuses à la Religion Chrétienne.

Inconstance de Fernand Mendez Pinto.

Mais Pinto, ainsi qu'il arrive à ceux, qui commençant à goûter Dieu, veulent marcher sans Guide dans la voye de la perfection, avoit pris un mouvement de dévotion sensible, pour une inspiration céleste ; & sans consulter, ni ses forces, ni son courage, s'étoit imposé des obligations, qu'il n'étoit pas capable de remplir : il soupira bien-tôt après la liberté, dont il avoit si légerement fait le sacrifice ; & comme il ne fut pas possible de lui faire reprendre ses premiers sentiments, il fallut enfin le dispenser de ses vœux. Il retourna aux Indes avec le Pere Nugnez, & comme il ne pouvoit plus y demeurer avec honneur, après une équipée, qui le faisoit montrer au doigt ; il repassa bien-tôt après en Portugal. Il y fit imprimer une Relation de ses Voyages, qu'on lit avec bien du plaisir, & qui a été traduite en plusieurs Langues ; mais il s'est bien gardé d'y apprendre au Public l'Aventure, dont je viens de parler, & que j'ai tirée de Mémoires fort sûrs.

De J. C. 1556.

De Syn-Mu. 2216.

Louis Almeyda entre dans la Compagnie.

La perte de cet inconſtant, ſi ç'en fut une pour la Compagnie de JESUS, fut bien-tôt avantageuſement réparée. Le Pere Nugnez, avant ſon départ du Japon, reçut parmi les Enfants d'IGNACE, & laiſſa ſous la conduite du P. de Torrez, GUILLAUME & RUYS PEREYRA, deux de ces jeunes Séminariſtes, qu'il avoit amenés de Goa; & ils ont depuis rendu de très-grands ſervices à cette Egliſe. Mais la plus précieuſe acquiſition, qu'il fit pour ſon Ordre, fut celle de LOUIS ALMEYDA, qui étoit arrivé depuis peu de Firando à Fucheo, pour le ſujet, que je vais dire.

Edoüard de Gama ayant moüillé une ſeconde fois dans le Port de Firando, & prévoyant qu'il y reſteroit quelque tems, ſouhaita d'avoir un Prêtre, qui adminiſtrât les Sacrements à ſon Equipage. Tous les Miſſionnaires du Japon étoient alors réünis dans la Capitale du Bungo, ainſi que je l'ai déja remarqué, & l'on compte de Firando à Fucheo quarante-cinq lieuës en droiture, & quatre-vingt dix, en faiſant tout le chemin par Mer. Gama propoſa ce voyage à Loüis Almeyda, qui l'accepta ſans peine, & qui n'eut pas lieu de s'en repentir. C'étoit un Gentilhomme Portugais, âgé d'environ trente ans, d'un beau naturel, & d'un bon eſprit. Il avoit aſſez peu d'étude; mais il s'étoit fort appliqué à la Chirurgie & à la Médecine, & il étoit plus que médiocrement habile dans ces deux Arts. Il ſentoit néanmoins depuis quelque tems un grand dégoût pour la vie qu'il menoit, & il voulut profiter de l'occaſion, que lui fourniſſoit ſon

De J. C. 1556.

De Syn-Ma. 2216.

Capitaine, pour se mettre l'esprit en repos. Arrivé à Fucheo, il fit sous la conduite du Pere Balthasar Gago les Exercices de saint Ignace, & pendant sa retraite, il résolut de quitter le Monde, & de se dévoüer tout entier au service de Dieu, & au salut des Ames. Avant que d'exécuter cette résolution, il employa cinq mille écus, en quoi consistoit tout son bien, à bâtir dans Fucheo deux Hôpitaux; l'un pour les Enfans, que la pauvreté de leurs Parens exposoit a perdre la vie au moment même, qu'ils commençoient à voir le jour; & l'autre pour les Lépreux, dont le nombre est assez grand au Japon, & qui y sont fort abandonnés; & cette charité charma tellement le Roi de Bungo, qu'il fonda ces mêmes Hôpitaux avec une libéralité digne de son grand cœur.

Etat florissant de la Religion dans le Bungo.

On peut juger si avec tant de secours le Christianisme étoit florissant dans ce Royaume. Il est vrai, qu'il ne se pouvoit rien ajoûter à l'éclat, que jettoit partout la piété des Fidéles, aussi mériterent-ils que le Ciel confirmât leur foi par des miracles. Je me contenterai d'en rapporter deux, sur l'autorité de Fernandez, qui en fut témoin. Un Chrétien voyant sa Fille prête à mourir d'une maladie, qui venoit de lui enlever son Fils, fut inspiré de s'adresser à Dieu, pour obtenir de sa bonté ce qu'il n'espéroit plus des remedes humains. Il recommanda à la Malade de mettre toute sa confiance en la divine Miséricorde, & il joignit ses Prieres à celles de cette Enfant. Elles furent exaucées; dès le lendemain la petite Fille fut parfaitement guérie. L'autre miracle a quelque chose de plus marqué; parmi les

De J. C. 1556.

De Syn-Mu. 2216.

Catéchumenes il y en avoit un qui étoit né aveugle, le Sacrement de la Régénération en lui décillant les Yeux de l'Ame, lui ouvrit aussi ceux du Corps.

Cependant pour satisfaire au désir d'Edoüard de Gama, le Pere de Torrez fit partir pour Firando le Pere Gago, Jean Fernandez, & le Bonze Paul, qui sans être lié aux Missionnaires par aucun engagement, n'en étoit pas moins à leur disposition, & embrassoit avec ardeur toutes les occasions de gagner des Ames à J. C. Le dessein du Supérieur, en envoyant de si bons Ouvriers dans ce Royaume, n'étoit pas seulement qu'ils travaillassent à la sanctification des Portugais, mais il étoit bien aise de profiter de cette occasion, pour répondre à l'empressement, que le Roi de Firando avoit si souvent témoigné, de voir des Prédicateurs de l'Evangile établis dans ses Etats; d'autant plus qu'il prévoyoit bien que le Port de Firando étant un des plus commodes du Japon: il seroit toujours le plus grand abord des Navires Européens.

De J. C. 1557.

De Syn Mu. 2217.

Les Missionnaires partirent de Fucheo au commencement de l'année 1557. Taqua Nombo les reçut de la maniere la plus gracieuse; il leur dit, qu'il ne lui manquoit plus que le nom de Chrétien, qu'il l'étoit dans le cœur, qu'ils lui feroient plaisir de convertir tous ses Sujets, & qu'il ne seroit pas le dernier à recevoir le Baptême. C'étoit trop dire, pour en être crû, & les Serviteurs de Dieu ne se laisserent point prendre aux discours peu sinceres de ce Prince intéressé; mais ils jugerent à propos de dissimuler leurs soupçons, & de profiter de la disposition favorable, où le met-

De J. C. 15[illegible]7.

De Syn-Mu. 2217.

toient la présence des Portugais, & le désir qu'il avoit de fixer leur Commerce dans ses Etats. D'ailleurs, ses Sujets ne demandoient qu'à être instruits; & peu de tems après, on en baptisa en un jour jusqu'à trois cents. Le Roi en témoigna une très-grande joye, & voulut la faire paroître publiquement par une Fête, qu'il donna aux Missionnaires, & à tous les Chrétiens.

Les affaires de la Réligion étoient en cette situation, lorsque le Roi de Bungo se crut sur le point de voir encore une fois son Royaume agité de troubles domestiques, mais ses craintes se dissiperent bientôt: il fit si bonne contenance, & mit si bon ordre à tout, que ceux, qui avoient envie de broüiller, ne voyant nulle apparence de réüssir, ne jugerent pas à propos de se démasquer. Le Roi de son côté ne crut pas qu'il fût de la prudence de faire des recherches, qui l'engageant à punir des Factieux cachez, les obligeroient peut-être à lever le masque, par la nécessité de se défendre, & leur feroient trouver des forces dans leur désespoir. Il eut tout lieu de s'applaudir d'une conduite si sage, & tout le Monde se tint dans le devoir. Alors se voyant maitre absolu chez lui, il songea sérieusement à venger la mort du Roi de Naugato son Frere.

L. Bungo [illegible] son domaine dans le Ximo.

Il fit ses préparatifs avec une promptitude extrême, & un si grand secret, qu'il partit en Campagne avec une armée de soixante mille Hommes, avant qu'on fut informé de son dessein dans le Naugato. L'Usurpateur surpris n'eut pas assez bonne opinion de lui-même, pour croire qu'il pût tenir contre une si grande Puissance. Il se retira dans les Mon-

De J. C. 1557.

De Syn Mu. 2217.

tagnes, où il auroit été facile de l'affamer; si le Dairy n'eût offert sa médiation pour un accommodement. Elle fut acceptée, & la paix se fit au grand avantage de Civan. Morindono demeura Roi de Naugato; mais il perdit toutes ses autres Terres, & ses Alliés furent dépoüillez des leurs. Par-là Civan acquit, ou recouvra quatre Royaume; car en rapprochant ce trait d'Histoire, qui n'est pas bien développé dans les Relations de ce tems-là, de ce que nous avons dit au commencement du Livre précédent, sur l'autorité de Fernand Mendez Pinto, que les Rois de Bungo se prétendoient Souverains de toute cette partie du Ximo; il y a bien de l'apparence que les Princes, qui furent dépoüillez de leurs Etats par la Sentence arbitrale du Dairy, étoient, ou des Usurpateurs, ou des Sujets révoltés contre leur Seigneur légitime, qui avoient voulu profiter des troubles du Naugato pour affoiblir la Maison Royale de Bungo, & en se liguant avec Morindono, s'assurer un appui, qui les maintînt dans leur usurpation. Quoiqu'il en soit, la Religion Chrétienne tira un grand avantage d'un événement, qui mettoit le Roi de Bungo en état de donner la Loi à tout le Ximo; & en effet, elle s'étendit bientôt, non-seulement dans les Provinces soumises à Civan, mais encore dans tous les Royaumes voisins.

Les Missionnaires trouvoient toujours dans ce Prince quelque chose de plus qu'une protection puissante, & sur laquelle ils pouvoient compter; il vouloit encore qu'ils le regardassent comme leur Ami, & il agissoit avec eux, comme de Particulier à Particulier. Tous les Chrétiens, de quel-

De J. C. 1557.

De Syn-Mu. 2217.

que condition qu'ils fussent, recevoient aussi dans toutes les occasions des marques de sa bonté ; il s'en falloit bien qu'il conservât à leur égard ce faste & ces manieres hautes, dont les Souverains du Japon se défont si rarement. Il donnoit aux plus Petits un accès facile auprès de sa Personne ; & ce qui dans ces Isles passe pour une très-grande marque de considération, il les appelloit ordinairement tous par leurs noms. Il reçut vers ce même tems de nouveaux présents du Vice-Roi des Indes, à qui il en envoya de son côté d'une richesse & d'une magnificence extraordinaire ; & il y joignit des Lettres très-pressantes à ce Seigneur, pour l'engager à lui fournir le plus qu'il seroit possible, d'Ouvriers Apostoliques.

Un Prince de la Maison Royale de Firando reçoit le Baptême. Son zele pour la conversion de ses Vassaux.

Taqua Nombo continuoit aussi à faire bon visage aux Missionnaires ; & à la faveur de ces démonstrations, la Chrétienté du Firando devint en très-peu de tems une des plus nombreuses, & des plus ferventes du Japon. Ce qui avança davantage les affaires de la Religion dans ce Royaume, ce fut la conversion d'un Prince de la Maison Royale, qui fut baptisé avec la Princesse sa Femme & un de ses Freres : il reçut au Baptême le nom d'ANTOINE, & nous le verrons dans toutes les occasions, qu'il eut de faire éclater sa Foi & son zele, se comporter en Homme persuadé que Dieu n'a élevé les Princes au-dessus des autres, que pour en faire de plus utiles instruments de sa gloire. Personne n'a fait plus d'honneur à la Religion dans ces Isles, & n'a peut-être travaillé plus efficacement à y étendre le Christianisme. Il étoit Seigneur des Isles de TACU-

De J. C. 1557. De Syn-Mu. 2217.

XIMA & d'IQUISEUQUI; auſſi-tôt après ſon Baptême, il y mena un Miſſionnaire, & l'y ſeconda ſi bien, prêchant lui-même, & ne dédaignant aucune des fonctions du Miniſtere Evangélique, qu'en moins de deux mois, on y comptoit juſqu'à quatorze cents Chrétiens, & pluſieurs Egliſes bâties à ſes frais.

Mort d'un zelé Miſſionnaire.

Le Bonze Paul eut grande part à ces ſuccès, mais il ne ménagea point aſſez ſes forces, & il fut bientôt la victime de ſon zele. Il tomba malade, & jugeant que Dieu le vouloit appeller à lui, il témoigna, qu'il ſouhaitoit de mourir entre les bras du P. de Torrez. Il n'y avoit encore, à ce qu'il paroiſſoit, aucun danger à lui accorder cette conſolation, & il y auroit eu de la dureté à la lui refuſer; on l'embarqua ſur un Bâtiment, qui alloit à Fucheo; & à peine y fut-il arrivé, que les Médecins l'avertirent, qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre. Il en témoigna une joye, qui ne ſe peut exprimer; il reçut les derniers Sacrements de l'Egliſe avec des tranſports d'amour, dont les Saints ſont ſeuls capables; & peu de tems après, il alla recevoir dans le Ciel la récompenſe dûë à ſes travaux & à ſon éminente vertu, que Dieu avoit autoriſée par plus d'un événement miraculeux.

Grand nombre & ferveur des nouveaux Chrétiens dans le Firando.

Cette mort & le départ du Pere Gago, qui avoit été appellé dans le Chicugen, avoient laiſſé Fernandez ſeul dans le Firando. Le Pere GASPAR VILELA fut envoyé à ſon ſecours, & trouva cette Chrétienté dans une ſituation à faire eſpérer, que le Royaume entier alloit ſe déclarer pour Jeſus-Chriſt. Tous les Néophytes étoient Catéchiſtes, & l'on ne pouvoit ſuffire à baptiſer ceux, qu'ils gagnoient à l'E-

vangile. Le Pere Vilela passant un jour dans une ruë de Firando, apperçut un Enfant, qui accouroit pour lui parler; il l'attendit, & dès que l'Enfant fut à portée de se faire entendre, il demanda le Baptême : le Pere lui répondit, qu'il le baptiseroit dès qu'il seroit suffisamment instruit. *Ce sera donc tout à l'heure*, reprit l'Enfant, *car je sçai tout ce qu'il faut sçavoir pour cela.* Le Pere l'interrogea, & trouva qu'il disoit vrai; il vouloit pourtant le remettre au lendemain, mais l'Enfant protesta, qu'il ne bougeroit point de la place, qu'il n'eût obtenu ce qu'il souhaitoit, & il fallut le contenter. Quelques jours après le Pere Vilela fut fort étonné de voir son petit Néophyte, qui lui amenoit son Pere, sa Mere, ses Freres, & ses Sœurs, qu'il avoit convertis, & parfaitement instruits de nos Mysteres.

De J. C. 1557.
De Syn-Mu. 2217.

Les Bonzes de Firando voyoient avec le chagrin, qu'on peut bien imaginer, ces progrès de la Religion, & la prévention du Peuple en faveur des Missionnaires; ils crurent d'abord, comme avoient fait ceux de Fucheo, & d'Amanguchi, qu'il n'y avoit point de remede plus efficace contre un si grand mal, que de convaincre une bonne fois les Docteurs étrangers dans une dispute réglée; mais comme ils ne se tirerent pas avec honneur des premieres Conférences, ils jugerent que le plus court étoit de décrier les mœurs & la conduite de ceux, dont ils étoient eux-mêmes forcés de publier le sçavoir. Ce second expédient n'ayant point encore eu le succès, qu'ils en attendoient, ils entrerent en fureur : ils la déchargerent d'abord sur une Croix, au pied de laquelle les Fidéles avoient accoutumé de faire

De J. C. 1558.
De Syn-Mu. 2218.

Efforts inutiles des Bonzes pour arrêter le Progrès de la Religion.

De J. C. 1558,

De Syn-Mu. 2218.

Indiscrètion des Chretiens & ses suites.

leurs prieres, & ils la firent abbattre pendant la nuit.

Le Ciel ne laissa point une telle impiété sans châtiment; néanmoins par l'indiscrétion des Fidéles cette action eut des suites fâcheuses pour la Religion; quelques Néophytes suivant avec trop de chaleur le premier mouvement, qui les saisit à la vûe de leur Croix renversée, allerent mettre le feu à une Maison de Bonzes, tirerent les Idoles d'un Temple, qui en étoit proche, en brûlerent une partie, & jetterent les autres à la Mer. Les Bonzes accoutumés à voir les Chrétiens souffrir patiemment les plus grandes injures, ne s'étoient point attendu à ces marques de leur ressentiment; ils n'en furent pourtant pas aussi fâchés, qu'ils feignirent de l'être, & ils se promirent bien d'en tirer un grand avantage. Après avoir délibéré entr'eux sur ce qu'il convenoit de faire en cette rencontre, ils prirent le parti d'aller trouver le Roi, & lui firent demander une audience; ils l'obtinrent, & après lui avoir fait une peinture très-vive de l'Entreprise des Chrétiens, ils le conjurerent de venger les Dieux & leurs Ministres, & demanderent que le Pere Vilela fût banni pour toujours du Royaume.

Le Roi, qui appréhenda, ou feignit d'appréhender quelque trouble, les assura qu'ils seroient contents, & dès qu'il les eut congédiés, il fit prier le Pere Vilela de s'absenter pour quelque tems, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque chose de fâcheux, dont il ne pourroit pas le garantir; ajoutant qu'il seroit le maître de revenir, dès que les esprits ne seroient plus si échauffés. Le Missionnaire, qui connoissoit ce

Prince, & le sçavoit au moins très-éloigné de faire un coup d'autorité en sa faveur, vouloit partir sur l'heure même, mais le Prince Antoine ne put souffrir cette espéce de triomphe de ceux, qui avoient eu le premier tort. Il va trouver le Roi, lui demande s'il y a bien pensé de faire sortir de ses Etats un Homme de mérite, que lui-même y avoit appellé, & cela pour satisfaire le ressentiment d'une Troupe de Prêtres séditieux, qui ont contrevenu aux ordres de leur Souverain, en insultant des Etrangers, qu'il avoit pris sous sa protection. Il tâcha surtout de piquer le Roi d'honneur, en lui faisant comprendre jusqu'à quel point les Bonzes porteroient leur insolence, dès qu'ils auroient compris qu'il les craignoit; mais il ne sçavoit pas que Taqua Nombo se trouvoit dans des circonstances, où il lui importoit de ménager ces Religieux idolâtres.

Un Seigneur, Parent, ou Allié de ce Prince, avoit fait la guerre au Roi de Bungo, & s'étoit vû contraint de subir la Loi du Vainqueur, qui l'avoit dépouillé de ses Etats. Civan, informé que le Firandois avoit sous main donné du secours à son Ennemi, se préparoit à entrer en armes dans le Firando; Taqua Nombo avoit besoin de toutes ses forces pour soutenir la guerre contre un Prince puissant & victorieux; & il crut que c'étoit-la une assez bonne raison pour ne pas mécontenter des gens aussi accrédités, & aussi séditieux que les Bonzes. Dans le même tems, le Pere Villela reçut une Lettre du Roi de Bungo, par laquelle ce Prince lui mandoit de sortir incessamment de Firando; il ne lui en marquoit pas la raison, mais le Missionnaire l'apprit peu de jours

De J. C. 1558.

De Syn-Mu. 2218.

après du Pere de Torrez : c'étoit la même que nous venons de rapporter ; il fut donc obligé d'abandonner son Eglise ; il la confia à Fernandez, que le Prince Antoine retira dans ses Isles. Il parut bien dans la suite aux traitements, que le Roi de Firando fit aux Chrétiens, qu'il n'avoit jamais aimé leur Religion, mais ils demeurerent inébranlables dans la Foi, & leur constance leur mérita la gloire de donner à l'Eglise le premier Martyr, qui ait arrosé le Japon de son sang.

Premier Martyr du Japon.

Ils avoient dressé une nouvelle Croix à quelque distance d'une des Portes de la Ville, & ils y alloient tous en commun fa re leurs priéres à certaines heures. Une femme esclave, dont le Maître étoit Idolâtre zélé, y alloit fort réguliérement, quoique son Maître le lui eût défendu. Un jour, qu'il apprit qu'elle y étoit retournée, il s'emporta fort contre elle, & lui jura qu'il lui en coûteroit la vie, si elle continuoit dans sa désobéissance ; elle lui répondit, que la mort ne faisoit pas peur aux Chrétiens, qu'elle continueroit à le servir avec la même fidélité, dont elle lui avoit donné jusques-là des preuves certaines ; mais qu'elle ne devoit pas manquer à ce qu'elle devoit à Dieu, qui étoit son premier Maître, & dès le lendemain elle se rendit comme les autres à la Croix. L'Idolâtre entra en fureur, dès qu'il le sçut, & courut après elle ; il n'étoit pas encore bien loin, qu'il l'apperçut qui revenoit ; il tira aussitôt son sabre, & l'attendit. La généreuse Chrétienne s'approcha de lui sans s'émouvoir, se mit à genoux, & lui presenta sa Tête, que le Barbare lui abbattit d'un seul coup. Les Chrétiens enleverent son corps, & lui donnerent

une sépulture honorable, en rendant graces à Dieu de la constance, qu'il lui avoit inspirée, & s'animant à imiter son exemple.

De J. C. 1559.

De Syn-Mu. 2119.

L'année suivante les Troupes Bungoises entrerent dans le Firando, & Taqua Nombo, après s'être assez bien défendu pendant quelques temps, ne put éviter le sort qu'avoient eu ses Alliés, qu'en se soumettant a payer un tribut à son Ennemi, lequel étendoit insensiblement sa domination, & répandoit la terreur de ses armes jusqu'a l'extrémité occidentale du Japon; mais il perdit bientôt plus qu'il ne venoit d'acquérir. Le Pere Vilela étoit à peine arrivé à Fucheo, où le Pere de Torrez l'avoit rappellé, qu'il y fut joint par le Pere Gago, lequel fut obligé de se sauver de Facata, pour les raisons, & de la maniére que je vais dire. Ce Missionnaire, assisté de Guillaume Pereyra, prêchoit avec succès l'Evangile dans le Chicugen, dont Facata est la Capitale; & cela par la protection du Roi de Bungo, à qui nous avons vû, que ce Royaume avoit été cédé par le Traité d'Amanguchi. Ce n'étoit pas la moindre des nouvelles acquisitions de Civan. Le Chicugen situé dans la partie septentrionale du Ximo, est une des plus riches contrées de cette grande Isle; & Facata bâtie à l'entrée d'une grande plaine sur le bord de la Mer, a un assez bon Port, & des plus fréquentés du Japon, éloigné d'environ vingt lieues de Firando, & de cinquante du Bungo.

Le Roi de Firando obligé de payer un Tribut au Roi de Bungo.

Civan avoit donné à ce Royaume un Gouverneur, qui y rendit bientôt la nouvelle domination odieuse; & comme les fautes des Officiers & des Ministres, quand elles ne sont, ni punies, ni réparées, deviennent celles des

Le Roi de Bungo perd Facata par la trahison des Bonzes.

De J. C. 1559.

De Syn-Mu. 2219.

Princes, un des meilleurs Rois, qu'ait jamais eu le Japon, passoit dans le Chicugen pour un Tyran. Le Prince, qui avoit été dépouillé de cet Etat, fut bientôt informé du mécontentement des Peuples, & lorsqu'on y pensoit le moins, assisté de Morindono, dont l'alliance lui avoit été jusques-la si funeste, il entra dans le Chicugen avec une assez bonne Armée, & vint insulter Facata. Le Commandant, quoique surpris, fit si bonne contenance, & sçut si bien retenir les Habitans dans le devoir, en leur représentant les horreurs, où est exposée une Ville forcée, que l'Ennemi ayant voulu tenter l'escalade, fut repoussé partout.

Dangers, que courent les Missionnaires en cette occasion.

La Place étoit conservée au Roi de Bungo, si le Gouverneur avoit connu tous ceux, dont il devoit se défier, & s'il s'étoit surtout mis en garde contre les entreprises des Bonzes : mais la nuit suivante, ces Prêtres Idolâtres, qui ne pouvoient souffrir la domination d'un Prince Protecteur déclaré du Christianisme, ouvrirent les portes de Facata, & y introduisirent leur ancien Roi, qui y entra comme dans une Ville prise d'assaut, & en donna le pillage à ses Troupes. Le Gouverneur se sauva dans la Citadelle, où il fut forcé, & passé au fil de l'épée, avec tous ceux, qui l'y avoient suivi. Alors toute l'attention des Bonzes fut à empêcher que les Missionnaires ne leur échapassent, & à animer le Peuple & les Soldats contr'eux. Ils faisoient observer à tout le monde que dans tous les endroits, où ces Docteurs Etrangers avoient voulu établir leur Religion, la guerre & la désolation les y avoient suivis : Amanguchi deux fois pris & brûlé, Fucheo nâgeant dans le sang de ses Citoyens, le Firando plein de troubles

& de factions ; enfin Facata, qui jusquà ce jour n'avoit jamais vû sa tranquillité altérée par la moindre émeute, devenu tout à coup un lieu d'horreur, fournissoient un grand champ a leurs invectives ; mais ils se donnoient bien de garde d'ajoûter, qu'ils étoient eux-mêmes les Auteurs de tous ces désordres, & qu'on ne devoit les attribuer, qu'à la haine, qu ils portoient au Christianisme, ou plutôt à leur jalousie, à laquelle ils comptoient pour rien de sacrifier l'Etat.

De J. C. 1559.

De Syn Mn. 2219.

Cette réflexion étoit pourtant ici d'autant plus aisée à faire, que la perte & la désolation de Facata étoient visiblement leur ouvrage. Mais on ne la fit point, & il n'est pas aisé de comprendre, combien leurs discours irriterent toute la Ville contre les Ministres de l'Evangile. On courut sur l'heure mettre le feu à leur logis, qui fut en moins de rien réduit en cendres avec leur Eglise ; on porta la fureur jusqu'a combler un puits, qui leur avoit fourni de l'eau, & jusqu'à enlever la terre du lieu, qu'ils avoient occupé ; comme si elle eût été maudite, & profanée par leur séjour. Un Gentilhomme, qui avoit tout quitté pour ne vacquer qu'à Dieu & à son salut, & qui s'étoit retiré chez eux, où il menoit une vie plus Angélique qu'humaine, fut cruellement massacré, & ils auroient subi le même sort, si de bonne heure ils ne s'étoient soustraits a l'orage, qu'ils avoient prévû quelque tems avant qu'il crevât.

Leur Maison & leur Eglise brûlées a Facata.

Le Pere Gago avoit fait embarquer à la faveur des ténébres Jean Fernandez, qui l'étoit venu joindre depuis peu, avec tous les ornemens

Les Missionnaires se retirent, sont

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

poursuivis, & sont maltraités.

de l'Eglise & les Vases sacrés, dans un Bâtiment, que la Providence avoit fait rencontrer dans le Port. Pour lui, son Compagnon Pereyra, un Catéchiste Japonnois, nommé SYLVESTRE, & un Portugais, qui demeuroit avec eux, ils ne voulurent pas s'éloigner des Chrétiens, ils se contenterent de se bien cacher; mais comme on fit réflexion qu'ils ne pouvoient éviter à la fin d'être découverts, & qu'ils s'apperçurent bien eux-mémes du danger, auquel ils exposoient ceux, qui les avoient retirés, ils se virent contraints de passer dans un second Navire, qui étoit mouillé à une demie lieuë de la Ville. Ils y furent reçus d'une maniere à leur faire juger qu'ils n'y seroient pas plus en sûreté, que dans la Ville méme. Il n'est sorte d'insultes, & de mauvais traitements, qu'ils n'eurent à essuyer de tous ceux, qui composoient l'Equipage, & cela dura quatre jours.

On apprit enfin à Facata qu'ils étoient dans ce Navire, & on y envoya trois Barques chargées de Soldats, pour les prendre. Il s'étoit répandu un bruit qu'ils avoient de grandes richesses, & l'espérance de tirer d'eux une grosse rançon, étoit la seule raison, qui avoit empêché le Patron du Navire de les immoler d'abord à la fureur du Peuple. Cette même opinion fut encore ici leur salut. Les Soldats leur demanderent où étoit leur argent? ils répondirent qu'ils n'en avoient point, & qu'on ne leur avoient laissé, que ce qu'ils avoient sur le corps. Effectivement le Capitaine du Navire leur avoit enlevé tout ce qu'ils avoient, qui se réduisoit à très-peu de chose. Les Soldats de Facata se le firent donner par force, puis re-

tournerent vers les Missionnaires, qu'ils mirent presque tout nuds : il faisoit toutefois un très-grand froid, quoiqu'on fût au mois d'Avril. On les fit ensuite passer dans une des Barques, où le Pere Gago fut reconnu par un Japonnois de ses Amis, qui lui donna dequoi se couvrir : du reste ils reçûrent toutes sortes de mauvais traitements de ceux, qui les gardoient. Ce fut bien pis encore, quand ils furent à terre ; les Soldats, qui se rencontrerent sur le Port, voulurent avoir leur part de la dépoüille, & les Serviteurs de Dieu faillirent à être les victimes de la querelle, qui s'éleva à ce sujet ; ils en furent pourtant quittes pour être mis encore tout à faits nuds, & pour bien des insultes & des menaces.

La Canaille s'étoit attroupée autour d'eux, & ils s'attendoient à tout moment à être égorgez, mais Sylvestre ayant trouvé le moyen de s'échapper, alla avertir un Chrétien fort accrédité dans la Ville, du danger, où les Missionnaires se trouvoient ; celui-ci ne perdit point de tems, il leur porta des Habits, fit retirer tout le monde, & les mena chez lui. Il alla ensuite chez le Commandant, de qui il obtint à force de présents la permission de les garder. Pereyra avoit été emmené par un Soldat, le généreux Chrétien le fit chercher, & l'ayant trouvé, il donna vingt écus au Soldat, qui le lui remit entre les mains. Les Prisonniers resterent quelques jours dans cette maison, où l'on n'omit rien pour les refaire de tant de fatigues, & de mauvais traitements ; leur Hôte les confia ensuite à un de ses Amis, dont la Maison étoit encore plus sûre, que la sienne, & ils y demeurerent deux mois. Après

De J. C. 1559.

De Syn-Mu. 2219.

tout, tant qu'ils restoient à Facata, ils ne pouvoient compter sur rien; mais la difficulté étoit d'en sortir. Le Pere Gago écrivit au Pere de Torrez, pour lui apprendre sa situation, & le prier de lui envoyer des Chevaux dans un endroit, qu'il lui marqua. Cela fut exécuté dans le moment; & lorsque le Pere Gago eut avis que les Chevaux étoient au rendez-vous, il s'y transporta enveloppé, aussi-bien que ses Compagnons, dans des especes de Cappes, dont les Femmes usent quelquefois en ce Pays-là; ils passerent ainsi sans être reconnus, & rencontrerent les Chevaux conduits & escortés par un grand nombre de Chrétiens, résolus d'aller, s'il étoit nécessaire, jusqu'à Facata, & d'enlever de force les Serviteurs de Dieu, ou de périr à la peine.

Comment ils sont reçus par les Fidéles de Bungo.

Leur joye fut grande, lorsqu'ils les apperçûrent; ils avoient apporté avec eux quantité de rafraîchissemens, & cette précaution ne fut pas inutile. Quand les Missionnaires furent à cinq ou six lieuës de Fucheo, ils commencerent à rencontrer des Troupes nombreuses de Fidéles, qui venoient au-devant d'eux, & à chaque fois il falloit entrer dans des Tentes, que ces bonnes Gens avoient dressées à côté du grand Chemin, & s'y rafraîchir, ou s'y reposer. Plus ils approchoient, & plus la foule grossissoit; on auroit dit qu'il n'étoit resté personne dans la Ville, & toutes les Campagnes retentissoient de cris de joye, & d'actions de graces au Seigneur Dieu, qui sçait délivrer ses Serviteurs des plus grands dangers par des voyes, qui ne sont connuës que de lui. Les Missionnaires entrerent ainsi dans Fucheo comme en triomphe; & parce qu'on sçavoit qu'*ils*

avoient tout perdu, il n'y eut pas un Chrétien, qui ne leur offrit son présent. Les uns leur apportoient de l'Argent, les autres de l'Etoffe & du Linge, ceux-ci de la Vaisselle de Porcelaine, ceux-là de petits Meubles à leur usage; il n'est pas concevable, jusqu'où on porta l'attention, mais rien ne les touchoit au prix de l'affection, avec laquelle tout cela se faisoit.

De J. C. 1559.

De Syn-Mu. 2219.

Description du Lac d'Oïtz & de la Montagne de Jesan

Cependant la Révolution du Chicugen, & les broüilleries du Firando, ayant encore une fois réüni dans le Bungo tout ce qu'il y avoit au Japon d'Ouvriers Apostoliques, le P. de Torrez songea sérieusement à exécuter un dessein, qu'il avoit fort à cœur depuis quelque tems: voici de quoi il s'agissoit. A trois lieuës de Méaco, en suivant le grand Chemin, qui conduit de cette Capitale à Jedo, on trouve la petite Ville d'Oïtz, à l'entrée du Royaume d'OMI; elle est composée d'une ruë, qui tourne en forme d'Arc, & de quelques autres plus petites, qui y aboutissent à droit & à gauche; elle peut avoir environ mille Maisons, & elle est du Domaine Impérial. Elle est située sur le bord d'un Lac, qu'on appelle quelquefois le Lac d'OMI, & plus communément le Lac d'OÏTZ. Ce Lac, disent les Annales du Japon, se forma en une nuit; le Terrein, dont il occupe la Place, ayant été englouti par un tremblement de Terre. Il n'a pas beaucoup de largeur, mais il s'étend au Nord près de soixante lieuës jusqu'au Royaume de CANGA. Il est très-poissonneux, il a surtout une grande quantité de Saumons, qui sont excellents, & tous ses bords sont couverts de Canards sauvages; il se dé-

De J. C. 1559.

De Syn-Mu. 2219.

charge dans deux Rivieres, dont l'une descend à Méaco, qu'elle traverse, & l'autre passe à JODO & à OZACA.

Assez près de ce Lac, environ à six lieuës de Méaco, & sur la gauche en allant a Jodo, est une Montagne tres-haute, dont la vûë est charmante, & qui se nomme JESAN, ou JIOSAN; différence, qui n'est apparemment, que dans la prononciation, comme il arrive à la plûpart des noms, qu'on trouve si diversément écrits dans presque toutes nos Relations. JESAN veut dire *belle Montagne*. Les Ecrivains Portugais la nomment FRENOXAMA, & ont été suivis par tous ceux, qui ont travaillé sur leurs Mémoires; mais comme ce nom signifie *Montagne*, il est vraisemblable, qu'ils ne s'en sont servi, que parce que les Japonnois l'ont nommé par excellence le Mont JESAN. Il a huit lieuës de long, & l'on y compte encore aujourd'hui jusqu'à trois mille Temples (en y comprenant sans doute les Chapelles), plusieurs Villages, & un très-grand nombre de Monasteres. Sa situation, & plus encore la prétenduë sainteté du lieu, en avoient fait un azile pour les Habitants de Méaco pendant les Guerres Civiles; toutefois ce prétendu Sanctuaire n'avoit pas toujours été bien épargné, & au tems, dont je parle, le nombre des Temples, qui avoit été avant les Troubles aussi grand pour le moins, qu'il l'est aujourd'hui, étoit réduit à six cents; celui des Monasteres étoit à peu près égal. Ce lieu au reste est délicieux: on n'y voit que Vallées entrecoupées de Ruisseaux & de Fontaines, qui vont se perdre dans de petits Bois très-agréables. De loin la Montagne ne paroît qu'une épaisse Forêt,

rêt, parce que les Arbres y ſont d'une hauteur ſurprenante.

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

Un Supérieur de Bonzes demande un Miſſionnaire.

Parmi le nombre infini de Bonzes, qui habitoient ce beau Pays, il y avoit un Tunde, qui ayant beaucoup entendu parler du Chriſtianiſme, ſouhaitoit paſſionnément de ſçavoir ce que c'étoit, que cette Religion Etrangere. Il écrivit pour cet effet au P. de Torrez, lui manda que ſans ſon grand âge il eût été le trouver ; mais que la choſe ne lui étant pas poſſible, il le prioit de ſe tranſporter juſqu'a Jeſan, ou d'y envoyer quelqu'un de ſes Réligieux. » Vous avez paſſé bien des Pays, » lui diſoit-il, à la fin de ſa Lettre, traverſé bien des Mers, & couru bien des riſques, pour procurer de la gloire a votre » Dieu, refuſerez-vous de venir ſur cette » Montagne, où vous avez un ſi grand intérêt d'établir votre Religion? « Le P. de Torrez, lorſqu'il reçut cette Lettre, n'avoit auprès de lui aucun Miſſionnaire, dont il pût diſpoſer, & ſa préſence étoit néceſſaire dans le Bungo ; il répondit au Bonze, qu'il lui envoyeroit le premier de ſes Inférieurs, qui ſe trouveroit libre, & qu'en attendant, il le prioit de lire attentivement un petit Ecrit, qu'on lui préſenteroit de ſa part. C'étoit un Abrégé de la Doctrine, & des principaux devoirs du Chriſtianiſme, qu'il avoit compoſé, & qui étoit très-bien fait. Peu de tems après le P. Vilela, & enſuite le Pere Gago arriverent à Fucheo, pour les raiſons, que j'ai dites ; auſſi-tôt le Supérieur Général ſongea à tenir au Bonze de Jeſan la parole, qu'il lui avoit donnée, & il lui envoya le P. Vilela, Laurent, & un jeune Japonnois, qui devoit

De J. C. 1559.

De Syn-Mu 2219.

Le P. Vilela y est envoyé, ce qu'il eut à souffrir dans ce voyage.

servir de Catéchiste aux deux Missionnaires.

Le P. Vilela, avant que de partir, se fit raser les Cheveux & la Barbe, & s'habilla à peu près comme les Bonzes, pour faire voir qu'il étoit Docteur dans sa Loi, & parce qu'on l'avertit que sans cela il auroit de la peine à être reçu à Jesan. Il paroît pourtant, que dans la suite on s'est accoutumé à voir les Docteurs Européens dans leurs habits ordinaires ; mais je ne trouve rien de bien certain sur cet Article. Les Missionnaires s'embarquerent au mois de Septembre sur un petit Bâtiment, qui faisoit voiles vers Sacai, & ce Voyage fut pour eux un tissu de croix, sous le poids desquelles un courage moins ferme, que le leur, eût cent fois succombé. Tout l'Equipage du Navire étoit Idolatre & fort superstitieux ; les calmes survinrent, qu'on étoit encore presqu'à la vûë du Port, d'où l'on étoit parti, & pour obtenir un Vent favorable, il fut résolu de faire quelqu'offrande a un des Dieux de la Mer : il fallut pour cela faire une Quête, & celui qui en fut chargé, s'adressa au P. Vilela, comme aux autres ; l'Homme Apostolique répondit que ce n'étoit pas à des Dieux sourds & impuissants, mais au seul Créateur du Ciel & de la Terre, qu'il falloit s'adresser pour obtenir de pareilles graces, nul autre que lui, n'ayant droit de commander à la Nature. A ces mots on le reconnut pour ce qu'il étoit, & les Matelots se mirent fortement dans la Tête que c'étoit lui & ses Compagnons, qui étoient cause de la bonace ; & comme elle continua encore quelque tems, & qu'ensuite il s'éleva un vent contraire, il ne se peut dire combien d'outra-

ges les Missionnaires reçûrent de ces Barbares, qui ne s'en tinrent pas même aux injures, car ils les frapperent souvent comme des Esclaves, ils les laissoient plusieurs jours de suite sans leur donner à manger, & ils furent plus d'une fois sur le point de les jetter à la Mer.

De J. C. 1559.
De Syn Mu. 2219.

Providence de Dieu sur les Missionnaires.

Une vision, ou si l'on veut, un songe, qu'eut le P. Vilela, & dans lequel il lui sembla, que l'Apôtre des Indes lui promettoit de l'assister, & lui recommandoit d'avoir bon courage, le fortifia beaucoup, & il eut soin d'animer ses Compagnons. Enfin on les abandonna dans un Port, où l'on avoit pris Terre, & l'on avertit tous les Patrons des Navires, qui s'y rencontrerent, que ces Etrangers étoient les Ennemis des Dieux, & qu'on ne pouvoit, sans se rendre criminel, avoir aucun Commerce avec eux. Par-là les Serviteurs de Dieu se virent réduits à une petite Barque assez mauvaise, sur laquelle on voulut bien leur donner passage; mais le Ciel prit leur cause en Main, & récompensa d'une maniere éclatante la charité de celui, qui les avoit reçûs. Tous les Navires, qui leur avoient refusé le passage, & celui, qui les avoit amenés jusques-là, ou périrent par la Tempête, ou furent la Proye des Corsaires; tandis que la seule Barque, où ils étoient, continua sa route sans aucun accident.

Le Bonze, qui les avoit invités meurt avant leur arrivée, dans de très-bons sentimens.

De Sacai, où la Barque s'arrêta, les Missionnaires prirent leur Chemin par Terre, & gagnerent SACOMOTO, petite Bourgade, qui est au Pied du Mont Jesan. Le P. Vilela s'y arrêta, & envoya Laurent avertir de son arrivée le Bonze, à l'occasion duquel il avoit

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

entrepris ce Voyage. Laurent ne le trouva plus, il y avoit peu de jours qu'il étoit mort; mais son Successeur au Gouvernement de son Monastere, nommé DAIZEMBO, consola le Missionnaire, en lui assurant que le Défunt avoit protesté, avant que d'expirer, qu'il croioit fermement tous les Articles contenus dans l'Ecrit, que le P. de Torrez lui avoit envoyé. Il ajoûta, que lui même, & dix de ses Inférieurs, souhaitoient fort d'entendre un Docteur Européen, & qu'il n'étoit pas éloigné des sentiments, dans lesquels il avoit vû mourir son Prédécesseur. Laurent retourna en diligence donner ces nouvelles au P. Vilela, qui sur le champ se transporta au Monastere de Daizembo.

Son Successeur n'ose se déclarer Chrétien.

Le Bonze, & les autres, dont celui-ci avoit parlé a Laurent, furent merveilleusement fasatisfaits des Entretiens, qu'ils eurent avec le Missionnaire; mais aucun n'osa se déclarer pour le Dieu des Chrétiens. Daizembo dit même en secret au P. Vilela qu'il étoit persuadé de la vérité de tout ce qu'il venoit de lui enseigner; mais qu'il craignoit qu'on ne le fit mourir, s'il renonçoit à la Religion du Pays: d'autres l'avertirent, qu'avant que de faire aucune démarche dans une Affaire aussi importante, que celle de Prêcher une nouvelle Religion, il falloit avoir l'approbation du XACO, qui étoit alors à Jesan, & qu'ils lui conseilloient d'aller voir ce Chef de leur Religion. Le Pere eût bien souhaité en effet d'avoir un entretien avec le Xaco, mais il ne lui fut jamais possible de parvenir jusqu'à lui; & comme il ne vit plus aucune apparence de rien faire a Jesan, il prit le part

d'aller à Méaco, où il arriva le dernier jour de Novembre.

De J. C. 1559.

De Syn-Mu. 2219.

Le Pere Vilela a Meaco, où il obtient du Cubo-Sama la permission de prêcher l'Evangile.

Il se retira d'abord dans une Maison, qui tomboit en ruine, il y demeura plusieurs jours avec son Compagnon & son Catéchiste, & ils s'y préparerent par la Priere & par la Pénitence à la grande œuvre, qu'ils alloient entreprendre. Leur Retraite finie, le P. Vilela, qui trouva moyen de saluer l'Empereur Cubo-Sama, dont il fut parfaitement bien reçû, & qui lui permit de Prêcher sa Religion, se montra dans les Quartiers les plus fréquentés de la Ville le Crucifix à la Main. Méaco étoit alors assez tranquille, & la singularité du Spectacle assembla d'abord autour du Prédicateur toutes sortes de Personnes, à qui il annonça le Royaume de Dieu; mais la plûpart le traiterent de Visionnaire: les Bonzes se mirent de la partie, & ayant débité parmi le Peuple tout ce que leurs Confreres d'Amanguchi & du Ximo avoient imaginé, pour rendre odieux & méprisables les Docteurs Portugais, ceux-ci ne pouvoient plus paroître nulle part, qu'ils n'essuyassent des huées, & qu'on ne les appellât mangeurs de chair humaine.

Ils eurent même bien-tôt sujet de craindre quelque chose de pis; l'animosité du Peuple contr'eux devint extrême, & ils ne se regarderent plus que comme des Victimes destinées à la mort. Un Habitant fort aisé les avoit reçûs chez lui, il appréhenda qu'on ne lui en fît une Affaire, il leur dit assez doucement de se retirer ailleurs; & comme le Pere Vilela ne se pressoit point de sortir, ce Barbare leva le Sabre sur lui, & peu s'en fal-

De J. C. 1559.

De Syn-Mu. 2219.

lut qu'il ne le lui déchargeât ſur la Tête. Le Miſſionnaire fut contraint de ſe réfugier dans une Cabanne, où il n'avoit qu'un peu de Paille pour ſe coucher, & où il ſouffrit beaucoup de la faim, du froid, & de l'humidité; tout cela néanmoins ne fit qu'enflammer ſon zéle; il continua ſes Prédications, comme ſi elles euſſent été reçûës avec applaudiſſement, & cette intrépidité le fit enfin eſtimer de tous ceux, qui ſçurent ſe mettre au-deſſus de la prévention, ou que la paſſion n'aveugloit pas. On ſe rendit plus attentif à ſes diſcours, & pluſieurs commencerent à goûter ſa Doctrine.

Un Seigneur de la Cour lui fait obtenir des Patentes de l'Empereur. Pluſieurs Bonzes ſe font Chrétiens.

Il ſembloit néanmoins, que Perſonne n'oſoit ſe déclarer, & il paroiſſoit qu'on craignoit les Bonzes & la Cour. Enfin un Gentilhomme d'Amanguchi, que les uns nomment ALQUIMEXA, & les autres ICHIMARA, fut le premier, qui rompit la glace Il ſe fit baptiſer avec deux de ſes Amis, & leur exemple fut bien-tôt ſuivi de pluſieurs Perſonnes de conſidération. La faveur de MIOXINDONO contribua beaucoup à ce ſuccès, mit en honneur la Religion Chrétienne, & fit reſpecter ſes Miniſtres. Ce Seigneur, dont nous parlerons beaucoup dans la ſuite, étoit favori du Cubo-Sama, que nous entendrons toujours déſormais ſous le nom d'Empereur, & le Pere Vilela, qui étoit d'un caractere fort aimable, & avoit des manieres très-inſinuantes, avoit trouvé de l'accès auprès de lui. Il obtint par ſon crédit une ſeconde audience de l'Empereur, qui lui accorda des Patentes en bonne forme, & fit défenſe ſous peine de la vie, de l'inquiéter dans ſes fonctions. Tout

De J. C. 1560.

De Syn Mu. 2220.

cela produisit un grand effet; les Bonzes n'oserent plus rien entreprendre contre des Gens, que le Souverain prenoit sous sa protection, & pour qui le Favori s'étoit déclaré. Il y eut même plus; car on vit alors, ce qui ne s'étoit point encore vû ailleurs, les plus considérables de ces Religieux Idolâtres embrasser comme à l'envi le Christianisme.

Conversion d'un fameux Docteur.

Celui, dont la Conversion fit plus de bruit, & qui donna l'exemple aux autres, fut un nommé QUENXU. De la maniere, dont on parle de ce Docteur dans toutes les Relations, que j'ai vûës, c'étoit encore toute autre chose, que Fucarandono: dans la vérité Quenxu étoit un de ces sages Payens, qu'une profonde étude de la Nature conduit insensiblement à une connoissance superficielle, mais stérile de son Auteur. Sa Chambre étoit parée d'Emblêmes & de Sentences, qui contenoient une Morale fort saine, & qui marquoient assez que quarante ans de solitude qu'il avoit employez à contempler les Mysteres de sa Secte, n'avoient point effacé en lui l'idée d'un Premier Etre sans commencement & sans fin. On y voyoit entr'autres un Tableau, qui passoit pour une Piéce fort rare; il représentoit un Arbre sec au milieu d'une belle Prairie, & le Bonze avoit mis au bas ces deux Dystiques, qu'un de nos Auteurs (*a*) a ainsi traduits en notre Langue.

Arbre sec & sans Fruit, sans Feuille & sans verdure,
Dis-moi, si tu le sçais, qui t'a mis en ce lieu?

(*a*) Le P. Grasset.

De J. C. 1560.

De Syn-Mu. 2220.

C'est le Dieu Tout-puissant, Auteur de la Nature,
Sans lequel je ne suis qu'un bois à mettre au feu.

Que l'Homme est composé d'une nature étrange !
Ce n'est qu'un pur mélange,
De l'Etre & du Néant, qui vit & ne vit pas,
Il n'est jamais content, & le veut toujours être.
Si-tôt qu'il vient à naitre,
Il court à tous momens de la vie au trépas.

Le Docte Bonze, dès qu'il entendit parler du Pere Vilela, eut envie de le connoître, moins pourtant par curiosité, que par vanité. Il l'alla trouver, & d'un air de suffisance accompagné de mépris, il lui dit, qu'il ne venoit pas pour apprendre de lui quelque chose, mais qu'il ne seroit pas fâché de l'entendre parler de sa Religion. Le Pere le reçut avec cette modestie, qu'inspire la vérité, puis entrant en matiere, il voulut établir l'existence d'un premier Principe. A peine avoit-il commencé son discours, que l'Esprit Saint toucha le cœur du Religieux Idolâtre; il lui parut qu'on lui ôtoit un Bandeau de devant les yeux. Le Missionnaire s'apperçut, qu'il pâlissoit de tems en tems, que son attention devenoit plus sérieuse, enfin qu'il se passoit en lui quelque chose d'extraordinaire.

Encouragé par ce changement, dont il auguroit bien, il s'étendit fort sur la conformité, qu'ont les principes de la Morale Chrétienne avec les lumieres de la raison, & fit voir combien au contraire les Sectes du Japon sont opposées au bon sens. Le Bonze immobile, comme un Homme interdit, jettoit de moments à autres de profonds soupirs, & ne ré-

pondoit rien. Enfin la grace prit le deſſus, & il fallut ſe rendre. *Je ſuis Chrétien*, s'écria-t-il tout d'un coup, *je ſuis Chrétien, baptiſés-moi.* Le Miſſionnaire ne ſe fit point prier, l'Opération Céleſte dans l'Ame de ce Proſélyte étoit trop ſenſible, pour en pouvoir douter un moment. Quenxu fut baptiſé à l'heure même, & le bruit d'un Evénement ſi ſingulier s'étant répandu d'abord, il y eut juſqu'à quinze Bonzes des plus diſtingués, qui demanderent le Baptême. Parmi ces illuſtres Néophytes, il y en avoit un, à qui l'innocence & l'auſtérité de ſa vie avoient ſans doute préparé les voyes à la grace de ſa Converſion. Il eſt vrai qu'il n'y avoit rien de ſi dur, que la maniere, dont il vivoit. Le déſir qu'il avoit d'aller au Ciel, lui avoit fait faire vœu d'enſeigner gratuitement le FOQUEKIO toute ſa vie. Huit ans avant que le P. Vilela vînt à Méaco, le Bonze ſongea une nuit, que des Prêtres venus de l'Occident, lui montroient le Chemin du Ciel; & le lendemain il apprit, qu'il en étoit arrivé deux à Amanguchi. Il fut des premiers à entendre les Prédications du P. Vilela, & il vint exprès de FARIMA, où il demeuroit. Il en fut fort ſatisfait, mais ce fut la Converſion de Quenxu, qui acheva de le déterminer.

De J. C. 1560.

De Syn-Mu. 2210.

De ſi heureux commencements ſembloient répondre au Miſſionnaire d'une abondante récolte, lorſque les Bonzes exciterent contre lui un orage d'autant plus dangereux, que le Xaco ſe mit à leur Tête: la partie fut liée avec tant de ſecret, qu'avant que les Chrétiens euſſent le vent de ce qui ſe tramoit, les meſures étoient priſes pour perdre leur

Orage excité contre le Pere Vilela, & comment il ſe diſſipe.

De J. C. 1560.
De Syn-Mu, 2220.

Pasteur. Le Gouverneur de Méaco, gagné par une grosse somme d'Argent, promit à leurs Ennemis de le chasser de la Ville; & il ne s'agissoit plus, que de trouver un prétexte pour le faire, sans contrevenir aux Ordonnances de l'Empereur. Le Pere fut averti de ce qui se tramoit contre lui, par Mioxindono, qui lui conseilla de se retirer dans une de ses Forteresses, & d'y rester, jusqu'à ce qu'il pût parer le coup, qu'on se disposoit à lui porter. Il déféra a cet avis, & il ne pouvoit guéres s'en dispenser; mais il connut bien-tôt, qu'on avoit eu tort de le lui donner. Il fut informé que sa retraite étoit regardée comme une fuite, & que les Infidéles en triomphoient; il retourna donc sur le champ à Méaco, & résolu à tout Evénement, il parut dans cette Capitale avec plus d'assurance, que jamais. Dieu bénit son courage; les Bonzes furent étonnez, Mioxindono parla à l'Empereur, & ce Prince défendit par un nouvel Edit de troubler les Prêtres Européens dans l'exercice de leur Ministere.

Grand nombre de conversions. Des Néophytes composent un Traité de la superiorité de la Religion Chrétienne sur les Sectes du Japon.

Cet avantage remporté sur les Ministres des Idoles, & la faveur déclarée de la Cour Impériale, disposerent admirablement les esprits en faveur du Christianisme; de sorte que les deux Religieux commencerent à recueillir avec joye ce qu'ils avoient semé avec tant de fatigues. On venoit de toutes parts leur demander le Baptême; & bien-tôt leur plus grand embarras fut de trouver du tems pour satisfaire tous ceux, qui vouloient être instruits. La ferveur des Fidéles s'accrut avec leur nombre; & comme ils brûloient du désir de faire adorer le Dieu, qu'ils venoient de connoître,

les plus Sçavants d'entr'eux composérent un petit Traité en forme de Lettre adressé aux Chrétiens du Bungo, où ils opposoient la Loi de JESUS-CHRIST aux différentes Sectes du Japon, & faisoient voir combien elle leur est supérieure. Il n'est pas croyable de combien de Conversions ce petit Ouvrage fut l'occasion, ou l'instrument.

De J. C. 1561.

De Syn-Mu. 2221.

De la maniere, dont les Esprits paroissoient partout disposez à recevoir l'Evangile, il est constant qu'il ne manquoit que des Ouvriers pour l'annoncer. On en demandoit de plusieurs Provinces au P. de Torrez; mais il ne lui en venoit point des Indes, & pour comble de chagrin, il fut encore obligé de se priver du seul Prêtre, qu'il eût avec lui dans le Ximo. Mais ce fut bien moins cette perte, qui le toucha, que le principe, qui la causa, & les circonstances, dont elle fut accompagnée. Un des premiers Missionnaires, sur qui l'Apôtre des Indes avoit jetté les yeux pour la Mission du Japon, après qu'il eut reconnu que cette Nation demandoit des Prédicateurs d'un grand mérite & d'une vertu peu commune, fut le Pere Balthazar Gago; & rien ne doit donner une plus grande idée de ce Religieux, que la préférence, qui lui fut donnée par un si bon Juge, sur tant de Saints & de grands Hommes, qui firent alors changer toute l'Asie de face, & parmi lesquels il y a eu tant d'Apôtres & de Martyrs.

Triste exemple de la foiblesse humaine dans un Missionnaire.

Le P. Gago fit d'abord honneur au choix de son Supérieur. Il apprit si aisément la Langue Japonnoise, qu'en très-peu de tems il fut en état de la parler avec facilité, & même avec éléganc. Il fit dans le Bungo, dans

De J. C. 1561.

De Syn-Mu. 2221.

le Firando, & dans le Chicugen des Conversion innombrables; sa vertu, & la douceur de ses manieres lui avoient tellement gagné le cœur de tous ses Néophytes, que leur attachement à sa Personne alloit jusqu'à une véritable tendresse. Enfin les Miracles, que Dieu opéra plus d'une fois par son Ministere, & sur-tout le pouvoir, qu'il avoit reçu de chasser les Démons, répandirent fort loin sa réputation. Ce qu'il souffrit dans la prise de Facata avoit achevé de le rendre infiniment cher & précieux à toute cette Eglise naissante. Mais ce Géant s'arrêta malheureusement au milieu de sa course, & par un secret Jugement de Dieu, qui voulut sans doute apprendre à tant d'Hommes Apostoliques, que quoiqu'ils eussent fait & souffert pour son Nom, ils ne pouvoient avoir trop de défiance d'eux mêmes, un des plus saints, des plus zélez, & des plus infatigables Ouvriers, qui fussent alors dans l'Orient, fut du nombre de ceux, qui après avoir mis la Main à la charruë, regardent lâchement derriere eux.

Il n'y avoit pas long-tems, que le P. Gago étoit revenu de Facata, qu'on apperçut en lui un grand changement; cet Homme, à qui jusques-là rien n'avoit paru difficile, trouvoit alors tout impossible. Enfin il déclara que ses infirmitez ne lui permettoient pas de demeurer plus long-tems au Japon. Il y a bien de l'apparence que la violente situation, où il s'étoit trouvé à la prise de Facata, lui avoit affoibli l'esprit; car depuis ce tems-là il parut bien différent de lui-même. Le P. de Torrez, qui le remarqua, & qui jugea fort sagement, qu'un Missionnaire en cet état ne seroit plus

déformais fort utile à la Miſſion du Japon, conſentit, quoiqu'avec bien du regret, à ſon départ; & la nouvelle ne s'en fut pas plutôt répanduë, que la déſolation fut extrême parmi tous les Fidéles. Mais, ni la douleur du Supérieur de la Miſſion, ni les larmes des Néophytes, ne pûrent faire changer de réſolution au Pere Gago, qui pour cacher ſa foibleſſe au Public, ou plutôt pour ſe tirer des Mains de ces nouveaux Chrétiens, fit courir le bruit, qu'il alloit chercher aux Indes un renfort de Prédicateurs. Il s'embarqua le ſeptiéme jour d'Octobre de l'année 1561. ſur le Vaiſſeau d'EMMANUEL DE MENDOZE, qui faiſoit voiles vers Malaca.

De J. C. 1561.

De Syn-Mu. 2221.

Il n'alla pas bien loin, ſans reconnoître, que Dieu le pourſuivoit comme un autre Jonas; car après quelques jours d'une Navigation aſſez tranquille, le Navire, où il étoit, fut aſſailli d'une des plus rudes tourmentes, qu'on eût peut-être vûës dans ces Mers. Alors le Miſſionnaire fugitif ſentit tout le poids de la colere du Ciel. Il ſe reprocha cent fois ſon infidélité, & il s'offrit en ſacrifice, pour le ſalut d'un Equipage, ſur lequel il crut avoir attiré cette tempête; il refuſa même une place, qu'on lui préſenta dans l'eſquif, où pluſieurs ſongeoient déja à ſe jetter, & pendant quinze jours, que dura la tourmente, il fit tout ce qu'on eût pû attendre de lui dans le tems de ſa plus grande ferveur. Enfin le Navire alla ſe briſer dans un Port de l'Iſle de HAÏNAN, où quoiqu'il abordât tout deſagréé, tout le monde eut le tems de ſe ſauver. Le P. Gago ſe rendit enſuite à Goa, & ne laiſſa pas de rendre encore quelques ſervices dans les

De J. C. 1561.

De Syn-Mu. 2221.

Indes à la Compagnie & à l'Eglise ; mais ce ne fut, ni avec le même zele, ni avec le même succès, que dans ses premieres années : sa conduite étoit d'ailleurs fort réglée, & dans le fonds on le plaignit beaucoup plus, qu'on ne le blâma. Il parut même sur la fin de ses jours reprendre une nouvelle vigueur, & l'on vit renaître en lui quelqu'étincelle de ce feu divin, dont il avoit si long-tems brûlé ; cependant il n'atteignit jamais au dégré de sainteté, dont il étoit déchû. Mais revenons à des objets plus consolants, quoique moins instructifs peut-être pour plusieurs de ceux, qui liront cette Histoire.

Le P. Vilela à Sacai. Description de cette Ville.

La réputation du Pere Vilela n'étoit plus renfermée dans l'enceinte de Meaco, ni même bornée aux environs de cette Capitale de l'Empire. Il fut appellée à Sacai par un des principaux de la Ville. SACAI aujourd'hui Ville Impériale, & située dans la Province d'IZUMI, étoit au tems dont nous parlons, une des plus opulentes, & des plus fortes Villes du Japon. Elle est au Nord de Meaco par les trente-cinq dégrez trente minutes de latitude septentrionale, baignée de la Mer à l'Occident, & du reste environnée d'un Fossé fort large, & toujours rempli d'eau. Elle ne reconnoissoit alors aucun Prince particulier ; le Gouvernement y étoit Républiquain, & quelques Relations assurent, qu'il différoit fort peu de celui de Venise. La Police y étoit admirable ; les moindres fautes contre le bon ordre & la tranquilité publique, y étoient sévérement punies, & l'on y avoit joüi d'une paix profonde, tandis que toutes les Provinces circonvoisines étoient dans le trouble & dans

De J. C. 1561.

De Syn-Mu. 2221.

l'agitation ; mais cette Ville riche, puiſſante, plongée dans les délices, qu'attire toujours l'abondance, & fiere de ſa proſpérité, n'étoit pas diſpoſée à recevoir l'Evangile, & la Foi n'y a jamais fait de grands progrès.

Le Pere Vilela y baptiſe toute une Famille. Prodige de ſainteté dans un Enfant de quatorze ans.

Parmi tant d'endurcis, il y avoit une Famille prédeſtinée ; le Pere Vilela fut reçû comme un Ange du Ciel par le Gentilhomme, qui l'avoit fait venir, & dont il baptiſa en peu de tems toute la Maiſon. Ce Miſſionnaire a écrit des choſes merveilleuſes de cette Famille, qui étoit une des plus puiſſantes de tout le Pays, ſurtout d'un Enfant de quatorze ans, qui ne reſpiroit que le Martyre. En effet il avoit été rempli dans le Baptême d'une ſi grande abondance de graces, qu'il ſembloit un Séraphin tout embraſé de l'amour de Dieu. Après le départ du Pere Vilela, il obtint de ſes Parens la permiſſion d'aller à Fucheo, pour y joüir de l'entretien des Miſſionnaires, qui y étoient toujours en plus grand nombre qu'ailleurs, & voici ce que Loüis Almeyda, qui étoit pour lors dans cette Ville, en a écrit dans ſes Lettres. « Il ne ſe voit rien de » plus parfait dans l'ordre de la Nature, ni » dans celui de la Grace, qu'un jeune Homme, qui nous eſt venu de Sacai. Il approche » tous les huit jours du Sacrement de l'Autel, & c'eſt ordinairement avec une abondance de larmes, qui inſpireroit de la dévotion aux cœurs les plus durs. Rien n'eſt plus » humble, on voit avec étonnement un Enfant de condition aimer à ſe confondre avec » les plus Pauvres. Il s'eſt même fait entiere» raſer la Tête, pour n'avoir plus aucune » marque de Nobleſſe ; ſes Habits ſont ſim-

De J. C. 1551.

De Syn-Mu. 2221.

» ples, & sa nourriture est des plus grossie-
» res, aussi paroît-il résolu à renoncer entie-
» rement au Monde, quand il aura atteint
» l'âge nécessaire pour cela ». Après que cet admirable Enfant eut resté quelque tems à Fucheo, ses Parens le redemanderent, & le Pere de Torrez le reconduisit par Terre jusqu'au Port de VOCOXIURA, qui est de la Principauté d'OMURA, où il devoit s'embarquer, il y trouva un Navire, qui chemin faisant s'arrêta dans le Port de Firando. VINCENT, c'étoit le nom du jeune Chrétien de Sacai, y voulut rendre visite a la Femme du Prince Antoine, qu'il apprit être alors dans la Ville; & comme il la trouva qui se disposoit à la Confession avec tous ses Domestiques, il leur fit un discours si pathétique, sur la Pénitence Chrétienne, qu'on auroit dit que le Saint Esprit parloit par sa bouche. C'étoit assez l'usage dans cette nouvelle Eglise, d'accoutumer les Enfans à parler en public, sur les Points principaux de la Religion & de la Morale Chrétienne, & ils s'en acquittoient avec une grace nompareille, & avec un succès, qui passe tout ce qu'on en peut dire, mais il y avoit dans celui-ci quelque chose d'extraordinaire, & qui sembloit surnaturel. Vincent avoit une Sœur nommée MONIQUE, dont nous aurons bientôt occasion de dire des choses aussi merveilleuses, que ce que nous venons de voir de son Frere.

Loüis Almeida visite les Eglises du Ximo, en quel état il les trouve. Ce qui le

Le Pere Vilela demeura fort peu de tems à Sacai, où il s'apperçut bien-tôt, qu'il ne devoit pas compter de faire beaucoup de fruit, & il retourna à Meaco, où le nombre des Prosélytes croissoit tous les jours. Mais tandis

que ce grand Ouvrier établissoit si solidement le Christianisme dans le centre de l'Empire, Loüis Almeyda, qu'une constante application à l'étude de nos Mysteres, & de la Langue Japonnoise, jointe a une vertu héroïque, avoit rendu très-capable d'être employé au Ministere Evangélique, visitoit les Eglise du Ximo, qui étoient destituées de Pasteurs, guérissant en même-tems les Corps & les Ames, & il commença par le Firando. Il trouvoit dans tous les lieux de son passage de nouveaux sujets d'adorer la bonté libérale de Dieu, qui sembloit n'avoir point de réserve pour les Japonnois; mais deux choses le frapperent plus, que tout le reste, ainsi que lui-même s'en explique dans une de ses Lettres aux Jésuites des Indes. La premiere étoit l'esprit de pénitence, qui régnoit parmi ces nouveaux Fidéles à un point, qu'on avoit toutes les peines du monde à les retenir dans les bornes de la discrétion. La seconde est, qu'aussi-tôt qu'un Infidéle avoit reçû le Baptême, quelque grossier, & quelqu'ignorant qu'il fût d'ailleurs, il devenoit formidable aux Bonzes. Le Missionnaire cite plusieurs traits de ces deux merveilles, & il ajoûte en particulier par rapport a la seconde, qu'on voyoit tous les jours les plus vils Artisans, des Femmes, & des Enfans, faire aux plus célebres Docteurs des questions, & leur proposer des difficultez, ausquelles ils ne pouvoient répondre, & les jetter dans des embarras, d'où ils ne se tiroient point.

De J. C. 1561.

De Syn-Mu. 2221.

surprend davantage. Fruits de sa visite.

Ce qui contribuoit encore plus à conserver & à augmenter la ferveur primitive dans cette Chrétienté, c'est l'union étroite, qu'on avoit trouvé le secret d'établir, & qu'on avoit grand

De J. C. 1561.

De Syn-Mu. 2221.

soin d'entretenir, non-seulement entre les Particuliers de chaque Eglise, mais aussi entre toutes les Eglises; ce qui y causoit une sainte émulation, dont les fruits se rendoient de jour en jour plus sensibles. Elles s'écrivoient mutuellement pour se consoler dans les persécutions, qu'on leur suscitoit; pour s'animer à la sainteté; pour s'exciter a la persévérance; & pour se communiquer ce qui se passoit de plus édifiant dans chacune: aussi pouvoit-on dire des Fidéles du Japon, ce que S. Luc rapporte des premiers Fidéles, qu'ils n'avoient tous qu'un Cœur & qu'une Ame. Il arrivoit encore de ce petit commerce de piété que les exemples de vertu, que donnoient les Particuliers, étoient connus partout, & que le fruit n'en étoit pas renfermé dans l'enceinte d'une Ville, ou d'une Bourgade.

Mais ce qui servoit principalement à donner de la stabilité à tout le bien, qui se faisoit dans l'Eglise du Japon, c'est le soin extraordinaire, qu'on y prenoit de l'éducation de la Jeunesse. Non seulement il y avoit dans chaque Mission une Ecole publique, où l'on enseignoit la Doctrine Chrétienne; quelques principes des Belles-Lettres, le Chant de l'Eglise, & même un peu de Musique; mais les Missionnaires prenoient chez eux ceux d'entre les Enfans, en qui ils remarquoient de meilleures dispositions, & plus de talens. C'étoit surtout ceux-là, qu'on exerçoit à parler en public de la maniére, que j'ai dit. On les accoutumoit aussi peu à peu à l'Oraison mentale, & aux autres exercices établis dans les Séminaires. Ces Enfans entroient dans tout avec une facilité & une affection surprenantes; on leur voyoit pratiquer des ver-

tus, qui auroient fait honneur aux Religieux les plus consommés ; plusieurs ne pouvoient entendre parler de la Passion du Sauveur des Hommes, sans fondre en larmes, & ils s'exprimoient sur ce sujet de maniére à faire comprendre qu'ils sentoient parfaitement ce qu'ils disoient.

De J. C. 1561.

De Syn-Mu. 2221.

Tous les Vendredis ils s'assembloient dans l'Eglise, d'où ils alloient processionnellement vers une Représentation du saint Sépulchre, vêtus en Pénitens, & portant chacun un instrument de la Passion. On les voyoit marcher avec une modestie, & une piété, qui ne se sentoient point de leur âge, & ils paroissoient pénétrés de la grandeur, & de la sainteté du Mystére, qu'ils représentoient. A mesure qu'ils arrivoient au terme de la Station, ils se prosternoient contre terre, & formoient à haute voix des actes, & des aspirations conformes aux instrumens, dont ils étoient chargés, & ils les terminoient toujours par demander avec larmes la grace du Martyre. Quand tous avoient fini, pour faire voir combien ils étoient disposés à répandre leur sang pour Jesus-Christ, ils se découvroient les épaules, & prenoient tous ensemble une rude discipline à la vûe de leurs Peres & de leurs Meres, & de tout le Peuple, à qui la ferveur de ces petits Innocens faisoient pousser des soupirs & des sanglots, dont tout retentissoit. Que ceux, qui regarderont ces détails comme des minucies, souffrent que je m'y arrête quelquefois, en faveur de ceux, qui en seront édifiés, & qui ne me pardonneroient peut-être pas de les avoir retranchés absolument dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, où je dois écrire pour tout le mon-

De J. C. 1561.

De Syn-Mu. 2221.

de. D'ailleurs ce sont ces particularitez, qui font mieux connoître le génie d'une Nation ; puisqu'il est certain que la Grace, lors même qu'elle agit plus souverainement sur les cœurs, se conforme presque toujours au caractere dominant de ceux, dont elle triomphe.

Cependant une Chrétienté établie sur de tels fondemens ne pouvoit pas manquer de produire ces exemples merveilleux de vertus, qui ont étonné l'Univers, & qui ne trouveroient peut-être point croyance parmi nous, si ceux mêmes, qui avoient le plus d'intérêt a les ensevelir dans le silence, ne les avoient aussi hautement publiés, que les Catholiques. Mais si ces grands succès adoucissoient les travaux des Missionnaires, & leur rendoient leurs Néophites bien chers, il n'est pas moins vrai que l'excès de ces travaux, les mauvais traitements des Bonzes, & le courage, avec lequel ces Religieux s'exposoient sans cesse à toutes sortes de périls pour gagner des Ames à Jesus Christ, inspiroient aux Fidéles un attachement incroyable pour leurs personnes. Cela paroissoit en toute occasion ; mais principalement, lorsqu'il arrivoit quelque nouvel Ouvrier au Japon. Dès qu'ils le sçavoient proche, presque tous alloient au-devant de lui, marchant deux à deux, & chantant des Pseaumes, ou quelque Motet, dont les paroles étoient tirées de l'Ecriture, & accommodées au sujet. Au moment que le Missionnaire paroissoit, ces Néophytes saisis de joye, & les yeux baignés de pleurs, ne pouvoient plus que pousser des cris entrecoupés de sanglots : ils couroient en cet état, & sans ordre se jetter à ses pieds, & demeuroient quelque tems en cette posture autour

de lui, les bras élevés vers le Ciel, comme s'ils eussent vû un Ange, qui en fût descendu, pour les y conduire. Ils éclatoient ensuite en actions de graces, qu'ils rendoient à Dieu de leur avoir envoyé un nouveau Pasteur : puis ils le conduisoient à l'Eglise, où ils chantoient le *Te Deum.*

De J. C. 1561.

De Syn-Mu, 2221.

Leur charité mutuelle entr'eux n'étoit pas moins admirable. Il n'arrivoit aucun Chrétien d'une autre Eglise, qu'on n'envoyât quelqu'un pour le recevoir, quand on étoit averti de sa venuë ; l'Eglise étoit toujours le lieu, où on le conduisoit d'abord, & jamais on ne le laissoit aller à l'auberge : tout l'embarras de ce Voyageur, & encore plus des Missionnaires, étoit pour se déterminer entre tous ceux, qui vouloient les posséder. C'est Louis Almeyda, qui nous instruit de tous ces faits, dont il avoit une connoissance d'autant plus parfaite, qu'aucun Missionnaire n'a plus souvent que lui parcouru tous les endroits du Japon, où l'Evangile a pénétré de son tems. Les Lettres, par lesquelles il rend compte à ses Supérieurs de l'état, où il trouvoit les Eglises qu'il visitoit, sont remplies d'un grand nombre de traits, que je supprime avec regret, mais il m'a paru nécessaire de le suivre dans son voyage.

En quelle disposition il trouve le Roi de Saxuma.

De Firando, ce Missionnaire entra dans le Saxuma, & passa par la Forteresse d'EKANDONO, où il avoit reçû dans sa route un ordre précis de se rendre incessamment. C'étoit au cœur de l'Hyver, & il trouva en quelques endroits les chemins tellement bouchés, que pour avancer, il lui falloit souvent abatre la neige avec des pics, comme on fait en quelques endroits des Alpes. Il fut surpris de voir la mai-

De J. C. 1561.

De Syn-Mu 2221.

son d'Ekandono presque toute Chrétienne ; mais il ne s'y arrêta point pour lors, parce qu'il étoit pressé de se rendre à Cangoxima. Il apprit, en arrivant dans cette Ville, que le Roi de Saxuma y étoit, & il alla le trouver, pour lui rendre une Lettre du Pere de Torrez. Ce Prince reçut la Lettre avec toutes les marques d'une parfaite estime pour la Personne du Supérieur, & fit beaucoup d'amitié à Almeyda. Le Missionnaire voulut profiter de ce favorable accueil, pour inspirer au Roi des pensées de salut ; mais il s'apperçut bientôt qu'il parloit en vain, & que ce Prince pouvoit, s'il étoit bien ménagé, devenir favorable au Christianisme, mais qu'il ne feroit jamais Chrétien.

De Cangoxima, Louis Almeyda passa à un autre Port nommé TOMARIN, où le Navire d'Emmanuel de Mendoze étoit encore mouillé, & il remit à ce Capitaine deux Lettres, dont le Roi de Saxuma l'avoit chargé. L'une étoit pour le Vice-Roi des Indes, & l'autre pour le Provincial des Jésuites. Il prioit l'un & l'autre de choisir ses Etats pour y établir le Commerce des Portugais, & il leur offroit une Maison, pour y fixer le séjour ordinaire du Supérieur de la Mission. De Tomarin, Almeyda retourna à Cangoxima, où il visita tous les Chrétiens, & les trouva tels pour la ferveur, mais en bien plus grand nombre, que l'Apôtre des Indes ne les avoit laissés. De leur côté, ils profiterent de la présence du Missionnaire en Gens, qui avoient une faim extrême du pain de la divine parole, & Almeyda baptisa un grand nombre de personnes, parmi lesquelles il y avoit deux Seigneurs, parents ou alliés du Roi, avec toutes leurs famil-

les. Enfin, avant que de partir de ce Port, il eut la consolation d'y voir une Eglise bâtie au vrai Dieu.

De J. C. 1561-62.

De Syn-Mu. 2221-22.

La patience, la fidélité, la vertu, & le zéle de ces Chrétiens pour le service de leur Souverain, dont ils lui avoient donné plusieurs preuves éclatantes, avoient charmé ce Prince, & lui faisoient souhaiter que tous ses Sujets embrassassent une Religion si sainte. Almeyda eut le bonheur de recueillir les fruits de cette bonne volonté du Roi, & ne trouva aucun obstacle aux desseins, qu'il forma pour rendre de plus en plus cette Chrétienté florissante. Il visita aussi les Bonzes qui furent charmés de ses bonnes maniéres; & une cure considérable, qu'il fit sur la Personne d'un de leurs Tundes, acheva de les lui gagner tous: quelques-uns même demanderent le Batême; mais comme ils déclarerent, qu'ils ne pourroient se dispenser d'assister aux Funérailles du Prince, s'il venoit a mourir, & d'y faire leurs fonctions, il ne les baptisa point. Enfin rien ne l'arrêtant plus à Cangoxima, il retourna chez Ekandono, comme il s'y étoit engagé, & il apprit en y arrivant la mort du Vieillard, que le Pere Xavier avoit chargé du soin des Chrétiens de ce Château.

Avant que de songer à lui donner un Successeur, il voulut connoître par lui-même tous ceux qui composoient ce petit Troupeau, & quelque prévenu, qu'il fût en leur faveur sur le bruit public, il trouva qu'on n'en disoit pas encore assez. Il voyoit des Femmes, des Enfans, des Soldats, des Domestiques, qui n'avoient jamais vû de Prêtre, qu'une seule fois en passant, dans l'exercice familier des plus

De J. C. 1561-62.

De Syn-Mu. 2221-22.

sublimes vertus du Christianisme : tous s'adonnoient à l'Oraison, a la Pénitence, & à toutes les bonnes œuvres, dont ils pouvoient trouver l'occasion; ils se retiroient le plus souvent qu'il leur étoit possible, dans une forêt voisine, & y restoient plusieurs jours de suite uniquement occupés de Dieu & de leur salut; d'où il étoit aisé de conclure, que le Saint Esprit, au défaut des Hommes, avoit été leur Maître dans la Science divine. L'éclat d'une si grande sainteté avoit fait presqu'autant de Prosélytes, qu'il étoit resté d'Infidéles dans cette Forteresse après le départ du Pere Xavier; & Almeyda les trouva si bien instruits, qu'il les baptisa tous. Il nomma ensuite pour présider aux Exercices de Religion, le Fils du Seigneur même, & il lui associa un jeune Homme, en qui il avoit remarqué un grand esprit, & beaucoup plus encore de ferveur.

Ce Néophyte composa peu de tems après un fort bel Ouvrage, qui fut d'une grande utilité à toute l'Eglise du Japon. C'étoit un abrégé de l'Histoire Sainte, depuis la création du Monde, jusqu'à la Résurrection de Jesus-Christ. Les souffrances & les opprobres de la Passion de l'Homme-Dieu y étoient surtout représentées d'une maniére fort touchante; aussi ne pouvoit-on entendre l'Auteur parler sur cette matiere, qu'on ne se sentît le cœur embrasé des flammes de l'amour céleste. Un jour que Almeyda, après lui avoir raconté les persécutions, que l'Eglise avoit souffertes à sa naissance, lui demandoit ce qu'il feroit, supposé que le Roi son Souverain lui ordonnât d'abjurer le Christianisme, « Voici, dit-il, ce que je lui » répondrois. Seigneur, voulez-vous que je » vous

De J. C. 1561-62.
De Syn-Mu 2221-22.

» vous sois fidéle, & que j'aye toujours toute » la soumission, qu'il convient à un Sujet » d'avoir pour son Roi ? voulez-vous que je » témoigne du zele pour votre service dans » les occasions, où je pourrois vous être utile, » & qu'aucun intérêt particulier ne me fasse » jamais oublier ce que je vous dois ? voulez-» vous que je sois doux, modéré, complai-» sant, plein de charité envers mes égaux; » que je souffre avec patience tous les mau-» vais traitements qu'on me fera ? ordonnez-» moi donc de demeurer Chrétien; car il n'y » a que d'un Chrétien, qu'on puisse raison-» nablement attendre tout cela.

Parmi tant de sujets de consolation, une chose affligeoit sensiblement le Missionnaire. Ekandono ne pouvoit se déterminer à se faire Chrétien, quoiqu'il fût persuadé de la vérité du Christianisme, qu'il l'aimât, & qu'il prît un plaisir singulier à en entendre parler. Almeyda n'omit rien pour le toucher; mais un jour, qu'il le pressoit extraordinairement, il en reçut cette réponse. « Le Dieu du Ciel, que » vous me prêchez, & que je reconnois pour » le seul vrai Dieu, m'est témoin que mon » cœur l'adore, & que sa Loi y est gravée; » & sans cela aurois-je permis à ma Famille, » & même au moindre de mes Sujets de l'em-» brasser ? mais vous ne sçavez pas les mesu-» res, que je suis obligé de prendre avec la » Cour de Saxuma. Vous croyez, parce que » le Roi vous fait bon visage, qu'il voit de » bon œil le progrès de votre Doctrine: vous » vous trompez : ce Prince ne s'embarrasse » pas beaucoup de ce que fait le Peuple, parce » que ses démarches ne tirent pas à consé-

De J. C. 1562.

De Syn-Mu. 2222.

» quence, & que son attachement à votre Religion peut attirer les Portugais dans ses Ports : ainsi il la tolere, & fait même semblant d'être bien aise qu'elle s'établisse parmi les Gens du commun ; mais il s'en faut beaucoup qu'il soit dans les mêmes dispositions par rapport a la Noblesse. J'espere toutefois de la Bonté divine, qu'elle fera naître le moment favorable, auquel je pourrai, sans aucun risque, ne rien déguiser de mes véritables sentiments ». Le Missionnaire vit bien par ce discours, qu'il étoit inutile d'insister davantage. Il prit congé de ce Seigneur, & partit pour le Pays d'OMURA, où il venoit de recevoir un ordre du Pere de Torrez de se rendre incessamment. Nos Relations ne disent plus rien depuis ce tems-là du Seigneur d'Ekandono.

Description de la Principauté d'Omura.

La partie la plus occidentale du Ximo se divise en quatre pointes, qui avancent considérablement dans la Mer, & peuvent être regardées comme quatre Péninsules. Celle qui regarde le Nord, & plusieurs petites Isles, qui en sont fort proches, composent la Principauté d'Omura, dont la Capitale, qui porte le même nom, & qui vraisemblablement le lui a donné, est située dans le fonds d'une Baye, sur le bord de la Mer, où il y a un très-bon Port, dont nous parlerons bientôt, & qui n'étoit pas alors fort connu. Ce petit Etat est de la Province de FIGEN, aussi bien que le TACACU, ou le Royaume d'ARIMA, celui de FIRANDO, & celui de GOTTO : il a même toujours relevé du premier de ces Royaumes, qui est le plus considérable des trois. Aussi les Princes d'Omura n'ont-ils jamais pris

De J. C. 1562.

De Syn-Mu. 2222.

le titre de Roi, pas même dans le tems, que plusieurs conquêtes assez considérables, & l'établissement du Port de Nangazaqui, dont ils étoient les Maîtres, les eurent rendu aussi riches, & aussi puissans, que la plûpart de ceux, qui le portoient; & c'est a tort que quelques Auteurs le leur ont donné, puisqu'il est certain, qu'ils n'ont jamais cessé d'être Vassaux des Rois d'Arima.

Caractere du Prince.

SUMITANDA, qui gouvernoit alors ce petit Pays, étoit fils puiné de XENGANDONO Roi d'Arima, & avoit reçu de la nature toutes les qualitez, qui attirent le respect & l'amour des Peuples. Comme il n'avoit pas été élevé dans l'espérance de régner, il n'avoit paru d'abord en lui qu'un Sujet soumis, non-seulement aux volontez du Roi son Pere, mais encore à l'égard de son Frere aîné, après que Xengandono eut abdiqué la Couronne en faveur de ce jeune Prince, comme cela se pratique assez souvent au Japon. La valeur de Sumitanda faisoit le soutien du Royaume, & ne donnoit point d'ombrage; sa bonne mine, une certaine popularité noble, son humeur douce & bienfaisante, ses manieres & son air affables le rendoient les délices du Peuple, & ne causoient point de jalousie au Souverain. Un Prince de ce caractere n'étoit pas né pour être toujours sujet. Le Seigneur d'Omura, qui étoit proche parent du Roi d'Arima, mourut sans laisser d'autre Enfant, qu'un Fils naturel, qui fut jugé incapable de lui succéder. La Princesse veuve adopta Sumitanda, & au grand contentement de tous ses Sujets le déclara Prince d'Omura. Le changement de sa fortune n'en fit aucun dans sa Personne, il soutint

De J. C. 1562.

De Syn-Mu 2222.

dans sa nouvelle dignité l'opinion, qu'on avoit conçue de son mérite, & il gouverna avec tant de bonté & de grandeur, que difficilement on auroit pû trouver un Prince, qui aimât plus ses Sujets, ni des Sujets, qui fussent plus affectionnés à leur Prince.

Il songe à embrasser le Christianisme.

Il y avoit environ douze ans, que Sumitanda étoit Prince d'Omura, lorsqu'il lui tomba par hazard entre les Mains un Livre composé par le P. Vilela, où la vérité de la Religion Chrétienne étoit nettement expliquée, & solidement prouvée. Il le lut avec attention, & se sentit fortement porté à embrasser le Christianisme. Pour ne point agir avec précipitation dans une Affaire de cette importance, il souhaita de conférer avec quelqu'un des Religieux Européens, & comme il ne vouloit point découvrir son dessein, il proposa à son Conseil d'attirer dans ses Ports les Vaisseaux Portugais. Il exaggéra l'utilité, que ses Etats pourroient tirer de ce Commerce, & ajoûta, que le meilleur moyen d'engager ces Marchands à lui donner la préférence sur tous les autres Princes du Japon, étoit de leur offrir de plus grands avantages, qu'on ne leur en faisoit ailleurs, & surtout de donner aux Ministres de leur Religion un Etablissement dans ses Terres.

Il attire des Jesuites & les Portugais dans ses Etats, avantages, qu'il offre à ceux ci.

Ce projet fut universellement applaudi, & le Prince en donna aussi-tôt avis au Pere de Torrez, lui manda que le Port de VOCOXIURA seroit ouvert aux Vaisseaux Portugais, qu'ils y seroient exempts de tous Droits, qu'il leur céderoit toutes les Terres, qui sont à deux lieuës à la ronde; qu'il y auroit une Maison pour les Missionnaires, & qu'aucun

Idolâtre ne pourroit s'y établir ſans leur conſentement. Le Supérieur n'avoit garde de négliger une ſi belle occaſion d'étendre le Royaume de Dieu. Il n'eut pas plutôt reçu la Lettre du Prince, qu'il écrivit à Almeyda de ſe transſporta à Omura, & lui envoya toutes les inſtructions, dont il avoit beſoin, pour traiter avec Sumitanda. Ce fut ce qui obligea ce Religieux à quitter plutôt, qu'il n'auroit ſouhaité, le Royaume de Saxuma.

De J. C. 1562.

De Syn-Mu. 2222.

Cependant le Roi de Firando eut le vent de ce qui ſe projettoit à Omura, & réſolut de ne rien omettre pour en traverſer l'exécution. Dans cette vûë, il écrivit une Lettre très-obligeante au P. de Torrez; il le prioit d'oublier le paſſé, d'être bien perſuadé que tout ce qui étoit arrivé, s'étoit fait malgré lui, qu'il étoit toujours dans les mêmes ſentiments à l'égard du Chriſtianiſme, où il avoit paru d'abord; que la ſeule néceſſité des Affaires l'avoit obligé de les diſſimuler pour un tems, & que s'il vouloit lui envoyer quelqu'un de ſes Religieux, il connoîtroit par la maniere, dont il en uſeroit avec lui, combien ſincerement il eſtimoit la Religion Chrétienne, & le cas qu'il faiſoit de ceux, qui la prêchoient. Le Supérieur n'étoit pas en état de faire ce que ſouhaitoit ce Prince, auquel il ne croyoit pas d'ailleurs devoir beaucoup ſe fier: il lui fit néanmoins une Réponſe honnête, & l'aſſura, qu'auſſi-tôt qu'il auroit reçû un renfort de Miſſionnaires, qu'il attendoit des Indes, il feroit tout ſon poſſible pour le ſatisfaire.

Le Roi de Firando, pour traverſer ce projet, fait de grandes offres au P. de Torrez.

Je ne ſçais ce qui étoit arrivé dans le Chicugen, depuis la Révolution, qui avoit fait

De J. C. 1562.

De Syn-Mu. 2222.

perdre ce Royaume au Roi de Bungo ; mais à peu près dans le tems, dont je parle, la Ville de Facata députa au P. de Torrez, pour le conjurer de lui envoyer un Missionnaire. Le Supérieur n'avoit alors auprès de lui qu'un jeune Jésuite nommé Damien. Il le fit partir sur le champ avec un Catéchiste pour Facata, & ils y furent très-bien reçûs. Damien avoit du talent pour gagner les cœurs ; en moins de deux mois il baptisa plus de cent Personnes de marque, & un très-grand nombre de Gens du commun. Il auroit même poussé ses Conquêtes plus loin, si la disette d'Ouvriers eût permis au P. de Torrez de le laisser plus long-tems dans cette Ville.

Description du Port de Vocoxiura.

Pendant toutes ces Négociations & ces mouvements, Almeyda se rendit à Vocoxiura, & visita ce Port, dont il fut extrêmement satisfait ; c'est en effet un des plus beaux & des plus grands du Japon ; il a deux lieuës de circuit, & dans cette grande étenduë il y a quantité de pointes de Terre, & de Rochers, qui forment un grand nombre de petits Havres, tous à l'abri des Vents ; outre qu'a l'entrée du Port il y a une petite Isle, qui en garantit les Navires, & qui rompt les vagues de la Mer. On avoit assuré au Missionnaire que le Prince d'Omura étoit dans ce Port, mais il ne l'y trouva point, & au lieu de l'aller chercher à sa Capitale, où il y avoit toute apparence qu'il étoit, il jugea plus à propos de pousser jusqu'à Fucheo, pour s'y aboucher avec le P. de Torrez, qui sur le champ le renvoya dans la Principauté d'Omura avec Fernandez.

Almeida est

Les deux Missionnaires partirent de Fu-

cheo le cinquiéme de Juillet de l'année 1562. & arriverent en peu de jours à Facata, où Fernandez resta quelque tems. Le vent étant bon pour aller à Vocoxiura, Almeyda s'y rendit en peu de tems, mais il n'y trouva point le Prince, lequel étoit à quinze lieuës de cette Ville. Il l'y alla chercher, & il en fut reçu avec une bonté, dont il crut se devoir tout promettre. Ce Prince le fit asseoir à son côté, & l'invita deux fois à manger avec lui. Il donna aussitôt ses ordres pour faire dresser les Patentes de la Concession du Port de Vocoxiura sur le pied, qu'il l'avoit proposé, & recommanda expressément, qu'on n'y mît rien, qui ne fut approuvé par le Missionnaire, lequel de son côté ne voulut rien faire de son chef, & envoya le Projet au P. de Torrez.

De J. C. 1562.

De Syn-Mu. 2222.

bien reçû du Prince d'Omura, qui fait aux Portugais une concession du Port de Vocoxiura.

Le Prince eut ensuite quelques Conférences avec lui sur la Religion, & lui proposa quelques difficultez, qui lui étoient survenuës en lisant l'Ecrit du P. Vilela. Almeyda lui leva d'autant plus aisément tous ses doutes, qu'il avoit affaire à un Prince, dont le cœur étoit touché, & qui avoit l'esprit droit. Cela fait, il partit pour Vocoxiura, & Sumitanda lui donna un Gentilhomme Chrétien, Frere du Gouverneur d'Omura, pour l'accompagner & l'aider à commencer l'Etablissement, dont on étoit convenu. Dès qu'ils y furent arrivez, ils mirent les Ouvriers en œuvre, & l'on eut bientôt dressé une Chapelle propre, & une Maison de Bois de Cédre, qui est fort commun en ce Pays-là. Almeyda se disposoit à y faire ses Fonctions, lorsqu'il fut fort surpris de voir arriver le P. de Torrez; voici quelle fut l'occasion de ce Voyage.

Le Prince y donne aussi une Maison & une Eglise aux Jésuites.

De J. C. 1562.

De Syn-Mu. 2222.

Le P. de Torrez arrive dans ce Port. Sujet de son voyage.

Le Roi de Firando eut à peine fait au Supérieur Général les offres, que nous avons vûës, qu'un Navire Portugais étant venu moüiller dans son Port, il se repentit de ses avances, & dit publiquement qu'il n'étoit point en peine d'avoir les Vaisseaux d'Europe dans ses Etats; que son Port étant le plus commode du Japon pour eux, ils le préféreroient toujours aux autres, de quelque maniere qu'il en usât avec les Chrétiens; que ce n'étoit point à cela, que regardoient les Marchands de Portugal; puisque, si cette considération eût eu quelque pouvoir sur eux, on n'auroit dû les voir jusques-là, que dans les Ports du Roi de Bungo, Protecteur déclaré de leur Religion, où on ne les voyoit pourtant presque jamais.

Ces discours, qui furent rapportez au Pere de Torrez, & même à la Cour de Bungo, acheverent de faire connoître ce Prince, & le démasquerent plutôt, qu'il n'auroit souhaité. On jugea donc que pour l'Honneur de la Religion, & pour celui de la Nation Portugaise, il falloit engager le Capitaine du Navire, qui étoit dans le Port de Firando, à se retirer ailleurs, & le P. de Torrez partit sur le champ, pour faire exécuter lui-même cette résolution. Le Roi de Firando fut surpris des Honneurs, que le Capitaine rendit au Missionnaire à son arrivée sur son bord, mais il le fut bien plus encore, quand il apprit que le Vaisseau avoit levé les Ancres, & que le Capitaine avoit déclaré en partant qu'il ne pouvoit demeurer dans un Pays, où l'on maltraitoit ceux, qui professoient la même Religion que lui. Il prit en effet le Chemin de

Vocoxiura, qui n'eſt éloigné de Firando, que de huit lieues par Mer, & où il arriva en peu d'heures.

De J. C. 1562.

De Syn-Mu. 2222.

Il ſe forme une Ville dans le Port de Vocoxiura.

Quantité de Chrétiens de Firando ſuivirent de près le Supérieur à Vocoxiura, & tous les jours il en arrivoit de bien d'autres endroits, même des Royaumes les plus éloignés, & pluſieurs s'y fixerent dans l'eſpérance que ce Port alloit devenir le centre du Commerce, & le principal Etabliſſement des Miſſionnaires. Par-là Vocoxiura, qui peu de mois auparavant n'avoit que quelques Cabannes de Pêcheurs, prit la forme d'une jolie Ville, & le P. de Torrez, qui avoit envoyé Almeyda tenir ſa place à Fucheo, fut obligé d'appeller Fernandez à ſon ſecours. Quelques Affaires le contraignirent peu de tems après de faire un Voyage dans le Bungo, & il viſita chemin faiſant pluſieurs endroits, où il y avoit des Chrétiens & des Proſélytes en grand nombre, qui ſoupiroient après le Baptême: il l'adminiſtra à pluſieurs, & ayant réglé les Affaires, qui lui avoient fait quitter Vocoxiura, il retourna dans ce Port, auquel il donna le nom de *Notre-Dame de Délivrance.*

Le Prince d'Omura étoit toujours à l'extrémité de ſes Etats, où des Affaires importantes demandoient ſa préſence. Enfin la ſeconde ſemaine du Carême, il ſe rendit à Vocoxiura avec un très-grand train. Dès que le P. de Torrez en fut averti, il alla en cérémonie lui rendre ſes devoirs accompagné des principaux Portugais, & le pria de lui faire l'honneur, que le Roi de Bungo lui faiſoit tous les ans, de venir manger chez lui le jour, qui lui ſeroit plus commode. Sumitan-

De J. C. 1562.

De Syn-Mu. 2222.

da lui répondit, que ce seroit pour le lendemain. Tout s'y passa de maniere, qu'on ne douta point que ce Prince ne fût Chrétien dans le cœur. Il fut servi à Table par les Officiers Portugais, & suivant le Cérémonial de la Cour de Portugal. Après le Repas il voulut avoir un entretien en particulier avec le P. de Torrez, qui le conduisit à l'Eglise, & ils y demeurerent long-tems enfermés, n'y ayant avec eux, que le seul Fernandez.

Le Prince d'Omura déterminé à recevoir le Baptême, ce qui le fait différer.

Le Prince leur dit d'abord, « je suis venu » ici, mes Peres, pour vous entendre par- » ler de votre Religion. Regardez, je vous » prie, mon cœur, comme une Terre bien » préparée, ne craignez point d'y répandre » la semence de la parole Divine; j'espere, » qu'avec le secours du Ciel elle y fructifie- » ra. Au reste mon intention n'est pas d'en » borner les fruits à moi seul, je compte » bien de les étendre à tous mes Sujets. « On peut juger de la joye, que causa aux Missionnaires une déclaration si précise. Le P. de Torrez pria le Prince de trouver bon que Fernandez, qui parloit beaucoup plus aisément que lui la Langue Japonnoise, lui expliquât nos principaux Mysteres, & Sumitanda y consentit. Fernandez fit un discours, qui, quoique fort long, fut écouté du Prince avec beaucoup de plaisir & d'attention; il ne fut interrompu, que par la nuit, qui survint; mais un Tableau de la Vierge tenant son Fils entre ses Bras, qu'on avoit mis sur l'Autel, l'occupa encore quelque tems, & lui donna occasion de faire plusieurs Questions sur les Mysteres de l'Incarnation du Verbe, & de la Rédemption des Hommes. Il ne

pouvoit détourner ses yeux de dessus cette Peinture, & il lui sembloit que le céleste Enfant lui tenoit au cœur un langage, qu'il n'entendoit pas encore bien ; mais qui le remplissoit néanmoins d'une véritable joye. Un Eventail, que le P. de Torrez prit la liberté de lui présenter, & sur lequel il y avoit une Figure de Notre-Seigneur, & plusieurs Représentations des Mysteres de sa Vie, donnerent encore lieu à bien des demandes ; & les réponses, que lui fit Fernandez, le satisfirent parfaitement. Enfin il étoit minuit, lorsque le Prince sortit.

Le lendemain il envoya au P. de Torrez le Frere du Gouverneur d'Omura, pour lui dire de sa part qu'il ne lui restoit plus aucune difficulté sur tout ce que Fernandez lui avoit expliqué, qu'il étoit Chrétien dans le cœur, & qu'aussi-tôt que Dieu lui auroit donné un Fils, il se feroit baptiser ; mais que s'il faisoit une démarche d'un si grand éclat, avant que d'avoir un Héritier, elle pourroit exciter de grands Troubles dans ses Etats ; que cependant il le prioit de trouver bon qu'il portât une Croix sur sa poitrine. Cette action n'étoit guéres moins capable de produire le mauvais effet, que ce Prince craignoit, s'il recevoit le Baptéme; mais son cœur étoit pris, & il n'étoit plus le Maître de ses mouvemens. Ce Prince partit peu de jours après pour Omura, où il fit faire une Croix d'or, & non-seulement il parut en public avec ce signe adorable de notre Salut, mais il se montra même en cet équipage à la Cour du Roi d'Arima son Frere. Ce Prince lui demanda s'il étoit Chrétien ? il répondit

De J. C. 1562.

De Syn-Mu. 2222.

qu'il ne l'étoit pas encore, mais qu'il le seroit, dès que le Ciel lui auroit donné un Fils. Il lui parla ensuite avec tant de force de la Loi du Dieu des Chrétiens, qu'il lui fit naître le desir d'avoir des Missionnaires dans ses Etats.

Il gagne le Roi d'Arima, son Frere, qui demande des Missionnaires.

En effet peu de jours après deux Gentilshommes arriverent à Vocoxiura avec des Lettres du Roi d'Arima pour le P. de Torrez, par lesquelles ce Prince le conjuroit de lui envoyer un Missionnaire. Le Supérieur vouloit y aller lui-même, d'autant plus que le Roi lui offroit dans le Port de COCHINOTZU un Etablissement pareil à celui de Vocoxiura; mais sa santé ne lui permit pas de faire ce Voyage; & Almeyda, qu'il avoit rappellé depuis peu de Fucheo, eut ordre de partir pour la Cour d'Arima. Le Missionnaire ne perdit point de tems, mais il trouva tout le Royaume en Armes, & le Roi sur le point de se mettre à la Tête de ses Troupes. Il eut néanmoins quelques conversations avec ce Prince, qui lui parut bien disposé, & très-docile: il en obtint toutes les Patentes nécessaires pour l'Etablissement de Cochinotzu, & des ordres au Gouverneur, pour y faire bâtir une Eglise au vrai Dieu, & une Maison aux Missionnaires.

Almeyda à Ximabara, où il trouve tout le monde disposé à se faire Chrétien.

Muni de ces piéces, il prit congé du Roi, & partit pour Cochinotzu. Le P. de Torrez lui avoit fort recommandé de passer par XIMABARA, Place forte, qui appartenoit à un Prince Vassal & Beau-Frere du Roi d'Arima. Ce Prince n'avoit pû apprendre les changemens prodigieux, qu'opéroit partout la Religion Chrétienne, sans concevoir un très-grand

desir de s'en instruire : il en écrivit au P. de Torrez, qui chargea Almeyda de lui rendre visite, en allant a Cochinotzu. Almeyda alla descendre au Palais, où il fut retenu à souper. Après la Table on le mena dans une grande Salle toute remplie de Noblesse, & quoiqu'il fût extrêmement fatigué du Voyage, il fallut qu'il parlât jusques bien avant dans la nuit. Le fruit de ce premier discours fut un Rescrit du Prince, qui exhortoit son Peuple à se faire instruire de la Religion Chrétienne, & à l'embrasser. Le Missionnaire trouva les Sujets aussi-bien disposés que leur Seigneur ; & quoiqu'il parlât trois fois par jour en public, il ne pouvoit encore contenter tous ceux, qui vouloient l'entendre en particulier. Ses travaux ne furent pas infructueux ; quantité de Gens de tout âge & de toute Condition se déclarerent Chrétiens ; surtout après que la Fille unique du Prince, laquelle n'avoit encore que quatre ans, eût été baptisée avec toute sa Maison.

De J. C. 1562.

De Syn-Mu. 2222.

Almeyda eût bien souhaité, qu'il lui fût permis de faire un plus long séjour à Ximabara ; mais il apprit qu'on étoit fort inquiet à Cochinotzu, de ce qu'il tardoit si long-tems à s'y rendre : il s'y rendit donc ; le Gouverneur le logea chez lui, & fit aussi-tôt publier un ordre de la part du Roi, par lequel il étoit enjoint à tout le Monde d'assister aux Instructions publiques, qu'on alloit commencer. On obéit avec joye. Le Missionnaire & son Catéchiste prêchoient tous les jours ; l'un le matin, l'autre le soir : outre cela, ils expliquoient au sortir du dîner la Doctrine Chrétienne aux Enfants. Jamais peut-être la Pa-

Il trouve la Ville de Cochinotzu dans les mêmes dispositions.

De J. C. 15562.

De Syn Mu. 2222.

role de Dieu ne fut reçûë avec plus d'avidité, & ne fructifia davantage. En moins de quinze jours, le Gouverneur, sa Femme, ses Enfants, & plus de deux cents cinquante Personnes furent baptisés, & au bout d'un mois toute la Ville étoit Chrétienne, ou se disposoit à l'être. La suite fera voir que des conversions si promptes n'avoient point été précipitées. Cochinotzu est un lieu délicieux, la Cour y passoit en ce tems-là une bonne partie de l'année, ce qui y attiroit beaucoup de Noblesse, & la plûpart des nouveaux Chrétiens étoient des plus considérables du Pays. Les Personnes de ce rang se déterminent avec plus de précaution à faire une démarche de cette importance, & sçavent aussi bien mieux la soutenir, après l'avoir faite.

Zele du Prince d'Omura pour la conversion de ses Sujets.

Vers ce même tems, c'est-à-dire, pendant la Semaine sainte, le Prince d'Omura revint à Vocoxiura, & eut envie d'y faire bâtir un Palais pour lui; mais comme s'il n'eût plus été le Maître d'un lieu, qu'il avoit consacré à la Religion, il voulut en avoir l'agrément du P. de Torrez, & il le lui envoya demander par son fidéle LOUIS, c'étoit le nom qu'avoit reçu au Baptême le Frere du Gouverneur d'Omura. Le Supérieur de son côté pria le Prince de faire publier dans ses Etats plusieurs Réglements de Police, qu'il jugeoit nécessaires; & non-seulement il obtint ce qu'il demandoit, mais il fut ordonné à tous les Infidéles, qui demeuroient à une certaine distance de Vocoxiura, de venir dans la Ville à certains jours, qui furent marqués, pour se faire instruire de nos divins Mystéres. Vers la Fête de l'Ascension le Pere de

Torrez fit le Voyage d'Omura, où il n'avoit point encore été, & qui n'est qu'à dix lieuës de Vocoxiura : il y fut reçu par ordre du Prince avec de grands Honneurs, & il y obtint un emplacement pour bâtir une Eglise.

De J. C. 1562.

De Syn-Mu. 2222.

Baptême de ce Prince & de trente Gentilshommes.

Peu de tems après la Princesse d'Omura parut enceinte, & alors Sumitanda crut devoir dégager la parole, qu'il avoit donnée de recevoir le Baptême, dès qu'il se croiroit assuré d'un Successeur. Il en écrivit au P. de Torrez, mais il l'avertit, que comme il vouloit bien vivre avec le Roi d'Arima, son Frere, il souhaitoit d'avoir son agrément. Il ajoûta qu'il ne pouvoit pas entreprendre sitôt de détruire entiérement le culte des Idoles dans ses Etats, & que les Bonzes, qui y étoient fort puissants, devoient être ménagés avec beaucoup de prudence; que du reste, il ne négligeroit rien pour faire adorer partout, où il seroit le Maître, le seul Dieu, qui a créé le Ciel & la Terre, & devant qui toutes les Créatures intelligentes doivent fléchir le genoüil. Le Pere de Torrez lui fit dire, qu'il ne pouvoit être dans de meilleures dispositions, & le Prince n'eut pas plutôt reçû cette réponse, qu'il partit pour Vocoxiura avec trente Gentilshommes, qu'il avoit gagnés à Jesus-Christ.

Le Supérieur averti de son arrivée ; alla lui rendre ses devoirs, & eut avec lui dans son Cabinet une conversation, qui dura toute la nuit. Tout le jour suivant fut employé à voir, si les trente Gentilshommes étoient suffisamment instruits ; car, pour ce qui est de leur sincérité, le Prince en avoit répondu, & sur le soir, tous se rendirent à l'Egli-

De J. C. 1562.

De Syn-Mu. 2222.

se. Le Prince en y entrant se prosterna devant l'Autel, les trente Prosélytes en firent autant à son exemple, & formerent comme un cercle autour de lui. Après qu'ils y eurent demeuré quelque tems en Priere, le Missionnaire leur fit un petit discours sur les suites de l'engagement, qu'ils alloient prendre avec Dieu, & le termina par une courte récapitulation des principaux devoirs d'un Chrétien. Il leur fit ensuite réciter à haute voix l'un après l'autre leur Profession de foi; enfin ils leverent tous les Mains au Ciel, & en cette posture, ils reçurent le Sacrement de la régénération avec des sentiments de piété, qui tirerent les larmes des yeux de toute l'Assistance. Le P. de Torrez donna au Prince le nom de BARTHELEMI, & il n'est plus connu depuis ce tems-là dans les Relations Portugaises, que sous le nom de *Dom Barthélemi.*

Le Prince met une Idole en piéces & détruit son Temple.

Dès le lendemain il fut obligé de partir, pour aller joindre l'Armée du Roi d'Arima, son Frere, qui l'attendoit, & malgré les résolutions, qu'il avoit prises de ménager son zele, il éprouva bientôt qu'un cœur possédé de l'Esprit de Dieu n'écoute plus rien, quand il s'agit des intérêts du Ciel. C'est une coutume en ce Pays-là, de ne point se mettre en Campagne, sans avoir rendu ses hommages à une célebre Idole nommée MANSTEM (*a*), qui y est regardée comme le Dieu de la Guerre. Lorsque les Troupes sont assemblées, elles vont au Temple, où cette prétendue Divinité est adorée sous la figure d'un Géant armé, le

(*a*) Quelques Relations le nomment MORISTEM, d'autres MANXITEM.

Casque en tête, & pour Cimier, un Coq déployé, qui couvre presqu'entierement le Casque de ses aîles. En approchant du Temple, on déploye les Enseignes, on met bas les Armes, & on pratique plusieurs autres Cérémonies militaires mêlées de superstitions.

Sumitanda prit à l'ordinaire le chemin de la Pagode; on en fut surpris, car tout le monde sçavoit qu'il avoit été baptisé la veille, mais l'étonnement changea bientôt d'objet. Le Prince marcha jusqu'à la porte du Temple sans rien témoigner de son dessein : puis s'arrêtant tout à coup, il met le Cimeterre à la main, fait signe aux Troupes de n'avancer pas davantage, & entre seul avec ses Gardes dans le Temple. Là il commande, qu'on jette l'Idole par terre, & qu'on la tire dehors la corde au col; il sort lui-même, & à grands coups de Sabre il met la Statue en piéces, en disant : *Combien de fois, Dieu sourd & impuissant, m'as-tu trompé?* Il fit ensuite réduire en cendres le Temple & planter une Croix sur ses ruines. Ce fut un spectacle bien nouveau, & bien consolant pour les Fidéles, de voir un Prince Néophyte, au sortir des sacrés Fonts du Baptême, portant le saint Nom de Jesus, & le Signe adorable de notre Rédemption sur ses Armes & sur ses habits, plus semblable au Chef d'une Religion Militaire, qu'au Général d'une Armée d'Infidéles, brûler les Temples, & abattre les Statuës de ces mêmes Dieux, dont il avoit souvent encensé les Autels.

Il gagne une grande victoire.

Sumitanda ne borna point son zele à ce coup d'éclat, il entreprit la conversion de toutes ses Troupes; & l'on voyoit avec admiration ce Prince au milieu du tumulte d'un Camp, occupé à instruire lui-même ses Officiers, & jus-

De J. C. 1562.

De Syn-Mu. 2222.

qu'aux moindres Soldats, des vérités de notre Religion. Mais tandis qu'il faiſoit l'office de Miſſionnaire, il ne négligeoit point le devoir de Général, & le Ciel combattant d'un côté pour lui, tandis que de l'autre il ſecondoit ſon zele, il fit triompher la Religion, de l'Idolâtrie dans ſes Etats, & Dieu le fit triompher de ſes Ennemis. De retour chez lui après la fin de la guerre, qui fut terminée par un accommodement, dont le Roi de Bungo fut l'arbitre, il ne voulut plus garder aucune meſure avec les Infidéles, & ſon propre Pere fut le premier, à qui il jugea à propos de faire connoître cette réſolution.

Il s'oppoſe avec fermeté à ſon Pere, qui perſécutoit les Chrétiens.

Ce Prince haïſſoit la Religion Chrétienne, & n'avoit vû qu'avec un extrême regret un de ſes Fils l'embraſſer, & un autre l'établir dans ſon Royaume. Le parti qu'il prit pour contenter ſa haine, fut de maltraiter ceux des Chrétiens du Pays d'Omura, qui tomberent ſous ſa main. Sumitanda réſolu de ne le pas ſouffrir, tenta d'abord toutes les voyes, que ſa prudence lui put fournir, & que ſa tendreſſe & ſon reſpect pour un Pere, qui avoit été ſon Roi, lui ſuggérerent, pour lui faire prendre d'autres ſentiments; mais quand il vit ſes prieres & ſes raiſons également inutiles, il parla plus ferme, & déclara à ſon Pere, que les Chrétiens d'Omura étoient ſes Sujets, qu'il ſçavoit ce qu'il leur devoit, & l'obligea enfin à les laiſſer tranquilles. Il profita enſuite du repos, que lui donna la paix, pour faire régner le vrai Dieu dans ſa principauté. Ses induſtries, pour gagner des Ames à Jeſus-Chriſt, étoient infinies; mais les exemples admirables, qu'il donnoit de toutes les Vertus Chrétiennes, étoient encore plus efficaces, que ſes diſcours

& tous ses soins. Pour montrer à ses Sujets, jusqu'à quel point il faut honorer les Ministres du Dieu vivant, il ne parloit jamais au Pere de Torrez, qu'auparavant il n'eût quitté ses Armes. Il continua jusqu'à la mort à porter une Croix sur sa poitrine, & toute sa Cour imita son exemple en ce point. Chaque jour il donnoit à manger à cinq ou six mille pauvres, & il se croyoit honoré de les servir lui-même; d'autant plus grand en s'abaissant ainsi, que jamais Prince n'eut le cœur naturellement plus haut, & n'a sçû mieux se faire rendre ce qui lui étoit dû.

De J. C. 1562.

De Syn-Mu. 2222.

Conversion de la Princesse sa Femme.

Une chose manquoit encore à son bonheur; la Princesse sa Femme, appellée CAMIZAMA (a), l'avoit vû avec bien du regret quitter la Religion de ses Peres, & souffroit fort impatiemment tout ce qu'il faisoit en faveur du Christianisme; mais comme elle avoit un très-bon esprit, Sumitanda ne désespéra point de la gagner; il se chargea lui-même de l'instruire de nos Mysteres, & Dieu donna tant d'efficace à ses paroles, que la Princesse demanda le Baptême. Il fut si peu maître de la joye, qu'il en ressentit, qu'il partit aussitôt, pour en aller porter la nouvelle au Pere de Torrez, lequel en rendit sur le champ de solemnelles actions de graces au Seigneur. Le Serviteur de Dieu étoit bien persuadé que le Prince d'Omura étoit sincérement Chrétien, & solidement vertueux, mais il sçavoit l'empire, que prend une Femme sur l'esprit d'un Mari, qui l'aime tendrement; & l'exemple du Roi de Bungo, que la

(a) J'ai observé ailleurs, que ce nom pouvoit bien n'être pas un nom propre, mais un Titre d'honneur.

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

Violence des Bonzes de Ximabara.

ſienne retenoit dans l'Idolâtrie, le faiſoit trembler.

Cependant Almeyda étoit retourné à Ximabara, & cette Ville continuoit à donner de grandes eſpérances, que bientôt elle ſeroit toute Chrétienne. Les Bonzes ſurpris des rapides progrès, qu'y faiſoit la Religion, députerent au Palais les principaux d'entr'eux, qui avoient à leur tête un oncle du Prince, pour lui repréſenter le tort, qu'il ſe faiſoit, & le danger, où il expoſoit ſon Etat, en y introduiſant une Loi nouvelle. Cette démarche fut ſans effet, & ils en firent paroître un reſſentiment, qui auroit pû les porter à quelque extrémité fâcheuſe, ſi le Prince n'eût pris le parti de diſſimuler. D'un autre côté, une conduite ſi peu ferme, fit d'abord appréhender à Almeyda, que ce Prince ne ſe réfroidît à l'égard du Chriſtianiſme; mais il reconnut bientôt que ſa crainte étoit vaine, & que les Bonzes n'avoient ni gagné, ni intimidé perſonne. Ils s'en étoient apperçus les premiers; & n'eſpérant plus aucune juſtice, s'ils ne ſe la faiſoient eux-mêmes, ils abbattirent un jour toutes les Croix, que les Fideles avoient dreſſées en divers lieux, & firent à ces Néophytes toutes les avanies, dont ils purent s'aviſer.

Ceux-ci peu ſenſibles à leurs propres injures, ſe crurent dans l'obligation de venger ſur ces impies la Majeſté divine, qu'ils avoient outragée; mais Almeyda les déſabuſa, & leur perſuada de n'oppoſer aux inſultes & aux ſacrileges entrepriſes de leurs Ennemis, qu'une inaltérable patience. Le Prince, qui vouloit prévenir juſqu'aux moindres prétextes de révolte, ſe joignit à lui pour calmer les Chrétiens, auſ-

De J. C. 1562.

De Syn-Mu. 2222.

quels il donna ſa parole qu'il puniroit d'une maniere éclatante tous ces attentats, dès qu'il le pourroit faire ſans trop riſquer. Ils ſe contînrent donc, les Bonzes en devinrent d'abord plus inſolents ; mais comme ils virent, qu'ils ne gagnoient rien, que le Miſſionnaire alloit toujours ſon train, que les converſions étoient de jour en jour plus fréquentes, & que le Prince n'en paroiſſoit pas moins attaché au Chriſtianiſme, ils comprirent que le plus sûr pour eux étoit de ſe tenir en repos, & que s'il y avoit quelque choſe à eſpérer encore, ils ne le devoient attendre que du tems, & des occaſions.

Alors le Prince ſe déclara plus hautement, qu'il n'avoit encore fait ; & comme les Fideles n'avoient point d'Egliſe, il leur céda un terrein très-avantageux & très-agréable, pour en bâtir une, à laquelle il aſſigna un revenu conſidérable ; elle fut bientôt achevée, parce qu'il n'y eut aucun Chrétien, qui ne voulût mettre la main à l'œuvre, & le Seigneur ne dédaigna pas de témoigner par un miracle évident qu'il agréoit leur ſervice, & qu'il avoit choiſi ce lieu pour y être particuliérement honoré. A peine l'Egliſe étoit achevée, qu'on y porta un Enfant moribond, pour y être baptiſé ; la Cérémonie ne fut pas plutôt finie, que ce petit Innocent, qui ne faiſoit que de naître, levant les mains au Ciel, prononça diſtinctement ces paroles, qui furent ouïes d'un grand Peuple : *Je m'en vais jouir de Dieu ;* après quoi il expira.

Fin du Livre ſecond.

SOMMAIRE
DU TROISIE'ME LIVRE.

*A*RRIVÉE *de trois Missionnaires au Japon. Ferveur des Chrétiens du Bungo. Jusqu'à quel point le Roi de Bungo s'intéresse au progrès de la Religion. Il termine comme Médiateur une Guerre, qui retardoit ce progrès. Zéle du Prince d'Omura. Conspiration contre lui. Son Palais est brûlé, & la Ville de Vocoxiura réduite en cendres. Guerre suscitée au Roi d'Arima pour l'empêcher de secourir le Prince d'Omura, son Frere. Victoire miraculeuse de celui-ci. Danger, que courent quelques Missionnaires. Les Chefs de la Révolte sont pris & punis. Le Roi de Naugato assiége l'Empereur dans Meaco. La Ville est forcée. Victoire de l'Empereur. En quel état se trouvoit alors cette Capitale. La Religion y devient florissante. Crédit du P. Vilela auprès de l'Empereur. Effort inutile des Bonzes pour faire proscrire la Religion. Conversion d'un puissant Bonze & d'un Seigneur de la Cour. Conversion singuliere d'un autre Seigneur. Ferveur des Chrétiens du Firando. Fermeté de ceux de Ximabara, dont les Bonzes font empoisonner le Gouverneur. Le Roi de Portugal écrit au Prince d'Omura. Particularitez d'un voyage du Pere Froez, & de Louis Almeyda à Meaco. Ferveur de deux jeunes Néophytes de Sacai.*

Honneurs, que fait aux deux Missionnaires le plus Puissant Seigneur de l'Empire. Description de la Ville de Nara, & de trois Temples. Zèle d'un Seigneur Chrétien. Conversion éclatante. La Religion en grand crédit à Meaco. Les PP. Vilela & Froez admis à l'Audience de l'Empereur ; ce qui s'y passe. Les mêmes ont Audience de l'Impératrice. Temple d'Amida, & plusieurs autres curiositez. Temple du Roi des Démons. Maniere de prêcher des Bonzes. Mioxindono conspire contre l'Empereur, & engage Daxandono dans sa Révolte. Fausse démarche de l'Empereur. Le Beau-Pere de ce Prince se fend le Ventre. Mort de l'Empereur. Fidélité d'un de ses Pages. La Mere, la Femme, & un Frere de ce Prince sont mis à mort. Les Chefs de la Révolte épargnent un autre Frere de l'Empereur. Leurs violences. Fautes, qu'ils font. Les Missionnaires sortent de Meaco. Edit contre la Religion. Zèle du Roi de Bungo. Mort d'un jeune Missionnaire. Le Prince Antoine de Firando persécuté à cause de sa Religion. Violence du Roi de Firando. Il attaque le Prince d'Omura. Sa flotte est battuë par les Portugais. Mort de Jean Fernandez, & son éloge. Deux Jésuites font naufrage en allant au Japon. Mort du Prince Antoine de Firando. Animal singulier. Religion & caractere des Habitans du Gotto. Le Roi demande des Missionnaires, & comment il les reçoit. Il tombe malade. Les Bonzes entreprennent de le guérir, & ne réüssissent pas. Louis Almeyda est plus heureux. Nouvel accident, qui met la Religion en

danger dans ce Royaume. Almeyda en ſort. Une Tempête l'oblige à y retourner, & le Roi en témoigne une grande joye. Progrès de la Religion dans ce Royaume. Guerre entre le Firando & le Gotto. Belle action du Gouverneur d'Ocica. Protection de Dieu ſur les Chrétiens. Fermeté de ceux de Ximabara. Progrès de la Religion dans le Ximo. Action de vigueur du Prince d'Omura. Martyrs dans le Firando.



HISTOIRE



HISTOIRE DU JAPON.



LIVRE TROISIÉME.

De J. C. 1563.

De Syn-Mu. 2223.

Arrivée de trois nouveaux Missionnaires.



LE Japon s'ouvroit ainsi tous les jours de plus en plus à l'Evangile ; mais la disette d'Ouvriers empêchoit qu'on ne donnât a ces nouveaux Etablissements une certaine solidité, & qu'on ne profitât de la disposition favorable, où étoient les Peuples, pour avancer l'Œuvre de Dieu. Enfin le septiéme de Juillet 1563. il en arriva trois fort à propos, deux Prêtres ; à sçavoir, les Peres LOUIS FROEZ, Portugais, & JEAN-BAPTISTE MONTI, Ferrarois ; le troisiéme, qui n'étoit pas Prêtre, se nommoit JACQUES GONZALEZ. Le P. Froez s'étoit embarqué à Goa plusieurs années auparavant avec le Pere Nugnez, pour passer au Japon, ainsi que nous l'avons dit en parlant de l'Expédition du Vice-Provincial ; mais celui-ci avoit été obligé de le laisser à Malaca, pour y faire une Classe. Quelque tems après

De J. C. 1563.

De Syn Mo. 2223.

il reçut les Ordres sacrés ; & comme il eut été une seconde fois destiné à la Mission du Japon, il profita, pour s'y rendre, de la premiere occasion, qui se présenta. Personne n'a rendu de plus grands services à cette Eglise que ce Religieux, auquel nous sommes encore redevables d'une bonne partie des Mémoires, sur lesquels ont travaillé ceux, qui en ont écrit l'Histoire.

Ferveur des Chrétiens du Bungo.

Quelques jours avant l'arrivée de ce nouveau renfort, le Pere de Torrez avoit encore rappellé Almeyda à Vocoxiura : c'étoit pour l'envoyer dans le Royaume de Bungo, où les Fidéles étoient sans aucun secours spirituel depuis plus de six mois. Ces fervens Néophytes, qui pendant tout ce tems-là n'avoient pû se confesser, & qui craignoient d'oublier leurs péchez, les avoient mis par écrit. Ils firent plus encore ; car les trois Religieux, dont je viens de parler, étant débarqués sur ces entrefaites, & le Pere Monti ayant eu ordre d'aller avec Almeyda dans le Bungo, dès qu'on eut appris à Fucheo son arrivée, il n'y eut pas un Chrétien, qui ne voulût se confesser à lui, quoiqu'il ne pût les entendre, que par le moyen d'un Interprete. Leur candeur, leur simplicité, la vive douleur, dont ils étoient pénétrés pour les fautes les plus légeres, & l'esprit de pénitence, qui régnoit parmi eux, tout cela parut au nouveau Missionnaire quelque chose de si merveilleux, qu'il avoit de la peine à en croire ses yeux.

Accueil que le Roi de Bungo fait à deux Missionnaires.

Le Roi de Bungo faisoit alors presque toujours sa résidence à VOSUQUI, & il s'y étoit formé une jolie Ville, qui devint encore plus considérable dans la suite. Le Pere Monti &

De J. C. 1563.

De Syn-Mu. 2223.

Almeyda y allerent lui rendre leurs devoirs, & Civan leur fit l'accueil, qu'il avoit accoutumé de faire aux Ministres de l'Evangile. Ce Prince sçavoit déja en général ce qui s'étoit passé au sujet de la Religion & des Portugais dans la Principauté d'Omura, & les progrès de la Foi dans les Provinces circonvoisines, & voulut en apprendre toutes les circonstances; il fut touché du récit, que lui en fit Almeyda.

Jusqu'à quel point il s'interesse au progrès de la Religion.

A l'exemple du Souverain, tous les Courtisans donnerent aux deux Religieux de grandes marques de considération; mais aucun ne parloit de se faire Chrétien, parce que le Roi, qui étoit le Protecteur déclaré du Christianisme, & qui s'intéressoit à son établissement, autant que pouvoient faire les Missionnaires mêmes, s'en tenoit là, & ne donnoit aucun signe, qu'il pensât à aller plus loin. Les deux Religieux n'ayant donc plus rien, qui les arrêtât à la Cour, retournerent à Fucheo, où le Roi les suivit de près. Ils le prierent alors de vouloir bien honorer leur Maison de sa présence, comme il avoit fait toutes les années précédentes; & non-seulement il le leur promit, mais il ajoûta qu'il y meneroit un Ambassadeur, que le Cubo Sama venoit de lui envoyer, « & vous m'obligerez, leur dit-il, de » lui faire les mêmes honneurs, qu'à ma » propre Personne, afin de l'engager par-là, » à favoriser votre sainte Loi dans les occa- » sions, où vous pourriez avoir besoin de pro- » tection à la Cour de l'Empereur.

Il termine comme Médiateur une guerre, qui le retardoit.

Sur ces entrefaites ce Prince reçut une Lettre du Pere de Torrez, qui lui mandoit, que sans une fâcheuse Guerre, où le Roi d'Arima & le Prince d'Omura son Frere étoient engagés

De J. C. 1563.

De Syn-Mu. 2223.

contre un puissant Voisin nommé RIOZOGI, leur Parent, les Etats de ces deux Princes, seroient bientôt tous Chrétiens, & qu'il étoit de la gloire d'un grand Roi comme lui, de terminer ce différend par une bonne paix, ainsi qu'il avoit déja fait l'année précédente dans une pareille occasion. Civan entra avec joye dans ce que lui proposoit le Supérieur, il écrivit aux trois Princes, pour leur offrir de nouveau sa médiation. Elle fut encore acceptée; on conclut une suspension d'Armes, qui fut bientôt suivie d'un Traité, où tous les Partis trouverent leur avantage; & le Prince d'Omura de retour chez lui, & débarrassé de toute autre occupation, ne songea plus qu'à faire la guerre à l'Idolâtrie.

Zèle du Prince d'Omura.

L'abolition d'une Fête pleine de folie & de superstition, qui se célébroit tous les ans dans ses Etats en l'honneur des Morts, & qui est précisément la même que j'ai décrite plus haut (a), fut le premier effet de son zele; mais parce que dans ces occasions on faisoit de grandes aumônes aux Bonzes, pour ôter à ces faux Prêtres tout prétexte de publier que c'étoit par avarice, qu'on abolissoit ces pratiques, il fit distribuer aux Pauvres autant, & plus encore qu'on n'avoit accoutumé d'y dépenser. Tout réussissoit dans ce que ce Prince entreprenoit pour la gloire du nom de Dieu, & la Princesse se disposoit tout de bon à recevoir le Baptême avec toute sa maison; mais la vertu de Sumitanda étoit déja assez solidement établie pour être mise aux plus rudes épreuves, & Dieu ne voulut pas priver plus longtems l'E-

(a) Voyez le Livre Préliminaire, Chap. XIV.

De J. C. 1563.
De Syn Mu. 2223.

glise du Japon de la gloire, qui pouvoit lui revenir des grands exemples de fermeté, qu'un Prince si accompli devoit donner à tout l'Empire dans les plus grands revers de fortune.

Conspiration contre lui.

Le Conseil de Sumitanda étoit composé de douze Gentilhommes, dont, ni par caresses, ni par raisons, il n'avoit encore pû engager aucun à suivre son exemple. Ces Conseillers trouvoient même fort mauvais que le Prince travaillât avec tant d'ardeur à la destruction de l'ancienne Religion de l'Empire; & après avoir inutilement tenté la voye de la représentation, pour lui faire prendre au moins une conduite plus modérée, ils résolurent enfin de pousser les choses aux dernieres extrémitez; déterminés à le perdre, s'ils ne pouvoient le réduire à ce qu'ils souhaitoient. Pour mieux cacher leur dessein, & pour s'assurer de Vocoxiura, ils feignirent d'être gagnés par les persuasions du Prince, & ils lui demanderent la permission d'aller dans ce Port, pour s'y faire instruire par le Pere de Torrez. Une résolution si subite, & qui paroissoit si concertée, lui fit naître des soupçons, & il se défia que c'étoit un piége qu'on lui tendoit; il accorda néanmoins ce qu'on lui demandoit; mais il fit avertir le Pere de Torrez de ne pas trop compter sur la sincérité des Prosélytes, qui alloient le trouver, & de les bien éprouver, avant que de les recevoir au saint Baptême. Il eut encope fait plus sagement, s'il se fût tenu lui-même un peu plus sur ses gardes. Quant au Pere de Torrez, il n'eût pas la peine d'examiner les Conseillers du Prince, ils n'allerent point à Vocoxiura, parce qu'ils trouve-

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2223.

rent plutôt qu'ils ne penſoient, une occaſion d'éclater & de ſe ſaiſir de la Capitale même ; voici ce qui y donna lieu.

C'étoit une coutume inviolable dans ce Pays, que tous les ans, à certain jour, le Prince ſe rendoit en grand cortége dans un Temple, où étoit la Statue de ſon Prédéceſſeur, lui offroit de l'encens, & pratiquoit en ſon honneur pluſieurs autres cérémonies, qui approchoient beaucoup d'un Culte religieux. Le jour marqué étant venu, Sumitanda, qui ne ménageoit plus rien, alla au Temple, en fit tirer la Statue du Prince ; & ne la regardant plus que comme une Idole, qui avoit reçu les honneurs divins, il ſe crut dans l'obligation de venger ſur elle la Majeſté de Dieu, & la fit jetter au feu. Il n'en falloit pas tant pour révolter tout ce qu'il y avoit encore à Omura d'Idolâtres zélés. Traiter de la ſorte ſon Parent, ſon Prédéceſſeur, faire cet affront à ſa Bienfaictrice, à ſa Mere d'adoption, en deshonorant la mémoire de ſon Epoux, ce ne fut rien moins dans leur eſprit, qu'un attentat, qui rendoit indigne de l'autorité ſuprême, un Prince aſſez dénaturé, pour oublier à qui il avoit obligation de ce qu'il étoit.

Sa perte eſt auſſitôt jurée ; on prend des meſures pour faire ſoulever la Ville ; on donne avis de tout à ce Fils illégitime du feu Prince, qui avoit été jugé incapable d'occuper ſa place, & on l'invite à venir au plutôt venger l'injure faite à ſon Pere, & à ſe montrer digne d'un rang, dont on l'avoit injuſtement exclu. Ce Seigneur poſſédoit ſans ambition quelques Terres dans le Royaume de GOTTO ; mais l'éclat d'une ſi haute fortune l'éblouït, & il ſe

De J. C. 1563.

De Syn-Mu. 2223.

laissa persuader qu'il n'avoit qu'à paroître, pour être reconnu Prince d'Omura.

Ce premier pas fait, les Conseillers d'Etat engagerent RIOZOGI à reprendre les Armes & à attaquer le Roi d'Arima, lequel pris au dépourvû, ne pourroit pas être en état de faire beaucoup de résistance; ce qui les délivreroit de la crainte d'une diversion de la part de ce Prince. Les Rebelles ainsi assurez du dedans & du dehors, songerent d'abord à faire venir à la Capitale le Pere de Torrez, qui devoit être la premiere victime immolée à leur ressentiment. Pour empêcher qu'il ne leur échappât, quelques-uns des moins suspects représenterent au Prince, qu'il différoit trop le Baptême de la Princesse sa Femme, & qu'il étoit de sa Dignité que la Cérémonie s'en fît dans Omura même, à la vûe de tout le Peuple, qu'un tel exemple disposeroit plus que toute autre chose à embrasser le Christianisme. Sumitanda fut charmé de ce discours, il lui faisoit trop de plaisir, pour qu'il ne le crût pas sincere; il commença à se persuader, que ceux, qui lui parloient de la sorte n'étoient pas eux-mêmes éloignés du Royaume de Dieu, & sur le champ, il dépêcha au Pere de Torrez un Gentilhomme nommé Loüis, qui étoit frere du Gouverneur d'Omura, & dont nous avons déja parlé plus d'une fois, pour le prier de venir incessamment le trouver.

Loüis arriva à Vocoxiura le treiziéme d'Août, & trouva le Pere de Torrez occupé d'une affaire, qu'il ne pouvoit gueres différer. D'ailleurs, ce Religieux ne se portoit pas bien. Il répondit néanmoins à l'Envoyé du Prince, qu'il partiroit le lendemain de l'Assomption

De J. C. 1563.

De Syn-Mu. 2223.

de la Vierge, pour se rendre à ses ordres. Cette réponse ne satisfit pas le Prince, & inquiéta fort les Conjurez, qui craignoient que ce retardement ne leur fit manquer leur coup; ils engagerent Sumitanda à faire de nouvelles instances, & Loüis fut renvoyé sur le champ à Vocoxiura, où il arriva le quatorze fort tard. Il eut beau dire, le Supérieur, à qui ces empressements donnoient apparemment à penser, ne crut pas que la chose pressât tellement, qu'il fallut se mettre en chemin, & abandonner son Troupeau le jour de la Fête. Le seiziéme, il dit la Messe de grand matin, résolu de partir aussi-tôt après; mais comme il faisoit son action de graces, & qu'il recommandoit à Dieu avec beaucoup de ferveur le succès de son voyage, il se sentit tout à coup inspiré d'attendre encore de nouveaux ordres du Prince, avant que de quitter Vocoxiura, & il lui manda les raisons qui le déterminoient à y rester.

Les Conjurez brûlent son Palais.

Loüis, fort surpris de cette résolution, qu'il ne sçavoit à quoi attribuer; reprit un peu chagrin la route d'Omura. Il n'avoit pas encore fait beaucoup de chemin, lorsque FARIBA, un des Chefs des Conjurez, tomba sur lui avec un détachement de Soldats, lui demanda, où il avoit laissé le Missionnaire? & sans attendre sa réponse, le tailla en pieces avec tous ceux, qui l'accompagnoient; puis alla rejoindre les Rebelles. Ceux-ci avoient déja mis le feu au Palais & à la Ville, & le Bâtard d'Omura avoit été solemnellement proclamé Prince. Sumitanda dans une si grande extrémité, se voyant environné de flammes, qui consumoient son Palais, & assailli par des Ennemis furieux,

De J. C. 1563.

De Syn-Mu. 2223.

dont le nombre croissoit à chaque instant, ne perdit pourtant point courage. Il arma tout ce qui étoit resté autour de lui de Sujets fidéles, il se mit à leur tête avec le Gouverneur d'Omura, qui avoit en même-tems à sauver son Prince, & à venger son Frere; passa sur le Ventre à tout ce qui se mit en devoir de l'arrêter, & gagna un petit bois, où il jugea à propos de se tenir caché, jusqu'à ce qu'il se vît assez de forces pour faire tête aux Séditienx; mais les provisions lui manquerent bientôt, & il auroit péri de faim, si un Chinois, qui étoit à son service, n'avoit trouvé le secret de lui porter des vivres sans être apperçu. Enfin sa Troupe s'étant un peu grossie, il se retira dans une Forteresse, qui étoit très-bien munie, & en état de défense.

Ils réduisent en cendres la Ville ds Vocoxiura.

Les Conjurez, après l'avoir ainsi manqué, se diviserent en deux Bandes. Le Bâtard d'Omura avec la premiere, alla s'assûrer du Port de Vocoxiura, qu'il réduisit en cendres, mais il n'y trouva personne, parce qu'au premier bruit de ce qui se passoit, la plûpart des Habitans, & les Missionnaires s'étoient réfugiés sur les Navires, qui étoient en rade. La seconde Troupe s'attacha au Prince, & le tint assiégé, dans l'espérance de le réduire au moins par la famine. Jusques-là Sumitanda se doutoit bien, que sa Religion étoit le motif d'un soulevement si général. Il en eut bien-tôt toute la certitude, qu'il souhaitoit pour sa consolation, car ses Sujets lui firent déclarer, qu'ils mettroient bas les Armes, s'il vouloit adorer les Dieux de ses Peres, & rétablir leur culte, qu'il avoit aboli. Il n'eût pas accepté cette offre, quand il y eût trouvé toutes ses

De J.C. 1563.

De Syn-Mu. 2223.

Ils suscitent une Guerre au Roi d'Arima pour l'empêcher de secourir son Frere.

sûretez ; ainsi sans s'amuser à écouter des Rebelles, qui prétendoient lui faire la Loi, il ne songea qu'à se bien défendre, & il le fit avec une vigueur, qui les étonna.

Tandis que ces choses se passoient dans la Principauté d'Omura, Riozogi étoit entré dans le Royaume d'Arima, & il y tenoit la Campagne ; le Roi, qui avoit été surpris, s'étant vû aussi obligé de s'enfermer dans une de ses meilleures Places ; alors Xengandono voyant ses deux Fils à la veille d'être détrônés, assembla quelques Vassaux de sa Maison, qui lui étoient restez affectionnés, entra dans le Royaume d'Arima, & son Armée grossissant à mesure qu'il avançoit, il contraignit bientôt Riozogi de se retirer. Il reprit ensuite les rênes du Gouvernement, & non content d'ôter à son Fils aîné le Sceptre, qu'il crut que son incapacité, ou plutôt son inclination pour les Chrétiens l'avoit mis en danger de perdre, il l'éloigna de sa Cour. Il y a bien de l'apparence qu'il auroit traité de la même maniere Sumitanda son Cadet, si ce brave Prince eût eu besoin de son secours, pour se tirer du mauvais pas, où il se trouvoit ; mais il avoit pour lui le Dieu des Armées, qui dès le commencement de cette révolte lui avoit donné des assûrances de la victoire, non-seulement en lui inspirant une confiance, qui le soutint au plus fort du danger, mais encore en lui montrant comme à Constantin le Signe du salut dans l'air, & en lui faisant connoître, comme autrefois à ce premier Empereur Chrétien ; qu'il combattroit pour lui.

[illegible] mi-[illegible] du

Toutefois ce Prince, pour ne manquer à rien de ce que la prudence demandoit de lui,

ayant sçû que de puissants Voisins armoient par Terre & par Mer en faveur des Rebelles, ne crut pas devoir demeurer plus long tems dans un endroit, où il étoit facile à ses Ennemis de l'affamer. Il prit donc le parti d'en sortir, & il le fit en plein jour, força un Quartier des Assiégeans, & tint la Campagne. Il s'approcha ensuite d'Omura, & demeura campé a la vûë de cette Capitale. Il apprit peu de jours après que Fariba, le Roi de Gotto, & celui de Firando étoient débarqués avec de nombreuses Troupes, & marchoient a lui; alors sentant renouveller sa confiance en Dieu, dont il soutenoit la cause, il décampa; & s'avança vers les Ennemis, pour leur épargner la moitié du Chemin, & malgré l'extrème inégalité de ses forces, il eût à peine reconnu leur Armée qu'il fit sonner la charge. C'étoit le quatriéme d'Octobre; sa petite Troupe toute composée de Chrétiens, entra dans les premiers Bataillons, en criant *vive Sumitanda*, les culbuta, & les renversa sur ceux, qui suivoient sans ordre, parce qu'ils n'avoient pas eu le tems de se mettre en bataille, & en un moment cette formidable Armée se trouva dans un désordre, dont il ne lui fut pas possible de se remettre.

De J. C. 1563.

De Syn-mu. 2223.

Prince d'Omura.

Les Chrétiens ne cesserent de tuer, que quand la lassitude leur fit tomber les armes des mains, & jamais Victoire ne fut plus complette & ne coûta si peu. Aussi personne ne douta que le Dieu de Sumitanda n'eût vaincu pour lui. Ceux des Alliez, qui échapperent au Carnage, assurerent qu'ils n'avoient pû soutenir l'éclat, qui sortoit des Croix, que les Soldats Chrétiens portoient sur leurs Habits: plusieurs mêmes

De J. C. 1563. De Syn-Mu. 2223.

ajoûterent qu'ils en avoient vû une en l'air toute rayonnante de lumiere, & ſemblable à celle, qui étoit dans le grand Etendart du Prince. Enfin il ſembloit que tous les Elémens ſe fuſſent armés pour une cauſe ſi juſte ; car tandis qu'on ſe battoit ſur Terre, une horrible tempête diſſipa la Flotte Ennemie : auſſi le Roi de Firando avoit-il accoutumé de dire depuis, que le Prince d'Omura étoit ſi bien ſorti d'une ſi fâcheuſe affaire, parce qu'il étoit bon Chrétien ; témoignage, que le Tout-Puiſſant arrache de tems en tems de la bouche de ceux mêmes, qui s'obſtinent le plus à le méconnoître.

La joye d'un ſuccès ſi peu attendu fut pourtant mêlée de quelqu'amertume ; tout le Pays étoit dans un état déplorable, & Xengandono Ennemi mortel de notre ſainte Foi, à laquelle il attribuoit le malheur de ſa Famille, ne pouvoit ſouffrir la moindre marque de Chriſtianiſme. Les Princes ſes Fils n'étoient pas dans une ſituation, qui leur permît de prendre la défenſe de la Religion contre un Pere, qui régnoit, & ſe trouvoit à la tête d'une grande Armée, & Sumitanda tout vainqueur qu'il étoit lui-même, crut devoir ſe ménager avec lui. Ce Prince étoit ſurtout inconſolable de la ruine de Vocoxiura, où il ne reſtoit pas un ſeul Habitant, ni une Maiſon ſur pied.

Le Pere de Torrez refuſe un Aſyle qu'on lui offre. Dangers, qu'il court avec d'autres Miſſionnaires.

Le Pere de Torrez étoit toujours dans cette rade, dont il n'avoit pû ſe réſoudre à s'éloigner, quoique le Prince Antoine de Firando lui eût dès le commencement de la révolte envoyé des Bâtimens bien armés, pour le tranſporter dans ſes Iſles ; il s'étoit contenté d'y envoyer Fernandez avec les Vaſes ſacrez & les Ornemens de l'Egliſe, & réſolu de périr plu-

De J. C. 1563.

De Syn-Mu, 2223.

tôt, que d'abandonner ses chers Néophytes, qui s'étoient réfugiés auprès de lui, il avoit voulu attendre avec eux quel seroit le succès de cette guerre. Il apprit des premiers la victoire du Prince d'Omura; mais il sçut en même tems que les Chrétiens d'Arima étoient dans l'oppression, que Damien avoit couru de grands risques à Ximabara, & Paul son Catéchiste à Cochinotzu; mais que les Fidéles les avoient fait évader, & les conduisoient par des Chemiins sûrs à Vocoxiura, où ils arriverent en effet sans aucun accident fâcheux.

D'autre part le P. Monti, sur les premieres nouvelles, qui s'étoient répanduës dans le Bungo de la Conspiration, avoit envoyé Loüis Almeyda sur les lieux pour s'informer de ce qu'étoient devenus les Missionnaires, & lui avoit donné ordre de visiter les Eglises, sur lesquelles l'Orage étoit tombé. Ce Religieux prit sa route par Ximabara, & quoiqu'on l'assurât dans tous les lieux de son passage, qu'il ne trouveroit plus nulle part, ni Missionnaires, ni aucun vestige de Christianisme, & qu'il risquoit tout en se montrant dans un Pays, où le nom Chrétien étoit en exécration, il s'approcha sans rien craindre du Port du Ximabara. A peine eut-on appris dans la Ville qu'il étoit dans le Voisinage, qu'il se vit en un moment environné de Chaloupes remplies de Chrétiens, qui lui apportoient toutes sortes de rafraîchissements. Ils lui raconterent les maux, qu'ils avoient soufferts de la part des Infidéles, & lui jurerent une fidélité inviolable au service du vrai Dieu. Il les consola le mieux qu'il lui fut possible, & leur promit tous les secours, qui dépendroient de

De J. C. 1563.

De Syn-Mu. 2223.

lui ; mais il n'entra point dans ce Port, parce que les Fidéles l'avertirent qu'il ne faisoit pas sûr pour lui d'y paroitre.

Il passa donc à Cochinotzu, où il ne fut pas moins édifié de la ferveur des Chrétiens. Xengandono avoit mis dans ce Port un Commandant, qui les maltraitoit beaucoup & les veilloit de près. Ils ne laisserent pas d'être instruits d'abord de l'arrivée d'Almeyda, & deux d'entr'eux oserent bien se mettre en plein jour dans une Chaloupe, pour lui porter les compliments, & lui faire les excuses de tous les autres. La nuit suivante une Troupe des plus considérables le visiterent à son bord, & lui firent les larmes aux yeux mille protestations de ne jamais chanceler dans la Foi, qu'il leur avoit prêchée le premier. *Eh! quelle Religion embrasserions-nous*, disoient-ils, *si nous renoncions à celle de Jesus-Christ? A qui dans nos peines & dans nos dangers aurions-nous recours, si nous étions assez Malheureux, pour abandonner notre Dieu? Ah! quelque rigueur qu'il paroisse exercer sur ses Enfants, il leur fait bien sentir, qu'il est le meilleur de tous les Peres? aussi a-t-il gravé son Amour dans nos cœurs avec des traits, que rien ne pourra jamais effacer.*

Les Chefs des Révoltés sont pris & décapités.

De Cochinotzu le Missionnaire, qui avoit appris que le P. de Torrez étoit sur les Navires Portugais dans la Rade de Vocoxiura, l'y alla trouver ; il y arriva le vingtiéme de Septembre, & le rencontra avec le P. Loüis Froez & Jacques Gonzalez, qui ne l'avoient point quitté. Le quatriéme d'Octobre la Bataille se donna, comme nous l'avons dit, & le Prince Victorieux en envoya sur le champ

donner avis au P. de Torrez. Les Portugais la célébrerent aussi-tôt par plusieurs décharges de toute leur Artillerie, & par tout ce qu'ils pûrent imaginer de témoignages d'une joye sincere. Le Supérieur vouloit aller d'abord complimenter Sumitanda, & le Roi d'Arima son Frere, qui étoient à Omura; mais on ne jugea pas que ce Voyage fût encore à propos, & le Pere se contenta d'écrire aux deux Princes. Peu de tems après on eut nouvelle qu'ils s'étoient mis aux trousses de Fariba & du Bâtard d'Omura, qui tomberent tous deux entre leurs Mains, & payerent leur rébellion de leur Tête; après quoi Sumitanda réunit toutes leurs Terres à son Domaine.

De J. C. 1564.

De Syn-Mu. 2224.

Sur ces entrefaites, la Saison étant propre pour la Navigation des Indes, les Portugais se préparerent à mettre à la Voile; & le Pere de Torrez, qui ne jugeoit pas sa présence fort utile dans la Principauté d'Omura, songea à retourner dans le Bungo. Il commença par envoyer le P. Froës au Prince Antoine de Firando. Ce Prince avoit déja Fernandez dans ses Isles, ainsi que je l'ai dit, mais la Princesse ELISABETH son Epouse souhaitoit fort d'avoir un Prêtre, & avoit écrit au Supérieur des Missions, que s'il étoit nécessaire pour obtenir cette grace, de lui envoyer ses Enfants la lui demander à genoux, elle les feroit partir sur l'heure. Le P. de Torrez s'embarqua ensuite avec Almeyda & Gonzalez sur un petit Bâtiment, que les Chrétiens de Ximabara lui avoient envoyé.

On comptoit huit cents Chrétiens dans cette Ville, mais il y avoit peu d'espérance d'en augmenter sitôt le nombre, parce que la

De J. C. 1564.

De Syn-Mu. 2224.

crainte du vieux Roi d'Arima paroissoit avoir beaucoup refroidi l'affection du Prince de Ximabara pour le Christianisme. On ne conseilla pas même aux Missionnaires de s'arêter long-tems dans ce Port, dont le Gouverneur nommé LEON, les avoit reçus chez lui, malgré des défenses de Xengandono. Ils se rembarquerent donc, & se rendirent à l'Isle de TACAXI, qui n'en est qu'à deux lieuës, & qui est le commencement du Royaume de Bungo de ce côté-là: ils y arriverent au commencement du mois de Février de l'année 1564. & le P. de Torrez y fixa pour quelque tems sa demeure, parce qu'il y étoit à portée de secourir toutes les Eglises du Ximo, qui pouvoient avoir besoin de son ministere. Il envoya de-là Loüis Almeyda à Fucheo, avec ordre d'en faire partir Damien, & un Catéchiste nommé AUGUSTIN pour Meaco.

A peine Almeyda avoit mis à la Voile, qu'Edoüard de Sylva, qui depuis la Révolution du Naugato, n'avoit point quitté le Royaume de Bungo, arriva pour complimenter le P. de Torrez de la part du Roi, & lui marquer la joye, qu'il avoit de le posséder de nouveau dans ses Etats. Il étoit de plus chargé d'une Lettre de ce Prince pour le Commandant de l'Isle, par laquelle il lui étoit enjoint de faire sçavoir à tous les Habitants, qu'ils pouvoient librement embrasser la Religion Chrétienne, & de punir sévérement quiconque molesteroit en aucune façon ceux, qui la prêcheroient, ou l'embrasseroient. Edoüard de Sylva s'étant acquitté de sa Commission, passa à l'Isle de CAVAXIRI, Voisine de Tacaxi, avec de semblables recommanda-

rions du Roi, & le P. de Torrez lui ordonna d'y rester.

De J. C. 1561 64.

De Syn-Mu- 2221-24.

Tandis que ces choses se passoient dans le Ximo, la Foi s'établissoit solidement dans le centre de l'Empire, mais ce n'étoit pas sans de grandes traverses. Nous avons vû que le P. Vilela avoit fait une excursion à Sacai. Il y étoit arrivé au mois d'Août 1561. accompagné de Laurent; il y demeura un mois entier, mais excepté le Gentilhomme, qui l'y avoit appellé, & sa Famille, il n'y avoit baptisé personne: aussi se disposoit-il à en partir pour retourner à Meaco, lorsqu'il apprit des nouvelles de la Capitale, qui retarderent de quelques jours son départ. Morindono, Roi de Naugato, & quelques autres Princes des plus puissants de l'Empire, mécontents du Cubo Sama, avoient mis sur pied une Armée de quarante mille Hommes, & le Roi de Naugato la mena en Personne dans la Tense. Les Bonzes NEGORES, à qui la Cour Impériale avoit aussi donné quelque sujet de mécontentement, n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle, qu'ils armerent de leur côté avec une promptitude incroyable, & joignirent Morindono, avant que l'Empereur fût même instruit qu'il y eût des Armées en Campagne contre lui. Par-là le Roi de Naugato se trouva en état d'entreprendre le Siége de la Capitale, il y marcha sur le champ, & se présenta devant la Ville, qui se trouva sans munitions, sans provisions, & presque sans Troupes.

Le Roi de Naugato assiége l'Empereur dans Meaco.

Le Cubo-Sama ainsi pris au dépourvû, couroit risque de succomber sous de si grandes forces, s'il n'avoit pas trouvé le moyen de

La Ville est forcée.

De J. C. 1561-64.

De Syn-Mu. 2221-24.

faire avertir un de ses Oncles & son Beau-Frere de l'extrêmité, où il étoit réduit. Ces deux Princes ne perdirent point de tems, assemblerent leurs Vassaux, & s'approcherent de Meaco avec des forces suffisantes, pour faire lever le Siége, & le Roi de Naugato l'auroit en effet levé sans les Négores, qui eurent l'adresse d'attirer l'Oncle de l'Empereur du côté de Sacai, où ils lui taillerent en piéces la meilleure partie de ses Troupes. Cette Victoire releva le courage abbatu de Morindono. Ce Prince donna un assaut à Meaco, qu'il força, & dont il donna le pillage à ses Soldats. C'étoit fait de l'Empereur qui s'étoit réfugié dans la Citadelle, sans aucune espérance d'y être secouru, si ses Ennemis eussent agi de concert; mais les Negores ne songeant qu'à poursuivre l'Oncle de l'Empereur, qu'ils avoient battu, & qui s'étoit retiré dans des lieux sûrs, ne firent pas attention, qu'ils se mettoient hors d'état de secourir le Roi de Naugato, ou d'en être eux-mêmes secourus, en cas que les uns ou les autres fussent attaqués, comme ils le furent en effet presqu'en même tems.

Victoire de l'Empereur.

Car l'Empereur ayant fait secrettement lever vingt mille Hommes de bonnes Troupes, sortit de la Citadelle sans être aperçû, traversa la Riviere de Meaco, & alla brusquement tomber sur les Negores, qui furent presque tous taillés en piéces. Le reste fut entiérement dissipé. L'Armée victorieuse renforcée par celle, qu'elle venoit de délivrer des Negores, marcha ensuite vers Meaco, tout fuyant devant elle. Morindono vit bien alors qu'il étoit perdu, s'il ne s'accommodoit

De J. C. 1562-63.

De Syn Mu. 2222-4.

promptement avec le Cubo-Sama: il ne perdit point de tems, il négocia à la Cour du Dairy, où il avoit de bons Amis, & par l'entremise de ce Prince, il fit sa paix. Quelques Mémoires disent que ce fut le Beau-Frere de l'Empereur, qui défit les Negores, & que le Cubo-Sama l'ayant appris, fit une sortie sur le Roi de Naugato, tandis que son Oncle & son Beau-Frere l'attaquerent de leur côté, & qu'il n'échappa aucun des Soldats de Morindono, qui occupoient Meaco. Tous conviennent que pendant ces Troubles, les Chrétiens de la Capitale, que Laurent eut le courage de visiter au fort du péril, se comporterent en Sujets fidéles, & que les Bonzes, qui s'étoient emparés de leur Eglise, furent obligés de l'abandonner, dès que le Cubo-Sama fut rentré triomphant dans la Ville. Le P. Vilela ne tarda pas ensuite à y retourner, & y arriva sur la fin de 1562. ou au commencement de l'année suivante; mais avant que de raconter le succès, qu'eurent ses Prédications dans cette grande Ville, où nous allons dans peu voir la plus florissante Chrétienté du Japon; il est bon de dire ici en quel état se trouvoit alors cette Capitale de l'Empire Japonnois, & d'en donner une Description exacte.

En quel état étoit alors la Capitale de l'Empire.

MEACO, ou MIACO (a) signifie Ville, & celle-ci est ainsi nommée par excellence, comme Athènes & Rome l'ont été au tems de leur plus grande splendeur. J'ai déja dit qu'elle est située dans la Province de JAMATSIRO, une des cinq, qui composent le GOKINAI ou

(a) On le nomme aussi Kio.

De J. C. 1561-64.

De Syn-Mu. 2222 24.

la TENSE, & ſur les deux bords d'une grande Riviere, qui coule dans une Plaine fort vaſte. Elle eſt diviſée en haute & baſſe Ville. Sa longueur du Nord au Sud, eſt de trois quarts de lieuë d'Allemagne, & ſa largeur de l'Eſt à l'Oueſt, d'une demi lieuë. Elle eſt environnée d'agréables Collines, & de pluſieurs Montagnes, d'où découlent un grand nombre de Ruiſſeaux, & de très-belles Fontaines, ſans quoi le Pays ſeroit tout à fait ſtérile, le Terrein y étant naturellement fort aride, ainſi que nous l'avons déja remarqué. Du côté de l'Eſt, la Ville eſt bornée par une Colline bien boiſée, & toute ſemée de Monaſteres, de Temples & de Chapelles, qui font une Perſpective charmante, mais c'eſt encore toute autre choſe, quand on les voit de près. Tous ces Edifices ont quelque choſe de ſingulier; leur ſituation eſt des plus agréables, le tout fait un lieu enchanté, & tel que l'imagination la plus vive peut à peine ſe le figurer. Nous avons déja des principaux Temples, qui ſont dans ſon Territoire, & nous les avons repréſenté tels, qu'ils étoient alors; & comme ils ont été pour la plûpart ruinés par les Guerres Civiles, dont nous parlerons dans la ſuite, il eſt bon d'avertir que c'eſt dans l'état où ils ſont aujourd'hui que nous les avons repréſentés, dans le Livre Préliminaire.

La Riviere de Meaco ſort du Lac d'Oïtz: deux autres Rivieres, qui ne ſont guéres que des Torrents, & qui entrent dans la Ville du même côté, ont leur ſource dans les Montagnes voiſines. Ces trois Rivieres ſe réuniſſent dans le centre de la Ville, où l'on voit un

Pont de deux cents pas de longueur: de-là toutes ces Eaux rassemblées coulent à l'Ouest.

Les Ruës de Meaco étoient étroites, mais régulieres & très-longues, & toutes se coupoient à Angles droits, les unes allant du Nord au Sud, & les autres de l'Est à l'Ouest. Tout le Nord étoit occupé par la Cour du Dairy, & le Château, où demeuroit alors le Cubo-Sama, & où il entretient encore aujourd'hui une forte Garnison, étoit à l'Ouest de ces deux Quartiers, qui étoient très-vastes; le premier est environné de murs & de fossés, & il consiste en douze ou treize Ruës. Le Château, qui est bâti de Pierres de taille, est aussi environné d'un Fossé rempli d'Eau, revêtu d'un mur, & précédé d'un premier Fossé sec. Les Maisons de Meaco sont généralement parlant étroites, & n'ont jamais plus de deux Etages, y compris le Rez-de-Chaussée; elles sont bâties de Bois, de Chaulx, & d'argile, & les toits en sont couverts de bardeaux. Cette Ville a toujours eu une grande incommodité, c'est la poussiere, qu'y excite la multitude prodigieuse de Peuple, qui remplit les Ruës à toute heure.

Sur la fin du dernier siécle elle avoit encore, suivant le recensement, qui en fut fait alors, cinq cents vingt-neuf mille sept cents vingt-six Habitants, outre les Etrangers, qui y étoient en grand nombre, & la Cour du Dairy, qui forme comme une seconde Ville. Il est hors de doute, qu'avant que les Cubo-Samas eussent transporté leur Cour à Jedo, elle étoit beaucoup plus peuplée. Il est certain aussi qu'elle est encore présentement le grand Magazin des Manufactures du Japon,

De J. C. 1562-64.

De Syn-Mu. 2222-24.

& le centre de tout le Commerce de l'Empire. On y porte presque toutes les Marchandises, qui viennent des Pays Etrangers, & mêmes des Provinces du Japon; la plûpart des Marchands, s'y assemblent, pour acheter les unes & les autres; à peine y voit-on une Maison, où il n'y ait quelque chose à vendre. C'est-là, qu'on rafine le Cuivre, que l'on bat la plus grande partie de la Monnoye, que l'on imprime les Livres, & que l'on fait au métier ces riches Etoffes à fleurs d'Or & d'Argent, qui se transportent dans les Pays Etrangers (a): les meilleures Teintures, les ciselures les plus exquises, les Instruments de Musique de toutes les espéces, les Cabinets vernissés, les Ouvrages en Or & dans les autres Métaux, surtout en Acier; enfin les lames de la meilleure trempe, & les autres Armes se travaillent à Méaco dans une grande perfection, aussi-bien que les Bijoux de toutes les sortes. Je reviens au Pere Vilela.

La Religion Chretienne florissante dans cette Capitale.

Les choses étoient si favorablement disposées pour la Religion après les Troubles, dont nous avons parlé, que le P. Vilela s'attendoit à faire dans cette Capitale une abondante Récolte: les succès de ses travaux passerent encore de beaucoup ses espérances. Les Mémoires détaillés, que nous en avons dans ses Lettres, & dans celles des autres Missionnaires, qui étoient alors au Japon, ne contiennent rien d'inférieur à ce qu'on lit de plus merveilleux dans les Annales des plus

(a) Nous avons remarqué ailleurs, que celles, qui se fabriquent dans les Isles de Fatsisio & de Kamakura, ne sortent point du Pays.

De J. C. 1563. 64.
De Syn-Mu. 2222.23.

heureux siécles de l'Eglise. Mais ce qui donnoit surtout une grande idée de la sainteté des Chrétiens de Meaco, c'étoit de voir avec quel soin ils s'appliquoient à la pratique des vertus, qui devoient leur couter davantage. Plusieurs d'entr'eux étoient de la plus haute Noblesse, c'est-à-dire, naturellement les plus fiers des Hommes: d'ailleurs nous avons vû combien la compassion envers les Pauvres est éloignée de paroître une vertu aux Grands du Japon, puisqu'ils se font même un devoir de Religion de leur dureté envers les Misérables. Cependant c'étoit principalement dans les exercices d'humilité & de charité, que ces Fidéles aimoient à s'employer, & on voyoit souvent les plus Riches se réduire au pur nécessaire, qui n'étoit pas même toujours réglé par la discrétion, pour enrichir les Hôpitaux.

Crédit du P. Vilela auprès de l'Empereur. Effort inutile des Bonzes pour faire abolir la Religion Chrétienne.

L'Homme Apostolique continuoit d'avoir beaucoup d'accès auprès de l'Empereur, & ce Prince fit voir dans une occasion assez importante combien il l'estimoit. Ce Religieux fut informé, que Morindono maltraitoit fort les Chrétiens d'Amanguchi; il en porta sa Plainte au Cubo-Sama, qui voulut bien se faire l'Intercesseur de ces Fidéles persécutés auprès de leur Souverain: il lui envoya un Gentilhomme, pour le prier de laisser ses Sujets en liberté de suivre la Religion, que prêchoient les Religieux d'Europe. Mais une démarche de cet éclat pensa être funeste à ces Missionnaires, & leur attira un Orage, auquel ils n'échapperent, que par un de ces coups du Ciel, qui font sentir combien Dieu est le Maître des cœurs. Les Bonzes ne purent voir sans frémir les suites, que devoit naturellement

De J. C. 1563 64.

De Syn Mu. 2223.24.

avoir une si puissante protection ; & toujours appuyés de leur Grand Prêtre, résolurent de mettre tout en œuvre pour faire chasser les Docteurs Etrangers de Meaco, & s'ils le pouvoient, de tout l'Empire. Ils s'adressèrent à DAXANDONO, qui avoit la principale autorité dans la Ville Impériale, où il rendoit la Justice au nom de l'Empereur, & ils mirent tout en œuvre pour l'engager à publier un Edit contre la nouvelle Religion.

Daxandono répondit à ceux, qui lui furent députés à ce sujet, que pour faire consentir la Cour à ce qu'ils demandoient, il falloit la bien persuader que la Religion Chrétienne étoit aussi mauvaise, qu'ils le prétendoient ; & que tout ce qu'il pouvoit leur accorder, étoit de la faire examiner par des Personnes capables d'en juger. Rien n'étoit plus à desirer pour la bonne cause, que cet examen, supposé que les Examinateurs fussent bien choisis ; mais ils le furent très-mal. On mit cette Affaire entre les Mains de deux Bonzes, dont l'un se nommoit XIMAXIDONO, & l'autre CICONDONO. Le premier étoit le Confident & le principal Conseil de Mioxindono, le plus puissant Particulier de l'Empire ; le second avoit été Précepteur du Cubo-Sama, & tous les deux étoient des plus animés contre les Missionnaires. Aussi ce choix persuada tout le Monde que c'étoit fait du Christianisme, & il n'y eut pas un seul des Amis du P. Vilela, qui ne fût d'avis qu'il se retirât au moins pour un tems. Il les crut, & partit avec Laurent pour Sacai. Il n'eut pas lieu de se repentir d'avoir ainsi cédé au tems ; son absence ralentit d'abord un peu cette chaleur, avec

laquelle

laquelle on le poussoit. Enfin le Seigneur prit en main sa défense, & le salut vint d'où il y avoit plus à craindre. Voici comment la chose se passa.

De J. C. 1563-64.

De Syn-Mu. 2 23-24.

Conversion de deux puissants Bonzes, & d'un Seigneur de la Cour.

Un pauvre Chrétien de la Campagne nommé JACQUES étoit allé demander justice à Daxandono contre un Idolâtre, à qui il avoit prêté une somme d'Argent, & qui refusoit de la lui rendre. Ximaxidono un des deux Commissaires pour l'examen de la Religion Chrétienne, entra dans le moment, que ce bon Homme plaidoit lui-même sa cause, & le reconnoissant pour Chrétien à un Chapelet, qu'il portoit sur lui; *Tu es donc*, lui dit-il en l'interrompant, *de la Religion des Européens? Oüi graces au Ciel*, répond le Paysan, *j'en suis: & qu'enseigne de bon votre Loi*, reprend le Bonze! *je ne suis pas assez Sçavant pour vous le dire*, réplique le Chrétien, *mais je puis bien vous assurer qu'elle n'enseigne rien que de bon.* Ximaxidono ne laissa pas de le questionner sur bien des Articles, & le Seigneur, qui dénoüe, quand il lui plaît, la langue des Enfants, pour en tirer sa gloire, éclaira tellement en cette occasion le Villageois, qu'il parla sur l'existence & les Attributs de Dieu, sur le Culte qu'il exige des Hommes, sur l'Immortalité de nos Ames, & sur nos divins Mysteres, d'une maniere si éloquente, & même en si bons termes, qu'il ravit tous les Assistants en admiration.

Le Bonze surtout l'écouta fort attentivement; il fut ensuite quelque tems sans rien dire: puis, comme s'il se fût éveillé d'un profond sommeil: *Allez*, dit-il, au Chrétien, *faites-moi venir votre Docteur; si les*

De J. C. 1563-64.
De Syn-Mu. 2223-24.

Disciples, ajouta-t-il, *sont si Sçavants, que sera-ce du Maître ?* Jacques ne perdit pas un moment, & sans songer davantage à l'Affaire, pour laquelle il étoit venu à Meaco, il courut à Sacai, où racontant la chose comme il l'avoit conçuë, il dit au P. Vilela que le Bonze Commissaire étoit converti, & qu'il le demandoit pour le baptiser. Le fait étoit trop singulier, pour être cru sur le témoignage d'un Homme, qui pouvoit être trompé; & tous les Chrétiens de Sacai s'accorderent à soutenir, qu'il ne seroit pas prudent au Pere de s'exposer sur cet avis. Il vouloit partir néanmoins, dans la pensée que, si c'étoit une feinte pour l'attirer a Meaco, il auroit apparemment le bonheur de donner son sang pour Jesus-Christ. Mais on l'arrêta de force, & tout ce qu'il put obtenir, fut que Laurent iroit voir de quoi il s'agissoit.

Laurent partit sans différer d'un moment, & les Fidéles commencerent à faire des Prieres pour l'heureux succès de son Voyage. On lui avoit recommandé de revenir, dès qu'il seroit instruit de ce qu'on vouloit sçavoir; & on lui avoit ajoûté, que s'il étoit plus de quatre jours absent, on le croiroit mort ou Prisonnier. Il tarda pourtant un peu plus, & on le pleuroit déja, lorsque son retour combla de joye tous les Fidéles; car non-seulement il confirma tout ce qu'avoit dit le Paysan, mais il assura de plus que Cicondono avoit été converti par son Collégue, & que tous deux vouloient recevoir le Baptême de la Main du P. Vilela. Il n'y avoit plus à délibérer, & le Pere partit sur l'heure. Ceci se passoit les derniers jours d'Avril, & au com-

mencement de Mai. Le Missionnaire en arrivant dans la Capitale trouva ses deux Prosélytes, qui avoient encore gagné à Jesus-Christ un Grand Seigneur nommé XICAIDONO, Parent de Mioxindono, fort estimé pour son érudition, qui passoit pour un des plus beaux Esprits de la Cour, & qui étoit Gouverneur d'une Place forte nommée IMORI, à huit lieuës de Méaco; ils étoient d'ailleurs tous trois si bien instruits, & tellement pénétrés des grandes vérités du Salut, que le Pere Vilela ne crut pas devoir différer à les baptiser.

De J. C. 1563-64.

De Syn-Mu. 2223-24.

Conversion singuliere d'un autre Seigneur.

Dès le lendemain Xicaidono, qui fut nommé SANCHE au Baptême, mena Laurent à Imory, & il eut la consolation d'y voir baptiser en peu de tems jusqu'à soixante & dix Personnes de la premiere Noblesse du Pays, & cinq cents Habitants. Le zéle des deux Bonzes ne fut, ni moins vif, ni moins efficace; ils composerent ensemble un Traité de la Religion Chrétienne, qui produisit partout des effets merveilleux; mais le plus grand avantage, que la Religion tira de cet heureux Evénement, fut la Conversion d'un Seigneur nommé TACAYAMA, grand Homme de Guerre, d'une probité peu commune, fort instruit des Mysteres de toutes les Sectes du Japon, & très-attaché au culte de ses Dieux: Le Baptême des deux Bonzes ayant fait du bruit, & jetté toute la Cour dans l'étonnement, Tacayama dit un jour, qu'il en étoit d'autant plus surpris, qu'il ne croyoit pas fort difficile de réduire le Prédicateur Etranger au silence; & pour montrer qu'il ne parloit pas en l'air, comme il eut appris que le P. Vi-

De J. C. 1563-64. De Syn-Mu, 2223-24.

lela prêchoit dans une Place de Méaco : il l'alla entendre, & le Sermon fini, il entreprit de réfuter tout ce que le Missionnaire avoit avancé. Ce Religieux comprit d'abord, qu'il avoit affaire à un Homme d'esprit, & qui en sçavoit bien autant que les plus habiles Bonzes ; il répondit néanmoins sans peine à tout ce qu'il lui objecta, & parla d'une maniere si sensée & si solide, que son Adversaire n'eut rien à lui repliquer.

Mais ce qui surprit davantage Tacayama, ce fut de voir en un moment non seulement son esprit convaincu, mais son cœur même changé de telle sorte, qu'il ne se reconnoissoit plus. Il comprit alors que celui-là seul est Dieu, qui sçait se rendre maître des cœurs, & avec cette franchise, & cette bonne foi, qui est la meilleure marque d'un bon esprit, il confessa ses erreurs & son ignorance. Il ne donna ensuite au Pere Vilela aucun repos, qu'il ne l'eût engagé à le suivre dans ses Terres, où l'Homme Apostolique le baptisa avec sa Femme & six de ses Enfans. Le Pere fut nommé DARIE, la Mere eut nom MARIE, & l'aîné des Fils fut appellé JUSTE. C'est ce fameux JUSTE UCONDONO, si célebre dans les Relations Portugaises & Espagnoles de ce tems-là, illustre par ses grandes actions, qui lui ont donné une place distinguée parmi les Héros du Japon, plus illustre encore par ses vertus, & par ses souffrances pour la cause de Dieu, & qui eût fait l'ornement de sa Patrie, si l'ingratitude de sa Nation n'eût pas forcé d'aller mourir dans une terre étrangere, un Homme qu'elle eût dû envier à ses Voisins, si le Ciel l'eût fait naître parmi eux.

Tacayama avoit deux freres aînés, tous deux d'un grand mérite : le premier dont je n'ai pas trouvé le nom, étoit Seigneur de SAVA, & dans une si grande considération auprès de l'Empereur, que ce Prince se reposoit sur lui de tout ce qui regardoit la Police & le bon ordre à Méaco. Le second se nommoit VATADONO, & nous aurons souvent occasion d'en parler dans la suite.

De J. C. 1563-64.

D. Syn.-Ja. 2223-24.

Quelques Mémoires paroissent confondre le Seigneur de Sava avec Daxandono, & le font répondre à un Manifeste des Bonzes de Jesan contre la Doctrine Chrétienne, où ces Religieux Idolâtres concluoient à abolir cette nouvelle Religion, & à chasser du Japon ceux, qui la prêchoient ; ils lui font, dis-je, répondre, qu'il falloit écouter les Docteurs Etrangers, avant que de les condamner, & que si leur Loi se trouvoit véritablement pernicieuse, il ne falloit pas les chasser, mais les punir de mort, comme les Séducteurs du Peuple, les Destructeurs du Culte des Dieux, & les Perturbateurs du repos public. Mais quoique ceci s'accorde assez avec la réponse, que fit Daxandono aux Députés des Bonzes & du Xaco, nous verrons bientôt, qu'assurément Daxandono n'étoit pas frere de Vatadono, & ne fut jamais Chrétien.

Ferveur des Chrétiens du Firando.

Les affaires de la Religion alloient aussi toujours de mieux en mieux dans les Royaumes Occidentaux, principalement dans celui de Firando, où quoique le Pere Froez, & Jean Fernandez n'eussent pas la Cour favorable, ils ne pouvoient suffire à instruire, & à baptiser ceux, qui se présentoient. Le Prince Antoine étoit toujours l'ornement & le soutien de cette

De J. C. 1564.
De Syn-Mu. 2224.

Chrétienté naissante, où l'on pratiquoit les Vertus les plus sublimes avec une ferveur, dont les Infidéles mêmes étoient touchés. Les Portugais, qui en étoient souvent les témoins, s'exprimoient sur cela à leur retour aux Indes, & dans leurs Lettres en Europe, en des termes, qui auroient paru exagérés, si tous n'eussent pas tenu le même langage; & il y en eut plus d'un, qui ne pouvant résister à la force des grands exemples de détachement, d'humilité, & de pénitence, qu'ils admiroient dans ces Néophytes, abandonnerent généreusement de grands biens, & renoncerent aux espérances les mieux fondées, pour embrasser la Pauvreté Evangélique.

L'union & la charité, qui régnoient parmi ces fervens Chrétiens, n'avoient rien de moins frappant que leurs autres vertus; il n'arrivoit point de disgrace à aucun Particulier, qu'aussitôt elle ne fut réparée à frais communs. Le feu prit la nuit de Noël, de l'année 1564. à la Sacristie, dans l'Isle de TACUXIMA, & les flammes portées par un vent très-violent, réduisirent en cendres l'Eglise, la Maison des Missionnaires, & environ quinze autres, avant qu'on eût pû arrêter l'incendie. Il faisoit un froid très-piquant, & les Maisons brûlées appartenoient à de pauvres gens, qui par cette perte, se trouverent dans la plus affreuse indigence, exposés à toute la rigueur de la Saison: mais ils n'y furent pas longtems; les plus aisés les recueillerent d'abord, & le bruit de cet accident ne se fut pas plutôt répandu dans l'Isle voisine d'IQUIZEUQUI & à FIRANDO, que les Fidéles accoururent de toutes parts au secours de leurs Freres.

De J. C. 1564.

De Syn Mu. 2224.

Les Maiſons furent rebâties & meublées avec une diligence incroyable ; on pourvut aux autres beſoins de ces Malheureux avec profuſion ; enſorte qu'ils ſe trouverent plus à leur aiſe après leur diſgrace, qu'ils ne l'étoient auparavant ; il en arriva autant à Firando peu de jours après, & la charité des Fideles n'y parut pas avec moins d'éclat.

Sur ces entrefaites le Pere Froez eut avis, que deux Navires Portugais paroiſſoient à la hauteur de Firando ; & peu de tems après, il reçut des aſſurances de ceux, qui les commandoient, qu'ils n'entreroient point dans le Port ſans ſon agrément. Le Roi inſtruit de cette démarche des Capitaines, envoya ſur le champ faire des excuſes au Pere, de ce qu'il ne l'avoit pas encore rétabli dans l'ancienne demeure des Miſſionnaires, & lui donna ſa parole qu'il le feroit inceſſamment. Le Pere ſur cette promeſſe, ſe hâta un peu trop d'écrire aux Commandants des Navires Portugais, qu'ils pouvoient mouiller à Firando ; mais s'étant apperçu, que le Roi ne ſe preſſoit point d'exécuter ce qu'il avoit promis ; il prit une Chaloupe, alla au devant d'un troiſiéme Navire nommé la SAINTE CROIX, qui ſuivoit de près les deux premiers, & perſuada ſans peine à PIERRE ALMEYDA, qui le montoit, de ſe tenir au large, juſqu'à ce que ce Prince eût dégagé ſa parole. Enfin Taqua Nombo fit d'aſſez mauvaiſe grace ce qu'on ſouhaitoit de lui, & Almeyda entra auſſitôt dans le Port.

Fermeté des Chrétiens de Ximabara. Les Bonzes font empoiſonner l. Gouverneur.

Le Chriſtianiſme étoit auſſi toujours ſur un très-bon pied dans le Bungo ; mais il devenoit de jour en jour plus floriſſant dans le Royaume d'Arima, & dans la Principauté d'Omura.

De J. C. 1564.

De Syn-Mu. 2224.

Xengandono venoit de mourir ; le Prince ſon Fils aîné étoit remonté ſur le Trône, mieux diſpoſé que jamais à l'égard des Chrétiens, & les Victoires de Sumitanda faiſoient taire les Bonzes, & les retenoient dans le devoir. Il y eut alors quelque commencement de perſécution à Ximabara, où le nombre des Fideles s'étoit accru de moitié depuis les troubles. Le Prince voulut les contraindre à prendre part à une Cérémonie, qui ſe pratiquoit tous les ans en ſon honneur, & où il entroit de la ſuperſtition : ils le refuſerent : il les menaça, mais ils répondirent, qu'ils ne craignoient point la mort : & que quand il voudroit leur procurer l'honneur du Martyre, il les trouveroit à l'Egliſe ſans armes, & dans l'impatience de répandre leur ſang pour une ſi belle cauſe. Il leur fit dire, qu'il ne demandoit d'eux, qu'une ſimple démonſtration d'obéiſſance, ils furent inébranlables ; & comme il eſtimoit dans le fonds leur Religion, il ceſſa de les moleſter, & ne put même refuſer à leur conſtance les Eloges qu'elle méritoit. Les Bonzes ne firent point paroître la même équité ; mais comme ils n'oſerent s'en prendre à la Multitude, ils déchargerent leur chagrin ſur le Gouverneur LEON, qu'ils regardoient avec juſtice comme le plus ferme appui, & le Chef de ces braves Chrétiens, & ils le firent empoiſonner.

Le Roi de Portugal écrit au Prince d'Omura.

Ce qui ſoutenoit ſi fort la Religion dans ces quartiers-là, c'étoit la préſence du Pere de Torrez, qui malgré ſon grand âge, & ſes infirmitez, ne ſe refuſoit à rien. Dès qu'il eu appris la mort de Xengandono, il accourut à Cochinotzu, où il ne lui coûta preſque rien pour rendre à cette Chrétienté, ſi longtems

opprimée, tout ſon premier luſtre. Son deſſein étoit d'aller enſuite à Omura ; mais l'abſence du Prince, occupé à pourſuivre quelque reſte de Conjurés, lui fit remettre ce voyage à un tems plus favorable. D'ailleurs Sumitanda avoit les armes à la main, & les Ennemis des Chrétiens n'oſoient remuer. Ce Prince reçut dans le même tems des Lettres de Dom SEBASTIEN, Roi de Portugal, qui le félicitoit ſur ſa converſion au Chriſtianiſme, & ſur ſon zele à procurer le même bonheur à ſes Sujets, & qui lui juroit une amitié éternelle. Il fut extrêmement ſenſible à cette attention d'un ſi puiſſant Monarque ; mais il n'avoit pas beſoin d'aiguillon ; & s'il y avoit quelque choſe à déſirer dans ſa conduite, c'étoit qu'il ſe ménageât un peu plus, ſurtout avec les Bonzes, qui pour être ſoumis en apparence, n'en étoient pas moins à craindre, & qui ne lui avoient pas encore porté tous les coups, dont ils étoient capables.

De J. C. 1564.

De Syn-Mu. 2224.

Cependant la Sainte Croix avoit amené au Japon trois nouveaux Ouvriers, à ſçavoir les PP. MELCHIOR DE FIGUEREDO, JEAN CABRAL, & BALTHAZAR ACOSTA, ce qui donna moyen au Supérieur Général d'envoyer du ſecours au Pere Vilela, qui en avoit un preſſant beſoin ; il lui deſtina le Pere Louis Froez, qu'il fit remplacer dans le Firando par le Pere Acoſta ; & il lui joignit Louis Almeyda, mais celui-ci ne devoit point reſter à Méaco. Le Pere Cabral fut envoyé à l'Iſle de Tacuxima. & le Pere de Figueredo demeura avec le Supérieur à Cochinotzu. Le ſujet du voyage d'Almeyda étoit, que le Pere de Torrez vouloit être inſtruit par un Témoin oculaire de l'état de la Religion

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

dans la Capitale de l'Empire, & des dispositions où étoient les Provinces circonvoisines à recevoir l'Evangile ; & personne n'étoit plus propre qu'Almeyda à lui rendre un compte exact de tout ce qu'il lui importoit de sçavoir.

Particularitez du Voyage du P. Froez & de Louis Almeida à Meaco.

Les deux Missionnaires se joignirent à Fucheo, d'où ils partirent ensemble le dernier jour de Décembre 1564. Ils s'embarquerent dans un des Ports du Bungo, sur un petit Navire excessivement rempli de Monde, & ils y essuyerent de très-violentes tempêtes. Il y en eut une surtout, qui fit périr presque sous leurs yeux un Batiment, dont les débris qu'ils apperçurent autour de leur Vaisseau, donnerent beaucoup de frayeur à l'Equipage, aux & Passagers ; mais ce qui inquietoit le plus ces Religieux, c'est qu'il n'y avoit avec eux que des Idolâtres, qui nuit & jour offroient des vœux au Soleil, à la Lune, aux Cerfs, & à plusieurs autres sortes d'Animaux. Enfin ils aborderent à une Ville, appellée FARA, où ils apprirent, que six Hommes, & deux Femmes s'étoient tout récemment précipités dans les eaux, en invoquant Amida. Toute la Ville étoit encore en rumeur à ce sujet ; on avoit érigé aux prétendus Martyrs un petit Temple assez près du Rivage, & l'on y avoit ajoûté huit Colonnes, une pour chacun de ces Désespérés. Le toît du Temple étoit hérissé de bâtons, d'où pendoient des especes de banderolles de papier ; & toutes les murailles étoient couvertes d'Inscriptions en Vers, où le mérite d'une Action si héroïque étoit relevé en des termes magnifiques. L'usage est de brûler la Barque, qui a servi à porter ces Fanatiques, quand ils ne l'ont pas fait couler à fonds avec eux, & qu'ils se sont

jettés de dessus ses bords, comme avoient fait ceux-ci. La curiosité porta les Missionnaires à examiner de près le Temple; ils s'en approcherent, & ils apperçurent une Troupe de vieilles Femmes, qui en sortoient: elles avoient toutes une espece de Chapelet à la main, & elles furent extrêmement scandalisées de voir que ces Etrangers ne donnoient aucune marque de respect à un lieu si saint selon elles? d'autres se contenterent de plaindre leur prétendu aveuglement. Au reste, le Temple étoit sans ornement, & les Missionnaires n'y remarquerent rien de fort particulier.

De Fara, les Serviteurs de Dieu poursuivirent leur route vers l'Isle d'HIU, où ils arriverent en huit jours. Cette Isle, a, dit-on, cent lieues de circuit: elle n'est marquée sous ce nom dans aucune Carte, que j'aye vûe; mais on ne peut gueres douter que ce ne soit l'Isle de XICOCO, dont une des Provinces porte le nom de Royaume d'YO, d'autant plus, qu'Almeyda ajoûte, que l'Isle d'Hiu se divise en quatre Provinces, ce qui est vrai de l'Isle de XICOCO. Le Pere Froez & Almeyda y rencontrerent quelques Chrétiens, qui avoient reçu le Baptême à Méaco, & qui étoient établis dans cette Isle. Un des plus considérables leur rendit visite, & les entretint sur la Religion d'une maniere, qui les satisfit beaucoup. Ces Insulaires étoient fort polis, & parloient très-bien leur Langue; aussi les Missionnaires commencerent-ils là à connoître la différence qu'il y a entre les Japonnois du centre de l'Empire, qui se sentent du voisinage des deux Cours Impériales, & qui ont des Académies fondées pour l'instruction de la Jeunesse, & la

De J. C. 1565.

De Sy-Mu. 2225.

perfection des Arts & des Sciences, d'avec ceux du Ximo, où ces avantages sont plus rares. Ils séjournerent huit jours dans l'Isle, & ils eurent la consolation d'y baptiser six Personnes, puis ils se rembarquerent, & gagnerent en six jours le Port de XIMAQUIMO, qui est a peu près à moitié chemin de Fucheo à Sacai.

On étoit instruit dans cette derniere Ville de leur voyage ; & dès qu'ils en furent proche, un Homme de qualité nommé SANCHE, celui-là même, qui le premier y avoit appellé le Pere Vilela, leur envoya un Bâtiment plus grand, & plus sûr que celui, où ils étoient, avec des rafraîchissements, dont ils avoient une extrême besoin. Il comptoit bien de les retenir quelque tems chez lui ; mais dès le lendemain de leur arrivée le Pere Froez voulut partir, & Sanche n'ayant pû venir à bout de lui faire changer de résolution, engagea plusieurs Chrétiens à l'accompagner jusqu'au terme de son voyage. Pour Almeyda, qui étoit chargé de visiter tous les endroits, où il y avoit des Chrétiens, il ne put refuser à Sanche de faire quelque séjour à Sacai, après quoi, comme il se disposoit à en partir, il tomba dans une très-grande maladie, causée par le froid excessif, qu'il avoit souffert dans sa route.

Le Pere Froez au sortir de Sacai, alla coucher à Ozaca, qui n'en est qu'à trois lieues, & cette nuit-là même, le feu prit à un quartier de cette grande Ville, dont il consuma jusqu'à neuf cents Maisons. Ozaca étoit alors au pouvoir d'un Bonze, qui s'en étoit emparé, & y régnoit en Tyran ; & comme avant l'arrivée du Missionnaire, on y avoit été instruit de

ſon voyage, & que les Bonzes avoit eu ſoin de publier que les Docteurs Européens ne manquoient preſque jamais d'attirer quelque grand malheur après eux, la Maiſon, où il s'étoit retiré, fut d'abord inveſtie d'une multitude de Peuple, qui le vouloit mettre en pieces; mais ſes Conducteurs, & ſon Hôte, qui étoit Chrétien, le firent heureuſement évader. Il eut encore beaucoup à ſouffrir pendant le reſte de ſon voyage, & il y courut de grands riſques. Sans doute, que Dieu, qui le deſtinoit à de grandes choſes, l'y voulut diſpoſer par ces traverſes, qu'on a toujours regardées dans les Hommes Apoſtoliques, comme des aſſurances infaillibles de grands ſuccès. Enfin il arriva en bonne ſanté à Méaco.

Ferveur d'une jeune Demoiſelle Chrétienne de Sacai, & de ſon Frere.

Almeyda de ſon côté, après trois ſemaines de douleurs très-vives, ſe trouva ſi affoibli, qu'il fut obligé de s'arrêter aſſez long-tems à Sacai, mais ſon ſéjour dans cette Ville n'y fut pas inutile à l'Œuvre de Dieu. Tout infirme qu'il étoit, il prêchoit tous les jours, & le reſte du tems, il l'employoit à des Inſtructions particulieres, dont il retiroit de grands fruits. J'ai dit ailleurs que ſon Hôte avoit un Fils & une Fille, qui furent baptiſés avec lui. La Fille, qui avoit reçu au Baptême le nom de MONIQUE, étoit alors âgée d'environ quinze ans, & ſa ferveur croiſſoit avec le nombre de ſes années. Elle vint trouver un jour le Miſſionnaire en particulier, ſuivie d'une Femme, qui avoit été ſa Gouvernante, & commença par ſe jetter à genoux devant une Image de la Mere de Dieu, qu'Almeyda portoit partout avec lui dans ſes voyages. Dans cette poſture, qu'elle ne voulut point quitter, quelqu'inſtan-

De J. C. 1565.

De Syn-Mu. 2225.

ce que lui en fit le Missionnaire, elle lui parla ainsi : « Vous sçavez, mon Pere, que je suis » Chrétienne, la bonté infinie du Dieu que » j'adore, m'a encore fait une autre grace, » il m'a inspiré le desir de n'avoir point d'au- » tre Epoux, que lui : je reconnois que je suis » redevable de cette insigne faveur à la pro- » tection toute puissante de la Reine des Vier- » ges, au service de laquelle je me suis dé- » vouée pour le reste de mes jours ; & pour » tâcher de m'en rendre plus digne en imitant » sa vie retirée, son humilité, son mépris du » Monde, & son application continuelle à la » priere, mon dessein est de me faire couper » les cheveux, puis de supplier mon Pere de » me mettre au rang de ses Esclaves, & de » m'employer aux plus vils Ministeres de la » Maison. Cependant, continua-t-elle, les » larmes aux yeux, j'apprends avec bien de la » douleur qu'on pense sérieusement à me » faire épouser un Frere de ma Mere, le- » quel, non-seulement n'est pas Chrétien, » mais est un des Hommes du Monde, qui » porte plus loin la superstition, & l'attache- » ment au Culte des faux Dieux. Vous voyez » à quel péril je suis exposée ; ce sont sans » doute mes péchés, qui obligent l'Epoux sa- » cré des Vierges à me rejetter ; mais je ne » désespere pas encore de le regagner ; & je » vous conjure par tout le zele que ce grand » Dieu vous inspire, pour le salut de nos » Ames, de m'aider à vaincre les obstacles, » qui s'opposent à mon bonheur, & d'em- » ployer votre crédit auprès de ceux, de qui » je dépends, pour les engager à rompre une » alliance, dont je me sens beaucoup plus

» d'horreur, que de la mort même.

L'Homme Apoſtolique loua fort le généreux deſſein de la jeune Demoiſelle ; mais il l'avertit que le genre de vie, qu'elle méditoit, avoit ſes difficultez & ſes écueils ; il les lui expoſa, ſans lui en rien déguiſer : il lui dit que le Mariage étoit un Etat ſanctifié par la grace du Sacrement, & que ſes Parens avoient ſans doute jugé que le deſir de la poſſéder pourroit peut-être changer le cœur de l'Epoux, qu'ils lui deſtinoient ; il lui ajoûta, que ſi après s'être bien conſultée, elle ne ſe ſentoit pas toute la force, dont elle auroit beſoin, pour fournir la rude & épineuſe carriere, où elle vouloit s'engager, elle feroit ſagement de n'y point entrer, & de laiſſer à ceux, qui lui avoient donné le jour, tout le ſoin de diſpoſer de ſon ſort ; mais qu'elle feroit fort bien de ne jamais conſentir à l'Alliance, qu'on lui propoſoit, ſurtout, ſi ſon Oncle s'obſtinoit à demeurer Infidéle. Elle lui répliqua, qu'elle connoiſſoit toute ſa foibleſſe, mais qu'elle avoit mis en Dieu ſa confiance, & qu'elle eſpéroit, qu'il lui donneroit la force de triompher d'elle-même, & de tout ce qui pourroit s'oppoſer à un deſſein, qui ne pouvoit venir que de lui ; qu'elle en avoit eu une eſpece d'aſſurance dans une épreuve, qu'elle avoit faite d'un jeûne de trois jours, ſans rien boire, ni rien manger ; que jamais elle ne s'étoit ſentie ſi forte, & que ces jours avoient été pour elle un avant-goût de joyes du Paradis ; qu'elle eſpéroit que celui, qui l'avoit ainſi ſoutenue & conſolée dans cette occaſion, ne l'abandonneroit pas dans l'exécution d'un projet, dont elle avoit tout ſujet de croire qu'il étoit l'Auteur.

De J. C. 1565.

De Syn-Mu. 2225.

L'Esprit de Dieu étoit trop sensible sur cette vertueuse Fille, pour laisser aucun doute au Missionnaire, que Dieu ne l'eût suscitée, pour être une de ces Epouses choisies, qu'il prend plaisir a favoriser de ses plus intimes communications. Il lui promit de ne rien omettre pour faire changer de résolution à sa famille, & il la renvoya fort satisfaite. Le lendemain il alla trouver Sanche, & lui représenta que le Mariage, qu'il méditoit pour sa Fille, ne convenoit en aucune maniere; que la Loi de Dieu ne permettoit pas a une Niece d'épouser son Oncle, hors le cas d'une grande nécessité, & qu'il n'édifieroit pas les Fideles, s'il donnoit pour Epoux a sa Fille un Idolâtre entêté, qui pourroit la séduire, où la maltraiter enfin que Monique avoit une aversion insurmontable pour cet état, & qu'il lui sembloit que le Seigneur vouloit posséder son cœur sans partage.

A ces raisons Sanche répondit, que si sa Fille n'épousoit pas celui, sur lequel il avoit jetté les yeux, elle ne trouveroit pas dans toute la Ville un parti, qui lui convînt pour la naissance; que ce Mariage lui avoit paru le moyen le plus sûr de gagner à Jesus Christ un des plus déclarés Ennemis du Christianisme; qu'il étoit engagé de maniere à ne pouvoir reculer avec honneur, & sans choquer un Homme puissant, qui aimoit éperdûment sa Fille. *Pour ce qui est de la derniere raison, que vous m'apportez*, dit-il, *je n'ai rien à y répliquer, si elle est aussi réelle, que vous le croyez.* Il protesta qu'il ne vouloit rien faire en cela, non plus qu'en tout le reste, qui pût tant soit peu blesser sa conscience, & qu'après lui avoir re-

De J. C. 1565.
De Syn Mu. 2225.

présenté la situation, où il se trouvoit, il s'en remettoit absolument à sa décision. En effet, comme il vit qu'Almeyda ne goûtoit point ses raisons, il rompit l'affaire, sans se mettre en Peine des suites. Tout le tems que le Missionnaire resta encore à Sacai, il s'appliqua fort à donner à la pieuse Monique des regles de conduite, pour le genre de vie, qu'elle vouloit embrasser ; mais il avoit compris d'abord, qu'elle recevoit des leçons d'un plus grand Maître que lui, & il ne craint point d'assûrer dans ses Lettres, qu'il ne pouvoit la voir sans être pénétré d'une véritable vénération pour sa vertu, & sans se représenter ces illustres Epouses de Jesus-Christ, que l'Eglise a placées sur les Autels.

Le jeune Frere de cette sainte Fille, nommé VINCENT, dont nous avons déja rapporté les premieres ferveurs, n'étoit, ni moins prévenu des bénédictions célestes, ni moins docile à l'Esprit Saint, qui s'étoit emparé de son cœur. Almeyda lui demanda un jour, jusqu'à quel point il aimoit Jesus-Christ son souverain Seigneur & son Maître : *Jusqu'à donner tout mon sang pour lui*, répondit-il : *ô que je serois heureux*, ajoûta-t-il, *si je me voyois hacher en piéces pour son amour ! mon cœur me dit, ce me semble, que Dieu me feroit la grace de lui être fidéle jusqu'au dernier soupir.*

Il y avoit auprès de Sacai un Seigneur ami de Sanche, & fort connu à la Cour de l'Empereur ; Almeyda lui rendit visite, & il paroît même que ce Seigneur l'avoit invité à le venir voir : du moins le Missionnaire n'eut-il pas lieu de regretter le tems, qu'il employa à le visiter, ayant eu le bonheur de faire dans sa mai-

De J. C. 1565.

De Syn. Mu. 2225.

ſon & parmi ſes Vaſſaux, pluſieurs Proſélytes de conſéquence. Il quitta enfin ce Pays-là, & comme il eut appris que le Pere Vilela étoit à Imory, qui n'eſt qu'à ſix lieues de Sacai, il ſe diſpoſa à l'y aller trouver. Mais ſon Hôte, avant que de le laiſſer partir, voulut lui donner un repas de cérémonie, & j'ai cru, que je ferois plaiſir à mes Lecteurs de mettre ici ce qu'il en a rapporté dans ſes Lettres. On y verra quelques particularitez aſſez curieuſes touchant les Maiſons, les Ameublements, & le Cérémonial des Japonnois.

De la Chambre de Sanche, Almeyda fut conduit par une Porte aſſez étroite dans une Galerie, au bout de laquelle on lui fit monter un Eſcalier de Cédre d'une ſtructure admirable; & ſi propre, qu'il ſembloit, que perſonne n'y avoit encore marché. Cet Eſcalier menoit à un petit veſtibule, d'où, par un paſſage auſſi étroit que la premiere Porte, il entra dans la Salle du Feſtin. Ces ſortes de Salles ne ſervent jamais à d'autre uſage. Tout étoit dans celle-ci d'une propreté, qui enchantoit, & ſi bien travaillé, qu'on ne peut rien imaginer de plus fini. Tout un côté étoit garni d'Armoires faites comme les nôtres. Il y avoit à une des extrémités de la Salle un Foyer iſolé, tel à peu près, que ceux, dont j'ai parlé ailleurs; il n'avoit pas plus d'une aulne de circuit. Il étoit conſtruit d'une Terre glaiſe fort noire, mais ſi luiſante, que les plus belles glaces ne le ſont pas davantage; on voyoit ſur ce Foyer un Trépied d'un très-beau travail, & ſur ce Trépied il y avoit une Chaudiere de fer, qui avoit coûté ſix cens écus d'or à Sanche, lequel comptoit encore de l'avoir eu pour rien. On ſe

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

mit à table, & Almeyda, sans entrer dans aucun détail, se contente de dire, qu'on y servit de tout ce que le Pays produit; cependant il ajoûte, qu'il n'y avoit pas de quoi y faire d'excès; mais en récompense l'ordre, le silence, la propreté, la modestie, la gravité, qui régnoient dans ce repas, le charmerent, & il assure, qu'il faut l'avoir vû pour s'en former une idée, qui soit juste.

A la fin on apporta le Thé suivant la coûtume, & le Maître du logis fit étaler devant son Hôte tout ce qui sert à le préparer. Il faut être connoisseur, & connoisseur dans le goût des Japonnois, pour priser ces choses. Almeyda remarqua un Trépied de fer, qui à force d'avoir servi, avoit eu besoin d'être plusieurs fois raccommodé, & n'étoit plus qu'un composé d'un grand nombre de piéces; il ne servoit qu'à soutenir le couvercle de la chaudiere, quand on la découvroit. Sanche prétendoit néanmoins que ce Trépied n'avoit point de prix, ni son pareil dans tout le Japon. Il lui avoit coûté mille écus d'or, & il ne l'auroit pas donné pour beaucoup plus. Tous ces Ustenciles avoient chacun leur enveloppe de soye, & se conservoient dans des Etuits précieux, Le Thé, qu'on servit à Almeyda, étoit en poudre : c'est-à-dire, que c'étoit du Thé Impérial.

Honneurs que fait à deux Missionnaires le plus grand Seigneur de la Cour Impériale.

Almeyda trouva le Pere Vilela à Imory, dont Mioxindono étoit le Maître : ce Seigneur y étoit lui-même, & y avoit une Cour, qui ne le cédoit, qu'à celle de l'Empereur. Plusieurs de ses Courtisans étoient Chrétiens, & ils traitoient le Pere Vilela avec les mêmes respects, qu'on rendoit au Prince même; jusques-là, qu'en public ils ne lui parloient qu'à genoux.

De J. C.
1565.
De Syn-Mu
2225.

Dès qu'Almeyda fut arrivé, ils le menerent à l'audience de Mioxindono. Le Pere Vilela voulut l'y accompagner, & ce Seigneur voyant ces deux Religieux prosternés à ses pieds, se prosterna aussi de son côté. On en fut extrêmement surpris, car ce Seigneur étoit regardé comme le Dieu de l'Empereur, qui ne faisoit rien que par son canal, ce qui le rendoit l'Homme de l'Empire le plus puissant. Il leur fit ensuite présenter du Thé, & tout le tems qu'ils resterent à Imory, il les traita avec une distinction, qui ne se ressentoit, ni de sa fortune, ni de son humeur, car il étoit le plus fier des Hommes. Les deux Missionnaires prirent enfin congé de lui, & allerent visiter Xicaidono, ce Seigneur Chrétien, qui avoit reçu le Baptême avec les deux Bonzes Commissaires, dont nous avons parlé, il n'y a pas longtems, & qui étoit Gouverneur d'Imory; mais il étoit alors dans l'Isle de CANGA, dont il étoit Seigneur, & où il avoit fait bâtir une fort belle Eglise. Le Pere Vilela y baptisa plusieurs Idolâtres, & Xicaidono, en congédiant les Missionnaires, leur donna une somme considérable pour bâtir une Eglise toute semblable à Sacai. L'Isle de Canga est dans l'embouchure d'une Riviere, qui se décharge dans la Mer assez près de Sacai, a cinq lieues de circuit, & elle est fort peuplée. Elle fut bientôt toute Chrétienne par les soins du Seigneur, & pendant les troubles, dont nous parlerons bientôt, elle servit de retraite aux Missionnaires, & à un très-grand nombre de Fidéles, qui ne se trouvoient point en sûreté à Méaco, ni dans le Royaume d'Izumi.

Peu de jours après Almeyda retomba ma-

lade, & le Pere Vilela le fit transporter à Méaco, où il ne guérit qu'au bout de deux mois. Dès qu'il put marcher, il reprit la visite, dont il étoit chargé, & il commença par Nara, qui n'est qu'à une journée de Méaco. Daxandono, qui en étoit Seigneur, y avoit un magnifique Château, & plusieurs Gentilshommes, qui s'étoient attachés à sa Fortune, y avoient bâti de fort belles Maisons à plusieurs étages, & dans un goût d'Architecture, qui approchoit fort de de la nôtre. Les Toits en étoient extrêmement minces, & d'une propreté achevée. Les Murs de la Ville & les Tours en avoient de semblables, & le Missionnaire assure que tout cela faisoit un coup d'œil fort singulier, & qu'il ne se souvenoit pas d'avoir rien vû de si beau. Il remarque encore, que dans le mortier, dont on se servoit en ce Pays-là, ce n'étoit pas du Sable, qu'on mêloit avec la Chaulx, mais une espece de Papier fort blanc. Les Tuiles, dont les Toits étoient couverts en quelques endroits, avoient deux doigts d'épaisseur, le fonds en étoit d'un très-beau noir, & elles étoient ornées de figures, qui produisoient une varieté charmante. On prétend que les couleurs, qu'on y avoit répanduës, conservent leur éclat plus de cinquante ans.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

Description de la Ville de Nara.

Les dedans des plus belles Maisons étoient boisez & lambrissez de Cedre, & les piéces en étoient unies avec tant d'art, qu'on n'en appercevoit pas les jointures. On voyoit partout des bas-reliefs de même matiere, qui représentoient les plus beaux traits de l'Histoire du Japon, & le tour étoit varié par

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

des compartimens, où l'or & le vernis n'étoient point épargnez. Mais rien n'étoit comparable au travail des Colomnes; elles étoient aussi de Cedre, & d'une seule piéce, quoiqu'extrêmement hautes. Les Bazes & les Chapitaux étoient de Cuivre doré, & l'on avoit sculpté sur les Colonnes des Feüillages & des Fleurs, qui faisoient un très-bel effet. Ce qui surprit davantage Almeida, ce fut un petit Cabinet, qu'on lui fit voir; il avoit quatre brasses & demie en quarré; & il étoit fait d'un bois précieux de couleur de Safran, ondé & nuancé avec des couleurs si vives, qu'il ne put se persuader qu'elles fussent naturelles. L'aménité des Jardins répondoit parfaitement à cette magnificence; il ne se pouvoit rien voir de plus délicieux, & l'odorat n'y étoit pas moins charmé que la vûë.

Description de trois Temples.

Le Missionnaire vit encore dans ce voyage un Temple dédié à Xaca, & nommé CUBUCUI, dont il fut encore plus frappé, que de tout ce que nous venons de dire. Avant que d'y entrer, il lui fallut passer trois grands Portiques, soutenus de très-belles Colonnes. On montoit au premier par un Escalier de Pierre bien travaillé, & la Porte en étoit flanquée de deux Statuës Colossales, qui avoit une Massuë à la Main. Du troisiéme Portique, on montoit au Temple par un second Escalier, qui ne le cédoit point au premier, & deux Lions d'une grandeur énorme en gardoient l'entrée. La Statuë de Xaca étoit au milieu du Temple: ce Dieu étoit assis, & avoit ses deux Fils à ses côtez. Ces trois figures avoient chacune sept coudées de haut. Tout le Pavé étoit de grandes Pierres

quarrées ; les Murailles & les Colonnes, qui régnoient autour du Temple, étoient peintes en rouge, & les Colonnes, qui étoient de Cedre, avoient coûté chacune cinq mille écus d'or. Almeyda ne garantit pourtant point ce fait, mais il dit que cela étoit marqué dans les Archives du Temple. Le Toit, couvert de ces belles Tuiles, dont j'ai parlé, avoit quatre brasses de saillie, & l'on ne comprenoit pas ce qui pouvoit soutenir en l'air un si énorme poids. Le Missionnaire ne marque point de quelle matiere étoient les trois Statuës de Xaca & de ses deux Fils.

I. e J. C. 1565.

D Syn-Mu 2225.

A côté de ce Temple il y avoit un Réfectoire pour les Bonzes ; bâti à peu près dans le même goût. Il avoit quarante brasses de long & douze de large ; il étoit joint à un corps de logis, où il y avoit deux rangées de Cellules de quatre-vingt-dix chacune ; plusieurs autres Appartemens magnifiques, une très-belle Bibliotheque, soutenuë sur vingt-quatre Colonnes d'une brasse & demie de circonférence ; des Bains, toutes sortes de commoditez ménagées avec art, & surtout une Cuisine, qui se faisoit remarquer par son extrême propreté, & par un Ruisseau d'une eau très-pure, qui couloit au milieu. Almeyda y apperçut une Chaudiere de Cuivre de deux doigts d'épais, laquelle servoit à faire boüillir le Thé pour l'usage ordinaire. Il y avoit six cents ans que le Temple étoit bâti. Il avoit en face un Etang de deux cent cinquante pieds de diamêtre, rempli de Poissons, ausquels il étoit défendu sous de grosses peines de toucher.

De-là on conduisit le Missionnaire au Tem-

De J. C. 1565.

De Syn-Mu. 2225.

ple de COSANGA, où l'on adoroit une Divinité, à laquelle on ne demandoit que des prospéritez temporelles. Avant que d'y arriver, il lui fallut passer une très-belle Prairie, d'où il entra dans un Bois fort épais, au milieu duquel on avoit coupé une Allée d'environ mille pas de longs ; vers le milieu de cette Allée le terrein s'élevoit un peu, & pour monter plus aisément, on y avoit fait des dégrez de Pierre. L'Allée étoit bordée de deux rangées de Pins & de Cedres entremêlés, qui faisoient une fort belle symétrie, & dont les têtes se joignoient tellement, que le Soleil n'y pouvoit percer.

Almeyda assûre qu'il y vit des Cedres, dont le Tronc, d'une rondeur parfaite, avoit cinq brasses de circuit. Un petit Ruisseau couloit le long de cette Avenuë, & achevoit d'en faire un lieu délicieux. En approchant du Temple, on appercevoit deux rangées de Pilastres de Pierre quarrées, sur lesquels étoient posées des Lanternes d'un bois noir avec leurs bazes, le tout enrichi d'ornemens de Cuivre doré d'un grand travail. Chacune de ces Lanternes étoit surmontée d'un Chapiteau de Pierre en forme de Cone, qui la couvroit assez, pour la défendre de la Pluye & des vents. Ces premieres Lanternes étoient suivies d'autres d'un Métal doré, d'une magnificence extraordinaire ; on en comptoit en tout cinquante : elles étoient allumées toutes les nuits, & les noms de ceux, qui les avoient fondées, étoient écrits en Lettres d'Or sur les Pilastres, qui les soutenoient.

On découvroit ensuite un somptueux Monastere de Filles, qui s'étoient consacrées au service

service du Temple ; ce qu'elles ne pouvoient faire, qu'à l'âge de quarante-cinq ans. Leur habillement étoit fort propre ; on ne manquoit point de trouver sur ellles abondament de quoi désaltérer les Pélerins, dont le concours est toujours fort grand en ce lieu-là. Quand on avoit passé ce Monastere, on entroit dans un très-beau Portique, lequel se terminoit au Temple, où les seuls Prêtres avoient droit d'entrer. Almeyda y en apperçut quelques-uns, qui étoient assis ; ils avoient de longues Robes de Soye, & sur la Tête des Chapeaux d'une palme de haut. Les Pélerins jettoient dans le Portique ce qu'ils vouloient donner à ces Prêtres. Le Missionnaire n'a pas voulu hazarder la Description de ce Temple, où il ne put entrer, n'osant le faire sur les Mémoires qu'on lui en donna. Il en vit au même endroit plusieurs autres, & partout il remarqua une somptuosité, un goût, une délicatesse de travail, qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer. Mais il s'est surtout appliqué à bien décrire le DAÏBUT (*a*) ; on sera peut-être bien-aise de sçavoir en quel état il étoit alors, avant que de voir comme il est aujourd'hui.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

Le Frontispice avoit trois Portes, toutes trois d'une hauteur prodigieuse. Le Temple étoit au milieu d'un Portique, dont tous les côtés avoient soixante brasses de long. Il n'en avoit que quarante de long, & trente de large. Les dégrés pour y monter, & tout le pavé étoient de grandes pierres quarrées. En entrant par la grande Porte, on voyoit d'a-

(*a*) OU DAIBODS.

bord en face deux Figures Colossales, & deux
De J. C. 1565. autres aux deux côtés, qui avoient un air extrémement farouche ; elles étoient de soixante
De Syn-Mu. 2225. & dix pieds de haut. L'une avoit nom TAMONDEA, & l'autre BESAMONDEZ. Le Péuple disoit, qu'ils présidoient chacun à un Ciel, & ils avoient aussi chacun un Démon sous les pieds. Au milieu du Temple on voyoit le Dieu XACA entre ses deux Fils CANON & XIXI; Canon est pourtant regardé ordinairement comme le Fils d'Amida ; la Statuë de Xaca étoit de Cuivre : elle étoit assise sur une Rose, & le tout avoit quatorze aunes de large ; les deux autres n'en avoient que neuf ; ces deux dernieres étoient de bois, mais si bien dorées, & elles avoient à la Tête des Rayons d'un si grand éclat, qu'on n'en pouvoit soutenir la vûe. Derriere étoient deux autres Statuës, semblables aux deux Collatérales, dont j'ai parlé. Leurs noms étoient HOMOCONDIS & ZOIALIS. Ces Dieux ont aussi leurs Cieux, où ils président. Une espéce de Tribune régnoit tout le long de chaque côté du Temple ; on y entroit par quatre Portes, & chaque Tribune étoit divisée en deux Chambres, dont les Murailles avoient deux brasses de haut : une Chambre toute semblable à cellesci, étoit dans le Temple même, & on y voyoit une Chaire magnifique. Une petite Galerie bien travaillée, large de vingt-sept pouces, environnoit ces Tribunes. Le Lambris du Temple étoit soutenu de quatre-vingt-dix-huit Colonnes d'une hauteur prodigieuse ; parfaitement rondes, de trois brasses & demie de circonférence, & toutes de Cedre ; il n'y avoit alors, que soixante & dix ans, que ce Tem-

ple avoit été achevé pour la premiere fois, & l'on avoit été vingt ans à le bâtir; trente ans après il fut brûlé & rebâti, mais avec moins de magnificence, ce qui paroissoit surtout à quelques Bazes des anciennes Colonnes, qui étoient encore sur pied, & par où l'on jugeoit que ces Colonnes surpassoient beaucoup en grandeur celles, que vit Almeyda. Une Tour de bois solidement bâtie joignoit presque le Temple, elle étoit soutenuë sur trente Piliers, & elle portoit une Cloche. qui ayant été mesurée par un Chrétien en présence du Missionnaire, fut trouvée avoir deux brasses de diametre à son ouverture, six brasses de circonférence, & trois & demie de haut, son épaisseur étoit de treize pouces & demi: elle rendoit un son très-agréable, & qu'on entendoit de fort loin. Les Cerfs & les Pigeons sont consacrés au Dieu Xaca, qu'on adore dans ce Temple; & à deux milles aux environs de la Ville de Nara, il n'étoit pas permis de leur faire le moindre mal, aussi y étoient-ils très-familiers, & en très-grande quantité.

De J.C. 1565.

De Syn-Mu. 2225.

Zele d'un Seigneur Chrétien.

De Nara l'Homme Apostolique se rendit à TOKI, petite Ville, qui n'en est éloignée que de cinq lieuës, & où il y avoit plusieurs Chrétiens, quoiqu'aucun Missionnaire n'y eût jamais paru. Almeyda les trouva parfaitement instruits, & remplis de ferveur & de zéle. De Toki il alla à SAVA, Place forte, située sur une Montagne assez haute à six lieuës de Toki, & à vingt lieuës de Méaco du côté de l'Orient. Le Seigneur de Sava avoit suivi de près l'exemple de Tacayama son Frere; il y avoit près d'un an qu'il étoit baptisé, & il

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

avoit reçû au Baptême le nom de FRANÇOIS. Almeyda dit qu'il n'avoit point vû de Japonnois d'une plus grande taille ; il avoit l'air aimable, & il étoit grand Homme de Guerre. Une bonne partie de ses Vassaux étoient déja Chrétiens, quoique le P. Vilela ne lui eût encore rendu qu'une assez courte visite ; mais ce Seigneur étoit lui-même l'Apôtre de sa Place. Almeyda, qui trouva le secret de l'entendre parler de la Religion à ses Domestiques, sans être apperçu, assure qu'il leur dit les choses du Monde les plus touchantes, & finit son discours en leur déclarant, que désormais il ne pourroit plus se fier à quiconque n'adoreroit pas le vrai Dieu, qui est celui des Chrétiens, & qu'il ne mettoit pas même au nombre des Hommes ceux, qui fléchissoient le genoux devant les Idoles du Japon.

Mioxindono rend visite à Almeida.

La présence du Missionnaire n'étoit pas fort nécessaire dans un lieu, dont le Seigneur étoit lui-même si zélé Prédicateur de l'Evangile ; Almeyda le quitta donc, quoiqu'avec bien du regret, & reprit la route de Sacai, où il devoit s'embarquer pour retourner dans le Ximo. Il apprit en arrivant dans cette Ville, que la vertueuse Monique venoit encore de refuser un Parti très-avantageux, qui s'étoit présenté pour elle à Méaco, & qu'elle étoit résoluë plus que jamais à servir le Seigneur dans la Retraite & dans la Pénitence. Cependant on fut surpris à Sacai d'y voir arriver Mioxindono avec une très-grande suite de Gentilshommes, uniquement pour y rendre visite au Missionnaire, dont il avoit appris le retour, & le départ prochain pour

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

les Royaumes Occidentaux ; & il faut avoüer qu'une bonne partie des progrès, que faisoit la Foi dans les Provinces, qui environnent la Capitale, & dans la Capitale même, étoit en partie le fruit de la protection de ce Favori, qui peu de tems auparavant avoit été déclaré Roi d'IMORY & de CAVAXI. Ce Prince avoit un Secrétaire Chrétien, dont la fidélité & le désintéressement avoient contribué plus que toute autre chose à lui donner une grande idée du Christianisme.

Conversions éclatantes. La Religion en grand crédit à Meaco. Les PP. Vilela & Froez sont admis à l'Audience de l'Empereur.

Daxandono étoit aussi alors dans un grand crédit auprès du Cubo-Sama, & depuis la conversion des deux Bonzes, à qui il avoit donné commission d'examiner la Religion Chrétienne, il s'étoit déclaré le Protecteur des Missionnaires. C'étoit la disposition, où le P. Froez, qui s'étoit rendu à Méaco le dernier jour de l'année 1565. y avoit trouvé les esprits par rapport au Christianisme. Naytadono Roi de TAMBA, jeune Prince fort considéré à la Cour Impériale, venoit de recevoir le Baptême, & bien des Personnes du premier Rang paroissoient ébranlées par un si grand exemple. Tant d'illustres conversions produisirent l'effet, qu'elles devoient naturellement produire ; & malgré le secours, qui venoit d'arriver au P. Vilela, il se trouvoit tous les jours accablé par le travail, surtout après que le P. Froez & lui eurent été admis publiquement à l'Audience de l'Empereur avec tous les Grands de l'Empire, qui suivant la coutume, venoient rendre leurs Hommages à ce Prince au commencement de l'année *(a)*.

(a) Il faut se souvenir que l'année Japonnoise commence vers le cinq ou le six de Fevrier.

De J. C. 1565.

De Syn-Mu. 2225.

De quelle maniere se donne cette Audience, & ce qu'on y voit.

C'est une cérémonie, qui avoit quelque chose de bien auguste de la maniere, dont elle se pratiquoit alors. L'Empereur assis à la maniere des Orientaux sur une Estrade élevée & fort spacieuse, dans une Salle, où l'or brilloit de toutes parts, voyoit devant lui d'un coup d'œil presternés contre Terre tous ses grands Vassaux, Rois, Princes, & grands Officiers de la Couronne; les uns plus près de sa Personne, les autres plus éloignés, chacun selon son rang, & tous un présent à la main; car c'est un crime au Japon, que de paroître les Mains vuides devant son Supérieur. Un petit geste du Souverain, une inclination de Tête, baisser, en regardant quelqu'un, l'Eventail, que selon la Coutume du Pays il tient à la Main, tout cela est estimé une grande faveur. Le Monarque ne laisse pas après l'Audience de s'entretenir assez familiérement avec ceux, qu'il admet à sa confidence. Les deux Missionnaires furent cette fois-ci de ce nombre, & l'on vit avec une surprise extrême deux pauvres Religieux fort simplement vêtus, honorés de la conversation de ce Prince aux yeux d'un très-grand nombre de Seigneurs, & des Premiers de la Cour, sur qui il daignoit à peine jetter quelques regards. On apporta ensuite le Thé, & l'Empereur en fit présenter aux deux Peres.

Ils sont aussi admis à l'Audience de l'Impératrice.

La Mere du Cubo-Sama, qui voulut bien aussi recevoir leur visite, non-seulement leur fit les mêmes Honneurs, mais elle leur donna de sa propre Main certains Fruits, qu'on appelle ZACANAS, & qui se salent, comme on fait en Europe les Olives. Le Pere Froez dit dans ses Lettres qu'il trouva cette Princesse

au milieu d'un cercle de Dames, assise vis-a-vis d'un Oratoire très-propre, consacré a AMIDA, qui y étoit représenté sous la Figure d'un Enfant, le Diadême en Tête, & couronné de Rayons; qu'il régnoit dans tout cet Appartement une modestie, un silence, & un air de piété, qui le charmerent, & qu'il eut bien du regret que cette Cour, où l'on vivoit d'ailleurs dans une grande innocence, ne fût pas Chrétienne.

Ce jour fut le plus beau, qui eût encore luî sur l'Eglise du Japon, & aucun nuage n'empêchoit d'espérer que cette sérénité ne fût durable: tout concouroit même à faire juger que le Christianisme alloit dominer dans la Capitale de l'Empire, & jusques dans le Palais de l'Empereur; mais de si belles apparences s'évanoüirent en un instant, & la Chrétienté de Méaco sauvée de tant de dangers, établie sur des fondements si solides, & cultivée avec tant de soins, étoit presque à la veille de se voir ensevelie sous les ruines de l'Etat par une des plus étranges Révolutions, qui se lisent dans l'Histoire. Mais avant que de raconter les causes & les circonstances d'un Evénement si triste, il est bon de faire connoître en quelle situation les Affaires de la Religion se trouvoient alors dans les Provinces voisines de Méaco.

En quel état se trouvoit alors la Religion dans cet Empire.

Pour satisfaire tous ceux, qui dans cette Capitale vouloient traiter avec les Missionnaires, il auroit fallu y envoyer tous les Religieux, qui étoient alors au Japon; cependant on les invitoit de toutes les Villes des environs, & même de plusieurs Royaumes assez éloignés. Le véritable zéle ne se refuse à rien, & entre-

L iv

De J. C. 1565.

De Syn-Mu. 2225.

prend ſouvent jusqu'à ce qui paroît impoſſible, ſuivant toutes les lumieres de la prudence Humaine. Depuis quelque tems le P. Vilela avoit eu la précaution de bien inſtruire des Myſtéres de notre ſainte Religion de jeunes Gens de bon eſprit, & de les exercer à la diſpute contre les Bonzes, en leur aſſignant à chacun une Secte particuliere, dont ils étudioient le foible, & qu'ils combattoient enſuite avec un fort grand ſuccès. Pour eux, ils étoient preſque toujours en courſe, & comme les occupations de leur Miniſtere ne les empéchoient pas d'obſerver tout ce qu'ils rencontroient ſur leur paſſage, qui paroiſſoit mériter quelque attention; j'ai cru qu'on ne me ſçauroit pas mauvais gré de rapporter dans l'occaſion, ce que je trouverois dans leurs Mémoires de plus capable de ſatisfaire la curioſité de mes Lecteurs.

Temple d'Amida & pluſieurs autres choſes curieuſes.

A quatre lieuës de Méaco le P. Froez viſita un Temple bâti par d'anciens Dairys en l'honneur d'Amida, & ſouvent renouvellé par leurs Succeſſeurs. Il avoit alors environ ſept cents quarante braſſes de long; les Portes en étoient d'une hauteur prodigieuſe, & preſque à l'entrée on appercevoit une Statuë d'Amida, vêtu comme le ſont les Brachmanes aux Indes: il étoit aſſis, avoit la Tête raſée, auſſi-bien que la Barbe, & les oreilles percées: quantité de petites Clochettes lui pendoient ſur la Tête, & tout autour de lui il y avoit trente Figures de Soldats armés de dards: d'autres repréſentoient des Ethiopiens en poſture de Danſeurs, des Vieilles, qui paroiſſoient de vrayes Sorcieres, & des Démons.

Les Vents & le Tonnerre avoient auſſi leur

représentation, & celle du Tonnerre surtout avoit quelque chose d'épouvantable : les deux côtés du Temple s'élevoient en Amphithéâtre, & l'on y montoit par un dégré de sept marches, qui régnoit dans toute la longueur de l'Edifice. Sur ces dégrés étoient rangées en bel ordre mille Statuës, cinq cents de chaque côté, toutes jettées au moule, & représentant le Dieu Canon Fils d'Amida. Ce Dieu avoit le Visage fort beau, & trente Bras fort petits, à la réserve de quatre, qui étoient proportionnés au reste du Corps, & dont deux étoient posés sur les Reins, & les deux autres portoient des javelots. Il avoit sur la Poitrine sept Faces d'Homme toutes couronnées & environnées de Rayons. Les Statuës, les Clochettes, & les Chaînes, qui les soutenoient, étoient d'Or fin, parfaitement bien travaillées. Tout ce Temple jettoit un éclat, que la vûë avoit de la peine à supporter.

A deux milles de-là s'éléve une petite Colline, au pied de laquelle on voyoit plusieurs Monastéres bâtis dans la plus agréable situation du Monde, & plusieurs Temples, qui avoient chacun un goût particulier d'Architecture, & tous quelque chose de somptueux. Les Démons étoient adorés dans quelques-uns sous des Figures encore plus horribles & plus hideuses, que celles, que nous leur donnons. Un de ces Temples attira surtout les regards du P. Froez : il étoit dédié au LEZARD, qui est reconnu au Japon pour le Dieu des Sciences. C'est-là que les jeunes Etudiants vont prendre leurs Grades, & l'on y voit sur une Estrade élevée de trois marches, la Chaire du Docteur, qui est chargé d'examiner les Can-

De J. C 1565.

De Syn-Mu. 2225.

didats, avec un Siége bas, où ceux-ci sont assis pendant leur Examen. Une Figure énorme de Lézard, dont la Queuë repliée en rond faisoit plusieurs tours, occupoit presque tout le Plat-fonds; & la raison, pour laquelle on l'a placée en cet endroit, c'est afin que les Etudiants s'accoutument, en invoquant la Divinité, à lever les yeux vers le Ciel.

La Maison de Campagne de l'Empereur, ses Jardins, la beauté de Méaco & de ses Environs, la richesse de son Commerce, la magnificence des Temples & des Palais au dedans & au dehors, tout cela étoit alors au-dessus de ce qu'on peut imaginer. Les choses ont bien changé depuis, non-seulement parce que ce Pays a presque toujours été le Théâtre des Guerres civiles, mais encore parce que les Empereurs ont transporté ailleurs leur Cour. Ce qu'il y avoit de plus frappant alors, étoit le nombre & la somptuosité des Monastéres. Dans un Bois assez proche de la Ville le P. Froez en compta jusqu'à cinquante, qu'on lui assura avoir été bâtis pour des Fils de Rois & d'Empereurs, quand ils se faisoient Bonzes: en parlant d'un de ces Monastéres, voici ce qu'il en dit. » J'entrai par » une Porte luisante comme le verre, tant » le vernis en étoit beau, dans une Cour » vaste & spacieuse, & pavée de Pierres fort » noires. Tout à l'entour régnoit une Gale- » rie, dont il sembloit que les murailles fus- » sent de Cristal. De-là je passai dans un » Jardin, qui me parut comme enchanté; » tout y étoit extraordinaire: il y avoit d'es- » pace en espace de petits Tertres tous plan- » tés de jeunes Arbres, & l'on alloit de l'un

» à l'autre par de petits Ponts fort propres. » Les Allées du Jardin étoient d'un gros sable luisant, & de cailloux noirs comme du » Geai ; on y voyoit des Fleurs de tant de » sortes, qu'il s'en trouvoit tous les jours » de l'année de fort belles, & en grand nombre ; ainsi il régnoit dans ces beaux Lieux » un Printems perpétuel.

De J. C. 1565

De Syn-Mu. 2225.

Le Missionnaire vit dans le même Bois un Temple dédié au Roi des Démons. Sa Statuë, qui étoit effroyable, & qui tenoit un Sceptre en main, étoit escortée de deux autres, qui ne lui cédoient point en laideur. Celui qui étoit à gauche, sembloit écrire les péchés des Hommes, & l'autre lire ce qui étoit écrit ; autour du Temple étoient représentés les différents tourments, que souffrent les Méchants dans l'Enfer. Mais comme les Bonzes ont persuadé ces Peuples qu'on peut se racheter de ces peines par des offrandes au Souverain des Enfers, il y avoit peu de Temples plus fréquentés, que l'étoit celui-ci, & où l'on apportoit plus d'Argent. On montra aussi au Missionnaire dans un autre Temple une Machine de bois faite en maniere de Tour, avec un artifice admirable, & peinte des plus belles couleurs. Elle contenoit tous les Livres qu'à composé Xaca. Nous avons déja observé, que le nombre en est prodigieux, & il n'est pas possible de croire qu'un seul Homme ait pû les écrire tous, eût-il vécu plusieurs siécles.

Temple du Roi des Demons.

Le Missionnaire avoit fort envie d'entendre prêcher un Bonze ; mais ceux qui l'accompagnoient, lui dirent d'abord, que la chose n'étoit presque pas possible, & que si le Prédi-

De J. C. 1565.

De Syn-Mu. 2225.

cateur s'appercevoit qu'un Docteur Européen fût dans son Auditoire, il descendroit sur le champ de Chaire. On trouva pourtant moyen à la fin de le placer dans un endroit, où il ne pouvoit pas être vû, & voici ce qu'il nous apprend de cette action dans une de ses Lettres.

Maniere dont les Bonzes prêchent.

L'Auditoire étoit composé au moins de cinq mille personnes, & ce qui attire une si grande foule de monde à ces Discours, ce n'est pas précisement la réputation de l'Orateur, mais la persuasion, où sont ces Peuples, qu'en y assistant, ils obtiennent la rémission de leurs péchez. Aussi quelque prodigieux que soit partout le nombre des Temples, on prêche dans la plûpart, & tous sont remplis a chaque fois qu'on y prêche : il y en a, où le même Bonze prêche cent jours de suite. Une heure avant que le Sermon commençât, toute l'Assemblée se mit à genoux au son d'une petite Cloche, & demeura tout le tems en cette posture, un Chapelet à la main, & les bras élevés vers le Ciel, répétant sans cesse d'un ton harmonieux, *Amida, sauvez-nous*. Les Bonzes Budsoïstes ont tellement mis dans la tête à ceux, qui ont embrassé leur Religion, que pour être heureux dans l'autre vie, il suffit d'invoquer sincérement & de cœur le Dieu Amida, que ces bonnes gens ont sans cesse à la bouche ces paroles, *Amida, sauvez-nous*, & que c'est toujours au nom d'Amida, que les Pauvres demandent l'aumône.

L'heure de la Priere étant écoulée, on sonna une plus grosse Cloche, que la premiere, & il se fit un profond silence. « Alors, dit le » Pere Froez, je vis paroître un bel Homme

» revêtu d'une Robe de ſoye traînante, de » couleur de pourpre, doublée de blanc; il » s'aſſit ſur un Siége fort élevé, & tellement » placé, que tout le monde le pouvoit aiſé- » ment voir. Il avoit devant lui une table, & » ſur cette table un Livre ouvert (c'étoit le » Foquekio de Xaca) il en lut quelques lignes » d'un ton grave & d'un air d'autorité, le » referma, & commença ſon diſcours ». Le Miſſionnaire ajoûte, qu'il parla avec une grace, une force, une nobleſſe de penſées, des termes ſi propres & ſi choiſis, que depuis ce tems-là il ne fut plus étonné, ni des mouvements que ces Sermons excitent dans l'ame de ce Peuple, ni de la vénération & du crédit, où ſont de pareils Prédicateurs.

Le Pere Froez étant de retour a Méaco le Pere Vilela en partit à ſon tour, pour ſe rendre dans le Royaume de MINO, où il avoit conçu de grandes eſpérances d'introduire le Chriſtianiſme, mais il n'étoit pas encore bien loin, lorſqu'il fut rappellé à la Capitale, où l'on jugeoit ſa préſence néceſſaire, parce qu'on y commençoit à ſentir les premieres ſecouſſes des Mouvements, qui ébranlerent bientôt l'Empire juſques dans ſes fondements, & dont il faut maintenant que je parle.

Mioxindono conſpire contre l'Empereur.

Mioxindono Roi d'Imory & de Cavaxi étoit parvenu au plus haut point de gloire & de grandeur, où un Sujet puiſſe jamais eſpérer de monter par la faveur de ſon Souverain. Son mérite, ſa réputation, pluſieurs Victoires, qu'il venoit de remporter ſur ſes propres Ennemis, après avoir plus d'une fois dompté ceux de ſon Maître, le faiſoient regarder de l'Empereur comme l'ornement de ſa Cour, &

De J. C. 1565.

De Syn-Mu. 2225.

le ſoutien de ſon Trône. Mais tant de grandeurs n'avoient pû encore ſatisfaire ſon ambition, & il portoit ſes vûes beaucoup plus haut. L'Empereur l'avoit approché de trop près du Trône Impérial, pour ne pas l'expoſer à la tentation d'y aſpirer; & quand l'Ingrat crut qu'il ne lui coûteroit plus qu'un Parricide pour y monter, toute ſa vertu s'évanouit; il ſe détermina ſans peine à un crime, dont il ſe flattoit que le ſuccès feroit une vertu.

Il engage Daxandono dans ſa révolte.

Cette réſolution priſe, il n'eut pas beſoin de beaucoup de tems pour exécuter ſon déteſtable deſſein, parce qu'il avoit à ſa diſpoſition toutes les Troupes, accoutumées à n'obéir qu'à lui, & a vaincre quand elles l'avoient à leur Tête; mais il falloit écarter ſous différents prétextes tous ceux, qu'il déſeſpéroit d'engager dans ſon Parti,& il y réuſſit. Il fût un peu plus embarraſſé au ſujet de Daxandono, que ſa Charge retenoit néceſſairement à Méaco, & qui n'ayant gueres moins de crédit à la Cour que lui, n'étoit pas Homme à entrer dans ſon projet en qualité de ſubalterne, & le feroit infailliblement échouer, s'il n'y entroit pas. Le parti qu'il prit, fut donc de lui offrir de partager avec lui l'Empire, & a ce prix il le gagna ſans peine. Aſſuré de ce côté-là, il aſſembla un grand nombre d'Officiers & de Soldats, qu'il diſtribua en divers quartiers autour de Méaco, il leur donna ſes ordres pour ſe joindre au premier ſignal, & il avertit tous ceux, qui lui étoient attachés dans la Ville, de ſe tenir prêts pour agir de leur côté, quand il ſeroit tems.

Il étoit difficile que tant de meſures fuſſent priſes avec un grand ſecret, & il falloit au moins les couvrir de quelque prétexte. Le Roi

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

d'Imory fit courir le bruit, qu'il ne faisoit tous ces preparatifs, que pour une Féte, qu'il vouloit donner à l'Empereur. En effet quelques jours après il entra dans la Capitale avec un nombreux Cortége, alla droit au Palais, fit en cérémonie au Cubo-Sama ses remerciments pour quelque nouvelle faveur, qu'il en avoit reçûe, & le supplia de lui faire l'honneur de se trouver à un souper, qu'il lui avoit fait préparer dans une Maison de Campagne assez près de la Ville. Un tel remerciement & une telle invitation donnerent à penser à l'Empereur; plus il y réfléchit, & moins il lui parut dans l'ordre, qu'un Sujet vînt le remercier en faisant une si grande montre de sa Puissance, & lui donnât un repas a la tête d'une Armée.

Fausse démarche de l'Empereur.

Quelques avis secrets, qu'il reçut en même tems, changerent ses soupçons en une juste défiance : il crut que le plus sûr étoit de sortir de Méaco, & dès la nuit suivante il partit accompagné de quelques Seigneurs, sans rien dire de son dessein, non pas même à ceux, à qui il confioit ainsi sa Personne. Ce ne fut, qu'après avoir fait une demie lieue, qu'il leur découvrit la cause de sa sortie : mais ils lui représenterent si vivement la honte d'une fuite si précipitée, & l'affection, que tous ses Sujets lui portoient, qu'ils l'obligerent à retourner sur ses pas, & à rentrer dans son Palais.

Le Beau-Pere de ce Prince se fend le ventre.

On n'a pas sçu si ces Courtisans, en donnant ce Conseil à l'Empereur, n'avoient pas agi de concert avec les Conjurés; mais il est certain que Mioxindono fut instruit dès la pointe du jour de tout ce qui s'étoit passé. Alors jugeant bien que le succès de son Entreprise dépendoit de la diligence, il donna avis

De J. C. 1556[5].

De Syn-Mu. 2225.

à Danxodono de ce qu'il venoit d'apprendre ; & tous deux, ſans différer d'un moment, s'approcherent de la Ville avec toutes leurs Troupes, & en allerent placer eux-mêmes l'Elite à toutes les Avenues du Palais. Cela ne ſe put faire, ſans que le bruit en vînt aux oreilles de l'Empereur, qui envoya ſon Beau-Pere s'informer de quoi il s'agiſſoit. Dès que ce Seigneur parut ſur le Pont, les deux Chefs de la Révolte s'approcherent, lui mirent en main un Billet, & lui dirent avec aſſez de hauteur, qu'il le portât à ſon Gendre. Il l'ouvrit, & voyant qu'on y demandoit ſa tête, & celle de l'Impératrice ſa Fille, il fit aux deux Traîtres les reproches les plus ſanglants, mit le Billet en piéces, entra chez l'Empereur ; & pour lui faire comprendre que tout étoit déſeſpéré, il ſe fendit le ventre, & tomba mort à ſes pieds.

Le Fils de ce Seigneur courut ſur le champ à la tête de quelques Braves, pour venger ſa mort ; mais ils ne furent pas ſuivis, de ſorte qu'il fut aiſé aux Ennemis de les envelopper, & de les tailler en piéces. Au reſte il y a tout lieu de croire que le grand crédit de cette Famille, & peut-être auſſi l'abus, qu'elle en faiſoit, avoient cauſé dans cette Cour des haines & des Factions, qui furent en partie l'occaſion, ou du moins le prétexte de cette Révolte. Quoiqu'il en ſoit, tandis qu'on délibéroit dans le Palais ſur le parti, qu'il y avoit à prendre dans une ſi grande extrémité, les Rebelles y mirent le feu, & il fallut ſonger à ſe ſauver. L'Empereur à la tête de deux cents Gardes, & de quelques Seigneurs & Gentilshommes en petit nombre, qui ſe rangerent autour de ſa Perſonne, entreprit de s'ouvrir un paſſage au

De J. C. 1565.
De Syn-Mu. 2225.

travers des Ennemis, & d'abord il renversa tout ce qui se rencontra devant lui ; mais il trouva bientôt une résistance, qu'il n'étoit pas en état de vaincre, & après avoir longtems combattu en Héros, il se vit seul au milieu des Corps morts de ses fidéles Serviteurs, qui lui en avoient fait un rempart en mourant, & ayant en tête une Armée, qui croissoit à chaque instant.

Mort de l'Empereur. Belle action d'un de ses Pages.

Il combattoit pourtant encore, & personne n'osoit l'approcher, lorsqu'il reçut un coup de demie pique dans le ventre ; il fut ensuite blessé d'une Fléche à la tête, puis de deux coups de Sabre, qui lui couperent le visage. Enfin nâgeant dans son sang, & ne pouvant plus se soutenir, il se fendit le ventre, tomba sur les Corps de ses fideles Serviteurs, & expira dans l'instant. Un Page de quatorze ans se fit admirer après la mort de l'Empereur ; comme il se battoit en désespéré, les Rebelles charmés de sa valeur, voulurent l'avoir vif : il s'apperçut bientôt qu'on ne cherchoit qu'à le lasser, & il crut qu'il y auroit pour lui de l'infâmie à survivre à son Maître. Il s'avance aussitôt vers les Chefs, comme pour leur parler, leur reproche leur ingratitude & leur perfidie, jette son Epée au milieu du Champ de Bataille, prend son Poignard, s'en ouvre le ventre en croix, puis se l'enfonce dans la gorge, & va expirer sur le Corps de l'Empereur.

La Mere, la Femme, & un Frere de l'Empereur sont mis à mort.

Pendant ce carnage une partie des Conjurés étoit entrée dans le Palais, & y avoit fait main-basse sur tout ce qui s'y étoit rencontré, sans distinction d'âge, ni de sexe. La Mere de l'Empereur, & un des Freres de ce Prince, qui étoit en bas âge, furent impitoyablement

De J. C. 1565.

De Syn-Mu. 2225.

égorgés ; une partie des Dames & des autres Femmes du Palais avoient été ensevelies dans les flammes, qui gagnoient toujours, & consumoient des richesses immenses On cherchoit avec empressement l'Impératrice ; qu'on avoit fait secretement sortir de la Ville, & qui s'étoit réfugiée dans une Maison de Bonzes. Elle y fut enfin découverte au bout de quelques jours, & on y envoya des Soldats, qui lui trancherent la tête. Elle écrivit auparavant à ses Filles, qu'elle mouroit innocente de tout ce que ses Ennemis lui avoient imputé ; qu'elle recevoit la mort comme une grace du Dieu Amida, qui vouloit sans doute la faire jouir plutôt des délices du Paradis, & la rejoindre à son Epoux. Elle demanda ensuite au Supérieur des Bonzes l'absolution de ses péchés, & ce Prêtre la lui mit par écrit sur la tête, & lui fit faire je ne sçai qu'elle simagrée, pour gagner l'Indulgence, que ce Dieu, disent-ils, accorde à tous ceux, qui l'ont constamment honoré pendant leur vie. Enfin elle mourut avec des dispositions & des sentimens, qui en auroient fait une Sainte dans la vraie Religion.

Cruautez des Conjurés. Ils épargnent un Frere de l'Empereur, qui etoit tombé entre leurs mains.

Plusieurs Princesses, & des Femmes de toute Condition étoient tombées entre les mains des Conjurés, qui après leur avoir fait souffrir tout ce qu'on peut attendre de la brutalité du Soldat en pareille occasion, les égorgerent toutes, à l'exception de deux Filles du Cubo-Sama, qu'un Chrétien fut assez heureux, pour sauver, sans qu'on s'y opposât. Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est que les deux Chefs de la Révolte épargnerent un Frere du même Empereur. Ce Prince étoit Bonze, & ce fut apparemment ce qui le leur fit négliger ; ils

De J. C. 1565.

De Syn-Mu 2225.

comptoient bien ſans doute de s'aſſûrer de ſa Perſonne ; ils s'en ſaiſirent en effet, mais ils le garderent mal ; ils ne s'opposerent pas non plus à ce qu'on rendit les derniers honneurs au Corps de l'Empereur, & on lui fit des Obséques magnifiques dans un ſuperbe Temple, qu'il avoit fait bâtir, & choiſi pour le lieu, où devoit repoſer ſes Cendres. On aſſure qu'un de ſes Favoris, qui étoit fort loin de Méaco, lorſque ce Prince fut tué, vint en poſte ſe fendre le ventre ſur ſon tombeau.

Autre faute qu'ils font.

Il étoit, ce ſemble, de l'intérêt des Chefs de la Conjuration d'arrêter le plutôt qu'ils pourroient le déſordre & le carnage, pour ne pas s'attirer la haine toujours implacable du Peuple. Mais dans les Guerres Civiles, & dans toutes celles, où l'Autorité eſt partagée entre pluſieurs, il eſt rare que tous aillent bien de concert au même but. Il paroît, que ce fut par-là qu'échouerent les projets du Roi d'Imory, & du Prince de Nara. Ceux qui les avoient aidé à ſe défaire de l'Empereur, ne les mirent pas en état de s'emparer du Pouvoir ſuprême, & tout aboutit à répandre bien du ſang, & à perſécuter tous ceux, qui avoient montré de l'attachement au Souverain ; ſans conſidérer, que la meilleure maniere de ſe délivrer de ces dangéreux Ennemis, c'eſt de s'en faire des Amis, & que ceux, qui ſe ſont oppoſés à la Tyrannie par vertu, ſont des Sujets fidéles, qu'on ne ſçauroit trop ménager pour le tems, où elle ſera en quelque façon légitime par le ſuccès, ou par la ſoumiſſion volontaire des Peuples.

Les Miſſionnaires ſortent de Meaco.

Après que les premieres fureurs furent paſſées, on ſe contenta d'envoyer en exil ceux,

De J. C. 1565.

De Syn-Mu. 2225.

qu'on découvroit encore avoir eu quelque ſorte d'attachement à la Famille Impériale : les Miſſionnaires furent de ce nombre ; & dans la douleur de voir la diſſipation de leur Troupeau, & de ſi belles eſpérances évanoüies, ce ne fut pas une légere conſolation pour eux de n'avoir perdu, que par leur fidélité, & par celle, qu'inſpire aux Sujets pour leur Prince légitime, la Religion qu'ils prêchoient, les bonnes graces des Traîtres, juſques-là leurs plus déclarez Protecteurs ; mais dont la faveur ne pouvoit continuer, ſans les rendre coupables aux yeux du Public. Ils s'attendoient bien qu'on ne tarderoit pas à les venir égorger chez eux ; mais ils commencerent à ſe raſſurer un peu, quand ils virent arriver dans leur Logis le Sécrétaire de Mioxindono. Nous avons dit plus haut que cet Homme étoit Chrétien, & qu'il faiſoit honneur à la Religion par ſa conduite ; il ne ſe démentit point dans une conjoncture ſi délicate, & il déteſta hautement la trahiſon de ſon Maître. Il paroît qu'il travailla enſuite à mettre en ſûreté la vie des Miſſionnaires. Ce qui eſt certain, c'eſt que le P. Vilela eut permiſſion de ſe retirer à Imory, & le Pere Froez avec Damien, dans l'Iſle de Canga. Il y a même bien de l'apparence, qu'ils y furent conduits par des Chrétiens attachez à Xicaidono Gouverneur d'Imory, & Seigneur de Canga. C'eſt ce que le Pere Froez fait aſſez entendre dans une Lettre, que nous avons de lui, écrite de cette Iſle au mois d'Août, & où il dit à la fin : « Pour vous faire » connoître combien tout étoit diſpoſé dans » Meaco à embraſſer notre ſainte Religion, » lorſque ce furieux orage eſt venu moiſſon-

» ner nos espérances, le jour (*a*) de notre
» départ, nous baptisâmes deux Bonzes &
» deux Laïcs de la Maison de Mioxindono.

De J. C. 1565.

De Syn-Mu. 2225.

On a même tout lieu de croire, que ce Prince ne changea point dans le fonds de sentiment à l'égard des Missionnaires; d'ailleurs il avoit dans sa Maison un très-grand nombre de Gentilshommes Chrétiens, ausquels il n'avoit osé rien déclarer de son dessein, & qu'il ne vouloit pas perdre. Enfin on prétend que ceux-ci ayant sçu que Daxandono avoit envoyé des Soldats pour brûler la Maison des Peres, & pour les faire mourir eux-mêmes, toute cette Noblesse y courut pour les défendre, & qu'on n'osa entreprendre de les forcer. On assure encore que ce fut par leur avis, que le P. Vilela sortit de Meaco, pour prévenir l'Edit de Bannissement, qu'on se préparoit à porter contre lui, & qu'il se retira à Imory, où il n'avoit pas à craindre d'être insulté; mais le P. Froez & Damien étant restez quelques jours après lui dans la Ville, pour voir quel train prendroient les affaires, ils furent obligez d'en sortir aussi, parce que le Dairy s'avisa de révoquer à la priere de Daxandono les Patentes, que le feu Empereur avoit fait publier en faveur de la Religion Chrétienne, & qu'on leur conseilla de prévenir les suites de cette affaire, mais toutes ces circonstances ne me paroissent pas également certaines.

Daxandono se déclare contre la Religion Chrétienne, contre laquelle on publie un Edit.

Quoiqu'il en soit, à peine étoient-ils partis de Meaco, qu'on y publia l'Edit de proscription contre eux, & contre leur Religion, qui fut déclarée abominable. Alors les Bonzes triompherent, mais ils ne gagnerent pourtant

Un Bonze Néophyte prend soin des Chrétiens.

(*a*) Ce fut le 22 de Juillet.

De J. C. 1565.

De Syn-Mu. 2225.

rien. Les Fidéles destitués de Pasteurs se soutinrent avec une fermeté, que rien ne put ébranler, & le Pere Froez en avoit eu avant son départ des assurances, sur lesquelles il croyoit pouvoir compter. Il avoit chargé un Chrétien, qui avoit été Bonze, de prendre soin de la Chrétienté de Meaco pendant son absence; & ce Néophyte s'en acquitta parfaitement. Il assembloit tous les jours les Fidéles pour les instruire, & les exhorter à la constance; & leur ferveur devint si grande, que le Pere Vilela se crut obligé de leur écrire du lieu de sa retraite, pour les prier de la modérer; il le fit aussi pour un autre sujet; qui étoit d'une bien plus grande conséquence. Il eut avis que les plus considérables d'entre eux se donnoient de grands mouvements pour forcer le Roi d'Imory & le Prince de Nara à leur rendre leurs Pasteurs, s'ils ne pouvoient l'obtenir par prieres; il leur représenta que ces démarches pouvoient avoir de fâcheuses suites, & qu'elles étoient contraires à l'esprit du Christianisme; qu'il falloit laisser faire au tems, & qu'avec la patience on viendroit à bout de toutes choses.

Ce fut de *Sacai*, que le Pere Vilela écrivit ces Lettres; il s'étoit retiré dans cette Ville, qui étoit libre; le Pere Froez l'y étoit venu joindre, & ils n'y manquoient pas d'occupation. Les Habitans ne leur en donnoient pas à la vérité beaucoup, mais il leur venoit des Prosélytes de toutes les Provinces du Japon, & la plûpart étoient des Seigneurs, des Gentilshommes, ou des Bonzes; ils furent même invités à l'Université de BANDOUE, mais ils ne crurent pas devoir s'éloigner de Meaco, où la moindre révolution pouvoit les rappeller;

De J. C. 1565 66.

De Syn Mu. 2225.26.

outre que la Moisson, qu'ils recueïlloient à Sacai, étoit quelque chose de plus certain, que ce qu'on leur promettoit a Bandoüe.

Zele du Roi de Bungo pour la propagation de la Foi.

Au mois d'Avril de l'Année suivante, le Pere Vilela fut appellé dans le Ximo, & il prit sa route par le Bungo, où il s'arrêta. Le Roi de Bungo faisoit toujours paroître une affection pour les Missionnaires, & un zele pour la propagation de leur Loi, qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer dans un Prince Idolâtre. Comme on lui marquoit assez souvent la surprise, où cette conduite jettoit tout le Monde, & que les Bonzes mettoient tout en usage, pour le regagner, il leur parla un jour en ces termes: » Vous trouvez mau- » vais, que je favorise de tout mon pouvoir » la Religion des Européens, & moi je suis » surpris, que vous ne l'approuviez point. » N'est-il pas visible que cette Loi attire la » bénédiction du Ciel sur ma Maison & sur » mes Etats, que mes Coffres se remplissent, » & que mon Domaine s'étend à vuë d'œil, » depuis que je protége ses Ministres? Je ne » possédois que trois Royaumes, quand ils » ont mis pour la premiere fois le pied dans » mes Ports, & j'en possede aujourd'hui cinq; » mes Finances étoient épuisées, & il n'y a » pas un seul Roi au Japon, qui pour le pré- » sent soit aussi riche que moi; vous me ferez » donc plaisir de ne me parler plus d'une cho- » se, sur laquelle je me suis bien résolu de » ne pas changer ». Mais ce qu'il y avoit de plus consolant pour les Missionnaires, c'étoit une certaine odeur de sainteté répanduë dans cette Eglise, & qui faisoit sentir qu'elle étoit la Mere de toutes les autres.

De J. C. 1565-66.

De Syn-Mu. 2222 24.

Progrès de la Religion. Mort d'un jeune Missionnaire.

L'Isle de TACAXI, ou depuis quelque tems le Pere de Torrez faisoit son séjour ordinaire, parce qu'elle fait la séparation des Royaumes de Bungo & d'Arima, n'étoit déja presque plus peuplée, que de Chrétiens. L'Isle de CAVAXIRI, où Edoüard de Sylva avoit été envoyé en 1564. donnoit aussi de grandes espérances d'une entiere conversion; mais le zele de ce fervent Ouvrier croissant avec ses succès, & personne n'étant à portée de le modérer, non plus que ses austéritez excessives, il en fut la victime. Il tomba dans une langueur, qui le consuma peu à peu; & on ne le sçut malade, que quand il n'y eut plus de remede. Almeyda courut aussi-tôt à son secours, mais il arriva trop tard: le saint jeune Homme étoit un fruit mûr pour le Ciel. Il pria Almeyda de le faire conduire à Tacaxi, afin qu'il eût la consolation de mourir entre les bras de son Supérieur, & de recevoir les Sacrements de l'Eglise. Il n'y avoit aucun danger à lui accorder cette grace, le trajet de Cavaxiri à Tacaxi étant assez court. Almeyda le fit donc embarquer; & a peine eut-il le tems de se confesser & de communier, qu'il alla recevoir dans le Ciel la récompense dûë à ses travaux, & à ses vertus. Il ne fut pas seulement regretté des Missionnaires, qui n'avoient personne pour le remplacer, mais il le fut encore des Japonnois, qui avoient eu occasion de le pratiquer, & ausquels il s'étoit rendu fort aimable. Il avoit beaucoup travaillé sur la Langue Japonnoise, qu'il possédoit parfaitement; il parloit même assez bien le Chinois; & comme le Bungo faisoit alors un grand Commerce avec la Chine, il avoit gagné

gagné à Jesus-Christ plusieurs Marchands de cette Nation.

De J. C. 1565 66.

De Syn-Mu. 2225-26.

Conversion d'un Bonze célebre.

L'Eglise de Firando étoit toujours persécutée, & toujours fervente. Le Roi ne se contraignoit plus jusqu'à dissimuler ses sentimens, mais les Chrétiens étoient en grand nombre dans ses Etats, & y avoient des Chefs Puissans. D'ailleurs, le Roi ne vouloit pas rompre avec les Portugais ; ainsi il n'aimoit pas les Fidéles, mais il ne les inquiétoit point ; il gardoit même des mesures avec les Missionnaires ; il leur avoit enfin permis de rebâtir leur Eglise de Firando ; & quand elle fut achevée, le Prince Antoine l'engagea à la visiter, & à témoigner publiquement l'estime, qu'il faisoit des Ouvriers de l'Evangile. Les Bonzes ne s'accommodoient point de cette conduite du Roi, le progrès de l'Evangile les allarmoit, surtout après que Fernandez eut convaincu dans une célebre dispute, & ensuite converti un de leurs plus fameux Docteurs, qui aussi-tôt après son Baptême, renversa & brûla toutes les Idoles d'un Temple, dont il avoit la Garde, y dressa une Croix, & en fit un lieu de dévotion. D'autre part, le Fils aîné du Roi, & quelques-uns des principaux Seigneurs de la Cour, qui pensoient sur la Religion Chrétienne comme le Roi, & n'avoient pas les mêmes intérêts que lui à ménager les Missionnaires, ne manquoient aucune occasion de molester ceux, qui embrassoient la Foi. Cela tenoit continuellement ces Néophytes dans l'attente d'une persécution ouverte, & l'espérance du Martyre leur en avoit inspiré un très-grand désir.

On faisoit tomber autant que l'on pouvoit

Le Prince

De J. C. 1566.

De Syn-Mu. 2226.

Antoine de Firando persécuté à cause de son zele.

ſur le Prince Antoine & ſur ſa Famille les Effets de la haine, que la Cour portoit au Chriſtianiſme; mais ce Prince étoit Puiſſant & dans une grande eſtime; il avoit toujours commandé les Armées avec une autorité preſque abſolue, & les Troupes lui étoient fort attachées; ainſi on n'oſoit l'inquiéter directement ſur ſa Religion, mais on cherchoit toutes les occaſions de le chagriner, & il s'en préſenta une dans le tems; dont je parle, qu'on ne laiſſa point échapper. La conformité d'inclinations, & un même zele pour la propagation de la Foi, avoient lié entre ce Prince & Sumitanda une amitié très-étroite, malgré les Guerres aſſez fréquentes, que ſe faiſoient le Roi de Firando & le Prince d'Omura. On en étoit bien inſtruit à la Cour de Firando; toutefois on n'y avoit jamais conçû aucune défiance de la fidélité du Prince Antoine. Enfin on ſe laſſa de lui rendre juſtice, & peut-être de chercher inutilement dequoi le rendre criminel.

Le Roi de Firando viole le Droit des Gens.

Le Roi de Firando apprit qu'un Portugais, accompagné de quatre Japonnois, Sujets du Prince d'Omura, étoit venu à Firando, & avoit rendu des Lettres de Sumitanda au Prince Antoine; ces Lettres ne contenoient que de purs complimens: ces deux Princes s'en écrivoient ſouvent de ſemblables, & on ne s'étoit point encore aviſé d'y trouver à redire; mais pour cette fois-ci, on y ſoupçonna, ou l'on fit ſemblant d'y ſoupçonner du myſtére. Le Roi entra dans une fort groſſe colere, s'écria que le Prince Antoine étoit un traître, ordonna ſur le champ qu'on arrêtât les Chrétiens d'Omura comme Eſpions, &

De J. C. 1565-66.

De Syn-Mu. 2225-26.

peu après il les fit ſabrer. Le Prince Antoine fit paroître en cette rencontre une modération, à laquelle on ne s'attendoit pas ; on ne l'avoit apparemment accuſé, que pour lui donner lieu de ſe porter à quelque éclat, qui le rendît véritablement criminel ; mais il ſçut ſe contenir & ſe juſtifier, ſans donner aucune priſe. On n'admira pas moins la joye, que les quatre Chrétiens témoignerent, lorſqu'on leur ſignifia l'injuſte Arrêt porté contre eux ; car comme ils ſçavoient bien que l'averſion du Roi pour leur Religion en étoit le véritable motif, ils remercierent Dieu de la grace, qu'il leur faiſoit de mourir pour la gloire de ſon ſaint Nom. Pour ce qui eſt du Prince d'Omura, il eut bientôt une occaſion de ſe venger de l'affront, que le Roi de Firando venoit de lui faire.

Impiété du Prince ſon Fils.

Quelque tems après, il arriva encore une autre choſe, qui fit bien connoître combien la Cour de Firando étoit envenimée contre la Loi du vrai Dieu. Les Fidéles de ce Royaume avoient envoyé aux Indes un Navire, pour y acheter tout ce qui étoit néceſſaire à la décoration de leur nouvelle Egliſe. Des Idolâtres en furent avertis, & détacherent pluſieurs Bâtiments, qui allerent attendre le Navire à ſon retour, & l'enleverent. Parmi les Ornements, dont il étoit chargé, il ſe trouva un Tableau, qui repréſentoit la Mere de Dieu montant au Ciel ; on le porta à un Seigneur de la Cour, nommé CATANDONO, l'Ennemi le plus irréconciliable, & le plus emporté qu'eût la Religion Chrétienne dans cette Cour. Il n'eut pas plutôt ce Tableau entre les Mains, qu'il en donna avis au Prince Héritier, &

De J. C. 1565-66.

De Syn-Mu. 2225-26.

tous deux commirent ſur cette Image des impiétez, qu'on ne peut rapporter ſans frémir. Ils firent plus; car après avoir défiguré le viſage de la Vierge d'une maniere à faire horreur, ils expoſérent le Tableau à la riſée des Infidéles.

Le Prince Antoine, le Prince Jean ſon Frere, & pluſieurs Gentilshommes Chrétiens ayant appris cet attentat, réſolurent de venger d'une maniere éclatante l'Honneur de la Mere de Dieu, duſſent-ils périr dans une ſi juſte querelle. Le P. Acoſta, qui fut auſſi-tôt informé de leur réſolution, les alla trouver, & leur repréſenta que leur reſſentiment étoit juſte; mais qu'en s'y livrant avec trop de chaleur, ils alloient cauſer une Guerre Civile, dont les ſuites ne pouvoient manquer d'être funeſtes à la Religion; il leur perſuada enfin, quoiqu'avec bien de la peine, de s'adreſſer au Roi, pour lui demander juſtice, ajoûtant que ce Prince ne pourroit ſe diſpenpenſer de la leur faire, s'ils s'y prenoient comme ils devoient pour l'obtenir; mais un nouvel incident, qui ſurvint dans le tems qu'ils délibéroient ſur le parti, qu'ils devoient prendre, aigrit plus que jamais les Eſprits.

Un Domeſtique du Prince Antoine, entre les Mains duquel on avoit ſaiſi les Ornements d'Egliſe, dont nous avons parlé, rencontra dans une Ruë de Firando un des Domeſtiques de Catandono, qui avoit eu part à cet enlevement, l'attaqua, & le déſarma. Catandono le prit pour un affront fait à ſa Perſonne, & voulut en avoir raiſon; il communiqua ſa réſolution au Prince de Firando, & prit avec lui des meſures, pour renverſer

l'Eglise des Chrétiens, & perdre le Prince Antoine. Celui-ci fut averti de ce qui se tramoit, il en instruisit le Prince Jean son Frere, & tous les Chrétiens, qui prirent d'adord les armes. Leurs Ennemis les voyant sur leurs gardes, n'oserent passer outre ; le Roi qui fut soupçonné de favoriser sous main son Fils, & Catandono, craignant qu'ils ne reçussent quelque affront, dont toute sa Puissance ne pourroit pas les garantir, fit prier le Prince Antoine d'en demeurer-là, lui protesta qu'il n'avoit rien sçû de ce qui s'étoit passé, & l'assura qu'il employeroit toute son autorité, pour empêcher que désormais on ne lui donnât, ni aux Chrétiens aucun sujet de mécontentement.

De J. C. 1565 65.
De Syn-Mu. 2225-26.

Cette démarche du Roi fit beaucoup de chagrin aux Bonzes, qui s'étoient bien promis de profiter de ces broüilleries pour perdre les Chrétiens ; & pour attiser de plus en plus le feu de la discorde, ils firent enlever une Croix, qui étoit dans le Cimetiere des Chrétiens. Le Prince Antoine se douta bien d'où venoit le coup, & déclara publiquement qu'il faisoit son affaire propre de tout ce qui regardoit l'Honneur de Dieu ; qu'il sçauroit bien trouver le coupable, ou que les Bonzes lui en répondroient, & qu'il ne laisseroit pas une seule de leurs Maisons sur pied. Ces menaces furent efficaces, on le connoissoit incapable d'en faire de vaines, & dès le lendemain la Croix fut remise en son lieu.

Sur ces entrefaites, Dom JEAN PEREYRA, Gouverneur de Macao, arriva de la Chine dans un Navire très-richement chargé. Son dessein étoit de moüiller à Firando ; mais

Hostilité du Roi de Firando contre le Prince d'Omura. Sa Flotte

De J. C. 1565 66.

De Syn-Mu. 2225-26.

ayant appris en approchant du Port, que les Chrétiens n'étoient pas bien traités dans ce Royaume, il tourna du côté de FACUNDA, qui appartenoit au Prince d'Omura, & voulut bien, qu'on sçut à Firando, ce qui lui avoit fait changer de pensée. Le Roi outré de dépit de voir que son Ennemi, à qui il venoit de faire de gayeté de cœur le plus sanglant outrage, en arrêtant & en massacrant quatre de ses Sujets en tems de Paix, alloit s'enrichir à son préjudice, arma secrettement une Flotte de cinquante voiles, & l'envoya sous la conduite de Catandono, pour brûler tout ce qu'il trouveroit de Navires Portugais dans les Ports du Prince d'Omura. Pereyra, quoique surpris & bien plus foible que ses Ennemis, ne s'étonna pourtant pas de leur nombre; & il les reçut avec tant de résolution, qu'il leur tua bien du Monde, & même de leurs principaux Officiers, & obligea la Flotte à se retirer fort mal en ordre.

Est battuë par les Portugais.

Mort de Jean Fernandez & son éloge.

La Chrétienté du Japon fit alors une perte qu'elle pleura avec des larmes bien sinceres. Jean Fernandez mourut à Firando (a) d'une langueur que lui avoit causée l'excès de ses Travaux. Ce Religieux étoit d'une Sainteté éminente, qui avoit souvent donné de l'admiration à l'Apôtre des Indes. Il travailla long-tems dans les Royaumes de Naugato, & de Bungo, & dans la Principauté d'Omura, avec des succès, qui firent dire au P. Côme de Torrez, que si le Japon étoit redevable au P. Xavier d'avoir reçu la Foi, il avoit obligation à Fer-

(a) Le P. Louis de Guzman met cette mort à la fin de Juin de l'année 1566.

nance de ne l'avoir pas perduë après le départ du Saint. Non-seulement il sçavoit sa Religion en Homme, qui l'avoit apprise à l'Ecole de celui, qui a rendu les Apôtres si sçavants, mais en Saint, qui la pratiquoit avec toute la sublimité de l'Esprit Apostolique. Aussi fit-il partout des fruits incroyables.

De J. C. 1556.

De Syn-Mu. 2216.

Pour surcroît d'affliction, on apprit que deux Ouvriers d'un grand mérite, qui étoient en chemin pour secourir leurs Freres du Japon, dont la plûpart excédés de travail, ne se soutenoient plus, que par une espéce de Miracle, & qui seroient arrivés fort à propos, pour remplir le vuide, que la mort d'Edoüard de Sylva & celle de Jean Fernandez avoit laissé dans cette Eglise, avoient péri dans le Golphe de Siam sur un Vaisseau richement chargé, & qui portoit de magnifiques présents du Roi de Portugal pour le Prince d'Omura. L'un étoit le Pere PIERRE RAMIREZ, & l'autre se nommoit le Pere FERDINAND ALVAREZ. Cette perte fut d'autant plus sensible au P. de Torrez, qu'il recevoit tous les jours des Lettres de plusieurs Rois & Princes, qui lui demandoient des Missionnaires. On prétend même, que le Roi de Siam écrivit au Pere Acosta, que s'il vouloit venir dans ses Etats, pour l'instruire des véritez Chrétiennes, lui & le Prince son Fils se feroient baptiser ; mais ce Missionnaire n'avoit garde de courir après des espérances si éloignées, & si incertaines, tandis que le seul Royaume de Firando lui offroit une Récolte abondante & assurée.

Deux Jésuites font naufrage en allant au Japon.

Il n'est presque plus parlé depuis ce temslà du Prince Antoine, ni de son Frere ; les

Mort du Prince Antoine.

De J. C. 1555.66.

De Syn-Mu. 2215-26.

Lettres, qui nous auroient instruit de la suite de leur vie, se sont apparemment perduës ; je trouve seulement, que le premier mourut en 1582. aussi saintement qu'il avoit vêcu, & qu'il fut jusqu'à la fin de ses jours tel que nous l'avons vû jusqu'ici. Nous le verrons ailleurs revivre dans ses Enfants, & dans le reste de sa Famille, qui se montra toute entiere digne d'avoir eu un tel Chef, & qui fit bien plus de cas des vertus, qu'elle avoit héritées de lui, que des Etats, qu'il lui avoit laissés, puisqu'elle ne craignit point de les sacrifier à sa Religion.

Description du Royaume de Gotto.

Mais tandis que le Roi de Firando mettoit tout en usage, excepté la force ouverte, pour abolir dans ses Etats une Religion, que son intérêt l'obligeoit à y tolérer ; un Prince jusques-là autant, & peut-être plus que lui attaché au culte des Idoles, l'introduisoit dans les siens : ce fut le Roi de Gotto. Cinq petites Isles, dont il y en a trois assez peuplées, formoient alors ce Royaume, qui n'est pas plus considérable que celui de Firando, & qui fait partie du Figen. Ces Isles ne sont guéres éloignées que d'une demi lieuë les unes des autres ; & ce sont les premieres Terres que l'on trouve, quand on arrive des Indes à Nangazaqui, dont elles sont presqu'à la vûë ; il n'y a que la plus grande, où est la Ville Capitale, qui soit véritablement fertile, mais la Chasse est abondante partout ; & les Habitants y font un assez grand commerce de Poissons, surtout de Baleines, & de Sel. Nous avons vû dans la Relation de Fernand Mendez Pinto que de son tems le Gotto relevoit du Roi de Bungo, mais il est certain qu'il n'en relevoit pas alors.

Dans une de ces Isles, il y a une Montagne de six lieuës de long, qui est toute couverte d'Arbres, & où l'on trouve un Animal fort singulier. C'est un Quadrupede, dont la Peau est veloutée & de couleur d'or; sa Figure approche de celle d'un Chien, mais il a les pieds beaucoup plus courts; sa Chair est très-délicate, & lorsqu'on le sert sur la Table des Grands; il est de la magnificence de le servir tout entier avec sa Peau. Quand cet Animal est vieux, il se jette dans la Mer, & devient Poisson. Louis Almeyda, qui rapporte cette singularité dans ses Lettres, avouë que la premiere fois, qu'on lui en parla, il se prit à rire, mais qu'il fut bien-tôt convaincu par ses propres yeux qu'on ne lui en avoit pas imposé. Un jour qu'il étoit à OCICA, Capitale du Royaume, on apporta au Roi de Gotto un de ces Animaux, qui n'étoit encore métamorphosé qu'à demi. Comme le Roi lui en fit présent, il eut tout le moyen de le considérer à loisir. Une de ses Pattes étoit déja presque toute changée en Nageoire, & l'on voyoit de pareilles naissances de changement en plusieurs autres parties de son Corps.

De J. C. 1565 66.

De Syn-Mu. 2225 26.

Animal singulier.

La Ville d'Ocica, dont je viens de parler, n'est pas tout à fait sur le bord de la Mer, mais elle est très-peu éloignée du Port, qui est assez bon. Elle est à cinquante lieuës de Firando au Midi, à soixante & dix de Cochinotzu, & à soixante ou soixante-cinq de Facata. Les Habitants de Gotto sont fort superstitieux. Les Astres réglent tout chez eux, ils ont des Augures, dont l'emploi est d'observer les jours heureux ou malheureux, &

Caractere & Religion des Habitants du Gotto.

De J. C. 1565 66.

De Syn Mu. 2225-26

les Miniſtres des faux Dieux ſont tous-puiſſants dans ces Iſles. On y adore ſurtout deux Divinitez, qu'on ne connoît point ailleurs, & qui ſont repréſentées ſous des Figures de Géants; on s'adreſſe à l'une, pour obtenir les biens de la vie preſente; on fait des vœux à l'autre, pour être heureux après la mort; & tous les ans au commencement de l'année on célébre en l'Honneur de la premiere une Fête, qui dure quinze jours, pendant leſquels il n'eſt pas permis de parler de la mort, ni de l'autre Monde, de peur que quelque penſée chagrinante ne vienne troubler la joye, que la Divinité exige alors de ſes Adorateurs.

Le Roi de Gotto demande un Miſſionnaire, & on lui en envoit deux.

En 1563. de Gotto étoit gouverné par un Prince, que ſa douceur rendoit extrémement cher à ſes Sujets: nous avons vû qu'il avoit appuyé les Révoltés d'Omura; le ſuccès ſi peu attendu, & ſi miraculeux d'une Guerre, où ſelon toutes les apparences humaines Sumitanda devoit ſuccomber, l'avoit extrêmement frappé; il voulut être inſtruit d'une Religion, pour laquelle ce Prince avoit ſi généreuſement riſqué ſa Couronne & ſa Vie, & connoître le Dieu, qui l'avoit rendu victorieux avec une poignée de Soldats ramaſſés, de tant de forces liguées. Il envoya un Gentilhomme à Firando avec une Lettre pour le Pere Acoſta, par laquelle il invitoit ce Miſſionnaire à ſe tranſporter dans ſes Iſles. Le Pere communiqua cette Lettre au P. de Torrez, qui ne put ſe réſoudre à tirer de Firando le ſeul Prêtre, qui fût dans ce Royaume; mais il envoya au Roi de Gotto Almeyda & Laurent, leſquels s'embarquerent à Cochinotzu vers la fin de Janvier de l'année 1566.

De J. C. 1565-66.

De Syn-Mu. 2225-26.

Comment ils en sont reçus.

Ils apprirent en arrivant au Port d'Ozica, que le Roi n'étoit pas dans cette Capitale ; d'ailleurs on y célébroit la Fête, dont je viens de parler : ainsi ils ne jugerent pas à propos de débarquer. Le Roi revint au bout de quelques jours, les invita à se rendre auprès de lui, & donna ordre qu'on leur préparât un Logement commode. Aussi-tôt ils mirent pied à terre, & ils n'avoient pas encore fait beaucoup de chemin, pour aller du Port à la Ville, qu'ils rencontrerent le Roi, qui venoit au-devant d'eux. Ce Prince leur témoigna une extrême envie d'être instruit des Mysteres du Christianisme ; & comme la Cour étoit fort grosse à cause du commencement de l'année, Almeyda pria le Roi d'engager toute cette Noblesse à assister aux Conférences, qui se tiendroient sur ce sujet. Le Roi le lui promit, & ajoûta que lui-même ne manqueroit aucune occasion de l'entendre. Il avoit déja eu la précaution de disposer toutes choses pour ces Assemblées ; il y avoit destiné une des plus belles Maisons de la Ville, & avoit fait magnifiquement orner l'Appartement, où elles devoient se tenir. Cet Appartement consistoit en deux Salles séparées par un rideau ; l'une étoit pour la Reine & les Dames, qui pouvoient ainsi entendre sans être vûës : on avoit élevé dans l'autre une Estrade, sur laquelle le Roi voulut que les deux Missionnaires fussent assis à ses côtés. Les deux Salles se trouverent remplies, & Almeyda pria le Roi de trouver bon que Laurent, qui étoit Japonnois, parlât seul, ajoûtant qu'un Etranger comme lui, ne devoit pas se

De J. C. 1566.

De Syn-Mu. 2226.

Le Roi tombe malade, & les Bonzes publient que c'eſt un effet de la colere des Dieux.

hazarder à parler devant une ſi auguſte Aſſemblée.

Le Roi agréa cette propoſition, Laurent parla le premier jour pendant trois heures, & le fit de maniere, qu'Almeyda, qui l'avoit entendu pluſieurs fois, ne douta point que Dieu ne lui eût, ſelon la promeſſe qu'il en a faite à ſes Apôtres, inſpiré la plûpart des choſes, qu'il dit en cette occaſion. Toute l'Aſſiſtance parut charmée, & le Roi ſurtout fut tellement touché, que les Miſſionnaires ne le crurent pas éloigné du Royaume de Dieu. Il y avoit tout à ſe promettre d'une ſi favorable diſpoſition; mais par un de ces ſecrets jugements de Dieu, qu'il faut ſe contenter d'adorer, il arriva que le Roi, qui de ſa vie n'avoit été malade, fut tout à coup ſaiſi d'une fiévre ardente, accompagnée de douleurs très-vives par tout le corps. Les Bonzes ne manquerent pas de publier auſſi-tôt, que les Dieux puniſſoient ce Prince, d'avoir voulu introduire une Secte Etrangere dans ſes Etats, & ils n'eurent pas beaucoup de peine à perſuader un Peuple accoutumé à ne reconnoître aucune cauſe naturelle des accidents funeſtes.

Le lendemain le Roi ſe trouva encore plus mal, & l'on ordonna par tout le Royaume des Pénitences, des Prieres & des Sacrifices, pour appaiſer la colere des Dieux. Ces Pénitences conſiſtoient à garder la continence, & à s'abſtenir de manger de la chair: mais tout fut inutile, & le mal du Roi ne diminuoit point. On peut juger de l'inquiétude, que cauſa ce contretems aux deux Ouvriers Evangéliques, & du danger, qu'ils couroient de

la part d'un Peuple ſuperſtitieux, paſſionné pour ſon Roi, qui ne pouvoit manquer de leur attribuer l'état, où étoit réduit ce Prince, & que les Bonzes animoient ſans ceſſe contre eux. Ils ne perdirent pourtant pas courage, ils mirent toute leur confiance au Seigneur, & ils eſpérerent que le Ciel tireroit ſa gloire de ce qui ſembloit devoir fermer pour toujours ce Royaume à l'Evangile.

De J. C. 1566.

De Syn-Mu. 2225.

Ils entreprennent de le guérir, & ne réuſſiſſent pas. Almeida eſt plus heureux.

Par bonheur les Bonzes entreprirent de guérir le Roi par la vertu de leurs ſortiléges, & n'y réuſſirent pas : le Malade empira même beaucoup après qu'ils eurent fait toutes leurs ſimagrées dans ſa Chambre. Alors Almeyda fit prier ce Prince de vouloir bien lui permettre qu'il le vît : le Roi y conſentit, & après qu'Almeyda eut examiné la nature du mal, il y appliqua un Reméde, dont il avoit déja fait pluſieurs expériences heureuſes. Dès le lendemain la fiévre ſe trouva conſidérablement diminuée, & le Miſſionnaire en prit occaſion d'engager le Malade à mettre ſa confiance au ſeul Dieu, qui eſt le ſouverain Arbitre de la vie & de la mort, de la ſanté & de la maladie. Le Roi le lui promit, mais ſur le ſoir ſes douleurs de Tête augmenterent : Almeyda les lui appaiſa ſur le champ, & lui procura une nuit fort tranquille. Le troiſiéme jour la fiévre diſparut entiérement, & le lendemain il ne reſtoit plus au Malade, qu'un peu de foibleſſe.

Nouvel accident, qui met la Religion Chrétienne en danger dans ce Royaume.

La joye fut grande dans tout le Palais & ſe communiqua bientôt par tout. On élevoit juſqu'au Ciel le Médecin Européen, & le Roi lui envoya de fort beaux préſens, qu'il diſtribua à divers Seigneurs, dont il vouloit ſe ménager la

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

protection. Quelques jours après le Roi voulut que Laurent recommençât ses instructions; toute la Cour s'y trouva, excepté ce Prince, qui ne crut pas devoir s'exposer encore; mais dès la seconde Conférence, tandis que Laurent parloit, le feu prit à un des Quartiers de la Ville, & porté par un vent impétueux, en réduisit une grande partie en cendres. Il survint dans le même tems au Roi une tumeur à un doigt, laquelle lui causa de très-vives douleurs, & plusieurs Personnes de la Famille Royale, tomberent malades. Alors tout le Peuple se révolta contre les Religieux Etrangers, & il y avoit tout à craindre pour eux, si Almeyda n'eût promptement guéri le Roi & les autres Malades. Encore ne pût-il jamais ôter de l'esprit à bien des gens, que le Ciel étoit irrité contre le Royaume, à cause du mépris, qu'on y paroissoit faire de l'ancienne Religion. Rien n'est plus utile aux Hommes Apostoliques, que ces revers: non-seulement ils épurent leur zele, & fortifient leur confiance; mais, ce qui leur est encore plus nécessaire, ils les retiennent dans la défiance d'eux-mêmes, ils les empêchent de s'attribuer rien du succès de leurs travaux; ils leur font sentir que tout vient de Dieu, & ils les conservent dans l'humiliation de cœur, en exerçant un Ministere, qui les rend égaux aux Anges mêmes: enfin ils leur font toucher au doigt qu'ils sont envoyés pour planter & pour arroser, mais que c'est à celui qui les envoye, à donner l'accroissement.

Almeyda sort du Gotto fort regretté du Roi.

Almeyda étoit pourtant toujours bien venu à la Cour, mais tout se passoit en civilitez; & comme il ne voyoit plus aucun jour à la conversion de ce Peuple, il écrivit au Pere de Tor-

De J. C. 1566.

De Syn-Mu. 2226.

rez, qu'il croyoit ſon ſéjour inutile dans le Gotto. Le Roi, qui en fut averti, n'oublia rien pour le retenir; ſes manieres, ſa vertu, ſa douceur charmoient ce Prince, le déſintéreſſement, avec lequel il diſtribuoit ſes remedes à tous ceux, qui en avoient beſoin, lui paroiſſoit quelque choſe de grand, ſurtout quand il l'oppoſoit à la conduite ſi contraire des Bonzes, les plus intéreſſés & les plus durs des Hommes. La Maiſon des Miſſionnaires étoit trop petite, pour l'affluence de ceux, qui venoient les conſulter, ou qui s'adreſſoient à eux dans leurs maladies, mais preſque perſonne ne parloit de ſe faire Chrétien, ce qui détermina enfin Almeyda, ſitôt qu'il eut reçu les ordres de ſon Supérieur, qui le rappelloit, à demander au Roi la permiſſion de ſe retirer.

Le Roi en conçut un très-grand chagrin, il lui dit qu'il avoit tort de déſeſpérer ſitôt du ſuccès de ſes travaux, & que lui-même & ſon Fils penſoient ſérieuſement à ſe déclarer Adorateurs du Dieu des Chrétiens. Il lui ajoûta, que s'il vouloit bâtir une Egliſe dans ſon Royaume, il pouvoit choiſir telle ſituation, qu'il jugeroit à propos: enfin qu'il n'avoit qu'à demander, & que rien ne lui ſeroit refuſé. Des offres ſi obligeantes ne firent point changer de réſolution au Miſſionnaire; il répondit qu'il avoit ſes ordres, auſquels il ne pouvoit ſe diſpenſer d'obéir; mais pour ne point irriter un Prince, dont la faveur devoit être ménagée, il lui proteſta, qu'auſſitôt qu'il pourroit diſpoſer de ſoi, il reviendroit ſe conſacrer au ſalut de ſes Sujets, ou qu'il engageroit le Pere de Torrez à lui envoyer quelqu'un à ſa place,

De J. C. 1566.

De Syn-Mu. 2226.

Le Roi lui demanda cette promesse par écrit, & il la donna. Ce Prince voulut aussi lui donner un Ecrit de sa main, par lequel il s'obligeoit, en cas qu'il tînt parole, d'accomplir de son côté toutes les promesses, qu'il lui avoit faites; mais Almeyda lui dit, qu'il ne vouloit point d'autre assurance, que sa parole Royale, & il s'embarqua avec son Compagnon.

Une Tempête l'oblige à y retourner. Le Roi en témoigne une grande joye.

A peine étoit-il en Mer, qu'une Tempête violente le mit à deux doigts du naufrage, & le contraignit de rentrer dans le Port. Il crut alors que Dieu le vouloit dans ce Royaume; il manda au Pere de Torrez les raisons, qu'il avoit d'y rester, & le pria de lui faire sçavoir sur cela ses derniéres volontez. Le Roi, la Reine, & toute la Cour furent charmés de son retour, & le Roi écrivit sur le champ au Pere de Torrez, pour le conjurer de lui laisser le Missionnaire; il accompagna sa Lettre de toutes sortes de rafraîchissements, & il combla plus que jamais les deux Religieux de caresses, & de tout ce qui pouvoit les assurer de son estime & de son amitié. Aucun Prince du Japon n'avoit encore eu avec les Docteurs Etrangers des manieres plus aimables. Il y eut même bientôt quelque chose de plus; les Instructions publiques recommencerent & devinrent enfin fructueuses. Vingt-cinq Gentilshommes demanderent le Baptême, ce qui parut faire beaucoup de plaisir au Roi; & quoique les Bonzes eussent encore voulu prendre avantage contre la Religion Chrétienne de quelques ravages, que firent des Corsaires sur les Côtes de Gotto, on les laissa dire; les Prosélytes continuerent à se disposer au Sacrement, & la

Cour à donner les mains à tout ce qui pouvoit avancer l'Œuvre de Dieu.

De J. C. 1566.

De Syn-Mu. 2226.

Progrès de la Religion dans ce Royaume.

Mais rien ne persuada plus les Missionnaires, qu'ils pouvoient compter sur la constance & le courage des nouveaux Catéchumenes, que la docilité, qu'ils trouverent en eux, lorsqu'il fallut leur déclarer, qu'un Chrétien ne pouvoit avoir qu'une Femme, & qu'une Epouse légitime ne pouvoit jamais être renvoyée, hors certains cas extraordinaires, pour faire place à une autre ; car la Polygamie & le divorce étoit fort en usage dans ce Royaume. Ils s'étoient attendus l'un & l'autre, que ces Loix seroient un écueil, où la résolution de plusieurs échoueroit ; ils se tromperent heureusement ; ni tendresse, ni raison d'intérêt, ni la crainte de se brouiller avec des Familles puissantes, rien n'arrêta aucun de ceux, qui se disposoient au Baptême ; les Concubines furent éloignées ; l'indissolubilité du Mariage fut acceptée, & le nombre des Chrétiens devint en peu de tems très-considérable.

Bientôt même la Capitale ne fut pas la seule à profiter du séjour des Serviteurs de Dieu dans ce Royaume. Almeyda fut appellé à OCURA petite Ville, qui n'est qu'à une lieue & demie d'Ocica. Le Seigneur du lieu, sa Mere, & trois de ses Freres furent les premiers à se soumettre à l'Evangile, & leur exemple fut en très-peu de tems suivi de presque tous les Habitans. Le principal Temple de la Ville fut renversé, & sur ses ruines on bâtit une fort belle Eglise, qui fut achevée avec une diligence incroyable : aussi personne ne s'étoit-il dispensé d'y mettre la main. Laurent, qui étoit resté dans la Capitale, eut encore la consolation d'y

De J. C. 1560.

De Syn Mu. 2226.

Guerre entre le Firando & le Gotto.

voir une Eglise érigée au vrai Dieu, & la Chrétienté du Gotto fut dès-lors regardée comme une des plus florissantes du Japon.

Une Guerre, qui survint sur ces entrefaites au Roi de Gotto, donna lieu à ce Prince de reconnoître, que si rien n'étoit capable d'obliger les Chrétiens à violer la Loi de leur Dieu, il pouvoit aussi s'assurer de n'avoir point de Sujets plus fideles. Quelques Corsaires de Firando avoient fait peu de tems auparavant une descente dans une des Isles du Gotto, y avoient massacré quelques-uns des Insulaires & emmené plusieurs Prisonniers. Les Gottois après s'être reconnus, armerent en diligence une petite Flotte, coururent après l'Ennemi, & ne l'ayant pas rencontré, firent sur les Côtes de Firando ce que les Firandois avoient fait sur les leurs. Dans le même tems un des Vassaux du Roi de Gotto, & qui étoit Beaufrere du Roi de Firando, se révolta contre son Seigneur, lequel fut averti que Taqua Nombo étoit l'Auteur de cette Révolte, & ne visoit à rien moins, qu'à le détrôner. Il comprit bien qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, s'il vouloit détourner l'orage. Il fit ses préparatifs avec autant de secret que de promptitude, & entra sur les Terres de son Vassal, avant que ce Seigneur sçût qu'il armoit : aussi tout plia devant lui, & le Rébelle fut obligé d'aller chercher une retraite chez son Beaufrere, qui non-seulement le reçut bien, mais entreprit encore de le rétablir & de le venger.

Il arma aussitôt une Flotte de deux cents Voiles, & comme le Roi de Gotto ne sçavoit pas sur laquelle de ses Isles fondroit l'orage, il prit le parti de border toutes les Côtes, où il y avoit

De J. C. 1566.
De Syn-Mu, 2226.

à craindre une descente, de Troupes réglées, & de faire retirer les Habitans dans les Montagnes & dans les Bois; Almeyda, qu'une fiévre violente avoit fort affoibli, fut obligé de s'y retirer aussi avec son Compagnon, & la fatigue du voyage augmenta considérablement son mal. La Flotte Firandoise parut enfin, & aborda à la plus grande des Isles du Gotto, brûla quelques Villages, & après vingt-cinq jours de pillage, elle remit à la voile, & se retira. Le Roi de Gotto avoit de son côté pris ses mesures pour avoir une Flotte, mais comme elle étoit de moitié plus foible que celle de Firando, il ne jugea pas à propos de se mesurer avec celle-ci, & il ne la poursuivit point; mais il envoya la sienne dans une Isle dépendante du Roi de Firando, où l'on n'étoit point du tout sur ses gardes, & où elle se dédommagea pleinement des ravages, que les Firandois avoient faits dans le Gotto.

Belle action du Gouverneur d'Ocica. Protection de Dieu sur les Chrétiens.

Or la coutume étoit dans ce Royaume, qu'avant de se mettre en Campagne, les principaux Officiers se rendoient dans le Palais du Roi, pour y faire serment de bien servir; & entr'autres superstitions, dont cette Cérémonie étoit accompagnée, il falloit boire d'un certain vin, qui avoit été auparavant offert & consacré aux Dieux du Pays. Le Roi présentoit lui-même la coupe à tous ceux, qui étoient dans l'Assemblée, & chacun avant que de boire disoit: *Puisse toute la colere des Dieux tomber sur moi, si je manque à la fidélité, que je dois à mon Seigneur.* La Flotte de Gotto étant sur son départ, ceux, qui y avoient quelque Commandement, s'assemblerent chez le Roi, suivant la coutume; plusieurs étoient Chrétiens; & le

De J. C. 1566.

De Syn-Mu. 2226.

premier d'entr'eux, à qui le Roi présenta le Vin, fut un peu embarassé : il prit néanmoins le parti de faire comme les autres, mais en protestant, qu'il regardoit ce Vin comme un Vin ordinaire, & qu'il n'y reconnoissoit aucune vertu. Il se disposoit donc à le boire, lorsque le Gouverneur d'Ocica, qui étoit aussi Chrétien, & avoit reçu au Baptême le nom de JEAN, lui cria d'arrêter, & de ne pas donner un si grand scandale à tous les Fideles : puis s'approchant du Roi avec une respectueuse assurance, « Seigneur, lui dit-il, vous serez » bientôt convaincu que vous n'avez point de » Sujets plus dévoués à votre service, que les » Chrétiens ; mais voulez-vous que le serment, que vous exigez aujourd'hui de nous, » soit inviolable ? trouvez bon que nous jurions par le seul Dieu vivant, que nous adorons, & qui seul peut donner la victoire. » Le Roi, qui connoissoit cet Officier, & qui étoit prévenu en faveur de sa Religion, consentit que les Chrétiens jurassent de la maniere, qu'il leur étoit permis de faire, & fit comprendre qu'il comptoit bien autant sur eux, que sur les Infidéles. En effet les Chrétiens se distinguerent fort dans l'Expédition, dont j'ai parlé, ils portoient tous des Croix sur leurs habits, & quoiqu'il y eût eu quelques actions assez vives, aucun d'eux ne fut tué. Il n'y eut pas jusqu'aux Infidéles, qui n'attribuassent cet événement à la vertu de la Croix, & tous la voulurent aussi avoir pour sauvegarde sur leurs Armes.

Ce que je viens de rapporter du refus, que firent les Chrétiens de prêter le serment à la maniere accoutumée, est placé par quelques Au-

teurs avec assez de vraisemblence avant l'entrée du Roi dans les Terres de son Vassal, & ils ajoutent que le Rébelle ayant accepté, ou n'ayant pû éviter la Bataille, que le Roi lui présenta, comme on commençoit à se mêler, un jeune Chrétien nommé XYSTE, remarqua le Général Ennemi, qui par sa valeur & sa bonne conduite inspiroit beaucoup de résolution à ses Troupes, courut à lui, l'attaqua, & après un assez long combat, qui tint quelques tems les deux Armées en suspens, le prit au défaut de son Armure, & le renversa à ses pieds; que la mort du Chef fut le commencement de la déroute de l'Ennemi, & que ce fut pour venger la mort de ce Général, que le Roi de Firando son Beaufrere fit équiper cette Flotte de deux cens Voiles, dont l'effet répondit si peu au bruit, qu'avoit fait un si grand Armement. Cependant la santé de Louis Almeyda ne se rétablissant point, il fut contraint de retourner à Cochinotzu. Laurent resta encore quelque tems auprès du Roi de Gotto, mais il fut aussi rappellé pour aller au secours du Pere Froez, qui le demandoit, & ce Royaume demeura deux ans entiers sans aucun Missionnaire.

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

Fermeté des Chrétiens de Ximabara.

La Chrétienté de Ximabara se soutenoit toujours malgré le crédit & la persécution des Bonzes, & les variations du Prince, qui estimoit dans le fonds le Christianisme, mais qui craignoit encore plus les Ministres des faux Dieux. On se crut même en 1566. au moment de voir des Martyrs dans cette Eglise; mais les Fidéles se présenterent de si bonne grace a la mort, que le Prince ne put se résoudre à perdre quinze cents Sujets, dont la fidé-

De J. C. 1556.

De Syn Mu. 2226.

lité envers leur Dieu lui répondoit de celle, qu'ils lui devoient à lui-même, & qu'il sçavoit bien qu'ils lui garderoient au peril de leur vie, quand il n'exigeroit rien d'eux contre leur conscience.

Progrès de la Foi dans le Ximo.

Le Pere de Torrez, le Pere de Figueredo, & le Pere Vilela parcouroient alors avec de grandes fatigues cette Partie du Ximo, & recueilloient partout de grands fruits de leurs sueurs. Le Royaume d'Arima est séparé de celui de FINGO par un grand Bras de Mer, où il y a plusieurs Isles très-peuplées, qui relevent de ce dernier. La plus considérable étoit alors possédée par deux Seigneurs, dont l'un portoit le Titre de Seigneur d'AMACUSA, qui est le nom de l'Isle; & l'autre s'appelloit le Seigneur de XEQUI. Quelques Auteurs ont fait deux Isles de ces deux Etats, mais ils se sont trompés. Le Seigneur de Xequi, qui étoit Parent du Roi d'Arima, demanda un Missionnaire au Pere de Torrez, auquel il envoya pour cet effet un Courier à Cochinotzu, qui n'est qu'à sept ou huit lieues de Xequi; & le Supérieur lui accorda le Pere Vilela, qui en peu de mois baptisa plus de six cens Personnes.

La Principauté d'Omura s'ouvroit aussi toujours de plus en plus à l'Evangile par le zele & la fermeté de Sumitanda; il est vrai que plusieurs Idolâtres zélés, dont il ne pouvoit encore purger ses Etats, & qu'il avoit inutilement travaillé à gagner à Jesus-Christ, ne paroissoient attentifs, qu'aux occasions de le faire périr avec tous les Chrétiens, & tout autre que lui auroit succombé cent fois sous tant d'efforts redoublés; mais les Vertus Chrétiennes n'avoient point diminué en lui les Vertus

Militaires & Politiques ; & il n'étoit aucun Prince au Japon, qui fût plus craint de ses Voisins, ni mieux obéi de ses Sujets. Voici un fait, qui montre avec quelle vigueur il sçavoit agir dans les occasions les plus périlleuses.

De J. C. 1566.

De Syn-Mu. 2226.

Action de vigueur du Prince d'Omura.

Il apprit en 1565, qu'une Troupe de Mutins s'étoient saisis d'un Château assez près de la Capitale, & d'où ils pouvoient incommoder beaucoup cette Ville. Dès le même jour il assembla tout ce qu'il trouva de Troupes sous sa main, & alla investir ces Rebelles. Sur le soir il choisit trente Braves, tous Chrétiens, leur demanda s'ils étoient prêts à le suivre partout, où il voudroit les mener ; & tous ayant répondu que rien ne les arrêteroit, tant qu'ils l'auroient à leur Tête, il donna ordre au reste de l'Armée de se mettre en bataille entre la Ville & la Place assiégée. Dès que la nuit fut obscure, il conduisit sa Troupe d'élite par divers sentiers fort secrets, & arriva avec elle sans avoir été reconnu jusqu'au sommet de la Montagne, sur laquelle la Forteresse étoit bâtie. Il en occupa toutes les Avenues, & à la pointe du jour il fit si brusquement son attaque, que la Garnison surprise ne rendit point de combat : Elle voulut se sauver du côté de la Ville, mais elle y rencontra l'Armée du Prince, qui acheva de la tailler en piéces, & il n'en resta pas un seul, qui ne fût, ou tué, ou pris.

Martyrs dans le Firando.

Après ce succès la Chrétienté d'Omura alla toujours croissant en nombre & en ferveur. Mais ce que les Victoires de Sumitanda produisoient dans cette Principauté, la persécution & le sang des Martyrs le faisoit dans le Firando. Le Roi y continuoit à regarder les Chré-

De J. C. 1566.

De Syn-Mu. 2226.

tiens de mauvais œil, & cela ſuffiſoit aux Ennemis du Chriſtianiſme, pour leur faire tout le mal, dont ils ſe pouvoient aviſer. Quelques-uns pouſſerent même leur haine juſqu aux dernieres extrémitez ; un Bonze nouvellement converti paya de ſa Tête le zele, qu'il faiſoit paroître pour la Cauſe de Dieu. Quelques autres Néophytes eurent le même ſort ; mais les Infideles ne gagnerent à cela, que de voir le Culte de leurs Dieux plus abandonné.

Fin du Livre troiſiéme.

SOMMAIRE
DU QUATRIEME LIVRE.

LE Frere du feu Empereur se réfugie dans une Forteresse appartenante à Vatadono. Eloge de ce Seigneur. Caractere de Nobunanga. Vatadono marche contre les Rebelles & les défait dans plusieurs Combats. Nobunanga rétablit le jeune Prince sur le Thrône Impérial. De quelle maniere il traite les Bonzes. Vatadono obtient le rétablissement des Missionnaires à Méaco, malgré le Dairy. Le Pere Froez visite Nobunanga. Comment il en est reçu. Edit du nouvel Empereur en faveur de la Religion. Nobunanga exerce une autorité absoluë dans l'Empire. Un Bonze entreprend d'en faire chasser les Missionnaires. Le P. Froez le reduit au silence dans une dispute en présence de Nobunanga. Edit du Dairy contre la Religion ; ce qui en arrive. Description du Royaume de Mino, & de la Ville d'Anzuquiama. Vatadono écrit à un Bonze puissant pour l'engager à ne plus persécuter les Missionnaires ; réponse, qu'il en reçoit. Il est disgracié, avec quel courage il soutient sa disgrace. Il rentre en grace, & le Bonze est chassé de la Cour. Etat de la Religion dans le Bungo. Etablissement du Port de Nangazaqui. Le Prince d'Omura ne veut plus que des Chrétiens dans ses Etats. Baptême de sa Famille. Mort des PP. de Torrez & Vilela. Le Seigneur de Xequi Apostat & Persécuteur. Ses

Sujets Chrétiens demeurent fermes dans la Foi. Grandes conversions dans l'Isle d'Amacusa. Persécution suscitée par les Bonzes. Constance admirable d'un Enfant. Le Roi de Bungo protege les Chrétiens. Baptême du Prince d'Amacusa, qui convertit la Princesse, son Epouse. Persécution à Ximabara. Le Prince de Gotto demande le Baptême, & le reçoit en secret. Son zéle à procurer le salut des Gottois. Les Bonzes entreprennent de le ramener au culte des Dieux. Ce qui se passe à ce sujet. Résolution du P. Valla. Mort du Roi de Gotto. Vertus du nouveau Roi. Mauvaise politique de Nobunanga. Il est attaqué par ceux, qui ont fait mourir le feu Empereur. Valeur de Vatadono. Sa mort tragique lorsqu'il étoit sur le point de recevoir le Baptême. Ce qui rassure le P. Froez sur son salut. Massacre des Bonzes de Jesan par ordre de Nobunanga. L'Empereur se brouille avec ce Prince. Le bruit de la marche de Nobunanga dissipe deux grandes Armées. Il offre la paix à l'Empereur, qui la refuse. Il se rend Maître de Meaco, & de l'Empire, & laisse l'Empereur sur le Thrône. Il fait brûler plusieurs Maisons de Bonzes. Disgrace du Roi de Tamba. Conversion d'un Aveugle sçavant. Zéle des Chrétiens. Ligue contre le Prince d'Omura, qui en triomphe, & acheve la conversion de tous ses Sujets. Ce qui se passe à cette occasion dans la Ville de Cori.



HISTOIRE DU JAPON.



LIVRE QUATRIÉME.

De J. C. 1566.

De Syn-Mu. 2226.



TANDIS que le Christianisme devenoit de jour en jour plus florissant dans les Provinces Occidentales du Japon, une nouvelle Révolution le rétablit dans son premier lustre à Méaco, & la Providence parut disposer tellement les choses, qu'on eut tout lieu d'espérer de le voir avec le tems devenir la Religion dominante dans tout l'Empire. Voici ce qu'on a pu sçavoir de plus certain de ce grand Evénement, dont on n'a pas eu assez de soin de nous instruire dans le détail : les Missionnaires, qui étoient sur les lieux, s'étant contenté de nous en apprendre les principales circonstances, autant qu'il étoit nécessaire pour l'intelligence de leurs Mémoires, un peu trop bornés, à ce qui concernoit leur Ministere.

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

Le Frere du feu Empereur se réfugie dans une Forteresse.

Mioxindono & Daxandono voyant peu de disposition dans la Capitale de l'Empire a les reconnoître pour Souverains, s'étoient avisés de faire courir le bruit, que leur dessein n'avoit jamais été d'usurper la suprême Puissance, mais de délivrer les Peuples de la tyrannique domination de quelques Particuliers, qui gouvernoient sous le nom du feu Empereur; que n'ayant pû sauver ce malheureux Prince, à qui sa bravoure aveugle & hors de saison, avoit fait creuser l'abyme, où il s'étoit précipité, ils étoient résolus de placer sur le Trône Impérial le Bonze CAVADONO VOYACATA, son Frere, dont l'humeur douce & bienfaisante, & la piété, qu'il avoit puisée dans le Monastere, faisoient espérer un regne plus heureux. Quoiqu'ils pussent dire, ils ne persuaderent personne, non pas même le jeune Prince, a qui ils promettoient l'Empire, & qui se voyant leur Prisonnier, ne songea qu'à se tirer de leurs mains. Il y réussit, & les Rebelles furent étrangement surpris d'apprendre qu'il étoit dans la Forteresse de COCA, d'où toute leur Puissance n'étoit pas capable de le tirer.

Caractere de Vatadono, à qui cette Forteresse appartenoit.

Cette Place appartenoit à Vatadono, Frere aîné de Tacayama, & cadet de François Seigneur de Sava, dont nous avons rapporté plus haut la conversion, & dont il n'est plus fait aucune mention dans toute la suite de cette Histoire. Vatadono n'avoit pas encore reçu le Baptême, mais il se disposoit à le recevoir, & les Missionnaires n'avoient alors personne dans le centre de l'Empire, sur la protection duquel ils comptassent davantage. Ce Seigneur avoit en effet toutes les vertus Chrétiennes, & toutes celles, qui font les grands Hommes; mais

rien ne fait mieux son Eloge, que la conduite qu'il tint en cette occasion; car l'on peut dire qu'il surmonta la tentation la plus délicate, où un Héros puisse être exposé, & qu'il fit une action, dont on voit bien peu d'exemples dans l'Histoire. En effet, avec toutes les qualitez & toutes les ressources, qui peuvent assurer le succès d'une grande Entreprise, & se voyant entre les mains l'Héritier de la Couronne, non seulement il n'en abusa point, pour s'élever lui-même, mais il aima mieux se faire le Subalterne d'un Prince plus puissant que lui, & dont il connoissoit la droiture, qne de risquer son Souverain, en hazardant de le rétablir avec ses seules forces. Il songea donc, dès que Cavadono se fut jetté entre ses bras, à lui procurer un appui, que toutes les forces des deux Assassins de l'Empereur ne fussent pas capables de contrebalancer, & il le trouva dans le Roi de VOARY.

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

Caractère de Nobunanga.

NOBUNANGA Roi de Voary, étoit un de ces Hommes, qu'un génie supérieur & universel distingue d'abord de tous les autres, & met au-dessus des Eloges; il avoit le cœur haut, & un courage, qui lui faisoit croire tout possible. Il étoit splendide, magnifique, désintéressé, maître de lui-même, intrépide, d'une grandeur d'ame, d'une vivacité, & d'une pénétration d'esprit, qui tenoient du Prodige; & qui jointe à la science de toutes les parties de la Guerre, qu'il possédoit dans un dégré éminent, au talent qu'il avoit de découvrir les plus secrettes pensées de ceux, qui l'approchoient, sans se laisser jamais pénétrer lui-même; & à ce Caractere droit & sincere, qui marquent si bien un Homme, en qui les vertus

De J. C. 1566.

De Syn-Mu 2226.

ſont vrayes & naturelles, en ont fait le Héros du Japon, & un des plus grands Princes, qui ayent régné en Orient dans ces derniers ſiécles. Il étoit alors âgé de trente-ſix ans, ſa taille étoit avantageuſe, quoiqu'un peu trop mince,& ſa complexion délicate; mais par le ſoin, qu'il eut dès ſa plus tendre jeuneſſe de s'accoutumer aux plus rudes fatigues de la Guerre, il s'étoit rendu capable de ſupporter les plus grands travaux. Il parut toujours plus jaloux d'être le Maître des Empereurs, que d'être Empereur lui-même; & s'il monta ſur le Trône des Cubo-Samas, il le fit beaucoup plus tard, qu'il n'eût pû le faire; & dans des conjonctures, où il parut y avoir été en quelque façon forcé. On l'a accuſé d'avoir porté la défiance juſqu'à tuer de ſa main ſon propre Frere; mais le défaut qu'on lui reprocha plus univerſellement, fut la fierté; il traitoit les Grands avec une hauteur preſque barbare; les Rois mêmes, qu'il avoit ſubjugués, n'oſoient le regarder en face: un ſeul de ſes regards rendoit tout poſſible à ſes Officiers pour lui obéir, & leur faiſoit faire des choſes incroyables. Il n'alloit jamais ſans une Garde de deux mille Hommes à Cheval; mais pour ſa Perſonne, il étoit toujours très-ſimplement vêtu; une peau de Tygre lui ſervoit ordinairement de Cuiraſſe, & ſouvent il l'étendoit à terre, pour s'aſſeoir deſſus. Il étoit ſobre, mais diſſolu à l'excès, & ce vice fut longtems regardé comme le ſeul obſtacle, qui l'empêchât de ſe faire Chrétien. On ſe trompoit apparemment, & il parut bien enfin que l'unique Dieu de Nobunanga étoit ſon ambition. Il n'avoit hérité de ſes Ancêtres, qu'une partie du Royaume de

De J. C. 1566.

De Syn-Mu. 2226.

Voary, mais il en avoit déja conquis jusqu'à dix-huit ; lorsque la gloire de rétablir un Empereur sur le Trône parut le flatter assez, pour lui faire interrompre le cours de ses Conquêtes, & préférer la qualité de Libérateur, & d'arbitre de l'Empire, à celle de Conquérant.

Mesures, que prend Vatadono pour faire monter Cavadono sur le Thrône Imperial.

Tel fut le Prince, que Vatandono opposa au Roi d'Imory & au Prince de Nara ; mais il fallut du tems à ce Seigneur pour s'attacher, ou pour écarter tous ceux, dont il crut avoir quelque chose à craindre, ou à espérer; & pendant cet intervalle, il s'appliqua à fortifier ses Châteaux, & surtout celui de Coca, où il traitoit Cavadono en Empereur. Les Rébelles de leur côté, ne s'endormoient pas, ils connoissoient les Ennemis, qu'ils alloient avoir en Tête, mais ils ignoroient encore jusqu'à quel point leur perfidie étoit détestée. Ils l'apprirent bien-tôt ; car au premier bruit, qui se répandit que Nobunanga armoit pour mettre Cavadono sur le Trône Impérial, & que Vatadono serviroit sous lui, tant de Gens se rangerent auprès de l'un & de l'autre, qu'au bout de quelques jours, ils se trouverent en état de tenir la Campagne. Les deux Traîtres étoient dans le Royaume d'Izumi, avec un corps de douze mille Hommes de vieilles Troupes. Nobunanga y envoya Vatadono, auquel il en donna quinze mille, & il partit lui-même pour aller faire monter à Cheval tous ses Vassaux. Vatadono usa de diligence, & se posta avantageusement dans une grande Plaine à la vûë de Sacai, où les Rébelles s'avancerent promptement pour le combattre, comptant de le sur-

De J. C. 1566.

De Syn-Mu. 2226.

prendre. Ils s'apperçurent bien-tôt qu'ils s'étoient trop flattés, & les deux Armées demeurerent assez long-tems en présence.

Il gagne une Bataille décisive.

Enfin vers la fin du Carême il se donna à peu de jours de distance deux Combats très-sanglants ; le premier n'eut rien de bien décisif ; mais dans le second, Vatadono après avoir soutenu deux charges très-vigoureuses de Mioxindono, le rompit, fit un grand carnage de ses Gens, & ne pardonna qu'à ceux, qui prirent parti dans ses Troupes. Le premier fruit de cette Victoire, fut la réduction de la Forteresse de Cavacci, & la Conquête d'une bonne partie des Etats du Roî d'Imory. Vatadono s'approcha ensuite d'Imory, où Xicaidono, dont nous avons déja parlé plusieurs fois, commandoit pour Mioxindono. Ce Prince & son Collégue, qui avoient rétabli leur Armée, accoururent pour secourir la Place ; mais ce fut en vain, & deux (a) Combats, qui se donnerent encore vers les Fêtes de Pâques, & dont le dernier acheva la défaite entiere des Rébelles, rendirent Vatadono Maître de la Campagne.

Nobunanga mene le nouvel Empereur à Meaco, & lui fait bâtir un nouveau Palais.

Nobunanga apprit ces heureuses nouvelles, lorsqu'il se disposoit à joindre Vatadono à la Tête de cinquante mille Hommes, & elles lui firent changer de dessein : il tourna du côté de la Capitale, & y mena l'Empereur. Tout plia sous une si grande Puissance, & le nouveau Cubo-Sama prit paisiblement possession de la Couronne, que personne n'étoit

(a) Les Relations de ce tems-là parlent assez confusément de tous ces Combats, & peut-être qu'il faut réduire les quatre, dont nous venons de parler, à deux Actions, qui avoient duré chacune deux jours.

plus en état de lui contester. Mais comme le Palais Impérial avoit été réduit en cendres, Nobunanga logea le Prince & sa Maison dans les plus beaux Monasteres des Bonzes, puis il distribua son Armée dans tous les autres. Les Foquexus entr'autres furent fort maltraités en haine de Daxandono, qui étoit de leur Secte, & parce que le Roi de Voary sçavoit que ces Prêtres séditieux avoient élevé jusqu'au Ciel le Prince de Nara, pour avoir, disoient-ils, délivré le Japon d'un Empereur, qui favorisoit ouvertement une Religion étrangere.

De quelle maniere il traite les Bonzes.

Ces Ministres des faux Dieux eurent beau se récrier contre une Entreprise, qu'ils traitoient d'attentat & de sacrilége, ils ne gagnerent rien, & comprirent même bien-tôt qu'il leur falloit bailler le ton ; mais ils n'étoient encore qu'au commencement de leurs disgraces. Nobunanga voulut bâtir un nouveau Palais pour l'Empereur, & l'emplacement de l'ancien ne lui parut pas assez grand : il y avoit tout proche quelques Monasteres de Bonzes ; il commanda de les abattre, & la maniere haute, dont ces ordres furent exécutés, fit comprendre à tout le Monde, que le parti le plus sage étoit de se soumettre, & de se taire. Tout le tems que les Travaux durerent, il y eut défense de sonner d'autre Cloche, qu'une seule, que le Roi fit placer dans la Citadelle, pour appeller & congédier les Ouvriers ; & ceux, qui vouloient visiter les Ouvrages, étoient obligés de passer sur un Pont-levis, où le Prince se tenoit pour l'ordinaire.

A le voir ainsi présider lui-même à la Bâ-

De J. C. 1567.

De Syn-Mu. 2227.

tisse de ce Palais, presque toujours le Cimeterre à la Main, couvert de sa Peau de Tygre, & cinquante mille Hommes sous les Armes, on eût dit, qu'il fortifioit un Camp, ou qu'il assuroit sa domination dans une Ville prise d'assaut. Tout le Monde travailloit, les Grands comme les Petits, chacun avoit sa tâche réglée; & ce qui étonnoit, c'est qu'avec un si grand nombre de Gens de Guerre, on n'entendoit parler d'aucun désordre; l'œil vigilant, & la sévérité du Général retenoient tout le Monde dans le devoir, & l'on étoit persuadé, que la moindre faute ne demeureroit pas impunie, surtout depuis qu'un Soldat ayant osé lever le Voile d'une Femme, pour la regarder au Visage, le Roi qui l'apperçut, courut à lui, & sans autre forme de Procès, lui coupa la Tête avec son Sabre. On prétend que le nombre des Ouvriers, qui travailloient en même tems, monta jusqu'à vingt-cinq mille, & qu'il ne fut jamais audessous de quatorze mille. On ajoûte que des Princes mêmes, & des Seigneurs, pour faire leur Cour à Nobunanga, ne dédaignerent pas de mettre la Main à l'œuvre, & de se confondre parmi les plus vils Manœuvres, trop heureux, quand ce Prince vouloit bien les favoriser d'un regard.

Il ne ménage pas plus les Dieux.

L'Ouvrage néanmoins n'avançoit pas à son gré, parce que les pierres ne se trouvoient point aisément; & comme ce retardement l'impatientoit beaucoup, il donna ordre qu'on lui apportât toutes les Statuës de pierre, qui étoient dans les Temples de Méaco & des environs. Il fit plus; car pour épargner la dépense des charois, il fit traîner avec des cor-

des ces fameuſes Divinitez, qu'on avoit ſi longtems encenſées, & qu'on regardoit depuis tant de ſiécles, comme les Protectrices de l'Empire. On abattit meme des Temples entiers, pour en avoir les Matériaux, & on n'épargna, ni le fameux DAÏBODS, ni aucun des plus célébres Sanctuaires de la Religion Japonnoiſe, qui étoient dans le Voiſinage de la Capitale.

De J. C. 1567.

De Syn Mu. 2227.

A ce Spectacle les Bonzes perdirent enfin patience, & menacerent de la colere des Dieux; mais le Roi de Voary, qui n'y croyoit pas, ſe mocqua de ces clameurs, & ne jugea pas même les Bonzes dignes de ſon indignation. Le Peuple ne laiſſa pas de craindre d'abord; mais comme il ne vit aucun effet de ces menaces, il s'accoutuma peu à peu à s'en moquer auſſi. Après tout, les Bonzes euſſent volontiers paſſé à Nobunanga le traitement, qu'il faiſoit à leurs Idoles, s'il eût voulu les épargner eux-mêmes; mais après que le Palais de l'Empereur fut achevé, ſon Libérateur voulut avoir auſſi le ſien; & pour ne pas perdre de tems, il fit enlever la charpente & les lambris, non-ſeulement de pluſieurs Temples, mais encore des plus beaux Monaſtéres, pour les placer dans ſon Palais.

Vatadono ſollicite le rétabliſſement des Miſſionnaires à Méaco, & il l'obtient.

Sur ces entrefaites, Vatadono après avoir diſſipé les reſtes de l'Armée Ennemie, & réduit ſous l'obéiſſance de l'Empereur la plûpart des Fortereſſes, qui tenoient pour les Rébelles, arriva à Méaco, & fut reçu de ce Prince & du Roi de Voary, comme le méritoient ſes ſervices. Le premier uſage, qu'il voulut faire de ſa faveur & de ſon crédit,

De J. C. 1567.

De Syn-Mu. 2227.

fut d'employer l'un & l'autre au rétablissement des Missionnaires. Il exposa aux deux Princes la maniere indigne, dont on avoit traité les Docteurs Européens, pour avoir été fidéles au feu Empereur. Il ajoûta, ce qui étoit vrai, qu'il n'avoit pas tenu aux Bonzes Foquexus, qu'on ne les eût mis à mort, & qu'ils auroient infailliblement été sacrifiés à la rage de ces Séditieux, si Daxandono n'avoit appréhendé de perdre tous les Chrétiens, qui étoient à son service, & ausquels il avoit su déguiser son attentat, & ses pernicieux desseins, sous le spécieux prétexte du bien Public.

Une représentation si juste, faite à deux Princes par un Homme, à qui ils devoient, l'un sa Couronne, & l'autre une partie de sa gloire, ne pouvoit manquer d'être favorablement écoutée. Le rappel des Missionnaires fut signé, & il ne s'agissoit plus que d'avoir le consentement du Dairy, par les mains duquel il est de l'usage de faire passer ces sortes de graces. Vatadono fit prier les Conseillers de ce Prince de vouloir bien expédier promptement le Brevet ; mais ils répondirent qu'ils ne pouvoient s'employer pour les Ministres d'une Religion, qui avoit le Démon pour Auteur, & qui apprenoit à manger les Hommes. Cette réponse le choqua, & il fit dire à ceux, qui la lui avoient faite, qu'il se passeroit bien de leur phantôme d'Empereur ; & que malgré qu'il en eût, il mettroit les Prédicateurs Etrangers en possession de leur Maison & de leur Eglise de Méaco. Cette maniere de les traiter lui réussit ; ils voulurent revenir, & lui offrirent de

faire ce qu'il ſouhaitoit, mais il mépriſa leurs offres, comme il avoit mépriſé leur refus, & envoya ſon Frere Tacayama à Sacai, où le P. Froez étoit encore, pour le lui amener.

De J. C. 1568.

De Syn-Mu. 2228.

Le P. Froez eſt reçu comme en triomphe a Meaco.

Tacayama ne perdit pas un moment de tems, & arriva à Sacai le vingt-ſixiéme de Mars de l'année 1568. Le Miſſionnaire, avant que de quitter Sacai, diſpoſa les Chrétiens de cette Ville pour la Communion Paſchale, qu'il leur fit faire le Dimanche des Rameaux; & le lendemain il ſe rendit à Méaco, où il entra au milieu des acclamations des Fidéles, dont la plûpart allerent fort loin au-devant de lui. Un Triomphe ſi complet fit frémir les Bonzes, qui réſolurent de mettre tout en œuvre pour en prévenir les ſuites. Un des plus accrédités fit dire au Roi de Voary, qu'il avoit à lui communiquer des choſes très-importantes pour le ſalut de l'Empire, & pour ſa propre conſervation; Nobunanga répondit qu'il pouvoit venir le trouver, & le Bonze lui déclara d'un ton de Prophéte que, ſi le Docteur des Chrétiens n'étoit inceſſamment chaſſé de Méaco, il alloit arriver de grands malheurs, & que la Capitale ſurtout étoit menacée d'une entiere déſolation.

Vatadono le mene à l'Audience de l'Empereur & du Nobunanga.

Le Roi l'écouta avec beaucoup de ſang froid, puis lui tournant le dos ſans lui rien répliquer, *le ſot Homme!* dit-il à ceux, qui étoient autour de lui, *prend-il Méaco pour un Village, qu'un Etranger ſans Armes puiſſe venir à bout de le détruire?* Quelques jours après, Vatadono voulut préſenter le Miſſionnaire au Roi; mais on lui dit que ce Prince étoit oc-

De J. C. 1568.

De Syn-Mu. 2228.

cupé à entendre un concert, & qu'on ne pouvoit pas le voir. Il le conduisit de-là au Palais de l'Empereur, qui n'étoit pas non plus visible, parce qu'il étoit incommodé. Dès le jour même Nobunanga dit à Vatadono, qu'il n'avoit pas reçu la visite du Pere des Chrétiens, parce qu'il ne sçavoit pas trop quel compliment faire à un Etranger, qui étoit venu de si loin. Cependant les Bonzes triompherent de ces refus, & Vatadono, qui se crut engagé d'honneur à consommer son ouvrage, ne laissa point les Princes en repos, qu'il n'en eût obtenu pour le Pere Froez la permission de leur faire la révérence.

De quelle maniere celui-ci le reçoit.

Il alla ensuite lui-même accompagné de trente Gentilshommes prendre le Missionnaire à son Logis, & il traversa une bonne partie de la Ville, marchant à pied à côté de lui. Ils trouverent le Roi sur le Pont-levis, dont j'ai parlé, environné d'une nombreuse Cour, & ayant assez près de lui sept mille Hommes sous les Armes. Le Pere en l'abordant se prosterna, mais le Prince le fit relever aussi-tôt, lui commanda de se couvrir, parce que le Soleil étoit fort ardent, lui demanda son âge, combien d'années il avoit employé à ses Etudes, s'il y avoit long-tems, qu'il étoit au Japon, s'il ne comptoit pas de revoir jamais sa Patrie, & supposé que les Japonnois ne se fissent pas Chrétiens, s'il ne retourneroit point aux Indes? Le Pere satisfit en peu de mots à toutes ces questions, & par rapport à la derniere, il dit que quand il n'y auroit qu'un seul Chrétien au Japon, il y resteroit pour l'instruire, & pour le fortifier, mais qu'il n'en étoit pas réduit-là; que

De J. C. 1568.

De Syn-Mu. 2228.

le nombre des Fideles étoit déja fort grand dans l'Empire, & que parmi eux on voyoit des Seigneurs & de grands Princes. Mais *pourquoi*, reprit le Roi, *n'avez-vous plus ni Maison, ni Eglise dans Méaco? Seigneur*, répliqua le Pere, *ce sont les Bonzes, qui nous ont fait chasser de celles, que nous y avions.*

Proposition, qu'il fait à ce Prince, & ce que Nobunanga repond.

Le Roi alors dit beaucoup de mal de ces faux Prêtres, quoiqu'il y en eût plusieurs à ses côtés, & quelques-uns même de Sang Royal. L'occasion parut belle au Missionnaire, pour jetter quelques paroles de la sainteté de l'Evangile, & il fit observer, qu'il falloit qu'il fût bien convaincu de la vérité de sa Religion, pour être venu des extrémitez de la Terre, s'être exposé à tant de risques, avoir tout quitté, & s'être en quelque façon condamné à un exil perpétuel, dans la seule vûë de la prêcher à des Inconnus, dont il n'avoit rien à espérer; aussi, ajoûta-t-il, » je suis si » persuadé qu'on ne peut rien m'opposer de » solide, que je ne craindrois pas d'entrer » en lice avec tous les Docteurs du Japon. » Vous en ferez, Seigneur, l'essai quand il » vous plaira, faites assembler tous ceux, qui » ont le plus de réputation dans l'Empire, » je m'offre à disputer contre tous, à cette » condition, que si je suis confondu, je se- » rai puni comme un Imposteur, qui a vou- » lu séduire toute une Nation; mais que si » j'en sors à mon honneur, & si je démon- » tre la fausseté de toutes les Sectes, qu'on » tolére dans le Japon, vous m'accorderez, » & à tous ceux, qui embrasseront le culte » du vrai Dieu, votre protection Royale.

Nobunanga admira la résolution du Mission-

De J. C. 1568.

De Syn-Mu. 2228.

naire, & ſe tournant vers les Seigneurs, qui l'environnoient, *il n'y a*, dit-il, *qu'un grand Royaume, qui puiſſe produire un ſi grand Génie ;* puis adreſſant de nouveau la parole au Pere, » je doute fort, lui dit-il, que les Bonzes acceptaſſent votre défi ; car ils ſçavent » bien mieux combattre les Armes à la main, » que de ſe commettre avec un Homme, qui » en ſçache plus qu'eux. « Cette favorable diſpoſition du Prince encouragea le Pere à le ſupplier de lui faire délivrer des Patentes, qui l'autoriſaſſent à exercer librement les fonctions de ſon Miniſtere. Le Roi ne parut pas éloigné de lui accorder ſa demande, mais il ne répondit rien de poſitif. Il ordonna enſuite à Vatadono de conduire le Miſſionnaire dans tous les Appartements de ſon Palais, & de lui faire voir tous les Ouvrages, auſquels il faiſoit travailler ; & comme après cette viſite le Pere repaſſoit ſur le Pont, où étoit encore le Roi, ce Prince lui demanda, s'il étoit content de ce qu'il avoit vû ? & il répondit que rien au Monde ne l'avoit encore tant frappé.

Le Chriſtianiſme eſt autoriſé par une Patente Impériale.

Il parut que ſon compliment étoit bien reçu, & que Nobunanga étoit flatté qu'un Européen admirât ce qu'il faiſoit. Deux jours après Vatadono mena le Pere à l'Audience du Cubo-Sama, qui lui fit toutes les amitiez poſſibles, mais tous ces Honneurs ne décidoient encore rien, tandis que la Religion Chrétienne n'étoit point autoriſée par un Acte Public, & le Miſſionnaire ſentit bien que c'étoit à la dépenſe, qu'il tenoit. Enfin les Chrétiens ſe cottiſerent, & le Reſcrit fut dreſſé avec ce Titre : PATENTES POUR LA SURE-

TÉ DU PERE DE LA CHRÉTIENTÉ DANS LA CHAPELLE, QU'ON NOMME DE LA VERITABLE DOCTRINE.

De J. C. 1568.

De Syn-Mu. 2228.

Cependant tout le Japon étoit dans l'attente du train, que prendroient les Affaires, & de la forme de Gouvernement, que Nobunanga établiroit dans l'Empire. Ce Prince se déclara enfin, il laissa à l'Empereur tous les Honneurs du Trône, mais il donna assez clairement à entendre, que toute l'autorité demeureroit entre ses Mains, & il nomma Vatadono pour son Lieutenant dans la Tense, & pour son Vice-Roi dans Méaco; ou plutôt il obligea le Cubo-Sama à revêtir ce Seigneur de ces deux Charges. Rien ne pouvoit arriver de plus avantageux à la Religion Chrétienne, & les Bonzes le comprirent bien; aussi firent-ils les derniers efforts, pour regagner Nobunanga. Le Pere Froez sçut qu'ils faisoient agir puissamment le Dairy auprès de ce Prince, & qu'il se traitoit sérieusement de proscrire le Christianisme. Il en avertit sur le champ Vatadono, qui lui répondit de ne point s'inquiéter, que ces discours étoient des inventions des Bonzes pour l'intimider, & que tant qu'il auroit la moindre autorité dans Méaco, il n'y auroit personne assez hardi pour s'opposer au progrès de la Religion Chrétienne, ni pour inquiéter ceux, qui la prêchoient.

Nobunanga se réserve toute l'autorité.

Sur la fin de l'Eté le Roi de Voary se disposant à partir pour ses Etats, le Viceroi fit dire au Pere Froez, qu'il ne manquât point d'aller souhaiter un heureux voyage à ce Prince; il y alla, & trouva Nobunanga au milieu d'une Cour très-brillante. Il en fut fort bien

Un Bonze entreprend de faire chasser le Missionnaire de l'Empire. Caractere de ce Bonze.

De J. C. 158.

De Syn-Mu. 2228.

reçu ; & comme il sçavoit que ce jour-là même, un Bonze nommé NIQUIXOXUNI l'avoit fortement sollicité de chasser les Docteurs Etrangers, il le supplia de vouloir bien recommander à Vatadono de prendre en main leur défense pendant que Sa Majesté seroit absente. Le Bonze étoit présent, mais le Pere ne le connoissoit point. C'étoit un petit Homme, tout contrefait, de basse Naissance, & qui avoit dans toute sa Personne quelque chose de monstrueux ; mais la beauté & la vivacité de son Esprit le dédommageoient bien de la difformité de son corps ; il possédoit surtout au souverain dégré ce manége de Cour, dont les Princes sont si souvent les dupes. Il n'étoit pas sçavant ; mais une mémoire heureuse, une facilité surprenante à s'énoncer, & une hardiesse, qui alloit jusqu'à l'impudence, lui tenoient lieu d'étude, & il parloit de tout avec autant d'assurance, que s'il eût pâli toute sa vie sur les Livres. Il avoit d'abord été Soldat, il avoit depuis mené une vie de Brigand ; il n'est sorte de crime, qu'il n'eût commis, & peut-être n'y avoit-il pas sur la Terre un plus méchant Homme. Le Dairy s'étoit servi de lui pour traiter de quelques affaires avec Nobunanga, qui l'avoit goûté, & en avoit fait son Favori, ou plutôt son Bouffon.

Nobunanga engage une espece de dispute entre lui & deux Missionnaires.

Ce Prince voulut apparemment pour se divertir, le mettre aux prises avec le Pere Froez, & pour engager la dispute, il demanda au Missionnaire, pourquoi les Bonzes haïssoient si fort les Docteurs Portugais? *C'est*, répondit le Pere, *que nous découvrons aux Grands & aux Sçavans les erreurs de leur Doctrine, & que nous faisons voir au Peuple la corrup-*

De J. C. 1568.

De Sy... Mu. 2228.

tion de leurs mœurs : mais quelle différence si grande y a-t-il donc entre votre Religion & la leur, reprit le Roi ? *La même*, dit Laurent, qui accompagnoit le Pere Froez, *qu'il y a entre la lumiere & les ténebres. N'adorez-vous pas aussi bien que nous les Camis ou les Fotoques*, continua le Prince ? *Non, Seigneur*, repartit Laurent, *nous n'avons garde de reconnoitre pour Dieux des Hommes, dont on sçait la naissance & la mort, & du pouvoir desquels on n'a aunune preuve, ou pour mieux dire, dont on connoît parfaitement l'impuissance.* Quelques autres questions, que fit le Roi, & qu'il pria le Bonze de faire aussi de son côté, engagerent insensiblement une maniere de Conféreuce, & Niquixoxuni parut d'abord se posséder assez ; mais au bout de quelque tems, se sentant pressé, il voulut payer d'effronterie ; puis comme il vit que cela ne lui réussissoit point, il s'emporta beaucoup, & conclut brusquement en criant de toute sa force, qu'il falloit chasser du Japon *toute cette Canaille d'Européens ; qui séduisoit le Peuple par ses prestiges :* la conclusion fit rire, ce qui acheva de le déconcerter.

Remetrez-vous, lui dit alors le Roi, *& parlez raison, ces Docteurs Etrangers vous répondront péut-être d'un maniere, qui vous contentera ;* mais le Bonze étoit si troublé, qu'il ne disoit rien de suivi. Laurent lui demanda s'il sçavoit quel étoit l'Auteur de la vie, & le principe de tout bien ? il répondit que non. Le Roi pour faire diversion, demanda à Laurent si le Dieu des Chrétiens récompensoit exactement la Vertu, & ne laissoit jamais le vice sans châtiment ? Le Missionnaire

De J. C. 1568.
De Syn-Mu. 2228.

répondit que ce Dieu étoit la Justice même; mais qu'il étoit bon d'observer qu'il y avoit des punitions & des récompenses de deux sortes; les unes temporelles, & les autres éternelles; les premieres, qui n'étoient que pour cette vie, & les secondes, qui étoient réservées pour la vie future. Cette distinction fit rire le Bonze, & le Pere Froez, qui vit bien que ce Prêtre ne tenoit pas l'Immortalité de l'Ame, s'appliqua fort à rendre sensible ce point de notre Foi. Niquixoxuni l'interrompit en disant qu'il seroit bien aise de voir une Ame, qui survéquît à son Corps; & le Pere, après lui avoir fait toucher au doigt par des comparaisons sensibles, qu'il y avoit réellement des substances spirituelles, qui ne peuvent être l'objet de nos sens, ajoûta que nos Ames étoient de ce nombre, & que c'étoit par-là même, qu'on prouvoit que de leur nature elles sont immortelles, puisqu'elles ne renferment aucun principe de corruption.

Je n'entends pas cela, reprit le Bonze grinçant les dents & changeant de couleur; *mais puisque vous dites que l'Ame ne meurt point avec le Corps, il faut pour me le prouver, que vous me fassiez voir une Ame vivante, après la mort du Corps, qu'elle animoit, je m'en vais couper la tête à votre Compagnon, & je verrai ce qui en sera.* Il se leve en même tems, passe à l'autre bout de la Salle, y prend un Sabre, qui y étoit attaché à la muraille, & alloit le décharger sur la tête de Laurent, si Vatadono & un autre Officier, qui fut depuis le célebre TAYCO-SAMA, ne lui eussent retenu le bras, & ne l'eussent ensuite désarmé. Nobunanga fut fort choqué de cette insolence; il se modéra

De J. C. 1568.

De Syn Mu. 2228.

…anmoins, & se contenta de faire au Bonze …e assez légere réprimande, mais l'Assem…ée ne le prit pas de même, & Vatadono dit …t haut, que sans le respect qu'il devoit au …oi, il eût coupé sur le champ la Tête à ce …*traut*. Le Roi continua encore quelque tems …entretenir avec les deux Religieux, & fut …s-satisfait de tout ce qu'ils lui dirent de la …ritualité & de l'incorruptibilité de nos Ames, … la nature de nos pensées, de la vaste éten…e de nos desirs, & des preuves, qui résul…nt de ces principes en faveur d'une autre …. *Cette Doctrine me paroît très-bonne*, re…-il, *mais quand j'oppose votre conduite à …e des Bonzes, elle fait encore sur moi plus …fet que tout le reste.*

Le Dairy p escrit la Religion Chrétienne & les Missionnaires.

…e Pere Froez, qui vit ce Prince assez en …t de l'entendre, ajoûta à ce qu'il avoit déja … quelques considérations, qui lui plurent …ucoup. Il lui fit remarquer, que si l'Hom… périssoit tout entier avec le corps, nous …ons de pire condition que les Brutes, puis… nous ressentons des maux, dont elles sont …mptes, n'y eût-il que le sentiment réfléchi …a douleur, dont elles ne sont pas capables, …e nous ne jouissons jamais comme elles … plaisir pur & tranquille. Il le pria encore …onsidérer, que nous avons au-dedans de …s-mêmes un desir de la félicité éternelle, … bien approfondi, est une démonstration, … nous sommes faits pour en jouir. Delà il …mençoit à remonter à l'existence de Dieu, …qu'on vint parler au Roi de quelques affai… : ce Prince, en congédiant les deux Reli…ux, leur fit mille caresses, & leur promit … jamais il ne souffriroit qu'on les maltrai-

De J. C. 1568.

De Syn Mu. 2228.

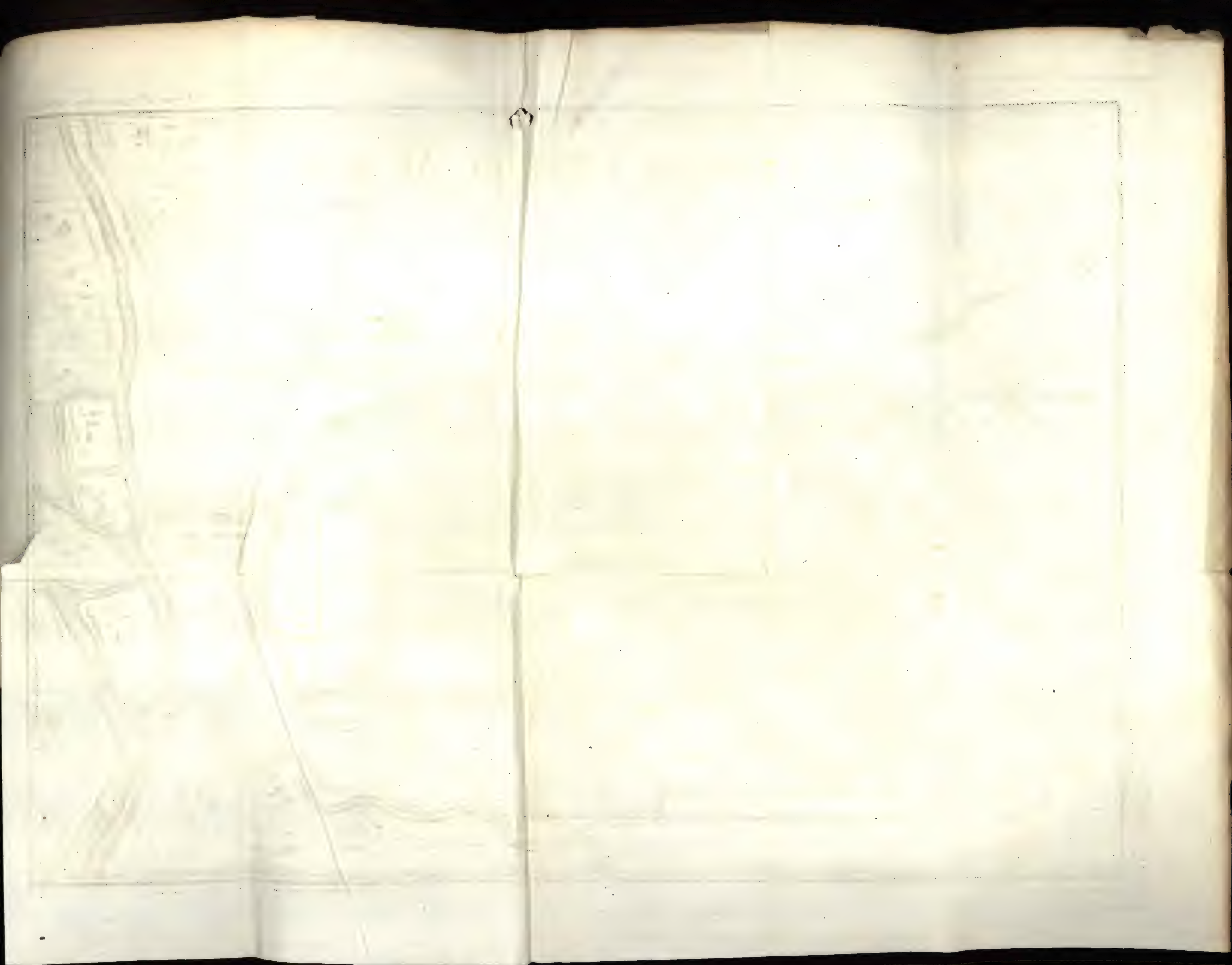
tât; toutefois à peine étoit-il parti de Meac que Niquixoxuni obtint du Dairy des Lett de proscription contre les Missionnaires.

Le Cubo-Sama le trouve mauvais, & fait dire au Dairy que les Missionnaires sont sous sa protection.

Ce Prince écrivit même à Nobunanga, q ne lui appartenoit point, ni au Cubo-Sam d'autoriser une Religion étrangere par des tentes; il ne paroît pas que le Roi de Voary daigné s'offenser de cette Lettre, mais le Cu Sama, à qui Vatadono en apprit le conten en fut extrêmement piqué: il fit déclarer Dairy, que ces Etrangers étoient sous sa p tection, & qu'on auroit affaire à lui, si on visoit de les inquiéter. Le Dairy voulut insi & mit l'affaire en négociation; mais l'Em reur n'avoit garde de rien faire, qui put plaire à Vatadono, ni choquer Nobunan Niquixoxuni n'ayant pû réussir par cette vo demanda au Dairy la permission de tuer Pere Froez, & publia qu'il l'avoit obtenu Vatadono ne l'eût pas plutôt appris, qu'il voya signifier à tous ceux du quartier, où meuroit le Missionnaire, qu'ils lui répo droient de tout ce qui lui arriveroit.

Nouveaux efforts du Bonze pour faire chasser les Missionnaires.

Au commencement de l'année suivan Niquixoxuni se trouva plus avant que jan dans la faveur de Nobunanga, qui le rendi puissant, que Vatadono & l'Empereur mê en devinrent jaloux. Il se promettoit bien pour ce coup les Missionnaires ne lui écap roient pas. Il jugea néanmoins à propos se contenir encore quelque tems, parce q redoutoit toujours le crédit de Vatadono, le Vice-Roi ayant été obligé d'aller pa quelque tems à sa Forteresse de TACAÇUQ laquelle étoit éloignée de Méaco d'envir sept lieues, le Bonze recommença ses po





Dheulland Sculp.

48.

De J. C. 1568.

De Syn Mu-2228.

tes auprès de l'Empereur pour l'engager à consentir que l'Edit de Proscription porté par Dairy contre les Docteurs Etrangers fût publié. Vatadono, qui en fut instruit par Laurent, que le Pere Froez lui envoya exprès, voulut voir, s'il ne gagneroit rien par la voye de la raison & par ses politesses; il écrivit au Bonze une Lettre assez civile, mais le fier Idolâtre y répondit avec d'autant plus de hauteur, qu'il s'imagina qu'on le craignoit. « Il y » a cinq ans, disoit-il, que le Dairy a chassé » du Japon ces Religieux; s'opposer à un Ar- » rêt si respectacle, c'est un attentat, qui » n'avoit point d'exemple, avant que vous » fussiez dans la Place, que vous occupez. De- » puis le commencement du Monde la parole » du Dairy est comme la sueur du corps, qui » n'y rentre jamais; il vous étoit réservé d'en- » treprendre de commettre un pareil attentat. » Si vous êtes sage, vous réfléchirez mûre- » ment sur une conduite si insoutenable, & » croyez, que personne ne vous a jamais don- » né un meilleur conseil. Mes paroles sont » une médecine salutaire pour guérir les in- » firmités de ceux, qui ont la sagesse de les » écouter, & je manquerois au devoir de ma » Profession, si je ne vous disois pas franche- » ment ce que je pense. » Laurent fut encore le Porteur de cette Lettre.

A peine Vatadono put-il gagner sur soi de la lire toute entiere, il la jetta ensuite par terre, & jura qu'il ne mourroit pas content, qu'il n'eût cassé la tête à ce Prêtre insolent. Il dit ensuite à Laurent, qu'il étoit d'avis que le P. Froez allât trouver Nobunanga, qui étoit dans son Royaume de Mino, pour lui porter ses plain-

De J. C. 1568.

De Syn-Mu. 2228.

tes sur ce qui se passoit dans la Capitale au p
judice de ses ordres, & il lui donna une Let
pour XIBATADONO un des Lieutenants Gé
raux du Roi, par laquelle il prioit ce Seigne
qui étoit de ses Amis, de procurer au Missio
naire une Audience du Prince; le P. Froez
mit sans différer en chemin pour le Mino,
à peine étoit-il parti, que les Bonzes fire
courir le bruit que le Roi de Voary l'avo
mandé pour le faire mourir. Ces bruits alla
merent les Fidéles, qui craignoient tout de
fureur & du grand crédit de Niquixoxun
mais le triomphe des uns, & les allarmes de
autres ne furent pas de durée.

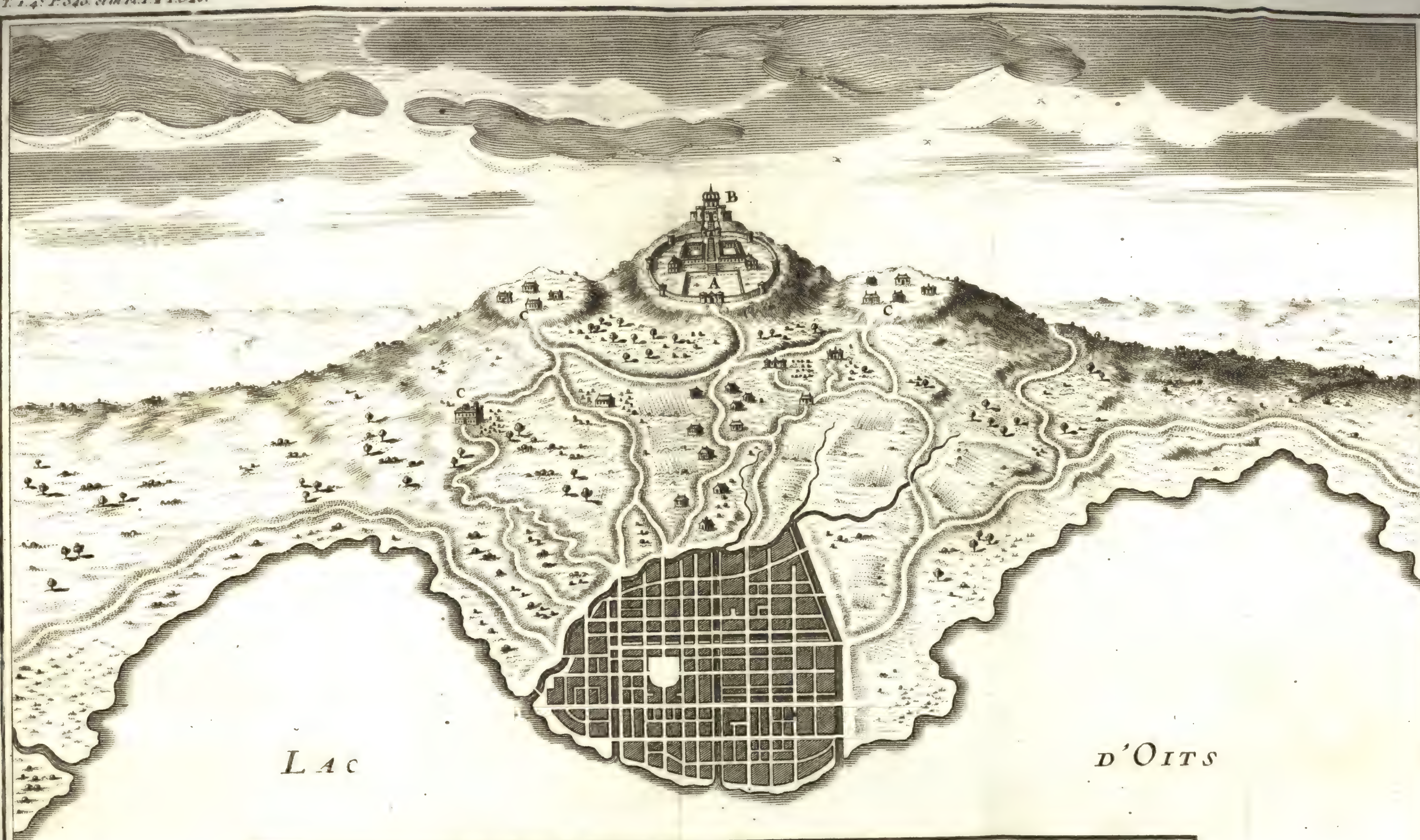
Description du Royaume de Mino, & de la Ville d'Anzuquiama.

Le Royaume de MINO est voisin de celui d
VOARY; c'est un Pays délicieux, l'air y e
d'une fraîcheur admirable, & le Gibier y e
très-abondant. Cette derniere raison avoit sur
tout déterminé Nobunanga, qui aimoit beau-
coup la Chasse, à y fonder une Ville, qui fû
comme la Capitale de ses Etats, & qui passâ
en magnificence tout ce qu'on avoit vû au Ja-
pon jusqu'à lui. Elle fut nommée ANZUQUIA-
MA, & elle étoit située au pied d'une triple
Montagne, dont la Tête du milieu s'élevoit au-
dessus des deux autres, & qui étoit couverte
d'Arbres, de Plantes odoriférantes, & des
plus belles Fleurs, qui soient au Japon. Ce
beau lieu est presque environné de toutes parts
d'un Lac (*a*), qui a vingt-quatre lieues de lar-
ge, & six de long, & d'où sortent quantité

(*a*) Il y a bien de l'apparence que ce Lac est celui d'Oïtz, dont nous avons déja parlé, & en ce cas l'Auteur de cette Description s'est trompé, en ne lui donnant que vingt-quatre lieuës de long, & six de large, puisque nous avons vû qu'il s'etend cinquante ou soixante lieuës

de

T. 1. 4.° P. 343. et in 12. T. 2 P. 320.



PLAN DE LA VILLE ET CHATEAU D'ANZUQUIAMA.

appellé le Paradis de Nobunanga.

A. Le Palais de l'Empereur. B. la Citadelle. C. Maisons des Seigneurs.

Deullan sculp.

49.

de Ruisseaux, dont les uns se perdent dans d'agréables Prairies, & les autres formoient dans la Ville plusieurs Canaux, qui la rendoient assez semblable à Venise. Le seul endroit, par où l'on pouvoit y entrer, étoit joint à ces délicieuses Prairies, dont je viens de parler.

De J. C. 1569.

De Syn Mu, 2229.

Et du Palais de Nobunanga.

La Forteresse & le Palais du Roi étoient sur la plus haute des trois Montagnes. Les principaux Seigneurs de la Cour avoient bâti de fort belles Maisons sur les deux autres, aussi bien que tout le long du Côteau jusqu'à la Ville; les Marchands & tout le menu Peuple occupoient le bas, de sorte qu'Anzuquiama s'élevoit en Amphithéâtre. Les rues y étoient assez larges, pour que six Cavaliers y pussent passer de front, & régulierement percées; toutes les Maisons avoient des Jardins magnifiques. Celles des Seigneurs étoient fermées de murailles de pierre, ornées de Pilastres & de Chapiteaux, qui servoient aussi à les rendre plus solides, de maniere qu'elles paroissoient comme autant de Citadelles; mais rien n'égaloit le Palais du Roi, qui terminoit la plus belle vûe, qu'il soit possible d'imaginer en ce genre.

Toute la cime de la Montagne étoit environnée d'un gros mur de pierre de trente coudées de haut, flanqué de distance en distance de fort belles Tours. Après qu'on avoit passé la premiere Porte, on trouvoit une grande Place, & à un des côtés, un Théâtre fort vaste, pour les Spectacles & les Fêtes, que le Roi

au Nord jusqu'au Royaume de Canga. Peut être aussi le Lac d'Anzuquiama n'est-il qu'une espece de Baye de vingt-quatre lieuës, que forme de ce côté-là le Lac d'Oitz.

De J. C. 1569.

De Syn-Mu. 2229.

donnoit de tems en tems avec une magnificence extraordinaire. On montoit ensuite par un bel Escalier de pierre, lequel aboutissoit à un Salon accompagné de Corridors, d'où l'on découvroit une partie de la Ville: ces Corridors étoient ornés de Peintures en dehors, ce qui de loin faisoit un effet charmant: il en étoit de même des Fenêtres, des Balcons, & de quantité d'Ornements en saillie, qui étoient peints avec une grande variété de couleurs; tout cela étoit relevé par un vernis, qui avoit le lustre des plus belles Glaces. Les Corridors conduisoient à une prodigieuse quantité d'Appartements, entrelassés les uns dans les autres avec tant d'art, qu'on auroit cru être dans le fameux Labyrinte de Crete. Tous ces Appartements étoient d'une richesse incroyable; l'Or, l'Azur, les plus belles Etoffes, les Meubles les plus précieux, rien n'y étoit épargné; les gonds, les serrures, les pitons des portes & des Fenêtres, tout étoit d'or fin, & le premier Corridor avoit vûe sur cinq ou six Jardins, où l'on n'avoit rien épargné pour en faire des lieux enchantés. On montoit de-là à un second Etage, où étoient les Appartements de la Reine; rien n'étoit plus riant, toutes les Piéces en étoient tendues d'un Brocard d'une finesse & d'un travail admirables: les Corridors de ce second Etage avoient aussi la vûe d'un côté sur la Ville, & de l'autre sur d'autres Jardins encore plus beaux que les premiers, & où l'on voyoit de toutes les especes d'Oiseaux, qui se trouvent au Japon. Le troisiéme Etage étoit pareillement distribué en Appartements, où tout étoit d'or relevé par les Peintures les plus fines: on découvroit de là toute la Ville, & on

en distinguoit toutes les rues & toutes les Maisons. La Citadelle étoit encore au-dessus & passoit en beauté & en richesses le Palais même: l'on voyoit de là tout le Royaume de Mino & celui de Voary, dont le Pays est aussi fort uni. Cette Forteresse étoit terminée par une espece de Dôme surmonté d'une Couronne d'or massif. Il étoit à jour, enrichi en dedans & en dehors de Peintures & d'autres ornements à la Mosaïque d'un si bon goût, & dont le vernis relevoit tellement le lustre, qu'on avoit peine à y arrêter la vûe, & qu'on ne pouvoit en détourner les yeux. Il en étoit de même de tous les toits des Tours, de la Citadelle, & des différents Etages du Palais, lesquels étoient tous peints en Azur, & jettoient un si grand éclat, quand le Soleil donnoit dessus, que l'œil en étoit ébloui. Voilà ce qu'on appelloit communément *le Paradis de Nobunanga*. Le Japon n'avoit jamais rien vû, qui en approchât, tout étoit d'un travail exquis, & d'un goût, qui marquoit bien la supériorité du génie de ce grand Prince.

Il avoit encore fait un Ouvrage, qui n'étoit pas moins digne de lui, & qui a subsisté plus longtems; c'étoit un Chemin de vingt-cinq pieds de large, qui prenoit depuis Mino jusqu'à la Mer, en passant par Méaco. On compte quatorze lieues d'une de ces deux Villes à l'autre, & ce chemin étoit planté de Pins des deux côtés. Huit Provinces, dont Nobunanga étoit Seigneur, y aboutissoient, & pour l'applanir, il avoit fallu percer des Montagnes, abattre des Forêts, combler des Vallées, & faire des Ponts de la même largeur sur les Rivieres; aussi l'entreprise avoit-elle d'abord paru impra-

De J. C. 1569.

De Syn-Mu. 2229.

ticable, mais ceux que ce Prince en avoit chargés, ayant osé lui faire des représentations, où il lui sembla qu'on le taxoit de témérité; il fit sur le champ mettre en croix celui, qui portoit la parole, & couper la tête à deux autres Députés, qui l'accompagnoient. Après cet exemple tout devint facile, & l'Ouvrage fut exécuté avec une promptitude inconcevable. On ne vit jamais mieux que tout est possible à un Prince, qui sçait se faire obéir.

Le P. Froez à Anzuquiama; accueil, que lui fait le Roi.

Dès que le P. Froez fut arrivé à Anzuquiama, Xibatadono en donna avis au Roi, & lui dit le sujet qui l'amenoit. Nobunanga répondit qu'il étoit bien aise de la venuë du Missionnaire, & qu'il prenoit beaucoup de part aux chagrins, qu'on lui donnoit. *C'est*, dit-il, *un Etranger, je lui porte compassion, & je ne souffrirai point qu'on lui fasse aucun tort.* Le Pere ayant appris cette réponse, alla sur le champ au Palais. Comme il y entroit, le Roi, qui sortoit pour visiter les Travailleurs, l'apperçut, & lui fit signe d'approcher; il lui demanda s'il y avoit longtems qu'il étoit à Anzuquiama, & lui fit plusieurs autres questions semblables: ensuite ayant rappellé cinq ou six Seigneurs, dont quelques-uns étoient de la Cour de l'Empereur, il les mena avec le Pere dans tous ses Appartements, que ceux-ci n'avoient point encore vûs, & ils furent même persuadés qu'ils avoient obligation au Missionnaire d'y être introduits.

Après que le Roi les eut conduits partout, il fit venir un Nain, & lui ordonna de danser en leur présence, puis il fit apporter du Fruit & des Confitures. Tout le monde s'étonnant qu'il fît pour un Etranger pauvre &

De J. C. 1567.

De Syn-Mu. 2229.

sans caractere, ce qu'il ne faisoit pour aucun Prince; car jamais Roi au Japon ne se familiarisa moins que Nobunanga, & ne prit plus plaisir à humilier les Personnes de la plus haute distinction. Le lendemain le Pere retourna au Palais, & présenta au Roi un Mémoire, qu'il avoit dressé pour le Cubo-Sama, le priant de vouloir bien l'appuyer de sa recommendation. Le Roi le lut, le trouva trop court & trop foible, & sur le champ il en fit écrire deux autres par son Sécretaire; l'un pour l'Empereur, & l'autre pour le Dairy, & il les envoya au Logis du Pere, qui crut qu'il étoit de son devoir d'en aller remercier Sa Majesté, & de lui faire la révérence, avant que de partir pour Méaco. Il fut encore mieux reçu qu'il ne l'avoit été les jours précédens, & le Roi commença par lui dire de ne pas s'embarasser beaucoup de ce qu'on pourroit faire contre lui à la Cour du Dairy, ni même à celle du Cubo-Sama; que cette affaire-là le regardoit, & que c'étoit à lui seul, qu'il auroit désormais à répondre.

Il lui demanda ensuite quand il comptoit de partir, *ce sera, Sire, demain matin*, dit le Pere, *à moins que les ordres de Votre Majesté ne me retiennent. Attendez encore deux jours*, reprit le Roi, *puisque vous avez vû mes Appartemens, je veux que vous voyez aussi ma Forteresse.* Il lui ordonna de se rendre auprès de lui le lendemain à l'heure, qu'il lui marqua, le Missionnaire s'y trouva avec son Compagnon, & il rencontra au pied de la Citadelle sept ou huit Gentilshommes, qui l'attendoient pour le conduire. Il y avoit nuit & jour à la premiere Porte une Garde de quin-

De J. C. 1569.

De Syn Mu. 2229.

ze ou vingt jeunes Gentilshommes, & un peu plus loin ils apperçurent cent Pages des meilleures Maisons de la Cour, dont tout l'emploi étoit de recevoir les Placets : & comme ils ne pouvoient point passer la premiere Salle, ils les remettoient aux Dames, ou aux Fils mêmes du Roi, qui servoient immédiatement le Prince, & avoient seuls le droit d'entrer partout.

Dès que Nobunanga eut été averti que les deux Missionnaires étoient dans la premiere Salle, il leur envoya son Fils aîné, qui les introduisit dans la Chambre du Roi. Ce Prince fit aussitôt apporter du Thé, en présenta lui-méme la premiere tasse au Pere Froez, prit la seconde pour lui, & fit donner la troisiéme à Laurent. Il les fit ensuite monter au plus haut de la Citadelle, où il les entretint deux heures à la vûë de toute la Ville & de toute la Cour, surprises de voir de simples Religieux comblés de tant d'honneurs par un Prince, devant qui tout trembloit, jusqu'aux Empereurs mêmes. Au milieu de la conversation, le Fils aîné du Roi s'approcha, le Roi lui dit deux mots à l'oreille, & il se retira. Peu de tems après on servit à souper aux deux Missionnaires, & tandis qu'ils étoient à table, le Roi leur fit apporter a chacun un Habit à la Japonnoise, leur recommanda de le porter, (*a*) afin qu'on fût instruit de l'affection, qu'il leur portoit, les assura de nouveau de sa protection, & les congédia.

Effet, que produisit cette Audience.

Ils partirent le lendemain, & en arrivant

(*a*) Il paroît par-là que les Missionnaires étoient quelquefois vêtus à la Japonnoise, au moins lorsqu'ils paroissoient en public, ou à la Cour.

à Meaco ; ils trouverent toute cette grande Ville dans l'admiration des Honneurs, que leur avoit fait le Roi de Voary. Le Pere Froez envoya aussi-tôt Laurent, pour donner avis de tout a Vatadono, qui retint trois jours le Missionnaire, parce qu'il étoit résolu de se faire Chrétien & qu'il n'étoit pas encore suffisamment instruit de nos Mysteres. Il lui donna ensuite une Lettre, qu'il écrivoit à Niquixoxuni, & qu'il envoyoit toute ouverte au Pere Froez, afin qu'il la vît, avant que de la faire rendre à ce Bonze. Elle ne contenoit que ce peu de mots. « Le Pere des Chrétiens est allé » depuis peu à la Cour de Nobunanga, qui » l'a reçu avec une distinction toute singu» liere, & m'a mandé de le favoriser en tout » ce que je pourrois. C'est ce qui m'en» gage à vous écrire ces lignes, pour vous » prier d'être son Avocat auprès du Dairy, » & vous pouvez compter que j'en aurai toute » la reconnoissance, dont je suis capable.

De J. C. 1569.

De Syn-Mu. 2229.

La réponse du Bonze fut toute semblable à celle, que nous avons déja rapportée de lui, & finissoit par des loüanges excessives, que cet orguëilleux Prêtre se donnoit à lui-même sans pudeur. Vatadono n'y répliqua rien, & ayant sçû que le Bonze étoit parti pour la Cour du Roi de Voary, il écrivit à ses Amis, pour les prier de prévenir ce Prince sur le sujet de ce voyage, Ils le firent, & Niquixoxuni ayant voulu débuter avec le Roi par le supplier de consentir à l'exécution de l'Edit de Bannissement porté par le Dairy contre les Docteurs Européens, Nobunanga le reçut si mal, & lui parla si durement, qu'il

Le Bonze veut engager Nobunanga à faire exécuter l'Edit du Dairy, & en est fort mal reçu.

De J. C. 1569.

De Syn-Mu. 2229.

n'oſa plus paroître, & retourna ſur le champ à Meaco, bien réſolu de ſe venger de Vatadono, qu'il regardoit comme le premier auteur de l'affront, qu'il venoit de recevoir.

Il vient à bout de faire diſgracier Vatadono.

La vengeance eſt la plus induſtrieuſe de toutes les Paſſions: Niquixoxuni ayant communiqué ſon chagrin à pluſieurs Bonzes de Jeſan, dreſſa par leur conſeil un plan d'accuſation contre le Vice-Roi, concerta ſi bien ſon intrigue, y fit entrer tant de Perſonnes, qui paroiſſoient déſintéreſſées, chargea ſon Ennemi de tant de crimes, & ſçut ſi adroitement prendre Nobunanga par tous les endroits, où il étoit le plus ſenſible, que ce Prince donna dans le piége. Vatadono étant allé au Royaume de Mino pour y faire ſa Cour, le Roi lui fit dire, qu'il ne fût pas aſſez hardi pour ſe montrer devant lui. Le Bonze, qui étoit retourné à Anzuquiama, voyant ſon intrigue en ſi bon train, rechargea encore; & fit paroître ſon rival ſi coupable, que le Roi dépoüilla Vatadono de toutes ſes Charges, ſupprima ſes Penſions, ſaiſit ſes Revenus, & fit raſer une de ſes Fortereſſes.

Comment il ſoutient ſa diſgrace.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour les Chrétiens, qui ſe trouvoient ſans Protecteur dans une Cour, où leur plus mortel Ennemi n'avoit plus de Concurrent; mais Dieu fit voir dans cette rencontre, que s'il veut bien ſe ſervir des Hommes pour l'exécution de ſes deſſeins, il n'a nul beſoin de leur ſecours, & que d'ailleurs il tourne à ſon gré le cœur des Rois. Jamais Niquixoxuni ne put faire changer de ſentiment à Nobunanga ſur ce qui regardoit les Chrétiens. Vatadono de ſon côté n'aidoit pas peu à les conſoler par la

maniere héroïque, dont il ſoutenoit ſa diſgrace. Il ceſſa de pourſuivre ſon Ennemi, quand il n'eut plus que ſa propre injure à venger. Il diſoit a ceux, qui le plaignoient, qu'il mettoit au nombre de ſes plus heureux jours, celui, auquel il aviot perdu ſa fortune pour la cauſe du vrai Dieu; que tandis que les Prédicateurs de l'Evangile ne ſeroient point inquiétés dans leurs Fonctions, il ne ſe croiroit point malheureux, puiſqu'il n'avoit que cette ſeule Affaire à cœur, & que ſi ces Religieux venoient à être chaſſés du Japon, il quitteroit avec joye le peu, qu'on lui avoit laiſſé, pour les ſuivre aux Indes.

De J. C. 1569.

De Syn-Mu 2229.

Une Vertu ſi pure & ſi ſublime ne pouvoit pas demeurer longtems opprimée par la calomnie, & le Ciel ſe laiſſa fléchir aux Priéres, qui ſe faiſoient dans toutes les Egliſes, pour obtenir que l'innocence fût reconnuë. Nobunanga ne put oublier, ou ſe laſſa de maltraiter un Homme, à qui il avoit tant d'obligations; étant revenu à Méaco au bout de quelques mois, il apprit que deux cents Gentilshommes s'étoient fait raſer, & avoient abandonné le ſoin de leurs Affaires; cérémonie, qui ſe pratique, lorſqu'on eſt mécontent de la Cour: il en voulut ſçavoir la cauſe, & on lui aſſura, que c'étoit par reſſentiment de la maniere, dont il avoit traité Vatadono. Il ne dit rien pour lors, mais peu de jours après il donna ordre qu'on fît appeller ce Seigneur, qui vint auſſi-tôt, & parut devant lui en équipage de Proſcrit. Ce ſpectacle toucha le Roi, il ſe fit apporter un de ſes plus riches Habits, pour en revêtir Vatadono; il lui rendit tous ſes Emplois, augmenta ſes Revenus, le

Il rentre en grace.

De J. C. 1569.

De Syn-Mu. 2229.

ſit monter à Cheval avec lui, & fit une courſe accompagné de lui ſeul, exercice, qui lui étoit aſſez ordinaire. Il trouva même bon, que le Pere Froez le remerciât d'avoir rendu ſes bonnes graces au Vice-Roi, & il dit à ce Religieux, qu'il avoit raiſon d'y prendre part, puiſque Vatadono étoit un de ſes plus zélés Diſciples.

Le Bonze eſt diſgracié à ſon tour.

Il n'y avoit guéres que quatre ou cinq jours, que ce Seigneur étoit de retour à Méaco, lorſqu'on préſenta au Roi de Voary un Mémoire contre le Bonze Niquixoxuni, où ce Calomniateur étoit accuſé & convaincu de crimes atroces. Nobunanga le condamna ſur le champ à mort; mais le Dairy obtint qu'il lui fit grace de la vie; pour ſes Emplois, ils lui furent tous ôtés, & il paſſa le reſte de ſes jours dans l'opprobre & dans la plus affreuſe indigence. Nous verrons bien-tôt que Dieu ne tira pas une vengeance moins ſévére des Bonzes de Jeſan, chez qui s'étoient fabriquées toutes les Machines, qu'on faiſoit joüer depuis tant d'années contre la Religion Chrétienne, & contre ceux, qui ſe déclaroient ſes Protecteurs.

Cependant la nouvelle faveur du Vice-Roi lui fit prendre avec encore plus d'ardeur les intérêts de la Religion, dont il avoit été le Martyr, avant que de l'avoir embraſſée. On auroit de la peine à imaginer ce que ſon zéle lui faiſoit entreprendre tous les jours pour l'établiſſement du Chriſtianiſme. Sa charité n'étoit pas moins tendre, que ſon zéle étoit actif. Il entroit dans tous les beſoins des Néceſſiteux, & il n'y en avoit aucun parmi les Fidéles, qui ne le regardât avec juſtice com-

me son Pere. Il est assez difficile de dire ce qui l'empêchoit de recevoir le Baptême ; il étoit fort instruit de nos Mystéres, sa disgrace lui en avoit laissé tout le loisir, & il en avoit profité. D'ailleurs il pratiquoit des vertus, qui auroient fait honneur aux Chrétiens les plus parfaits, & la maniere, dont il s'étoit déclaré dans tous les tems pour le Christianisme, montre assez que la Politique n'entroit pour rien dans ces délais. Au reste il ne se démentit jamais, il fut jusqu'à sa mort le Protecteur des Ouvriers de l'Evangile, & l'appui de la Religion, qui lui fut particuliérement redevable des grands progrès, qu'elle fit alors dans le centre de l'Empire, à la Cour de l'Empereur, & dans celle du Roi de Voary.

De J. C. 1569.

De Syn-Mu. 2229.

Progrès de la Religion. Zele du Roi de Bungo.

Ces progrès n'étoient pas moins considérables dans toutes les Provinces du Ximo, où la lumiere de l'Evangile avoit pénétré. Le Roi de Bungo n'avoit pas laissé un seul coin dans son Royaume, où Jesus-Christ n'eût été prêché, & il ne tint pas à lui que le Naugato ne devînt tout Chrétien. Morindono ayant fait une excursion sur ses Terres, il alla à sa rencontre avec une Armée de quatre-vingt mille Hommes, & l'obligea bientôt à se sauver dans ses Etats, où il trouva un Ennemi, auquel il ne s'attendoit pas. Un Seigneur nommé TIROFIRO, qui avoit des prétentions assez bien fondées sur ce Royaume (*a*), avoit voulu profiter de l'absence de Morindono, & avec un bon Corps de Troupes, que Civan lui avoit donné, après

(*a*) Quelques-uns prétendent qu'il étoit Fils du feu Roi FACARANDONO, Frere du Roi de Bungo.

De J. C. 1569

De Syn-Mu. 2229.

lui avoir fait promettre de rétablir le Christianisme dans le Naugato, s'il s'en rendoit le Maître, & de l'embrasser lui-même. Il y étoit entré; mais ses forces n'étant pas suffisantes pour tenir tête à son Ennemi, il fut défait, & mourut bien-tôt après de chagrin, & des blessures qu'il avoit reçûës dans un Combat. Quelque tems après le Roi de Naugato, qui n'osoit plus s'attaquer au Roi de Bungo, lequel l'avoit toujours battu, tourna ses Armes d'un autre côté, & elles furent si heureuses, qu'en peu d'années il se trouva Maîtres d'onze Royaumes, & le plus puissant Prince du Japon après Nobunanga.

Zele du Prince d'Omura.

La Principauté d'Omura n'étoit pas alors tout à fait tranquille, mais l'Orage ne grondoit que de loin. Il grondoit pourtant, & ce fut ce qui obligea le P. de Torrez, à qui Sumitanda avoit proposé le dessein de contraindre tous ses Sujets d'embrasser le Christianisme, de s'y opposer & de conseiller à ce Prince d'attendre qu'il pût s'assurer d'être obéi, & de s'appliquer plus que jamais à régner sur les cœurs de ses Sujets. Le Supérieur goûta davantage un autre Projet, que lui communiqua en même tems le Prince d'Omura; c'étoit de bâtir une Eglise à NANGAZAQUI, où il vouloit attirer les Portugais, afin d'en faire le centre de leur Commerce, & un Asyle toujours assûré pour les Chrétiens & les Missionnaires, quand ils seroient persécutés.

Description du Port de Nangazaqui.

Nangazaqui (*a*) est un Port situé sur la

(*a*) Les Chinois nomment cette Ville TCHANKI; Kœmpfer écrit toujours NAGASAQUI, mais il dit qu'on prononce ordinairement NANGASAQUI.

Côte Occidentale du Ximo, vis-à-vis de la Chine, dont il n'eſt éloigné que de ſoixante lieuës; on prétend qu'il avoit tiré ſon nom des Anciens Seigneurs du lieu, & l'on montre au ſommet d'une des Collines, qui environnent aujourd'hui la Ville, les ruines de l'ancienne demeure de ces Nangazaquis, dont la Poſtérité ayant manqué, le Port & ſon Diſtrict furent réunis à la Principauté d'Omura. Peu de tems après la Ville fut changée de place, & tranſportée dans un endroit, qu'on nommoit FUCAYE, c'eſt-à-dire, *longue Baye*, où il y avoit quelques Pêcheurs établis. C'eſt en cet endroit, qu'elle eſt préſentement. C'étoit encore bien peu de choſe, lorſque Sumitanda forma le Projet, dont nous venons de parler; on prétend même que ce furent les Portugais, qui lui firent ouvrir les yeux ſur l'avantage de ſa ſituation, la bonté de ſon moüillage, & la proximité de Macao & de la Chine. Ce Prince propoſa à pluſieurs de ces Marchands de s'y établir, & ils y conſentirent. Leur exemple fut bien-tôt ſuivi d'un grand nombre d'autres Marchands de la même Nation: il y vint auſſi quantité de Japonnois Chrétiens, & en aſſez peu d'années Nangazaqui devint une groſſe Ville. Il fut un tems, qu'on y compta juſqu'à ſoixante mille Ames; mais dès-lors elle étoit Ville Impériale, comme elle l'eſt encore préſentement. Le nombre de ſes Habitants eſt aujourd'hui bien diminué, ainſi qu'il ſe verra par la Deſcription, que nous en donnerons en ſon lieu.

De J. C. 1568-69.

De Syn-Mu. 2228-29.

Projet du Prince ſur ce Port.

Nangazaqui commençoit donc à peine à prendre quelque forme, lorſque le Prince

La Religion Chrétienne y eſt établie.

De J. C. 1568 69.

De Syn-Mu. 2228.29.

d'Omura fit au P. de Torrez la proposition, dont je viens de parler. Le Supérieur l'accepta néanmoins avec joye, & manda au P. Vilela, qui étoit à Cochinotzu, de s'y transporter. Il obéit, & il y fit tant de Conversions, qu'en peu de tems la Ville parut toute Chrétienne. Sumitanda voulut être témoin oculaire d'un succès si prompt, & il en fut touché jusqu'aux larmes. Ceci se passoit en 1568, & le Japon avoit eu au mois de Juin de cette même année un renfort de trois Missionnaires, qui ne pouvoient venir plus à propos. Jamais pluye ne fut mieux reçuë dans une Terre desséchée par une longue aridité, que ces nouveaux Ouvriers le furent par les Fidéles Japonnois, dont la plûpart ne pouvoient, à cause de la disette de Prêtres, participer que rarement aux Sacremens de l'Eglise, & on ne peut lire sans être attendri, le détail que font ces Ouvriers Evangéliques dans leurs Lettres de la maniere, dont on les reçut au sortir de leur Navire, qui avoit moüillé l'Ancre au Port de FACUNDA, à deux lieuës de Nangazaqui.

Nouveaux Missionnaires. Comment ils sont reçûs des Chrétiens.

Plusieurs se prosternoient & s'étendoient même par terre dans les endroits, où ils devoient passer, souhaitant d'être foulés aux pieds de ceux, dont l'Ecriture dit que les pas sont pleins de charmes ; & ce qui doit passer pour un Miracle d'humilité dans un Peuple si fier, un Missionnaire ne paroissoit jamais dans une Ruë, que tous les Chrétiens qui s'y rencontroient, jusqu'aux Personnes les plus qualifiées, ne se missent dans une posture respectueuse. Les petites Gens ne leur parloient qu'à genoux, & les autres avoient toujours les yeux baissés ; & le corps même

un peu courbé en leur parlant. Ces Religieux avoient ſans doute de grandes raiſons pour ſouffrir qu'on leur rendit de ſi profonds reſpects, & il eſt bon d'obſerver, que les Bonzes ayant accoutumé les Peuples à cette maniere d'agir, il étoit important de leur faire bien ſentir que le Dieu des Chrétiens méritoit encore plus d'être reſpecté dans ſes Envoyés, que les fauſſes Divinitez du Japon dans leurs Miniſtres. Les mêmes Mémoires ajoûtent que la converſation de ces fervens Chrétiens avoit quelque choſe de céleſte, & que les exemples des Vertus, qu'on leur voyoit pratiquer, jettoient tout le Monde dans l'admiration. En 1577. onze Portugais fort riches & de bonne Maiſon en furent tellement frappés, qu'ils demanderent à être reçus dans la Compagnie. On en admit quatre, les autres furent renvoyés au Provincial des Indes, & un nommé AMADOR DE CASTRO, qui ſe trouva à Macao, lorſque le Vaiſſeau, qui les avoit portés au Japon, y fut de retour, a depuis aſſuré que l'Equipage ne parloit des Japonnois, que les larmes aux yeux, & diſoit que pour apprendre ce que c'eſt que d'être Chrétien, il falloit aller au Japon.

De J. C. 1570.

De Syn-Mu. 2230.

Le Prince d'Omura ne veut plus avoir que des Sujets Chrétiens. Baptême de toute ſa Famille.

Cependant les ſuccès du Pere Vilela dans Nangazaqui, & quelques converſions d'éclat, que fit le Pere de Torrez à Omura, firent reprendre à Sumitanda le deſſein, dont le Supérieur lui avoit fait ſuſpendre l'exécution. Ce Prince lui repréſenta qu'il jugeoit tout ce qui lui reſtoit des Sujets Infidéles aſſez bien diſpoſés, pour recevoir la Foi à la premiere ſommation, qu'il leur en feroit, qu'il ne ſe croyoit pas véritablement le Maître

De J. C. 1570.

De Syn.Mu. 2230.

dans ſes Etats, tant que les Démons y étoient adorés ; qu'il avoit appris de S. Paul qu'un Chrétien, qui n'a pas ſoin de ſes Domeſtiques, eſt pire qu'un Infidéle ; qu'un Prince doit être parmi ſes Peuples, comme un Pere de Famille dans ſa Maiſon ; que tous ſes Parents demandoient le Baptême avec inſtance ; qu'il ſeroit reſponſable du ſalut de ceux, qui mourroient déſormais dans l'Infidélité ; en un mot qu'il étoit réſolu de riſquer ſa Couronne & ſa vie, s'il étoit néceſſaire, pour une ſi belle cauſe. Le Pere de Torrez donna enfin les mains à tout ce que ſouhaitoit ce Prince, & ſe diſpoſa à conférer le Sacrement à toute ſa Famille, c'eſt-à-dire, à ſa Mere, à ſa Femme & à ſes Enfants.

Sumitanda étoit bien informé que pluſieurs des Principaux de ſa Cour ne différoient de ſe déclarer eux-mêmes, que parce qu'ils ne voyoient point les plus proches Parents de leur Prince ſe déclarer : ainſi il crut que le Baptême de ſa Famille diſpoſeroit non-ſeulement ſes Officiers, mais encore tous les autres à ſuivre un ſi bel exemple. Dans cette penſée il les aſſembla & leur parla en ces termes, » Je n'ai différé de mettre la der- » niere main à l'entiere Converſion de ma » Famille, que pour vous donner le tems & » le moyen de vous inſtruire des principes » de la Religion Chrétienne. Il me paroît » que vous en devez avoir une connoiſſance » parfaite, ainſi rien ne doit plus vous excu- » ſer, ni envers Dieu, ni envers moi, qui » me crois dans une obligation indiſpenſa- » ble de ne rien négliger pour vous ſoumet- » tre à Jeſus-Chriſt. Si ce parti-là ne vous

» convient point, vous pouvez choisir tel » Souverain, qu'il vous plaira. « Le Prince prononça ce discours d'un air si touché, & même si inspiré, que toute l'Assemblée lui protesta qu'elle étoit disposée à faire au plutôt ce qu'il désiroit.

De J.-C. 1570.

De Syn-Mu. 2230.

Les choses en étoient-là, lorsque le P. de Torrez eut avis de l'arrivée du P. FRANÇOIS CABRAL, & du P. ORGANTIN GNECCHI au Port de XEQUI. Le premier venoit en qualité de Vice-Provincial, ainsi par son arrivée le Pere de Torrez se trouvoit déchargé du poids de la Supériorité, que son grand âge ne lui permettoit plus de porter. Il crut devoir céder au P. Cabral l'honneur de baptiser la Famille du Prince d'Omura, & il pria ce Prince de le trouver bon. Sumitanda y consentit, & le Baptême des Princesses, des jeunes Princes & des Seigneurs, se fit peu de tems après avec toute la solemnité possible: il n'y eut que la Reine Mere du Prince, qui ne fut point baptisée ce jour-là, parce qu'on n'avoit pas encore pû l'instruire suffisamment à cause de son grand âge; mais elle le fut peu de jours après, & Sumitanda au comble de ses vœux, ne songea plus qu'à tirer d'un si grand nombre de Conversions tout l'avantage, qui en pourroit revenir à la Religion.

Mort du P. de Torrez & son éloge.

Le P. de Torrez s'étoit bien promis, lorsqu'il alla trouver le Vice-Provincial à Xequi, de l'accompagner ensuite à Omura; mais à peine étoit-il arrivé dans le premier de ces deux endroits, qu'il y fut attaqué d'une Fiévre, dont on ne crut pourtant pas d'abord que les suites dûssent être funestes. Une foiblesse, qui lui prit peu de jours après, lui fit

De J. C. 1570.

De Syn-Mu. 2230.

juger à lui-même, qu'il n'avoit pas encore beaucoup à vivre. Il fit une Confession générale de toute sa vie au P. Vilela, qui étoit demeuré à Xequi avec lui, parce qu'il devoit incessamment repasser aux Indes, sa santé ne lui permettant pas de demeurer plus longtems au Japon. Le jour suivant le Malade voulut aller recevoir le saint Viatique a l'Eglise; il embrassa ensuite tendrement tous ses Freres, prit congé des Chrétiens, dont l'Eglise étoit remplie, & peu de tems après il expira le deuxiéme jour d'Octobre dans ces transports de joye, qui commencent dès cette vie la souveraine félicité des Saints.

On ne peut dire jusqu'à quel point le Pere de Torrez fut regretté; la douleur fut universelle, & toutes les Eglises en donnerent a l'envi des marques aussi sinceres, qu'elles furent éclatantes; aussi étoit-il le plus aimable des Hommes. Sa douceur, son beau naturel, sa complaisance lui avoient fait autant d'Amis, qu'il avoit connu de Personnes, même parmi les Infidéles: bien des Gens, qui ne l'avoient jamais vû, mais qui sur sa réputation se sentoient une grande inclination pour lui, le prévenoient par Lettres, & entretenoient avec lui un Commerce réglé, auquel il répondoit, autant que ses occupations le lui pouvoient permettre. On assure même, que dans l'Université de BANDOUÏ, dont il avoit toujours été très-éloigné, il y avoit plusieurs Bonzes, & plusieurs Sçavants, qui entretenoient avec soin son amitié. Pour ce qui est des Chrétiens, leur tendresse & leur attachement pour lui, étoit au-dessus de tou-

De J. C. 1570.

De Syn-Mu. 2230.

te expreſſion. Lorſqu'il étoit obligé de ſe tranſporter d'un lieu à un autre, il lui falloit cacher avec ſoin ſon départ, & ſe mettre en chemin la nuit, pour éviter d'être arrêté. Tous ceux qu'il baptiſoit, vouloient porter ſon nom, & il avoit un tel aſcendant ſur les eſprits, que le moindre ſigne de ſa volonté étoit reçu comme un ordre : cela parut ſurtout dans une occaſion d'éclat.

Des Bonzes avoient tué à Omura un Enfant Chrétien ; je n'en ai pas trouvé le ſujet ; le bruit s'en étant répandu, quelques Néophytes ſe perſuaderent qu'il y alloit de leur ſûreté, & de l'honneur de la Religion de ne pas laiſſer ce meurtre impuni ; ils s'aſſemblerent, & jurerent en mettant la Main ſur leur Ventre, ce qui eſt au Japon une ſorte de jurement irrévocable, qu'ils auroient raiſon de l'attentat des Bonzes ; ou qu'ils périroient à la peine. Ils s'armerent auſſi-tôt de tiſons, & de tout ce qui ſe trouva ſous leur Main, & criant qu'il falloit tuer les Bonzes, & brûler leurs Monaſtéres, ils alloient remplir la Ville de déſordre & de maſſacre, lorſque le Pere de Torrez fut averti de ce tumulte. Il courut ſur le champ au Palais, & pria le Prince d'interpoſer ſon autorité pour remettre l'ordre partout. Sumitanda lui répondit que, quand il s'agiſſoit de l'honneur, les Japonnois ne reconnoiſſoient, ni Souverain, ni Loix, & qu'il ne vouloit pas ſe commettre avec une Populace juſtement irritée ; *mais vous, mon Pere*, ajoûta-t-il, *montrez-vous, & je m'aſſure que tout ſera calme :* en effet à peine le ſaint Vieillard parut, que tous mirent bas les Armes, & le ſuivirent à l'Egli-

De J. C. 1570.

De Syn-Mu. 2230.

ſe, dont ils lui virent prendre le chemin; là ils ſe jetterent à ſes pieds, & reçurent avec reſpect la correction, qu'il leur fit, & l'inſtruction, qu'il leur donna pour les préſerver à l'avenir de pareilles fautes.

La nuit ſuivante un Idolâtre Ami de quelques-uns de ceux, qui avoient eu plus de part à cette Affaire, les alla trouver, pour leur dire qu'il ne déſapprouvoit pas leur déférence aveugle pour leur Docteur, & qu'ils avoient fait ſagement de lui obéir dans le moment, mais qu'après tout leur honneur étoit engagé a ne pas ſouffrir que les Bonzes euſſent le deſſus: à cela ils répondirent qu'en recevant le Baptême, ils avoient juré d'obſerver la Loi divine, qui ne s'accommodoit pas de ces fauſſes Maximes de la ſageſſe du ſiécle, & que la veille ils avoient promis au Pere de Torrez de ne plus penſer à ce qui étoit arrivé; que quand leur honneur en devroit ſouffrir, ils ne pouvoient manquer à la parole, qu'ils avoient donnée à Dieu & à leur Pere. Ainſi on ne parla plus de rien, & le jour ſuivant le Magiſtrat alla en cérémonie remercier le Serviteur de Dieu du ſervice important, qu'il avoit rendu à la Ville.

L'Homme Apoſtolique n'étoit pas moins en vénération parmi les Idolâtres, que parmi les Fidéles. Le Roi d'Arima ne recevoit point de ſes Lettres, que par reſpect il ne les mît ſur ſa Tête. Le Roi de Bungo retira deux fois à ſa conſidération ſes Troupes prêtes à déſoler entiérement des lieux, où il avoit été offenſé, & le Prince d'Omura, même avant ſon Baptême, vouloit que ſes Sujets le reſpectaſſent encore plus que ſa propre Perſon-

De J. C. 1570.

De Syn-Mu. 2230.

ne. Les plus déclarés Ennemis de la Religion étoient charmés de son zéle infatigable, & surpris de l'austérité de sa vie, qui passoit effectivement tout ce qu'on en peut dire. L'amour, qu'il avoit des souffrances, lui faisoit dire souvent qu'Amanguchi avoit été pour lui un vrai Paradis sur la Terre, parce qu'il n'y avoit pas été un seul jour sans souffrir beaucoup, qu'il y avoit cent fois couru risque de sa vie, & qu'il n'est sorte d'indignitez & d'affronts, qu'il n'y eût essuyés. Il ne sçavoit ce que c'étoit, que de s'épargner en rien, surtout lorsqu'il s'agissoit du salut des Ames, ou de procurer quelque soulagement à ses Inférieurs; alors rien ne l'arrêtoit, rien ne lui coûtoit, ni la longueur & la difficulté des Chemins, ni les dangers, ausquels il falloit s'exposer dans un Pays, où il sçavoit par plus d'une expérience que les Ennemis du Nom Chrétien cherchoient toutes les occasions de le faire périr. Un jour, qu'il se disposoit à un fort long Voyage, pour aller au secours d'un de ses Religieux, qui étoit Malade, quoiqu'il fût lui même fort incommodé, les Chrétiens en pleurs accoururent pour le retenir; il leur répondit, qu'il estimoit plus une œuvre de charité, que sa propre vie.

Cette attention à soulager ceux, qui étoient sous sa conduite, devoit paroitre d'autant plus admirable, qu'il ne s'accordoit rien à lui-même, & qu'étant naturellement un peu atrabilaire, il eût été fort dur, si la grace n'eût adouci en lui le caractere; tant il est vrai que la Vertu, quand elle a une fois pris le dessus, va plus loin que la Nature, qui dans

De J. C. 1570.

De Syn Mu 2230.

les Ames les mieux nées a ses humeurs, & se recherche toujours elle-même. Mais Dieu, qui se communique aux Saints à proportion de la violence qu'ils se font, avoit récompensé son Serviteur d'un don de larmes presque continuel, & d'une si grande union avec lui, qu'il sembloit habiter plus dans le Ciel, que sur la Terre. Enfin pour achever en deux mots l'Eloge du second Fondateur de l'Eglise du Japon, jamais Homme ne pratiqua plus à la lettre ce Précepte, que Jesus-Christ donne à ses Apôtres, de se faire petits comme des Enfants. Dès qu'il entra en Religion, il oublia tout ce qui l'avoit distingué dans le siécle, pour ne s'étudier qu'à l'abnégation de lui-même. Fervent Disciple, humble Religieux, zélé Missionnaire, vigilant Supérieur, Ouvrier infatigable, il avoit soixante & quatorze ans (*a*), & il pouvoit à peine se soutenir, qu'il fondoit encore des Eglises, & il mourut en travaillant. Trente mille Personnes baptisées de sa Main, & cinquante Eglises fondées par ses soins lui donnoient droit de dire, comme l'Apôtre des Nations (*b*), *j'ai fourni ma course, j'ai été fidéle jusqu'à la fin, j'attends la Couronne de Justice, que le Seigneur le plus équitable de tous les Juges, me rendra au dernier jour.*

Ses Obseques. Mort du Pere Vilela.

Les Peuples, qui pendant sa vie l'avoient regardé comme un Saint, furent bien confirmés dans cette opinion après sa mort à la

(*a*) Le P. Bartoli ne lui donne que soixante-quatre ans, d'autres le font mourir dans sa soixantiéme année; il y a de l'apparence qu'ils se trompent. Ce qui est certain, c'est qu'il étoit extraordinairement cassé.

(*b*) 2. Thimoth. 4. 7. & 8.

vûë de son Visage, qui parut alors d'une beauté extraordinaire, & qui sembloit rendre témoignage de la félicité, dont son Ame joüissoit dans le Ciel. Ses Obséques furent célébrées avec un concours surprenant, & accompagnées de ces acclamations des Fidéles, qui dans les premiers siécles de l'Eglise Canonisoient les Saints. Les Peres Balthazar Lopez, Alexandre Valla, & Gaspard Vilela s'y trouverent, & ce dernier fit l'Eloge du Défunt. Enfin il n'y eut pas un seul des Assistants, qui ne voulût avoir quelque chose, qui eût été à son usage, & l'on eut toutes les peines du monde à empêcher que ses vêtements ne fussent mis en piéces. Le Pere Vilela, qui s'embarqua peu de jours après pour les Indes, ne lui survécut pas longtems. Il mourut presqu'en arrivant à Malaca, & alla recevoir dans le Ciel la récompense dûë aux grands Travaux, qu'il avoit soufferts, & aux éminentes Vertus, qu'il avoit pratiquées dans la Carriere Apostolique.

De J. C. 1570.

De Syn-Mu. 2230.

La Principauté de Xequi, où le Pere de Torrez avoit fini sa course, étoit presque toute Chrétienne : le Prince même étoit baptisé, mais comme il n'avoit reçu le Baptême, que pour attirer les Portugais dans ses Ports, se voyant frustré de ses espérances, il retourna publiquement au Culte des Idoles; il voulut même engager ses Sujets à imiter son Apostasie ; mais leur conversion avoit été plus sincere que la sienne, & ils furent aussi plus constans dans leur Foi. En vain il les menaça de l'exil & de la mort, il n'en put ébranler un seul ; ses promesses ne furent pas plus efficaces : il crut que s'il passoit des menaces aux effets, il les

Le Seigneur de Xequi apostasie & persécute les Chrétiens.

De J. C. 1570.

De Syn-Mu. 2230.

feroit bientôt changer de langage, il se trompa. Cette persécution, qui donna quelques Martyrs à l'Eglise, ne fut pourtant pas de durée, le Roi de Bungo l'ayant bientôt fait cesser par ses bons offices, aussi bien que celle, qui s'étoit élevée en même tems dans la Principauté d'Amacusa.

Persécution dans la principauté d'Amacusa. Fermeté du Gouverneur.

C'étoit le Pere Vilela, & Michel Vaz, qui avoient prêché la Foi dans les Etats du Seigneur de Xequi en 1567. & les grands fruits, que leur zele y avoit produits en si peu de tems, avoient engagé le Seigneur d'Amacusa à demander au Pere de Torrez un Missionnaire: Louis Almeyda lui fut envoyé sur le champ, & le Prince le reçut de maniere à lui faire espérer, que ses travaux n'auroient pas moins de succès dans cette Ville, qu'ils en avoient eu partout ailleurs. Pour rendre ses espérances plus certaines, il fit plusieurs demandes au Prince, qui lui accorda tout; mais comme il s'apperçut bientôt que le Seigneur d'Amacusa n'étoit pas fort absolu chez lui, & que ce petit Etat se gouvernoit un peu en République, il ne crut pas devoir faire aucune démarche éclatante, sans être auparavant assuré, que les Chefs du Peuple ne s'opposeroient pas aux progrès de l'Evangile: il ne trouva de leur part aucune difficulté, & il commença ses Instructions, ausquelles le Prince fut toujours des plus assidus: elles ne tarderent pas à opérer, le Gouverneur de la Ville fut le premier, qui demanda le Baptême, & il lui fut conféré avec beaucoup de solemnité; on lui donna le Nom de LEON. Son Beau-Pere suivit son exemple: le nombre des Chrétiens monta en très-peu de temps à plus de mille, & la plûpart de ce qu'il y

n'avoit de plus distingué dans le Pays, fit publiquement profession du Christianisme.

Un succès si rapide allarma les Bonzes, qui vinrent à bout d'engager deux Freres du Prince dans leurs intérêts; ces deux Seigneurs leverent secretement six cents hommes de bonnes Troupes, & quand ils se crurent en état de se faire craindre, ils envoyerent avertir le Prince que leur dessein étoit de se défaire du Gouverneur Leon, qu'ils le prioient de ne le pas trouver mauvais, parce qu'ils n'avoient en vûe, que d'assurer la tranquillité publique. Le Prince reçut fort mal leur Députation, & fit donner avis au Gouverneur de ce qui se machinoit contre lui. Les Chrétiens, qui furent bientôt instruits de tout, accoururent en foule chez Léon, jusqu'aux Femmes, & aux Enfants, bien résolus de ne pas souffrir qu'on attentât à ses jours. Les choses en étoient là, lorsqu'un Bonze vint signifier à Léon de la part des Chefs de la Conjuration, un ordre de se fendre le ventre. Il demanda à ce Prêtre, qui lui faisoit ce commandement? & il lui ajoûta, qu'il pouvoit retourner à ceux, qui l'avoient envoyé, & leur dire qu'il les attendoit, & qu'il ne les craignoit point. Un second Député vint lui dire peu de tems après, que s'il vouloit sortir du Pays, on ne le poursuivroit pas, mais que c'étoit le seul moyen, qui lui restât de mettre sa vie en sureté: il répondit, qu'il étoit prêt de mourir pour sa Foi, mais que pour l'exil il n'en recevroit l'ordre, que du Prince. Alors les Conjurés s'adresserent au Prince même, & lui parlerent si haut, qu'ils l'intimiderent; il craignit de voir une Guerre Civile allumée dans ses Etats, & il fit prier Léon de céder au tems:

De J. C. 1570.

De Syn-Mu. 2230.

le Gouverneur obéit, & se retira à Cochinotzu, où sa Famille & plus de cinquante Personnes le suivirent.

Belle action d'un Enfant.

Peu de jours après un des Fils du Prince rencontra dans une rue de la Ville un Enfant, qu'il reconnut pour Chrétien ; il lui fit mille questions, qu'il entremêla de Blasphémes horribles contre Jesus-Christ : l'Enfant l'avertit de prendre bien garde à ce qu'il disoit, que le Dieu des Chrétiens n'étoit pas un Dieu sourd & impuissant, comme ceux du Japon, & qu'il étoit terrible dans ses vengeances. Le Prince choqué de cette hardiesse, ou feignant de l'être, tire son Sabre, & regardant d'un œil courroucé l'Enfant, qui continuoit toujours à lui parler sur le même ton. *Blasphémer ainsi en ma présence les Dieux que j'adore*, lui dit-il, *& manquer à ce point au respect, qui m'est dû ; ce sont des crimes, qui ne se pardonnent point, tu mourras* ; le petit Néophyte sans se troubler repartit : *vous aurez, Seigneur, beaucoup de gloire d'ôter la vie à un Enfant désarmé : mais quel mal me ferez-vous, en me coupant la tête ? vous ne sçauriez nuire à mon ame, qui ne sera pas plutôt séparée de mon corps, qu'elle recevra une Couronne immortelle, & sera éternellement placée dans le sein de Dieu même, le Roi des Rois, & le Seigneur des Seigneurs.* En disant cela, il se jette à genoux, abbat sa robbe, & se met en posture de recevoir le coup de la mort. Ce spectacle étonna le Prince & l'attendrit, il releva l'Enfant, lui fit mille caresses, & se retira.

Le Roi de Bungo fait cesser la persécution.

Cependant Almeyda écrivit au Roi de Bungo, de qui, en qualité de Roi de Fingo, toute l'Isle d'Amacusa relevoit, que la Religion

couroit risque d'être tout-à-fait proscrite dans cette Isle, s'il n'y interposoit son autorité. Civan manda aussitôt au Seigneur d'Amacusa, que les Chrétiens étoient sous sa protection, & qu'il les lui recommandoit; il accompagna sa Lettre de fort beaux présents; & ce Prince infiniment flatté de se voir ainsi recherché par son Souverain, & par le plus puissant Roi du Ximo, parla en Maître à ses Freres, qui firent semblant de se soumettre. Almeyda recommença ses Fonctions, & plus de cinq cents personnes demanderent le Baptême. Alors tous les Bonzes se révolterent, menacerent de quitter le Pays, & vinrent enfin à bout d'exciter un soulevement, dont le Prince craignit d'être lui-même la victime: il fit prier Almeyda de disparoître pour quelque tems, & lui donna sa parole, qu'il alloit prendre de bonnes mesures pour mettre à la raison les Mutins, & qu'il ne tarderoit pas ensuite à le rappeller. Il n'eut pas plutôt donné cette marque de foiblesse, que ses deux Freres prirent les Armes contre lui; & il couroit risque de succomber, si le Roi de Bungo ne lui eût envoyé des Troupes, avec lesquelles il mit ses Freres à la raison, & rétablit son autorité.

De J. C. 1570.

De Syn Mu. 2230.

Il rappella aussitôt le Gouverneur Léon, & écrivit au Pere Cabral, pour le prier de lui renvoyer Almeyda. Le Vice-Provincial crut l'affaire assez importante, pour se transporter lui-même dans l'Isle d'Amacusa, & il y mena Louis Almeyda & un autre Jésuite nommé VINCENT. Alors tout le Pays se remua, le concours fut prodigieux aux instructions des Missionnaires, & le Prince fut des premiers à se déclarer. Il reçut le Baptême avec un Fils

Conversion du Prince & d'un grand nombre de ses Sujets, qu'il gagne lui-même à J. C.

De J. C. 1570.

De Syn-Mu. 2230.

naturel qu'il avoit, & fut nommé MICHEL. Il travailla ensuite à réduire tous ses Sujets sous le joug de la Foi, & l'on peut dire qu'il fut l'Apôtre de ce petit Etat. La conquéte, qui lui donna plus de peine, fut celle de la Princesse son Epouse, qui seule arrêtoit le progrès de l'Evangile. Le Japon n'avoit peut-être pas un plus bel esprit, que cette Princesse, ni personne, qui eût une plus parfaite connoissance de toutes les Sectes, qui avoient cours dans l'Empire, & les Bonzes les plus habiles, ne se croyoient point déshonorés, en la consultant sur les points les plus difficiles de la Théologie Japonnoise.

Conversion de la Princesse, qui gagne à J. C. beaucoup de Bonzes, & oblige les autres à se retirer.

La conversion d'une Princesse sçavante & Théologienne n'étoit pas une chose aisée. Par bonheur celle-ci avoit le cœur droit, & n'avoit point étudié par vanité. Ce ne fut pourtant qu'après six années entieres d'un travail, qui auroit rebuté tout autre que son Epoux, qu'elle se rendit. Elle fut baptisée avec ses deux Fils; dont l'aîné, qui reçut au Baptême le nom de JEAN, a illustré ce nom par ses Vertus, & surtout par son héroïque fermeté à soutenir la Foi dans les tems les plus difficiles. La Princesse sa Mere fut nommée Grace, & répara avec usure le tems, qu'elle avoit perdu par sa résistance. Elle se donna de grands mouvements pour la conversion des Bonzes, & après qu'elle en eut gagné le plus grand nombre & les principaux, elle obligea le reste à sortir de l'Isle. Enfin à la mort du Prince Michel qui arriva en 1582. onze ans après son Baptême, il ne restoit plus dans ses Etats aucun vestige d'Idolâtrie.

Le Seigneur

Il s'en falloit beaucoup que les affaires de la

Religion allassent aussi bien à Ximabara. Le Prince n'y ménageoit plus rien, ni avec les Fideles, ni avec les Missionnaires. Il leur avoit ôté leur Eglise, & l'avoit convertie en un usage profane. Il fit enfin publier un Edit, qui proscrivoit le Christianisme de ses Etats. Envain le Prince d'Omura, son Beaufrere, le pria de cesser cette persécution, & le menaça même, il ne gagna rien; mais les Chrétiens de Ximabara étoient en grand nombre, & leur ferveur fut à toute épreuve. Il ne fut jamais possible au Prince d'en regagner un seul, & tous jusqu'aux Enfans lui protesterent qu'ils périroient plutôt dans les plus affreux tourments, que d'abandonner leur Dieu. Il en conçut un dépit dont il eût apparemment donné de funestes marques, mais sept cents Chrétiens s'étant retirés en une nuit à Cochinotzu, il appréhenda de se trouver sans Sujets, s'il poussoit les autres à bout; il se contenta donc de confisquer les biens de ceux, qui s'étoient ainsi exilés, & que les Fidéles du Royaume d'Arima dédommagerent avec usure de ce qu'ils avoient si généreusement perdu pour Jesus-Christ.

De J. C. 1570-71.

De Syn-Mu. 2230-31.

de Ximabara persécute les Fidéles.

Mais de toutes les parties du Ximo, où l'Evangile étoit alors connu, il n'y en avoit point, où la ferveur des Fidéles donnât plus de consolation aux Missionnaires, que le Gotto. J'ai dit qu'après le départ d'Almeyda, qui avoit été contraint de sortir de ce Royaume par le mauvais état de sa santé, les Fidéles furent deux ans entiers sans aucun secours spirituel; mais leur ferveur n'en souffrit point, & leur nombre augmenta même considérablement. Enfin dans le tems que le Pere de Torrez fut appellé à Omura, pour baptiser la Famille

Le Prince de Gotto demande le Baptême.

De J. C. 1570-71.

De Syn-Mu. 2230-31.

du Prince, il reçut une Lettre des Chrétiens du Gotto, qui lui demandoient un Missionnaire avec les plus grandes instances, & lui donnoient avis que le Prince Héréditaire souhaitoit avec passion de recevoir le Baptême. Le Supérieur fit aussitôt partir pour ce Royaume le Pere P. Jean-Baptiste Monti, qui fut parfaitement bien reçu du Roi, & trouva le jeune Prince dans les dispositions, qu'on avoit mandées au Pere de Torrez.

Il est baptisé en secret. Sa ferveur.

Il voulut voir s'il étoit suffisamment instruit, il l'examina sur tous les articles de notre Croyance, & le Prince répondit à tout d'une maniere, qui l'étonna : il lui dit néanmoins qu'il lui manquoit une chose essentielle, à sçavoir le consentement du Roi son Pere. Il sembloit que cette condition n'étoit pas difficile à remplir, le Prince y trouva pourtant de grandes difficultez. Le Roi ne s'opposoit point absolument à ses desirs, mais il temporisoit, & vouloit voir comment cette démarche seroit reçuë de ses Sujets. Le jeune Prince se lassa d'attendre, & vouloit passer outre ; le Missionnaire résista quelque tems, mais il crut enfin qu'il ne risquoit rien à contenter son Prosélyte. Il le baptisa en secret, & lui donna le nom de Louis. Le Roi ne fut pas longtems sans s'appercevoir que son Fils étoit Chrétien, & ne le trouva point mauvais. Alors le jeune Prince ne se contraignit plus, & les grands exemples de vertu, qu'il commença à donner à cette Chrétienté, la rendirent bientôt une des plus florissantes du Japon.

Il gagne à J. C. la Princesse son Epou-

Quelque tems après le P. Monti fut rappellé par son Supérieur, qui le fit relever par le Pere Alexandre Valla. Ce Missionnaire fut surpris

de trouver dans le Prince Louis un Apôtre, qui par ses exemples & ses discours travailloit infatigablement à la conversion d'un Royaume, où il se soucioit fort peu de régner, pourvû qu'il eût la consolation de le soumettre tout entier à Jesus-Christ. Il avoit déja gagné la Princesse son Epouse, que le Pere Valla baptisa avec la plus grande partie des Dames de sa Maison, & à laquelle il donna le nom de MARIE. Ce Missionnaire s'attendoit, qu'étant puissamment secondé de l'Héritier de la Couronne, rien ne l'empêcheroit de pousser fort loin ses Conquêtes spirituelles, lorsque les Bonzes souleverent contre le Christianisme un grand nombre de zélés Idolâtres, qui avoient à leur tête un Frere du Roi.

De J. C. 1570-71. De Syn-Mu. 2230-31.

se, & devient l'Apôtre du Royaume.

La premiere démarche de ce Prince fut de faire dire à son Neveu, qu'il ne convenoit pas qu'il y eut deux Religions dans le Royaume, cette diversité ne pouvant manquer d'y causer de grands désordres; ainsi qu'il feroit sagement de retourner au culte des Dieux Tutélaires du Pays, & qu'il l'exhortoit à prendre au plutôt une résolution si conforme à ses véritables intérêts. Le Prince répondit qu'en toute autre chose il se feroit un plaisir de marquer à son Oncle, combien il étoit disposé à suivre ses avis, mais qu'il s'agissoit ici du salut de son Ame & de la cause du vrai Dieu; qu'ainsi il le prioit de ne point l'inquiéter sur un article de cette importance, & qui l'intéressoit plus que toute chose au Monde. Le Prince Idolâtre vit bien qu'inutilement il feroit de nouveaux efforts pour réduire son Neveu, où il vouloit, & prit le parti de s'adresser au Roi même, auquel il déclara nettement, que

Un Frere du Roi veut obliger le jeune Prince à renoncer au Christianisme; & intimide le Roi même.

[illegible] J. C. [illegible]-71.

[illegible]-Mu. [illegible] 31.

[illegible] it pu- [illegible] Edit [illegible] Re- [illegible] Tous [illegible]

s'il n'obligeoit son Fils à abjurer le Christianisme, & s'il ne chassoit le Missionnaire de ses Etats, ni lui, ni tous ceux, qui avoient encore du zele pour l'ancienne Religion, ne le reconnoîtroient plus pour leur Souverain.

Le Roi intimidé voulut engager son Fils à dissimuler, mais ce Prince lui fit la même réponse, qu'il avoit déja faite à son Oncle, & lui ajouta que pour le tirer d'inquiétude, il étoit prêt à sortir du Royaume avec sa Femme & toute sa Maison, & qu'il renonceroit sans peine à toutes les prétentions, qu'il avoit sur la Terre. Le Roi ne put s'empêcher d'admirer un si grand courage; mais la résolution, où étoit son Fils, ne le satisfit pas; il crut que, s'il venoit à bout d'engager tous les autres Chrétiens à faire ce qu'il ne pouvoit obtenir de ce jeune Prince, celui-ci se voyant seul seroit plus docile, & il fit publier un Edit, par lequel il étoit ordonné sous peine de mort à tous ceux, qui avoient renoncé au culte des Dieux du Pays, d'y retourner incessamment. Mais il fut bien surpris d'apprendre que l'Eglise étoit remplie de Fidéles, qui y attendoient la mort avec joye, & que les autres étoient dans la même disposition; que son Fils étoit à la tête de ceux-là, & que ce jeune Prince avoit déclaré qu'il vouloit être la premiere victime immolée aux faux Dieux du Japon.

Il arriva encore une chose, qui lui fit comprendre qu'il n'avoit pas bien connu les Chrétiens, quand il avoit cru que la crainte de la mort leur feroit abandonner la Religion, qu'ils avoient embrassée. Un Gentilhomme fort vieux l'étant allé trouver, pour lui demander une grace en faveur d'un Neveu, qu'il

De J. C. 1570-71.

De Syn-Mu. 2230-31.

avoit, le Roi lui dit qu'il la lui accordoit volontiers, mais à condition qu'il ne feroit point baptiser son Neveu. *Il est déja baptisé, Seigneur*, répartit le Vieillard, *& aussi résolu que moi à mourir plutôt que de renoncer à sa Foi.* Le Roi choqué de cette liberté le renvoya sans lui rien accorder, & le Vieillard s'en alla de ce pas à l'Eglise, témoignant une fort grande joye d'avoir été refusé pour un pareil sujet. Ayant ensuite apperçu le Prince, il s'approcha de lui, & lui dit, « Seigneur, j'ai » soixante & dix ans, & je ne ferai pas un » grand sacrifice à Dieu, en versant mon sang » pour sa cause; vous êtes beaucoup plus jeu- » ne, mais sçachez, que vous n'en êtes pas » moins dans l'obligation de tout risquer, » pour conserver votre Foi; vous y êtes mê- » me plus obligé qu'un autre, parce que vous » êtes Prince, que les promesses, que vous » avez faites, sont des paroles de Prince, & » que vous nous devez l'exemple ».

Embarras du Roi. Belle action du P. Valla, & quel en fut l'effet.

Cependant le Roi étoit fort embarassé, il aimoit tendrement son Fils, il estimoit les Chrétiens, mais il craignoit une Révolte générale, & ne sçavoit à quoi se résoudre. Enfin le Pere Valla le va trouver, & lui dit, qu'il sçait un moyen infaillible de le tirer de peine. « Ce » moyen, Seigneur, ajouta-t-il, c'est d'aban- » donner ma Tête aux Ennemis du vrai Dieu, » par-là vous satisferez les Bonzes, vous vous » épargnerez bien des violences, qui coute- » roient beaucoup à un Prince de votre Ca- » ractere; votre Etat recouvrera sa premiere » tranquillité; & moi, qui aurai l'honneur de » verser mon sang pour le Dieu que j'annonce, » je prétends bien gagner à cela plus que per-

De J. C. 1571.
De Syn-Mu 2231.

„ sonne „. Le Roi avoit l'Ame grande, & le Cœur bien placé ; une générosité poussée si loin le charma, & lui fit redoubler d'estime pour une Religion, qui inspire des sentiments si nobles. Il s'éleva au-dessus de ses craintes, qui faisoient toute la force des Ennemis du Christianisme. Il parla en Maître, rappella son Fils, & rassura les Fidéles. Les Bonzes en frémirent, & résolurent de se défaire du Prince. Ils gagnerent un Scélérat, qui leur promit de le tuer, quand il iroit à l'Eglise, & qui l'y attendit en effet tout un jour, mais le Prince n'y alla point ce jour-là. Enfin ces faux Prêtres désespérant de réussir par la violence, prirent le parti d'attendre une occasion plus favorable.

Mort du Roi. Le Prince Louis monte sur le Thrône. Vertus héroïques de ce Prince.

Elle ne vint pas aussitôt, qu'ils l'espéroient ; le Roi mourut, le Prince Louis monta sur le Trône ; & le Christianisme devenu la Religion du Souverain, prit aisément le dessus ; mais ceci n'arriva que quelques années après. Pour ce qui est du Pere Valla, il ne resta pas longtems dans ce Royaume après le Baptême du Prince, ayant reçu une Lettre du Pere Cabral, qui lui mandoit de se disposer à partir pour l'Europe, où il étoit obligé de l'envoyer traiter avec le Général de la Compagnie, de plusieurs affaires très-importantes. Le Vice-Provincial écrivit en même tems au Prince de Gotto, qu'il ne souffriroit point de cette absence du Missionnaire, dont il iroit bientôt lui-même prendre la place auprès de sa Personne.

Le Pere Valla ne pouvoit se lasser de parler dans tous les lieux, où il passa, des vertus héroïques, qu'il avoit vû pratiquer à ce religieux Prince. Ce qui l'avoit le plus frappé, & ce qui est encore bien plus étonnant au Japon que

partout ailleurs, c'étoit la maniere, dont il traitoit avec lui, lorsqu'il s'agissoit de l'affaire de son salut; car alors il ne lui parloit jamais qu'a genoux; & lorsque le Pere lui représentoit que cette posture ne convenoit ni à l'un, ni à l'autre, « pardonnez-moi, mon Pere, » lui disoit-il, si mes Sujets & mes Vassaux en » usent ainsi avec moi, & se prosternent même » quelquefois le visage contre terre; n'est-il » pas raisonnable que je fasse le même à l'é- » gard de ceux, qui me parlent de la part de » Dieu, qui me tiennent sa place, & m'ins- » truisent de ses volontez »? Il ne fut jamais possible par la même raison de l'engager à souffrir la moindre distinction dans l'Eglise; même après qu'il fut monté sur le Trône, il vouloit y être confondu dans la foule, quelque raison qu'on lui opposât au contraire, & il y pratiquoit avec les plus pauvres jusqu'aux Exercices les plus humiliants de pénitence. « Dans la » Maison du Seigneur, disoit-il, il ne doit » point y avoir d'inégalité entre ceux, qui » sont également ses Créatures. Je sçai qu'il » est de l'ordre établi de Dieu même, qu'il y » ait de la subordination parmi les Hommes, » mais il me paroît qu'il faut excepter les » Temples; lorsqu'il s'agit des égards, que » cette subordination exige. Enfin partout ail- » leurs je suis Roi, & je sçai me faire rendre » ce qui m'est dû en cette qualité; mais dans » la Maison de Jesus-Christ, où il habite cor- » porellement, je ne suis que Chrétien, & » tous mes Sujets sont mes Freres & mes » Egaux. » Le Pere Louis de Gusman, un des Historiens du Japon, & qui avoit vû à Alcala le Pere Valla, lorsque ce Religieux passa

De J. C. 1571.

De Syn-Mu. 2231.

De J. C. 1571.

De Syn-Mu. 2231.

par l'Espagne pour aller à Rome, nous assure qu'on ne pouvoit l'entendre parler du Prince de Gotto, qu'on ne fût émû jusqu'aux larmes.

Mauvaise politique de Nobunanga.

Tout paroissoit alors tranquille dans toutes les parties de l'Empire ; Nobunanga après avoir établi son autorité dans la Capitale & dans les Provinces du Domaine Impérial, se tenoit assez paisible dans ses Châteaux, d'où il se contentoit de faire de tems en tems quelques excursions dans les lieux, où il jugeoit sa présence nécessaire ; il s'étoit emparé de tous les Etats des Assassins de l'Empereur, mais il leur avoit laissé de quoi subsister avec honneur. Il les méprisa sans doute un peu trop ; ou plutôt, ne consultant que sa générosité naturelle, il ne fit pas assez réflexion que rarement un Ennemi humilié se reconcilie sincerement ; & que pour empêcher un ambitieux de remuer, il faut absolument lui en ôter tous les moyens. Il porta même la sécurité jusqu'à ne pas veiller d'assez près sur les démarches de ces Princes, qui s'en étant apperçus, leverent secretement une nombreuse Armée, en distribuerent une partie sur le chemin d'Anzuquiama à Meaco, & allerent attendre Nobunanga, qu'ils sçavoient être sur le point de partir de sa Capitale assez peu accompagné.

Il est attaqué par les Assassins de l'Empereur & les enfans.

Le Roi de Voary se mit effectivement en chemin ; & les deux Princes, qui s'étoient postés dans un lieu avantageux, tomberent sur lui, lorsqu'il y pensoit le moins. Leurs mesures étoient bien prises, mais ils avoient affaire à un Homme, qu'il étoit plus aisé de surprendre que de vaincre, & ils douterent

De J. C. 1571.
De Syn-Mu, 2231.

trop peu du ſuccès de leur Entrepriſe. Ils firent leur attaque ſans beaucoup d'ordre, dans la penſée que le Roi feroit d'abord retraite du côté de Meaco, & qu'il ſeroit coupé par les Troupes, qui occupoient les paſſages, mais ils ſe tromperent.

Valeur de Vatadono.

Vatadono accompagnoit ce Prince; l'un & l'autre ſans s'étonner du nombre de leurs Ennemis, mirent avec une admirable préſence d'eſprit leur Eſcorte en Bataille, & reçurent l'Ennemi de ſi bonne grace, que la Victoire ne balança preſque point. Le Roi avoit la droite, & tout plia devant lui; Vatadono trouva plus de réſiſtance à la gauche, mais elle ne ſervit, qu'à rehauſſer ſa gloire; il fit des actions de valeur, qu'on auroit peine à croire, & qui étonnerent Nobunanga même; auſſi ce Prince lui préſentant ſon Sabre au ſortir du Combat, déclara que le ſuccès de cette journée lui étoit uniquement dû; mais il étoit tout couvert de bleſſures, ce qui l'obligea de ſe faire tranſporter à ſa Forterelle de Tacaçuqui.

Il ſe diſpoſe à recevoir le Baptême.

Ses Playes, quoique grandes & en grand nombre, ne ſe trouverent pourtant pas dangéreuſes; mais comme rien ne le preſſoit de retourner à Meaco, ni à la ſuite de Nobunanga, il réſolut de profiter du loiſir, que lui donnoit ſa convaleſcence, pour mettre ordre à ſes affaires domeſtiques, & plus encore pour aſſurer ſon ſalut éternel. Il en donna avis au Pere Froez, & le pria de le venir trouver, pour achever de l'inſtruire de nos Myſteres, & pour le diſpoſer au Baptême. Le Miſſionnaire quitta tout, dès qu'il eut reçu la Lettre du Vice-Roi; mais comme il ne pouvoit pas s'abſenter

De J. C. 1571.

De Syn-Mu. 2231.

longtems de la Capitale ; où il avoit plus d'occupation, qu'il n'en auroit fallu à dix Ouvriers, il laissa Laurent à Tacaçuqui, avec ordre de continuer à instruire le Vice-Roi. Il le visitoit lui-même de tems en tems, & il s'attendoit à le voir bientôt au nombre des Fideles, lorsqu'il eut la douleur de le voir enlevé du Monde par un accident des plus tragiques.

Il meurt avant que de l'avoir reçû.

Le Seigneur d'IQUENDA, Place voisine de Tacaçuqui, n'étoit pas en trop bonne intelligence avec Vatadono ; & les Vassaux de l'un & de l'autre, étoient assez souvent aux mains. Pour arrêter ces désordres, & en prévenir les suites, le Vice-Roi fit construire deux Forts sur la Frontiere de son Etat ; il y mit des Garnisons capables de réprimer les courses qu'on pourroit faire sur ses Terres, & il en donna le commandement à Tacayama son Frere. Le Seigneur d'Iquenda prit cette précaution pour une déclaration de Guerre, fit secretement des levées de Troupes, & alla brusquement attaquer le plus avancé des deux Forts. Tacayama, qui s'y étoit renfermé, se défendit avec toute la vigueur possible, & tua bien du monde aux Assiégeans ; mais comme il manquoit de vivres, il fit avertir son Frere, que s'il n'étoit promptement secouru, il seroit bientôt contraint de se rendre.

Vatadono reçut cette dépêche dans l'Eglise, où il assistoit au Sermon. Il sortit, & courut à l'heure même avec le peu de Soldats, qu'il pût trouver sous sa main, après avoir donné ordre de faire monter à cheval tous ses Vassaux. Le Seigneur d'Iquenda averti de sa marche laisse une partie de ses Troupes pour

continuer le Siége, va avec le reste au devant de Vatadono, lui dresse une Embuscade sur sa route, & se saisit d'un poste avantageux. Le Vice-Roi méprisa trop un Ennemi, dont il ne connoissoit pas toute la force; jusques-là, que dans l'impatience d'en venir aux mains avec lui, il laissa son Fils derriere, avec un Corps de Troupes, qui l'avoit déja joint, & prit les devants avec deux cents Hommes seulement. Il n'eut pas plûtôt engagé l'action, que ceux des Ennemis, qui étoient en embuscade, se montrant tout à coup, il se vit enveloppé de toutes parts; il ne perdit pourtant pas courage, & fit tout ce qu'on peut attendre d'un des plus braves Hommes du Monde; mais enfin las de tuer, percé de plusieurs coups, perdant tout son sang, & presque réduit à lui seul, il tomba sur des monceaux d'Ennemis, sur lesquels il avoit par avance vengé sa mort.

Douleur de Nobunanga & des Chrétiens à cette nouvelle.

Nobunanga fut très-sensible à cette perte, mais la surprise & la douleur, où fut toute l'Eglise du Japon en apprenant une si triste nouvelle, ne se peuvent exprimer. L'irréparable perte qu'elle faisoit, & le danger, où elle se trouvoit n'ayant plus d'appui contre tant de Persécuteurs acharnés à sa ruine, ne furent pas même ce qui fit couler les premieres larmes; on ne songea d'abord qu'à pleurer cet illustre Défunt. Le zele, l'amour, la piété, la reconnoissance, empêcherent qu'on ne pensât aux suites, que pouvoit avoir un si triste Evenement. Le Pere Froez surtout étoit inconsolables de ce que le Vice-Roi n'avoit pas reçu le Baptême: il se persuada néanmoins que Dieu, qui connoissoit la sincérité de cœur de ce fervent Prosélyte, lui auroit fait miséricor-

De J. C. 1571.

De Syn-Mu. 2231.

de, & n'auroit pas laiſſé ſans récompenſe tant de vertus, & de ſi grands grands ſervices rendus à la Religion, & il entra d'autant plus aiſément dans la penſée d'un grand Docteur de l'Egliſe, à l'occaſion d'une mort auſſi tragique d'un Empereur Catéchumene; qu'il trouvoit dans Vatadono tout ce qui avoit raſſûré Saint Ambroiſe au ſujet de VALENTINIEN II. Mais la Providence parut admirable, en ce que privant le Japon d'une auſſi ferme ſoutien, elle le délivra de ſes plus dangéreux Ennemis par le maſſacre, qui ſe fit bientôt après des Bonzes de Jeſan. Voici quelle en fut l'occaſion.

Nobunanga fait maſſacrer tous les Bonzes de Jeſan.

J'ai déja remarqué que Jeſan eſt le vrai nom d'une ſuite de Montagnes voiſines de Méaco, dont il eſt ſouvent parlé dans les Relations Portugaiſes, ſous le nom de FRENOXAMA, & qui étoit comme le principal Sanctuaire des Bonzes du Japon. Ces faux Prêtres avoient toujours favoriſé le parti de Mioxindono, & de ſon Collégue; & Nobunanga étoit inſtruit, que dans la derniere Campagne dont nous avons parlé ils en avoient reçu de grands ſecours. Il étoit réſolu de s'en venger; mais pour le faire plus ſûrement, il crut devoir diſſimuler quelque tems; il s'étoit retiré après ſa Victoire, dans le Royaume de Mino; il s'y arrêta peu; & vers le commencement de l'Eté, il reprit la route de Meaco, il y reſta juſqu'au mois de Septembre; & tandis qu'il paroiſſoit occupé de toute autre choſe, il fit ſourdement ſes préparatifs. Il partit enſuite, comme pour retourner dans ſes Etats; & lorſqu'on y penſoit le moins, il tourna tout court du côté de Jeſan, qu'il avoit ordonné à ſes Troupes d'inveſtir de toutes parts.

De J. C. 1571.

De Syn-Mu. 2231.

Les Bonzes comprirent alors toute la grandeur du péril, qui les menaçoit, & virent bien qu'ils étoient perdus, s'ils ne venoient à bout de fléchir le Roi. Ils y employerent tout ce qu'ils avoient de crédit & de sçavoir faire: ils lui firent les offres du monde les plus avantageuses; ils engagerent même le Cubo-Sama & le Dairy à lui écrire en leur faveur, mais ce fut en vain; prieres, soumissions, présens, intercessions, rien ne put appaiser un Prince, qui haïssoit les Bonzes par passion, & par principe, qui sçavoit bien qu'il en étoit haï, & qui devoit s'attendre qu'ils ne manqueroient aucune occasion de le faire périr, s'il ne les prévenoit. Il commença par brûler Sacomoto, petite Bourgade, dont j'ai parlé ailleurs, & d'où les Assiégez pouvoient l'incommoder. Il les serra ensuite de fort près; & malgré toute leur résistance, ses Troupes pénétrerent jusques dans les plus profondes Cavernes de Jesan, & massacrerent tout ce qu'ils y rencontrerent de ces Religieux Idolâtres. Quelqu'un s'étant avisé de représenter à Nobunanga que ces Prêtres étoient les Amis des Dieux: *si cela est vrai*, répondit-il, *le Ciel les défendra; mais si ce sont des Hypocrites; qui profanent la Sainteté de leur Ministere par leurs crimes, & abusent de la simplicité des Peuples, je viens venger les Dieux, qu'ils deshonorent.*

Le Pere Froez reprend plus haut le récit de cet événement, & y change quelques circonstances, quoiqu'absolument on puisse le concilier avec les autres Mémoires, que j'ai suivis. Il dit que dans une Guerre, que le Roi de Voary avoit eue contre le Bonze, qui s'é-

De J. C. 1571.

De Syn-Mu. 2231.

toit rendu Maître d'Ozaca; ceux de Jesan lui avoient refusé le passage sur leurs Terres, & avoient même fourni des vivres à son Ennemi; que ce Prince en représailles, avoit fait mettre en croix tout ce qu'il avoit pû avoir en sa puissance de ces Religieux Idolâtres, & que la Guerre finie, il tourna ses Armes contre Jesan; que les Bonzes lui ayant offert une somme considérable d'argent pour l'appaiser, il la refusa; que ces faux Prêtres se voyant sans ressource, ils ne songerent qu'à vendre cherement leur vie, qu'ils se préparerent à une vigoureuse résistance; & qu'en effet ils se défendirent longtems dans les défilez des Montagnes, & sur leurs Rochers; mais qu'enfin ils furent forcés; que tous furent passés sans miséricorde au fil de l'Epée, & que tous leurs Monasteres furent brûlés. Ce fut le jour de Saint Michel de cette année 1571. que ces suppôts de Satan furent ainsi exterminés, comme si le Prince de la Milice céleste, sous la protection duquel nous avons vû que l'Apôtre du Japon avoit mis cet Empire, eût voulu remporter une nouvelle Victoire sur l'Enfer le jour même, que l'Eglise a consacré en son honneur.

Nouveaux progrès de l'Evangile par la protection de Nobunanga.

Peu de tems après, c'est-à-dire, vers la mi-Décembre, le Vice-Provincial arrivant à Sacai, apprit que tout le Pays étoit en Armes; que Mioxindono & Daxandono avoient levé une nouvelle Armée, pour venger, disoient-ils, la mort des Bonzes de Jesan, & que le Roi d'Ava s'étoit joint à eux; il crut, qu'il ne seroit pas hors de propos de faire une visite a ces Princes, & il commença par le Roi d'Ava. Il lui en fit demander la permission;

De J. C. 1571.

De Syn Mu. 2231.

ce Prince, qui étoit prêt de tenir un grand Conseil de Guerre, voulut bien remettre l'Assemblée à un autre tems, & fit dire que le Supérieur des Docteurs Etrangers seroit le bien venu. Sur cette réponse, le Pere l'alla trouver accompagné de Laurent, & la conversation roula toute sur la Religion Chrétienne. Laurent parla longtems, & avec son éloquence ordinaire; il fut écouté avec beaucoup d'attention, & quand il eut fini, le Roi avoüa que rien n'étoit plus conforme à la raison, que la Doctrine des Chrétiens, & qu'il entendroit toujours très-volontiers de pareils Discours.

Le Pere Cabral alla ensuite rendre ses devoirs à Mioxindono; ce Prince, dont les principaux Officiers étoient Chrétiens, fit au Vice-Provincial le même accueil, qu'il avoit souvent fait au Pere Vilela, & il l'engagea à aller passer quelques jours à Imory; il retint même Laurent auprès de lui, & eut avec ce Religieux plusieurs conversations particulieres, dans lesquelles il lui proposa quantité de doutes sur plusieurs Articles de la Religion, & en particulier sur l'immortalité de nos Ames: (c'étoit le point, où en revenoient toujours les Grands du Japon avec les Ouvriers de l'Evangile;) enfin il lui assura qu'aussi-tôt que la Guerre seroit finie, il le verroit volontiers, & l'entendroit avec plaisir discourir du Christianisme. Mais peu de jours après Nobunanga s'étant approché avec une puissante Armée, Mioxindono & ses Alliez n'oserent l'attendre, & se trouverent fort heureux d'avoir pû échapper, sans avoir été attaqués dans leur retraite.

Je trouve néanmoins dans quelques Mé-

De J. C. 1571.

De Syn-Mu. 2231.

moires, qu'après la mort de Vatadono, où du moins après sa retraite à Tacaçuqui, il y eut encore une action très-vive entre le Roi de Voary & les deux Meurtriers de l'Empereur; ces deux Princes, dit-on, apprenant que leur Ennemi se reposant sur sa Victoire, retournoit à Méaco, encore plus mal escorté, qu'il n'en étoit sorti, & que Vatadono n'étoit point avec lui, ramassèrent les débris de leur Armée, & prirent en côtoyant toujours l'Armée Royale, la route de la Capitale, dans le dessein de la surprendre, ou de l'attaquer s'ils en trouvoient une occasion favorable; mais que Nobunanga, qui les découvrit d'abord par ses Espions, & pénétra leur dessein, résolut de les surprendre lui-même; & pour le faire plus sûrement, il se mit à marcher à petites journées, & en apparence avec cette sécurité, qu'inspire une grande Victoire; que cette feinte confiance eut son effet; que les deux Chefs confédérés se persuaderent qu'ils viendroient aisément à bout d'un Homme, qui leur paroissoit si peu sur ses gardes; qu'ils commencerent à y être moins eux-mêmes, & à camper sans prendre presque aucune précaution; que c'étoit où le Roi de Voary les vouloit amener; que dès qu'il eut été averti qu'ils n'avoient plus, ni Coureurs, ni Garde avancée; il tomba la nuit sur leur Camp, qu'il avoit fait très-bien reconnoître, & y fit un grand carnage. Il y a pourtant bien de l'apparence que cette action se passa avant le massacre des Bonzes de Jesan. Ce qui est certain, c'est qu'après la retraite précipitée du Roi d'Ava, & de ses Alliés, Nobunanga, qui croyoit n'avoir plus rien à craindre de Gens

qui n'avoient pas osé l'attendre dans un Camp, où ils avoient eu tout le loisir de se bien fortifier, donna de grandes marques de modération, jusques-là, qu'il laissa ses Ennemis joüir tranquillement d'une partie de leurs Etats. Nous verrons néanmoins bien-tôt un de ses Fils porter le nom de Roi d'AVA.

De J. C. 1572.

De Syn-Mu. 2232.

Pour revenir au Pere Cabral, ce Missionnaire, après avoir séjourné quelque tems à Méaco, où il trouva les Fidéles dans une ferveur, qui lui donna de grandes espérances pour l'avenir, en partit pour la Forteresse de Tacaçuqui, où il vouloit faire des complimens de condoléance à la Veuve & au Fils de Vatadono. Comme il en approchoit, il rencontra Juste Ucondono, Fils de Tacayama, lequel venoit au-devant de lui, avec une nombreuse suite de Gentilshommes. Il paroît que toute cette Famille étoit Chrétienne; car mes Mémoires ajoûtent, que le Vice-Provincial leur ayant marqué qu'il ne doutoit point du salut de Vatadono, il les consola beaucoup. Il resta peu de tems dans cette Forteresse, & il retourna à Méaco, où plusieurs Seigneurs Chrétiens furent d'avis qu'il demandat une Audience à l'Empereur.

Le Vice-Provincial est bien reçu du Cubo-Sama.

Il suivit leur conseil, le Cubo-Sama le reçut fort bien, s'entretint deux heures avec lui, & lui dit de ne point s'inquiéter de tout ce qu'on pourroit entreprendre contre sa Religion; qu'il l'estimoit, & qu'il se feroit toujours un plaisir de la protéger. Ce Prince n'avoit point varié sur cet Article; mais son autorité ne s'étendoit pas fort loin, & les Missionnaires après la mort de Vatadono, ne compterent plus que sur le Roi de Voary,

De J. C. 1572.

De Syn-Mu. 2232.

qui étoit alors à Anzuquiama ; aussi le Vice-Provincial ne crut-il pas devoir différer davantage à lui aller rendre ses devoirs. Le Pere Froez & Laurent, qui étoient fort connus de ce Prince, l'y accompagnerent, & a peine étoient-ils arrivés à Anzuquiama, que le Roi en ayant été averti, fit dire a des Ambassadeurs, & à d'autres Seigneurs, à qui il étoit sur le point de donner audience, d'attendre à un autre tems, & ordonna qu'on lui amenât sur le champ les Missionnaires, avec lesquels il vouloit manger ce jour-là.

Et mieux encore de Nobunanga.

Les Peres se rendirent aussitôt au Palais, & à peine avoient-ils salué le Prince, qu'il leur fit présenter des Fruits ; il eut ensuite avec eux une longue conversation en présence de plusieurs Grends ; elle roula encore sur la Religion : & à la fin, Nobunanga se tournant vers les Seigneurs. *Voilà*, dit-il, *des Hommes tels que je les aime, droits, sinceres, & qui me disent des choses solides, au lieu que les Bonzes avec leurs Camis & leurs Fotoques, ne nous débitent que des Fables, & sont de vrais Hypocrites.* On vint alors l'avertir, qu'on avoit servi, & il congédia toute la Cour, à l'exception d'un Seigneur de Méaco, que l'Empereur lui avoit envoyé depuis peu, pour lui faire un compliment, & des présents de sa part, & auquel il dit, qu'il le retenoit à dîner avec lui, pour faire compagnie aux Peres. Ce Seigneur étoit un des plus grands Ennemis qu'eût la Religion dans la Capitale. Le Pere Froez pour profiter d'une occasion si favorable, lui dit qu'il espéroit que la bonté, dont le Roi usoit a leur égard, l'engageroit à ne les plus inquiéter

déformais. Nobunanga comprit ce que le Pere vouloit dire, & ajoûta, que ce n'étoit pas assez, & qu'il comptoit bien que ce Seigneur ne manqueroit dans la suite aucune occasion de leur faire du bien, puisqu'il lui en donnoit l'exemple; celui-ci le promit, & fit aux Peres de grandes excuses du passé.

Au sortir de Table, le Roi dit au P. Cabral, qu'il ne vouloit point qu'il partît d'Anzuquiama, sans avoir vû son Palais & sa Citadelle; il lui fit ensuite donner des Chevaux & une Escorte pour l'accompagner jusqu'à Méaco, & commanda expressément à Laurent de le faire avertir exactement de tout ce dont les Peres auroient besoin. Il les congédia enfin en leur donnant sa parole, qu'il leur feroit connoitre en toute occasion, combien il les estimoit. Le Vice-Provincial en arrivant à Méaco, trouva qu'on ne parloit dans cette grande Ville, que de l'accueil, que lui avoit fait Nobunanga; & ce qui lui fit plus de plaisir, c'est que les Bonzes n'osant ouvrir la bouche pour se déclarer contre une Religion si puissamment protégée, rien ne s'opposa plus au progrès de l'Evangile, qui se répandit en peu de tems dans tous les Royaumes voisins.

Celui, où les Missionnaires recueillirent des Fruits plus abondants de leurs Travaux, fut le Royaume de TAMBA, un des cinq, qui composent le TENSE; un Seigneur Chrétien nommé JEAN NAYTADONO, baptisé autrefois par le Pere Vilela, en possédoit la meilleure partie, dont il avoit été gratifié par le défunt Empereur, auquel il avoit rendu de très-grands services; & le nouveau Cubo-Sama avoit confirmé cette Donation. Il paroît

De J. C. 1572.

De Syn Mu. 2232.

même qu'il portoit le titre de Roi de TAMBA ; & la plûpart des Relations de ce tems-là ne manquent jamais de le lui donner. Ce Seigueur, qui avoit beaucoup de zéle pour la Religion, & qui en donna jusqu'à la fin de grandes marques, ainsi que nous le verrons en plus d'un endroit de cette Histoire, crut l'occasion favorable, pour procurer à ses Sujets & à ses Vassaux, la connoissance de JESUS-CHRIST ; il pria le Vice-Provincial de lui accorder un de ses Religieux pour les instruire ; & le Pere lui ayant donné Laurent, il le mena lui-même dans ses Terres, où le zéle de ce Missionnaire ne trouva aucun obstacle à l'œuvre de Dieu, Le Pere Cabral y fit lui-même un Voyage, & y baptisa plusieurs Personnes de Considération, Il passa ensuite au Royaume d'INGA, dont je n'ai trouvé nulle part la situation, mais qui ne doit pas être éloigné de celui de Tamba ; & il fut surpris d'y voir deux Eglises bâties, par les soins de deux Vieillards, qui n'étoient encore que Catéchumenes, & ausquels il conféra le Baptême.

Il eût été étonnant, que le Royaume de Voary ne se sentit point du bien inestimable, que la faveur de Nobunanga procuroit à tant d'autres Royaumes. Il ne fut pourtant pas possible pour lors d'y envoyer aucun Missionnaire, parce que le nombre en étoit toujours fort peu considérable ; mais un fervent Chrétien, nommé CONSTANTIN, y suppléa. Il avoit dressé un Oratoire dans sa Maison, il y expliquoit les principaux Articles du Christianisme, & il s'y tenoit des Conférences sur les Points, qui avoient le plus de besoin de discussion.

discussion. Les Infidéles y venoient en foule, & Constantin en baptisa un très grand nombre. Il se chargeoit de toutes les autres Fonctions du Ministere Evangélique, dont il étoit capable, & il mérita d'être l'Apôtre de sa Patrie.

De J. C. 1572.

De Syn-Mu. 2232.

L'Empereur se brouille avec Nobunanga.

Il y avoit longtems, que l'Empire du Japon n'avoit été aussi tranquille, qu'il le paroissoit alors. Nobunanga croyoit avoir assez bien établi sa Puissance, pour ne pas craindre qu'on entreprit de l'ébranler ; & pour ne point donner d'ombrage à l'Empereur, il se tenoit ordinairement dans ses Châteaux. Mais c'est un état bien violent, que celui d'un Souverain en tutelle sur son Trône. Il en avoit coûté bien des Combats, le plus pur sang de la Noblesse du Japon, & la désolation de ses plus belles Provinces, pour y réduire les Dairys. Tout fumoit encore après cinq ou six cents ans du feu des Guerres Civiles, que cette grande Révolution avoit allumé. Le Roi de Voary devoit bien s'attendre que la dégradation des Cubo-Samas n'auroit pas des suites moins funestes ; aussi nè négligeoit-il rien pour se mettre en état de faire face aux Ennemis, qu'une pareille Entreprise pourroit lui susciter, & ses mesures se trouvereut justes.

Caractere de ce Prince.

Le Monarque, sous le nom duquel il gouvernoit souverainement l'Empire, étoit un Prince naturellement paisible, mais d'un génie borné. Avec ce caractere on peut n'être pas susceptible d'ambition, mais on est souvent l'instrument de celle des autres ; on devient ombrageux, défiant, délicat ; & ce qui est encore plus dangereux, on est en butte

De J. C. 1572.

De Syn Mu. 2232.

aux mauvais conseils, & peu propre à en suivre de bons. C'est ce qui arriva au malheureux Cavadono, & ce qui précipita sa ruine de la maniere, que je vais le raconter en peu de mots; les Missionnaires, qui étoient sur les lieux, ne nous ayant point instruit de bien des circonstances d'une Guerre, dont ils se sont contentés de nous apprendre qu'elle fut infiniment sanglante, & qu'elle retraça l'Image de toutes les horreurs des dissensions précédentes.

Modération de Nobunanga.

Ce fut vers le commencement de l'année 1573. que Nobunanga eut le premier soupçon qu'il se tramoit quelque chose contre lui à la Cour de l'Empereur. Il étoit déja mécontent de ce Prince, qui à la mort de Vatadono, avoit nommé, sans le consulter, un nouveau Vice-Roi, appellé VIEDONO; mais ce qui le choqua davantage, c'est que Viedono s'attacha dans l'exercice de sa Charge à prendre tout le contrepied de son Prédécesseur. Ces changements ne manquent guéres d'occasionner des Troubles, & de faire des Mécontents. Plusieurs Personnes, qui se crurent lézées, s'adresserent à Nobunanga, pour en avoir justice, & le Roi fit ses Plaintes avec assez de hauteur au Cubo-Sama. L'Empereur y répondit sur le même ton, & les Esprits parurent fort aigris de part & d'autre. Quelque tems après, Cavadono craignant que le Roi de Voary ne vînt lui enlever un Fils, dont l'Impératrice étoit accouchée depuis peu, & ne le fit enfermer dans quelqu'une de ses Forteresses, commença à se fortifier dans la Citadelle de Méaco, & y fit entrer quantité de vivres, & de munitions de Guer-

res. Nobunanga ne douta point que ces préparatifs ne fussent contre lui ; il en écrivit à l'Empereur, & se plaignit en termes fort mesurés : il fit plus, car pour détruire entiérement les soupçons, qu'il voyoit bien qu'on avoit inspirés contre lui à ce Prince, il lui envoya un de ses Fils en ôtage.

De J. C. 1573.

De Syn-Mu. 2233.

Le Cubo-Sama se livre à de mauvais conseils.

Le Conseil de l'Empereur fut d'avis, qu'il falloit renvoyer le jeune Prince à son Pere, & prendre ouvertement les Armes. » Le Roi » de Voary, lui dit-on, se sent foible, puis- » qu'il a baissé le ton : ne lui donnez pas le » tems de fortifier son Parti, & profitez de » l'occasion, qui se présente de secoüer un » joug, que la nécessité des tems vous a fait » subir «. L'inconsidéré Monarque fit tout ce qu'on voulut, & déclara la Guerre à un Prince, qui seul la pouvoit faire pour lui. Il ne falloit plus, pour porter l'imprudence à son comble, que traiter avec Mioxindono & ses anciens Confédérés ; ce fut par où l'on commença ; on mit les Assassins de la Famille Impériale en état de se venger de Nobunanga, & de le faire repentir d'avoir sauvé l'Empereur, sans faire réflexion, que par-là on livroit ce malheureux Prince entre les Mains de ses plus grands Ennemis, & qu'il ne tiendroit qu'à eux de consommer leur crime, quand on les auroit aidés à se défaire de celui, qui seul jusques-là les en avoit empêchés. On fit ensuite proclamer un Edit Impérial, qui portoit défense de recevoir chez soi aucun des Sujets du Roi de Voary, & il y eut ordre dans le même tems d'abattre le Palais de ce Prince ; ce qui fut exécuté.

Après de telles démarches, on devoit bien

De J. C. 1573.

De Syn-Mu. 2233.

s'attendre, que Nobunanga ne demeureroit pas tranquille, & l'on sçut en effet bientôt qu'il armoit puissamment. Comme il y avoit toute apparence que ce seroit à Méaco, qu'il porteroit d'abord ses Armes, cette grande Ville fut en un moment remplie de Trouble & de confusion, & chacun songea à mettre en sûreté sa Femme, ses Enfants, & ses Trésors. Le P. Froez reçut alors des Lettres de Xicaidono Gouverneur d'Imory, & Seigneur de Canga, qui lui offroit une retraite pour lui, & pour tous ses Confréres dans son Isle. Naytadono, Roi de Tamba, & Juste Ucondono, dont le Pere venoit d'hériter des Etats de Vatadono par la mort du Fils de ce Seigneur, lui firent les mêmes offres; mais il répondit à tous, qu'il ne pouvoit se résoudre à abandonner les Chrétiens dans un tems aussi critique; & d'ailleurs, qu'on n'avoit encore aucun avis certain de la marche de Nobunanga.

Le Roi de Tamba vient au secours de l'Empereur. Sa piete.

Au bout de quelques jours, on vit arriver dans la Capitale le Roi de Tamba, avec deux mille Hommes de Troupes choisies, dont toutes les Bannieres avoient de fort belles Croix. Le Prince lui-même portoit sur son Casque un grand Nom de JESUS d'or; il alla sur le champ se mettre en bataille à la vûe du Palais, & l'Empereur fut si charmé de voir cette Troupe, qui étoit en effet fort belle, qu'il augmenta les Revenus du Roi. Le lendemain le Vice-Roi alla pour faire prêter à ce Prince le Serment ordinaire, & lui en présenta la Formule. Naytadono lui répondit, qu'elle ne lui convenoit pas, qu'il étoit Chrétien, qu'il jureroit suivant les Loix du Chri-

ſtianiſme, & donneroit ſes deux Freres en ôtage. L'Affaire fut portée à l'Empereur, qui déclara qu'il ſe contentoit de la parole du Roi de Tamba. Sur le ſoir, ce Prince ſe rendit à l'Egliſe pour y faire ſa priere avec tous ceux de ſes Gens, qui étoient Chrétiens; & le jour ſuivant il ſe confeſſa, & communia avec une piété, qui édifia infiniment toute la Ville.

De J. C. 1573.

De Syn-Mu. 2233.

Nobunanga marche avec cinquante mille Hommes à Meaco. Deux grandes Armées l'attendent au paſſage, mais ſe diſſipent à ſon approche.

Cependant Méaco, quoique remplie de Gens armés pour la défenſe de ſes Murs & de ſon Monarque, n'étoit raſſûré qu'à demi, lorſqu'on y apprit que Nobunanga étoit en marche avec une Armée de cinquante mille Hommes, & avoit pris la route de cette Capitale; mais que le Roi d'Imory & le Prince de Nara l'attendoient au paſſage avec des forces, qui n'étoient point inférieures aux ſiennes, & que XINGUEN, Roi de SANOQUI, tenoit la Campagne avec une Armée de Négores. Ce Prince avoit été Bonze; & pour monter ſur le Trône, il en avoit chaſſé ſon Pere, & tenoit ſon Frere aîné dans les fers. La cauſe, ou le prétexte de ſon armement, étoit de venger les Bonzes maſſacrés à Jeſan, & de rétablir ce Sanctuaire dans ſa premiere ſplendeur. Il ſe croyoit invincible à la tête de ſes braves Négores, & il envoya au Roi de Voary un Cartel, où il ſe qualifioit de ROI SOUVERAIN DES BONZES DU JAPON, ARMÉ POUR VENGER LES DIEUX ET LEURS MINISTRES. Nobunanga répondit, qu'il acceptoit le Cartel; qu'il ne tiendroit qu'au Roi, qu'ils ne ſe meſuraſſent bientôt, & qu'il feroit plus de la moitié du chemin; il marquoit dans ſa Lettre, QU'IL ÉTOIT LE MARTEAU DOMPTANT

De J. C. 1573.

De Syn-Mu. 2233.

LES DIABLES, ET DE'TRUISANT LES SECTES EXTRAVAGANTES DU JAPON. Il continua ensuite de marcher, mais Xinguen ne l'attendit point & disparut. Mioxindono & Daxandono ne l'eurent pas plutôt appris, qu'ils en firent de même ; & le Roi victorieux, sans avoir tiré l'épée, parut à la vûë de Méaco dans le tems, qu'on s'y flattoit encore qu'il n'oseroit entreprendre de forcer les passages.

Arrivé aux Portes de la Ville, il fait faire des propositions de paix avantageuses à l'Empereur.

Ce fut le propre jour de l'Ascension, que dès le grand matin on sonna le Tocsin à la Citadelle. Le Roi s'étoit avancé jusqu'à une demi lieuë de la Ville, avec un détachement de cinq ou six mille Hommes ; le reste de l'Armée suivoit sous les ordres de XIBATADONO son Capitaine général. Ce fut alors, qu'il apprit que son Palais avoit été renversé : il en fut outré, mais il sçut se modérer, & envoya sur le champ publier dans son Armée une défense, sous peine de la vie, à quiconque d'entrer dans la Ville. Il envoya ensuite offrir la paix à l'Empereur, le pria de se souvenir, que s'il étoit sur le Trône, il lui en avoit l'obligation, & qu'au reste, il étoit en état de le perdre. Ses offres furent rejettées, & l'on assûre, qu'il en versa des larmes. Si elles furent sinceres, elles marquoient une Ame bien généreuse ; ce qui est certain, c'est qu'il resta quatre jours entiers sans faire aucun acte d'hostilité, & que cette modération lui fit bien de l'honneur dans tout l'Empire.

Il ravage tous les environs pour obliger

Ce terme expiré, il détacha sept ou huit mille Hommes, avec ordre de désoler & de brûler tout le Pays à quatre lieuës aux envi-

rons de la Ville : cela fut exécuté, & l'on ne peut dire le nombre de Bourgs, de Villages, de Maisons de plaisance, de Monasteres, & de Temples, qui furent réduits en cendres en un seul jour. Cela fait, il envoya une seconde fois offrir un accommodement au Cubo-Sama ; on eût dit que c'étoit un Pere, qui forcé de punir un Fils ingrat, cherche tous les moyens de l'obliger à recourir à sa clémence, & craint d'appésantir trop son bras en le frappant. Il crut, que si sa présence à la tête d'une Armée, devant laquelle cent mille Hommes n'avoient osé tenir, ne suffisoit pas pour lui faire ouvrir les yeux, il prendroit des sentiments plus raisonnables en voyant tous les environs de sa Capitale en feu. Il fut encore trompé, Cavadono vit cette désolation sans en être émû : peut-être comptoit-il encore sur quelque diversion puissante de ses Alliés, ou de la part du Roi de Sanoqui & des Négores, qui étoient dans le Royaume d'Omi ; quoiqu'il en soit, il ne voulut rien écouter.

De J. C. 1573.

De Syn-Mu. 2233.

ce Prince à accepter ses offres, mais elles sont refusées.

Mais les Habitants de Méaco jugerent à propos de prévenir l'Orage, & firent offrir à Nobunanga une somme considérable, pour être garantis du pillage. La Basse Ville, où il n'y avoit que du Peuple, & dont les Députés parlerent à ce Prince avec un air de soumission, qui convenoit à la situation, où ils se trouvoient, obtint ce qu'elle demandoit ; la Haute Ville, où étoient les Seigneurs & les plus riches Marchands, ne s'y prit pas tout-à-fait de la même maniere, & ses offres furent rejettées ; après quoi le quatorziéme de Mai, (a) le Roi rassembla ses Troupes, les

Nobunanga entre dans Meaco. Epargne la basse Ville, qui s'étoit soumise, & force la Haute l'épée à la main.

(a) Ou le vingt quatriéme ; les Relations disent le

De J. C. 1573.

De Syn-Mu. 2233.

mit en Bataille, entra dans Méaco, dont les Portes lui furent ouvertes, traversa la Basse Ville, sans toucher à une seule Maison, comme il s'y étoit engagé, força la Haute l'épée à la Main, la fit piller & brûler, & se présenta devant la Citadelle.

Il laisse l'Empereur sur le Thrône, mais sans autorité.

L'Empereur alors voulut parler de paix, mais il n'étoit plus tems. La consternation étoit extrême parmi ses Troupes ; & la maniere, dont le Haut Méaco, malgré ses retranchements & sa nombreuse Garnison, venoit d'être emporté, avoit glacé les plus fermes courages. La patience du Roi étoit poussée à bout ; il fallut donc se soumettre, & recevoir la Loi. Nobunanga avoit eu dessein de mettre sur le Trône Impérial le second Fils du Dairy, mais il se ravisa : il ne put se résoudre a détruire son propre Ouvrage, en réduisant à la condition de simple Particulier un Prince, qu'il avoit couronné de sa Main, & la vûë du Malheureux Cubo-Sama, dont tout le crime étoit d'être le plus imbécile des Hommes, le toucha. Il ne voulut donc point le détrôner, mais il ne lui laissa que le Titre d'Empereur ; ainsi le Japon vit en même tems deux ombres de Souverains, & l'Empire reconnut pour son Maitre un Roi particulier, mais plus puissant par ses Conquêtes, que ne l'avoit été aucun Cubo-Sama avant lui.

On n'a pas eu soin de nous apprendre en quel tems, ni à quelle occasion il prit enfin le Titre de Cubo-Sama ; il n'est pas même certain, qu'il l'ait jamais pris : Kœmpfer le

quatriéme, mais il faut qu'il y ait erreur dans le Chiffre, puisque Nobunanga n'avoit paru pour la premiere fois à la vuë de Meaco, que le jour de l'Ascension.

met cependant dans la Liste des Empereurs du Japon, & lui donne dix ans de régne. *Suivant* ce compte, il faut qu'il ait commencé de régner souverainement en 1572. ou au plus tard, en 1573. qui est le tems, dont nous parlons. Il lui donne pour Prédécesseur immédiat, un JOSI AKI, lequel selon lui, fut cinq ans sur le Trône Impérial; & a celui-ci, JOSI TIRA, ou JOSI TAIRA son Pere, & Fils de JOSI TIR, & ne lui fait porter le Sceptre que quatre ans. Or Josi Tir ne sçauroit être, que le Malheureux Cubo-Sama, à qui Mioxindono & Daxandono firent perdre la Couronne & la Vie. L'Auteur Allemand dit que ce Prince se fendit le Ventre, & place sa mort à peu près dans le tems, où arriva la funeste catastrophe, dont nous avons parlé. Son Successeur n'étoit pas son Fils, mais son Frere, ainsi que nous l'avons vû, & les Mémoires, que nous avons suivis en cela, ne peuvent être contestés, ayant pour Auteurs plusieurs Personnes dignes de foi, qui furent témoins oculaires de tout ce qui se passa alors au Japon. Ce Prince ne monta pas sur le Trône aussitôt après la mort tragique de son Frere, & Kœmpfer dit qu'en effet il y eut un interregne de deux ou trois ans, ce qui peut fort bien s'accorder avec l'Histoire, en supposant que Cavadono Voyacata, ou Josi Tira, ne reçut du Dairy le Titre de Général de la Couronne, ou de Cubo-Sama, que quelques années après son Entrée à Méaco. Mais s'il est vrai qu'après quatre ans de regne il eut pour Successeur Josi Aki son Fils, il faut nécessairement que l'Empereur dégradé par Nobunanga, n'ait pas été le même Prin-

De J. C. 1573.

De Syn-Mu. 2233.

De J. C. 1573.

De Syn Mu. 2233.

ce, qui avoit été mis ſur le Trône par le Roi de Voary, à moins qu'on ne diſe, qu'il avoit aſſocié ſon Fils à l'Empire, & que ce fut toujours lui, qui parut dans cette Guerre; c'eſt le ſeul moyen de concilier tous les ſentiments.

Quoiqu'il en ſoit, Nobunanga, que nous traiterons déſormais d'Empereur, parce que toutes nos Relations l'appellent ainſi, & qu'il fut véritablement le Maitre de l'Empire depuis le tems, dont nous parlons, juſqu'à ſa mort; Nobunanga, dis-je ne reſta à Méaco après ſa Victoire, qu'autant de tems, qu'il lui en fallut, pour y bâtir un nouveau Palais, & pour y tracer le Plan d'une nouvelle Fortereſſe, où il laiſſa, auſſi-bien que dans la Ville une Garniſon capable de contenir dans le devoir tous ceux, que ſon abſence pouvoit tenter de remuer; il partit enſuite pour Anzuquiama, ſans avoir voulu rendre une viſite au Cubo-Sama.

Nobunanga fait brûler pluſieurs Monaſteres de Bonzes.

Il apprit ſur ſa route qu'un Avanturier, banni de ſon Pays, étoit entré avec une Troupe de Brigands dans le Royaume de Voary pendant ſon expédition de Méaco, en avoit enlevé une grande quantité de Ris, & l'avoit mis en dépôt dans un lieu nommé FACUSIN, où il y avoit une Univerſité de Bonzes, & qui ſe trouvoit ſur le Chemin d'Anzuquiama à Méaco. Il n'en falloit pas tant pour réveiller toute la haine du nouvel Empereur contre ces Prêtres Idolâtres: il brûla Facuſin, & n'y laiſſa pas une Maiſon ſur pied. Il s'étoit encore fait juſtice avant que de partir de la Capitale, d'un Bonze célébre dans tout l'Empire, pour ſon ſçavoir & pour ſon

Eloquence. Il avoit sçu que ce Docteur, tandis qu'on se disposoit dans la Ville à y soutenir un Siége, étant monté en Chaire, avoit osé prêcher contre lui, & dire, qu'il avoit porté la tyrannie à son comble, & que le Ciel ne tarderoit pas à le punir. Il fit chercher cet insolent Prédicateur, & l'ayant trouvé, il lui fit couper la Tête, sans vouloir écouter, ni le Dairy, ni le Cubo-Sama, qui firent les dernieres instances pour obtenir sa grace. Les autres Bonzes ne laisserent pas de publier que les Dieux tireroient incessamment une terrible vengeance de tant de Temples & de Monasteres ruinés, & de leurs Ministres égorgés par ce Prince, & ils avoient persuadé un grand nombre de Personnes; mais la constante prospérité, dont on vit que ces prétendus sacriléges étoient suivis, désabusa tout le Monde.

De J. C. 1573.

De Syn-Mu. 2233.

Le Roi de Tamba donne un bon conseil au Cubo Sama.

Sur la fin de ces troubles, les Chrétiens avoient obligé le Pere Froez de sortir de Méaco; & comme tout le Pays étoit rempli de Soldats, le Missionnaire courut de fort grands risques. Quant au Roi de Tamba, il ne paroît point que le Roi de Voary lui ait sçû mauvais gré pour lors d'avoir servi l'Empereur, dont il étoit Vassal; mais il est certain que dans la suite il perdit ses Etats, apparemment lorsque Nobunanga se saisit de la Tense, dont ils faisoient partie, & qu'il demeura toujours attaché à la Personne de son ancien Maître, auquel il rendit encore un grand service peu de tems après le départ de Nobunanga; car ayant appris que ce Prince qui craignoit toujours que le Vainqueur ne le fît enfermer avec son Fils dans quelque

De J. C. 1573.

De Syn-Mu. 2233.

Citadelle, avoit pris la résolution de sortir de Méaco, pour se jetter dans une Forteresse, qu'il estimoit imprenable, il l'alla trouver, & lui représenta si vivement l'irrégularité de cette démarche, & le danger, où il alloit se précipiter sans ressource, qu'il le fit changer de dessein, de quoi ce Prince lui sçut dans la suite un très-bon gré.

Triste état de la Chrétienté du Naugato.

Pour ce qui est de la Religion Chrétienne, comme on sçavoit que le nouvel Empereur la favorisoit ouvertement, elle ne souffrit point pendant les Troubles; & la tranquillité, que les Victoires de ce Monarque avoient établie dans l'Empire, lui fut extrêmement avantageuse. Le Pere Cabral en profita pour visiter les Provinces, où les Fidéles étoient sans Pasteurs, & il y rencontra par-tout de grands sujets de consolation. Quoique depuis dix ans aucun Missionnaire n'eût paru à Facata, le Vice-Provincial y trouva une fort belle Eglise, & des Chrétiens en grand nombre. De-là, il passa dans le Naugato, où la Chrétienté d'Amanguchi, qui avoit été comme la Mere de toutes les autres, gémissoit sous la tyrannie de Morindono. Depuis vingt ans, que ce Prince avoit usurpé le Royaume, aucun Ouvrier Evangélique n'avoit eu la liberté d'y entrer, ou du moins de s'y établir. D'ailleurs, ce Prince, qui ne connoissoit point d'autre Dieu que son Epée, avoit été longtems occupé à bien affermir sa domination. Il n'avoit ensuite songé qu'à porter la Guerre chez ses Voisins, de sorte que ses Etats n'avoient jamais joüi de ce calme si nécessaire, pour disposer les Esprits à la connoissance de la vérité. Enfin très-peu des anciens Chré-

De J. C. 1573.

De Syn Mu. 2233.

tiens avoient échappé aux furieux carnages, par leſquels ce Conquérant s'étoit frayé un Chemin au Trône. Il ne laiſſoit pourtant pas d'y avoir encore dans Amanguchi, & aux environs, un petit nombre de Fidéles, qui s'aſſembloient réguliérement chez un d'entr'eux.

Hiſtoire d'un Aveugle Sçavant.

Le principal inſtrument, dont le Ciel s'étoit ſervi pour conſerver ce petit nombre d'Elûs, étoit un de ces Aveugles Sçavants, dont j'ai parlé dans le Livre Préliminaire de cette Hiſtoire. Les autres firent bien voir, que dans la Main de Dieu tout inſtrument eſt propre pour l'exécution de ſes plus grands deſſeins. L'Aveugle ſe nommoit Tobie, & avoit été baptiſé par S. François Xavier. Le Saint-Eſprit, qui avoit rencontré dans cet Homme des diſpoſitions admirables à la Sainteté, l'avoit comblé de ſes dons les plus précieux, & lui avoit ſurtout inſpiré un zéle admirable pour le ſalut des Ames. Il étoit d'ailleurs dans une grande réputation de Doctrine; perſonne ne ſçavoit auſſi-bien que lui l'Hiſtoire Ancienne du Japon, & n'en parloit d'une maniere plus agréable; mais après que par les charmes de ſa converſation il s'étoit concilié les Eſprits, il faiſoit tomber le diſcours ſur JESUS-CHRIST, & ſur les plus ſublimes Myſteres de notre ſainte Religion, & s'exprimoit ſur cela, d'une maniere qui enchantoit. On prenoit ſouvent plaiſir à le faire entrer en lice avec les Bonzes; mais comme ceux-ci ne ſortoient jamais à leur honneur de ce combat, ils chercherent longtems une occaſion de ſe délivrer d'un ſi redoutable Adverſaire.

Après bien d'inutiles tentatives, ils crurent

De J. C. 1573.

De Syn-Mu 2233.

que le meilleur moyen d'y réussir, étoit de lui faire entrer un Démon dans le corps. Quelques Bonzes Sorciers l'entreprirent, & pour empêcher qu'il ne se doutât de rien, & qu'il ne prît ses précautions, ils le défierent à une dispute réglée. Tobie accepta avec joye le défi. L'Assemblée fut nombreuse; & tandis que les uns cherchoient à l'amuser, en lui proposant plusieurs questions captieuses, les autres firent leurs enchantements. Tobie s'en apperçut, & ne s'en étonna point. Les Magiciens surpris que le Diable ne vint point, commencerent à crier, & à se débattre, comme si eux-mêmes eussent été possédés. Alors le généreux Chrétien avec un ris moqueur, leur dit, comme autrefois le Prophéte Elie aux Prêtres de Baal, de parler plus haut, parce que l'Esprit infernal ne les entendoit point; » mais, ajoûta-t-il, vous » avez beau faire, quand vous évoqueriez » toutes les Puissances des Ténébres, il ne » me faut qu'un Signe de Croix pour les » mettre en fuite; & sçachez que dans un » besoin, un Chrétien a pour sa Garde plus » d'Anges, que vous & tous vos semblables » ne pourriez lui opposer de Démons.

Les Bonzes sans se rebuter, redoublerent leurs prestiges: enfin, dit-on, les Diables parurent; mais laissant-là Tobie, qui les attendoit de pied ferme, ils se tournerent contre les Enchanteurs avec des Visages si terribles, & se mirent tellement en devoir de les maltraiter, que les pauvres Bonzes tout tremblants de peur, se jetterent demi morts aux pieds de Tobie, lui embrasserent les genoux, & le conjurerent de faire sur eux le Signe

de la Croix. » Ce n'est pas assez, dit alors » le Chrétien, de reconnoître la vertu de la » Croix, il faut changer de conduite & de » profession, il faut adorer ce Signe salutai- » re, dont vous êtes obligés de confesser le » pouvoir. Les Bonzes promirent tout, & Tobie sans faire autre chose, que ce qu'on lui demandoit, & menacer les Démons, les fit disparoître dans le moment. Au reste, sans vouloir garantir ce fait, qui n'a rien que de fort croyable dans les principes de notre Religion, je me contente de le rapporter tel, que je le trouve dans mes Mémoires; j'ajoûte seulement, que ceux, qui ont écrit ces Mémoires, & le saint Homme, de qui ils l'ont appris, n'étoient point des Esprits foibles, & en sçavoient bien autant que ceux, qui pourront le regarder comme un conte fait à plaisir, & qui cependant ne pourront guéres y opposer qu'une incrédulité, dont ils seroient fort embarassés à apporter une raison bien solide.

De J. C. 1573. De Syn. Mu. 2233.

Une autre Personne, qui ne contribuoit guéres moins, que le saint & Sçavant Tobie, à faire connoître & estimer la Religion Chrétienne dans ce Royaume, étoit une vertueuse Chrétienne fort âgée, appellée MARIE, qui avoit aussi reçu le Baptême de la Main de l'Apôtre des Indes. Cette Femme voyant que le Saint & son Compagnon ne vivoient que d'Aumônes, étoient vêtus pauvrement, menoient une vie extrêmement dure, & faisoient beaucoup de cas des Pauvres, conçut, malgré les préjugés de sa Nation, qu'il y avoit quelque chose de grand dans la Pauvreté Evangélique, elle se sentit aussitôt inspirée de l'em-

Et de deux Femmes Chrétiennes.

De J. C. 1573.

De Syn-Mu. 2233.

brasser, vendit tous ses biens, qui étoient considérables, en distribua l'Argent aux plus nécessiteux, & se réduisit à la plus extrême indigence. Dieu récompensa une vertu si pure, de toutes les richesses de sa Grace, & la généreuse Chrétienne convenoit qu'elle avoit déja reçu le centuple de ce qu'elle avoit consacré au Seigneur. Dès qu'elle sçut que le Pere Cabral étoit arrivé à Amanguchi, elle fit onze lieuës à pied, quoique l'âge l'eût fort affoiblie, pour avoir la consolation de participer aux Sacrements de l'Eglise, dont elle étoit privée depuis si longtems, & pour entendre prêcher un jeune Jésuite Japonnois, qui accompagnoit le Vice-Provincial. Elle fut si transportée des discours de ce Missionnaire, qui étoit en effet très-éloquent, qu'étant retournée dans le Lieu de sa résidence, tout le Monde étoit surpris de l'entendre parler elle-même des véritez éternelles. Quelques Bonzes l'allerent voir par pure curiosité, & en revinrent tellement changés, que le Pere Cabral en baptisa quatre, avant que de partir d'Amanguchi. Ce n'étoit pas au reste les premieres Conversions, qu'elle eût faites ; elle avoit dans sa simplicité une maniere de traiter avec les Infidéles, qui jointe à cette sainteté de vie, laquelle donne tant d'efficace aux paroles, lui avoit fait enlever bien des Ames à Satan.

Une autre Femme nommée CATHERINE, âgée de quatre-vingt ans, baptisée encore par le même Apôtre, rendit aussi visite aux Missionnaires, à qui on avoit raconté des choses merveilleuses de cette bonne Chrétienne. Ils trouverent qu'on ne leur avoit rien dit

de trop, & le Pere Cabral avoüa qu'elle lui avoit causé bien de la confusion : elle ne parloit que de Dieu, & elle en parloit d'une maniere ravissante; aussi avoit-elle gagné à Jesus Christ plus de cent cinquante Personnes. L'Homme Apostolique, qui de ses Travaux & de ses discours n'avoit guéres encore tiré dans cette Ville d'autre Fruit, que des loüanges stériles, eut bien de quoi s'humilier devant Dieu, en apprenant qu'une Femme ignorante avoit beaucoup plus fait pour le salut des Ames, que lui & son Compagnon, avec toute leur science & toute leur éloquence.

De J. C. 1573.

De Syn-Mu. 2233.

Il baptisa néanmoins avant son départ d'Amanguchi, un Homme de Qualité, mais à la Conversion duquel il n'avoit eu aucune part. Ce Gentilhomme s'étoit trouvé plusieurs fois avec un pauvre Chrétien nommé MATHIEU, qui gagnoit sa vie a vendre des Peignes, des Aiguilles, & autres semblables bagatelles. Ce bon Homme ne manquoit jamais en vendant sa Marchandise de parler de l'excellence de la Religion Chrétienne, & le Gentilhomme en fut tellement frappé un jour; qu'il résolut d'embrasser le Christianisme. De retour chez lui, il commença par jetter toutes ses Idoles au feu; ses Domestiques s'imaginerent qu'il avoit perdu l'esprit, mais il leur parla de maniere à les détromper; cette action fit du bruit, & les Bonzes dénoncerent le Prosélyte au Tono, dont il relevoit. Il fut cité devant ce Seigneur, lui avoüa qu'il avoit brûlé ses Idoles, ayant reconnu que ce n'étoit que de vains simulachres : il ajoûta qu'il vouloit être Chrétien, & qu'il n'adore-

De J. C. 1573.

De Syn-Mu. 2233.

roit jamais d'autre Dieu, que celui, qui de rien a créé le Ciel & la Terre. Il s'attendoit que le Tono vengeroit sur lui ses prétendues Divinitez, mais ce Seigneur le renvoya en lui disant, qu'il pouvoit être Chrétien, s'il le vouloit, pourvû qu'il lui gardât la fidélité, qu'il lui devoit. Il sçut quelque tems après, que le Supérieur des Missionnaires étoit à Amanguchi, & il courut aussitôt lui demander le Baptême. De retour chez lui, il eut le bonheur de convertir un autre Gentilhomme de ses Voisins.

Ligue contre le Prince d'Omura.

D'Amanguchi le Pere Cabral passa à Omura, où il venoit d'apprendre que Sumitanda avoit depuis peu couru un nouveau risque de perdre la Couronne & la vie. Ce Prince avoit un voisin, qui étoit Seigneur d'ISAFAY, & Frere de la Princesse sa Femme. Il étoit Idolâtre zélé, & faisoit depuis long-tems tous ses efforts, pour ramener son Beau-Frere & sa Sœur au culte des Idoles; n'en ayant pû venir à bout, & espérant peut-être d'agrandir son Etat aux dépens de Sumitanda, il se ligua secretement avec Fisciu Roi de Firando, qui étoit apparemment le Fils & le Successeur de Taqua Nombo, & quelques autres Princes ennemis de la Religion Chrétienne. On prétend même que le Roi d'Arima fut du nombre des Confédérez contre son propre Frere, avec qui jusques-là il avoit été très-uni.

La Ville d'Omura est surprise.

La Ligue signée, les Alliez ne se croyant pas encore assez forts pour venir à bout d'un Prince accoutumé à passer sur le ventre aux plus grandes Armées avec une poignée de Soldats, s'assurerent de quelques-uns de ses Vas-

ſaux ; qui tenoient d'aſſez bonnes Places, & les engagerent à recevoir des Troupes ; & tout cela fut tramé avec tant de ſecret, que Sumitanda n'en eut pas le moindre vent. Dès que toutes les meſures furent priſes, le Seigneur d'Iſafay s'approcha pendant la nuit d'Omura, dont quelques Bonzes lui ouvrirent les Portes, & il s'en rendit ſans peine le maître. Le Prince étoit à une demi lieue de là dans une Forteresse nommée CAGI ; il fut averti vers le minuit de ce qui ſe paſſoit dans ſa Capitale, & que l'Ennemi ſe diſpoſoit à venir à lui. Il n'avoit auprès de ſa Perſonne que douze Gentilshommes, & la Princeſſe avoit avec elle une bonne partie de ſa Maiſon ; mais c'étoit des Femmes, & quelle apparence de pouvoir ſoutenir avec ſi peu de monde les efforts d'une Armée entiere ? D'autre part, où ſe retirer, & ſur qui compter dans une Révolution ſi ſubite ? L'embarras étoit égal des deux côtés, & pour le coup Sumitanda ſe crut perdu.

De J. C. 1573.
De Syn-Mu. 2233.

Il envoya chercher un Miſſionnaire, qui étant venu ſur le champ, le Prince l'embraſſa, & lui dit : *Je ſuis fort aiſe de mourir pour la cauſe de Dieu ; car je ſuis bien ſûr que ma Religion eſt l'unique motif de ce ſoulevement.* Le jour venu, il monta au Donjon de la Forteresse, pour voir ce qui ſe paſſoit à Omura ; & comme il eut apperçu qu'on avoit mis le feu à l'Egliſe des Chrétiens, *nous vaincrons*, s'écria-t-il auſſi-tôt, *nos Ennemis font la guerre à Dieu.* En effet il ne tarda pas à recevoir du renfort. Tout ce qu'il y avoit de Chrétiens à Omura, ſçachant le danger, où étoit leur Prince, s'étoit d'abord mis en devoir de l'aller ſe-

Bravoure & fidélité des Chrétiens.

De J. C. 1573.

De Syn-Mu. 2233.

Victoire de Sumitanda.

courir ; le Seigneur d'Isafay leur avoit fait couper le chemin ; mais trente des plus braves forcerent un Quartier, & gagnerent la Forteresse.

A peine y étoient-ils entrés, que l'Ennemi parut en ordre de Bataille, & se disposa à tenter un Assaut Sumitanda, plein de confiance au Seigneur, donna ses ordres partout, fit prendre des Lances aux Dames de la Reine, afin qu'on ne s'apperçût pas du petit nombre de ses Soldats, confia la garde de quelques endroits foibles aux douze Hommes, qu'il avoit eus d'abord avec lui, & avec les trente, qui lui étoient venus d'Omura, il s'approcha de la Porte pour agir selon les besoins La Forteresse étoit bâtie au bord de la Mer, sur des Rochers environnés de précipices, & l'on y entroit du côté de la Ville par un chemin assez large, qui avoit à droite & à gauche des Parapets à hauteur d'appui. Le Général Ennemi s'engagea dans ce chemin, où huit Hommes pouvoient tenir de front : Sumitanda le laissa avancer jusqu'à la Porte, qui fut ouverte dans le moment, & tandis que les Femmes chantoient des Pseaumes & des Cantiques, il fondit brusquement sur les premiers rangs en invoquant tout haut les sacrés Noms de JESUS & de MARIE, leur tua au moins soixante Hommes sans perdre aucun des siens, & mena le reste battant jusqu'au-delà du chemin.

Le Seigneur d'Isafay ne laissoit pas de se rallier, & il n'étoit pas au pouvoir du Prince de l'en empêcher ; mais les Habitants d'Omura l'ayant pris en queue, il en passa encore plus de quatre cents jusqu'à la Forteresse. Quelques-uns des Vassaux de Sumitanda le joigni-

rent peu de tems après avec ce qu'ils purent ramasser de Soldats, en sorte qu'il se trouva avoir deux mille Hommes, sur lesquels il pouvoit compter. C'étoit encore bien peu de chose, eu égard à l'Armée, qu'il avoit en tête ; il ne laissa pas de faire une sortie générale, qui lui réussit de telle sorte, que l'Ennemi s'étant mis à fuir de tous côtés, il rentra dans sa Capitale sans aucune résistance, après avoir fait un grand butin dans leur Camp, qu'ils avoient abandonné.

De J. C. 1573. De Syn-Mu, 2233.

Il n'y resta pourtant pas longtems, prévoyant bien que l'Armée Ennemie, qu'il avoit plutôt dissipée, que détruite, seroit bientôt rassemblée ; & ne jugeant pas qu'il fût de la prudence de s'enfermer dans une Place, qui n'avoit point de défense, il retourna à sa Forteresse, qu'il eut soin de bien fournir de munitions & de vivres, & où il fit entrer une Garnison convenable. Peu de tems après le Seigneur d'Isafay reparut avec son Armée, & la Flotte de Firando s'approcha de la Côte, dans le dessein de faire une descente ; mais une horrible tempête, qui s'éleva tout-à-coup, fit périr une partie des Vaisseaux, & dissipa le reste ; ce qui jetta une telle frayeur dans l'Armée de Terre, que chacun commença à fuir de son côté. Le Prince d'Omura, qui s'en apperçut d'abord, en profita ; il fondit sur ces Troupes errantes & fugitives, en fit un grand carnage, tua de sa main le Lieutenant du Général, fit Prisonnier un des principaux Officiers, qui étoit son Sujet, & lui fit couper la Tête.

La Flotte ennemie dissipée par la Tempête. Seconde victoire de Sumitanda.

Le Seigneur d'Isafay lui-même fut longtems sans paroître ; il avoit eu bien de la peine à se sauver, & l'on assure qu'il fut quelques jours à

Suites de ses victoires. Un Bonze tué pour un Missionnaire.

De J. C. 1573.

De Syn Mu 2233.

courir de côté & d'autre, ſans ſçavoir où il alloit ; la peur l'ayant ſaiſi à un point, qu'il étoit tout hors de lui-même : enfin il ſe déguiſa & gagna ſes Châteaux, où il ne ſe crut pas encore trop en ſureté. En effet Sumitanda, après avoir remis l'ordre dans Omura porta la Guerre chez ſes Ennemis, leur enleva pluſieurs Places conſidérables, fit partout un incroyable butin, & retourna dans ſa Capitale, après avoir conſidérablement accru ſon Domaine, & répandu fort loin la réputation de ſes Armes. Les Infidéles firent de ſérieuſes réflexions ſur le ſuccès ineſpéré de cette Guerre; mais rien ne les frappa davantage, que ce qui arriva à un Bonze, lequel en avoit été le principal Auteur, & qui avoit ouvert aux Troupes d'Iſafay les Portes d'Omura ; car ce Rébelle étant allé enſuite à l'Egliſe des Chrétiens, apparemment pour y mettre le feu, comme il eut apperçu un Surplis dans la Sacriſtie, il le mit par-deſſus ſes habits, & parut en cet équipage à la porte de l'Egliſe, faiſant mille bouffonneries pour contrefaire nos Cérémonies ſaintes. Comme il étoit preſque nuit, un Soldat, qui le découvrit le premier, le prit pour un Miſſionnaire, tira deſſus, & le tua.

Sumitanda entreprend la converſion de tous ceux de ſes Sujets, qui étoient reſtés infideles, & y réuſſit.

Tant de marques ſenſibles d'une protection particuliere du Ciel enflammerent tellement le zele de Sumitanda, que dès-lors il entreprit de bannir entierement l'Idolâtrie des Terres de ſon obéiſſance. Il le déclara au commencement de l'année aux Seigneurs, qui vinrent, ſelon la coutume, le ſaluer ; il leur parla en cette rencontre d'une maniere ſi pathétique & ſi touchante, il leur remit ſi vivement devant les yeux la maniere, dont le Dieu des Chrétiens l'avoit fait

si souvent triompher de ses Ennemis, il leur témoigna tant de bonté, & un si grand zéle pour le salut de leurs Ames, que tous lui promirent de se faire instruire, & tinrent parole. Il s'adressa ensuite aux Bonzes, il leur fit sentir, qu'étant plus éclairés que les autres, ils devoient aussi reconnoître plutôt la vérité; il les assura qu'ils ne perdroient rien en changeant de Religion, qu'il ne leur ôteroit point leurs possessions, & qu'il les leur augmenteroit même plutôt: enfin il les charma, & tous, à la réserve de quelques-uns, qui se retirerent ailleurs, embrasserent le Christianisme. Plusieurs Temples furent convertis en Eglises, dont en assez peu de tems on compta jusqu'à quarante dans cette Principauté, & plus de cinquante mille Chrétiens. Les Peres GASPARD CUELLO & MELCHIOR de FIGHEREDO furent ceux, qui eurent le plus de part à ces Conversions, dans le cours desquelles il arriva bien des choses, que je suis obligé d'omettre, pour ménager la délicatesse de ceux, à qui le merveilleux ne plaît pas, lors même qu'il s'agit d'une Religion aussi miraculeuse dans son établissement, qu'elle est dans sa substance au dessus de l'entendement humain.

De J. C. 1574 75.

De Syn-Mu. 2234-35.

Il ne restoit plus dans toute l'étendue des Domaines de Sumitanda d'autre retranchement à l'Idolâtrie, que la petite Ville de CORI; mais les Bonzes en étoient Seigneurs, & le Prince n'y avoit qu'une souveraineté, dont les droits étoient fort bornés. Le Pere Cuello avoit grande envie d'y établir l'Empire de Jesus-Christ, mais il ne pouvoit obtenir du Prince la permission d'y aller prêcher l'Evangile, & la raison de ce refus étoit la persuasion, où étoit

Ce qui se passa à cette occasion dans la petite Ville de CORI.

De J. C. 1574-75.
De Syn-Mu. 2234-35.

Sumîtanda, que les Bonzes ne manqueroient pas d'empoisonner tout autant de Missionnaires, qu'il en paroîtroit dans cette Ville. Enfin le Pere ayant promis de ne rien manger ni boire, qu'il ne l'eût fait venir d'ailleurs, il obtint ce qu'il souhaitoit si ardemment; mais le Prince prit encore pour sa sûreté une précaution, à laquelle Dieu attacha sans doute la conservation du Missionnaire. Il fit partir avec lui un Domestique de confiance, & le rendit responsable de tout ce qui arriveroit au Serviteur de Dieu.

Le Pere Cuello entra donc dans Cori, où il ne fut pas long-tems sans connoître que les appréhensions du Prince d'Omura n'étoient pas mal fondées. On ne sçauroit imaginer tout ce qui fut mis en œuvre pour le faire périr; mais au milieu de tant de dangers, dont il étoit continuellement environné, il sentoit au dedans de lui-même comme une certitude, que la Foi triompheroit de ces Endurcis. Au bout de quelque tems, les Bonzes furent curieux de sçavoir ce que c'étoit que cette Religion, qu'on venoit leur annoncer d'un autre Monde. Ils furent surpris de voir une Doctrine si conforme aux lumieres du bon sens, & qui élevoit si fort la raison au-dessus de l'Humanité. Alors la curiosité faisant place à un véritable desir de s'instruire, ils revinrent plusieurs fois: d'autres Bonzes, à qui ceux-ci n'avoient pû cacher leurs sentimens, se joignirent à eux, & bientôt toute la Ville courut chez le Docteur Etranger, qui se vit contraint de prêcher dans les Places publiques, & qui ne trouvoit plus de tems, ni pour satisfaire à ses exercices de piété, ni pour prendre un peu de repos. Il est vrai qu'il

qu'il fut bien dédommagé de tant de fatigues par la bénédiction, que Dieu donna à ses discours; car il eut la consolation de baptiser en deux mois dix mille personnes à Cori; mais il y ruina sa santé. Le succès de son zele l'empêcha d'en modérer l'ardeur, & l'empressement des Habitans de Cori à vouloir être instruits de nos Mysteres, produisit presque le même effet par rapport à lui, qu'on avoit appréhendé de leur opiniâtre attachement à leurs superstitions, & de leur haine invétérée contre les Prédicateurs de l'Evangile. S'il ne périt point par le poison, comme on croyoit avoir lieu de le craindre, l'excès de ses travaux le jetta dans une langueur, qui le consuma en très-peu de tems.

De J. C. 1574-75.

De Syn-Mu. 2234-35.

Fin du Livre quatriéme, & du second Volume.

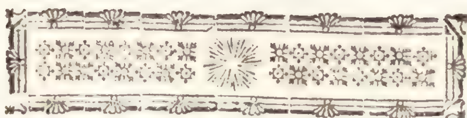


TABLE
DES MATIERES
DU SECOND VOLUME.

A.

B.

C.

E.

F.

H.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

S.

T.

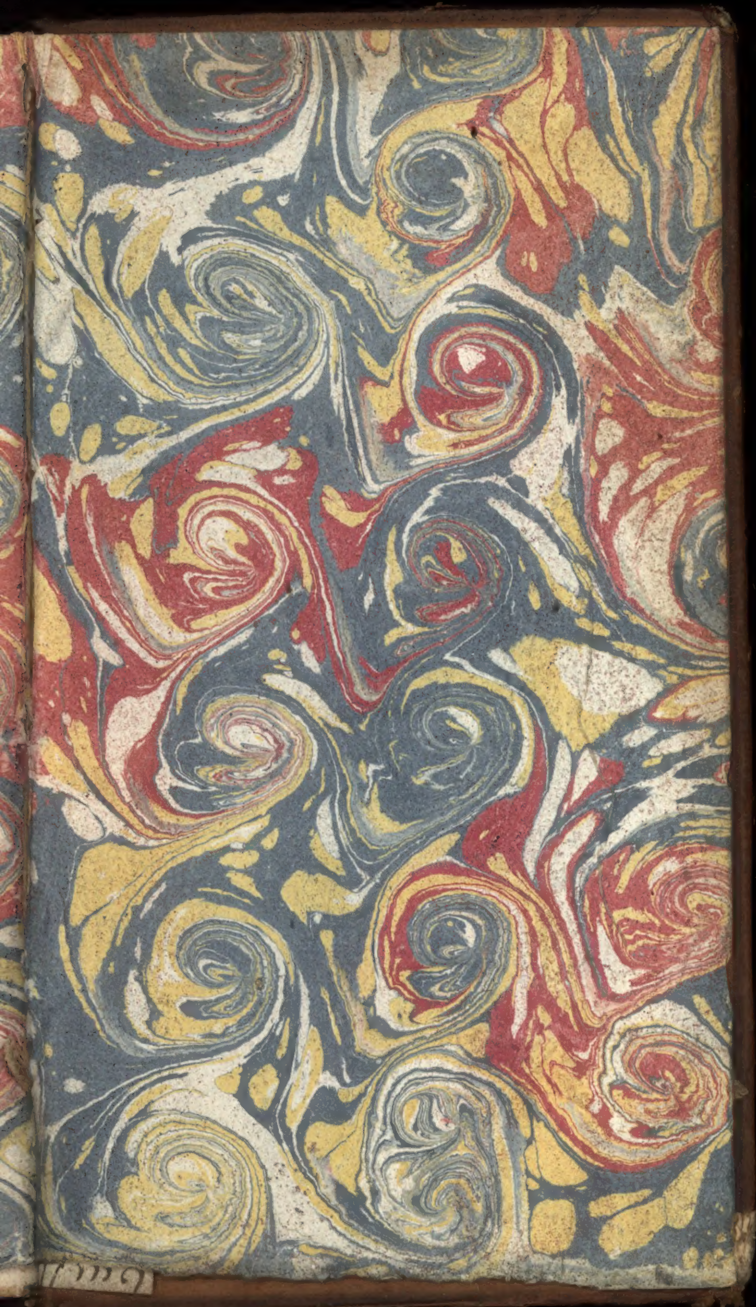
Fin de la Table des Matieres.

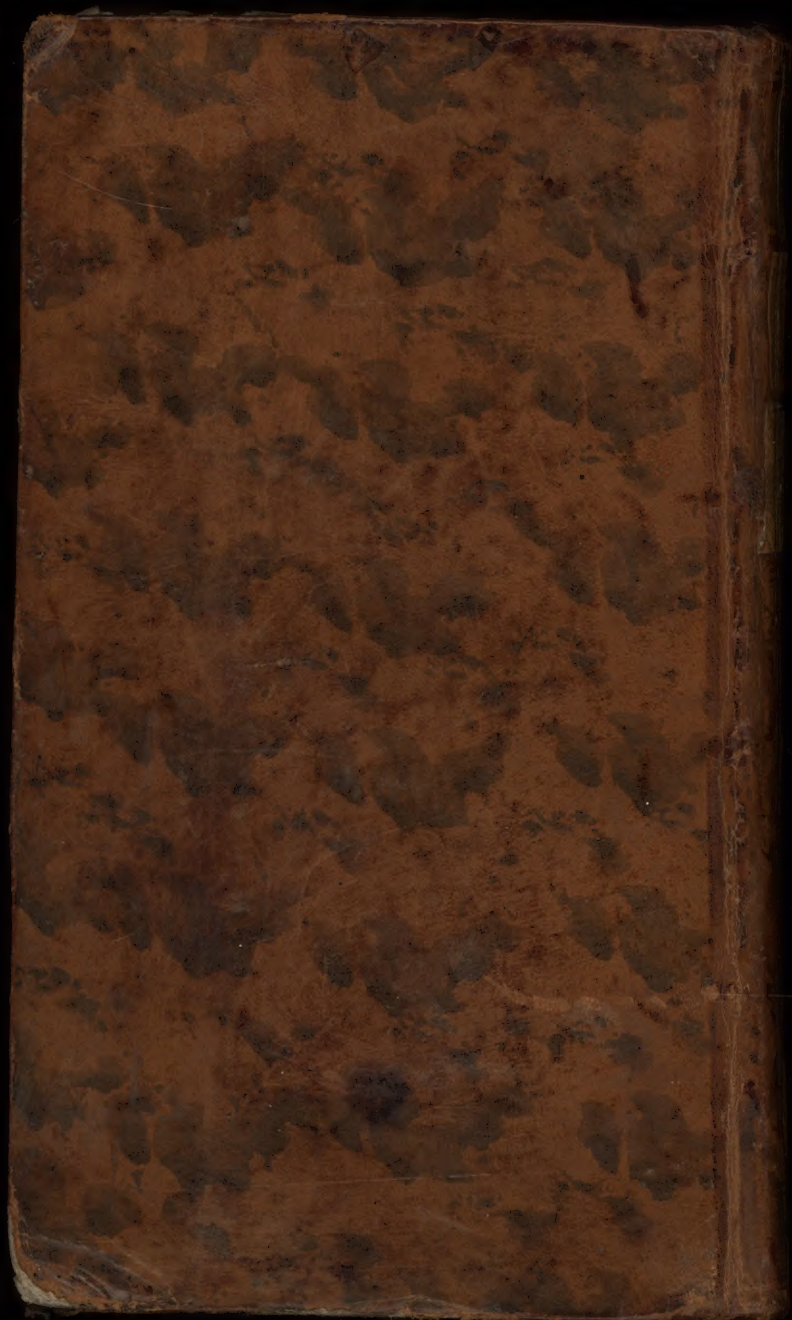
ERRATA

Du second Volume.

PAGE xiij. cette Empereur, *lisez* cet Empereur.
Page 17. ligne 34. œuvre, *lisez* cure.
Page 48. ligne 1. l'espect, *lisez* aspect.
Page 88. ligne 22. le plûpart, *lisez* la plûpart.
Page 267. ligne 18. aillent, *lisez* agissent.









HISTOIRE
DU
JAPON

TOM II







